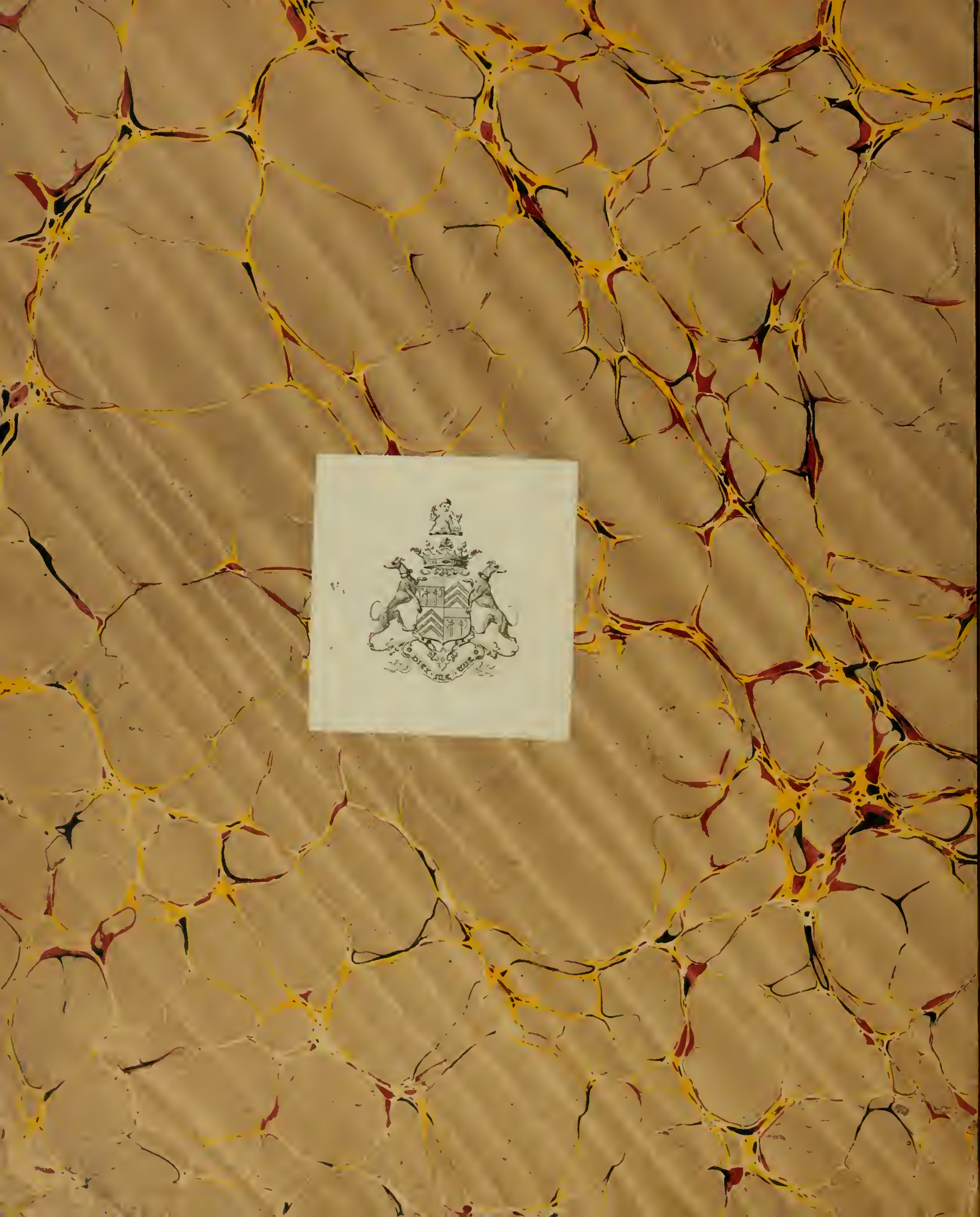
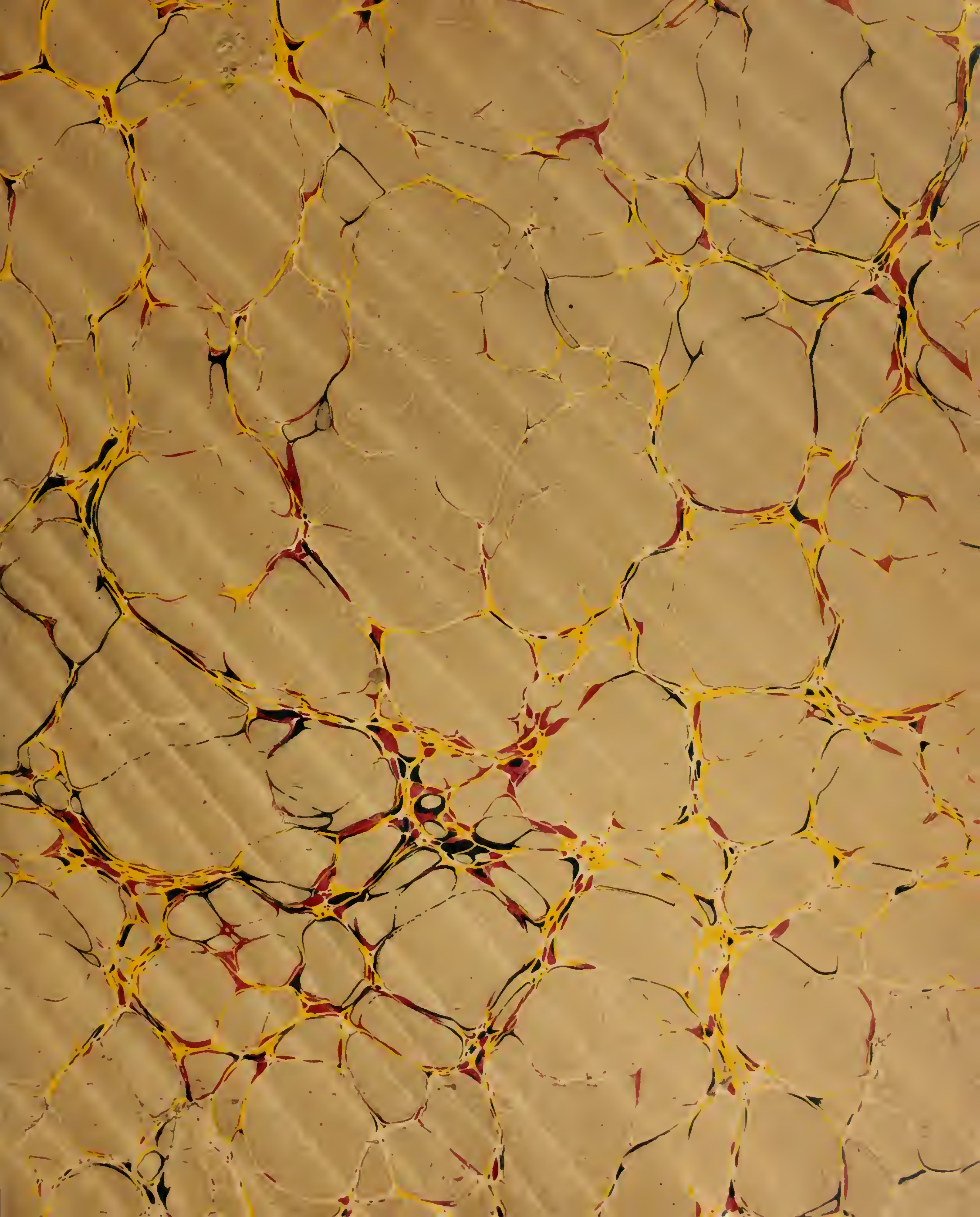






MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PREMIÈRE SÉRIE

VII

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

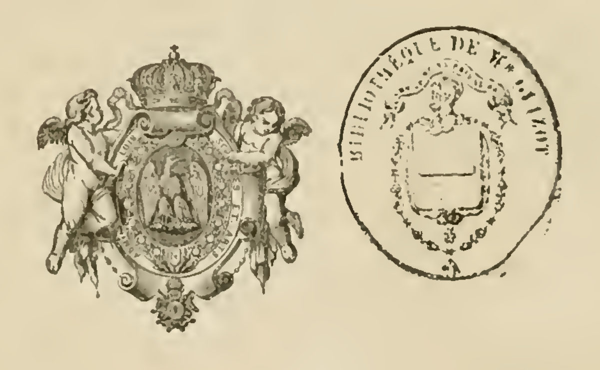
DE

L'INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE

SUJETS DIVERS D'ÉRUDITION

TOME VII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXIX

PREMIÈRE PARTIE.

LE SYLLABAIRE ASSYRIEN.

PRÉFACE.

Lorsque, pour la première fois, j'eus l'honneur de lire devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les séances du 27 mars et des 5 et 12 avril 1861, quelques fragments du travail dont je termine aujourd'hui la première partie, la plupart des faits dont j'exposais alors l'ensemble étaient ignorés du grand public.

Les études assyriennes commençaient à se faire jour; mais la lecture des textes était entourée de difficultés telles que les solutions les plus heureuses paraissaient au moins hasardées, et le découragement s'emparait bientôt de ceux qui voulaient aborder ces nouvelles recherches pour les poursuivre ou pour les contester.

Cependant les principes fondamentaux étaient acquis, et il suffisait peut-être d'un exposé méthodique et impartial pour les faire accepter. Je me proposai donc de faire connaître ces premières difficultés, d'indiquer comment elles avaient été résolues et de démontrer que la détermination de la valeur des

signes reposait sur des procédés qui permettaient de suivre avec confiance la lecture et l'interprétation des textes.

J'avais patiemment réuni les travaux accomplis sur cette antique écriture, j'avais discuté la valeur de chaque signe, j'en avais recherché et constaté les différentes formes suivant l'époque ou la provenance des monuments, et enfin, parmi ces nombreux caractères, j'en avais nettement séparé un certain nombre qui servent à expliquer les autres, et qui forment ainsi les *Éléments du syllabaire assyrien*.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a compris qu'un travail de cette nature pouvait être utile à ceux qui voudraient désormais pénétrer dans le domaine des études assyriennes, et, par une décision du 13 février 1863, elle l'a admis dans le recueil spécial des Mémoires consacrés aux travaux des savants étrangers.

Je ne saurais trop exprimer ma reconnaissance au corps savant qui a bien voulu accueillir ainsi mes premiers essais et m'encourager dans une voie dont ceux-là qui ont été livrés à leurs propres forces en essayant de la frayer, peuvent apprécier les difficultés.

L'impression a marché lentement; mais un travail qui devait se circonscrire à la simple lecture des signes, en entendant par là uniquement le déchiffrement des caractères et non pas l'interprétation des textes, avait tout à attendre de la sanction de l'expérience et du temps, et cette sanction devenait de plus en plus sûre à mesure que les études assyriennes faisaient de nouveaux progrès.

Ces lenteurs, qui me sont du reste complétement étrangères, étaient inévitables; elles ne surprendront aucun de ceux qui ont jeté les yeux sur les tableaux qui renferment l'ensemble des signes de l'écriture anarienne. Les caractères exécutés

pour le grand ouvrage de M. Botta étaient devenus insuffisants; plus de cent types nouveaux ont déjà été gravés et fondus pour répondre aux nécessités typographiques, de plus en plus exigeantes, de l'impression des textes assyriens. Ce travail matériel, qui devient chaque jour plus complet, reste acquis pour l'avenir, mais il a entraîné des retards qui n'ont pu être évités, quel qu'ait été l'appui bienveillant et empressé que j'ai toujours trouvé auprès de l'administration de l'Imprimerie impériale.

Les types nouveaux, qui appartiennent pour la plupart au style archaïque de Ninive et de Babylone, ont été exécutés d'après les dessins que j'ai fournis et dont j'ai contrôlé les formes sur des monuments originaux. J'ai consulté particulièrement les cylindres de la Bibliothèque impériale, les inscriptions du Louvre, quelques collections particulières et enfin à deux reprises différentes je suis allé, dans ce but spécial, étudier à Londres les nombreuses inscriptions du Musée britannique.

Malgré le soin que j'ai apporté à la correction des épreuves, malgré l'attention avec laquelle M. Oppert a bien voulu les revoir après moi, et me fournir ainsi un concours dont je suis heureux de le remercier ici, quelques fautes typographiques se sont glissées dans le texte. Je ne les relèverai pas cependant, réservant pour un *appendice* nécessaire lorsque mon travail sera terminé la liste complète des fautes qui auraient pu m'échapper, et les corrections que le progrès des lectures m'amènerait à découvrir.

Aujourd'hui les études assyriennes ont reçu une impulsion vigoureuse; elles sont l'objet d'un enseignement public. M. Oppert et moi, chacun à notre point de vue, nous apportons dans cet enseignement le contingent de nos efforts. L'exposé oral

des principes de la lecture des textes auquel je me suis livré m'a surtout éclairé sur la portée de mon Syllabaire, car j'ai compris, après une année d'expérience, que si désormais il n'était plus permis de contester les principes de la science, il était encore possible de les ignorer. Le doute sur la solidité de nos travaux n'est plus que le partage d'un petit nombre de savants intéressés à douter; mais déjà, à côté d'eux, il s'élève une génération nouvelle décidée à pénétrer, sans parti pris, dans cette masse de documents que les inscriptions assyriennes apportent à l'histoire, et dont on ne peut méconnaître la valeur. Aussi c'est avec confiance que je livre mon travail au public, bien convaincu que, malgré le temps qui s'est écoulé depuis sa rédaction première, il n'a rien perdu de son utilité pratique ni de son opportunité, car il sera toujours nécessaire de s'appuyer sur les résultats du déchiffrement, et il sera toujours bon de pouvoir les contrôler.

J. MÉNANT.

1er juillet 1869.

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

ÉLÉMENTS D'ÉPIGRAPHIE ASSYRIENNE.

LE SYLLABAIRE ASSYRIEN.

EXPOSÉ

DES ÉLÉMENTS DU SYSTÈME PHONÉTIQUE DE L'ÉCRITURE ANARIENNE

PAR M. JOACHIM MÉNANT.

INTRODUCTION.

Lorsqu'on veut exposer les éléments d'une science dont les résultats sont depuis longtemps connus et généralement acceptés, on est toujours sûr de trouver les esprits plus ou moins préparés à comprendre ce dont on va les entretenir, ou au moins disposés à discuter les principes que l'on pose ou les résultats que l'on annonce, en les comparant aux résultats connus, aux principes acquis, suivant que les uns ou les autres ont été sanctionnés par l'expérience et le temps. Il

en est autrement quand il s'agit d'une science nouvelle, surtout quand les progrès sont rapides et les résultats inespérés.

Il y a vingt ans à peine que l'Assyrie est sortie de ses ruines, et les monuments qui devaient nous révéler son histoire semblaient nous montrer, avec une écriture inconnue, une langue qui paraissait à jamais impénétrable. Aujourd'hui, on présente en Europe des traductions de nombreux épisodes de l'histoire des Nabuchodonosor, des Sennachérib ou des Sardanapale, et ces documents nous font connaître les règnes de ces antiques souverains de Babylone et de Ninive mieux que nous ne connaissons, peut-être, l'histoire d'un roi du moyen âge ou d'un empereur du Bas-Empire.

Cependant ces traductions sont reçues avec défiance, et tandis que les *assyriologues* discutent entre eux sur les subtilités d'une écriture et d'un idiome qui semblent ne s'être révélés que pour eux seuls, on leur demande compte des principes les plus élémentaires de leurs déchiffrements. On ne comprendrait pas ces défiances, quand on considère les travaux accomplis, les difficultés vaincues et le caractère des hommes qui se sont voués à ces études, si elles n'avaient leur raison d'être dans les nécessités de la science. Un petit nombre d'inscriptions phéniciennes a permis de reconstituer la langue qu'on parlait en Phénicie, et on ne songe pas à contester, au fond, la valeur de cette résurrection. Parmi les inscriptions en caractères cunéiformes de la Perse, celles de la première espèce ont suffi pour faire retrouver la langue de l'antique Iran; et, aujourd'hui, cette langue est comprise et acceptée, malgré la hardiesse des premières découvertes. Cependant ces inscriptions correspondent à un même nombre d'inscriptions assyriennes, dont elles donnent la traduction, et dont elles contrôlent ainsi la lecture. Malgré cela, les travaux dont ces dernières inscriptions ont été l'objet n'ont pas suffi pour faire accepter le déchiffrement de l'écriture dans laquelle elles sont conçues, ni pour faire reconnaître à l'assyrien la place qu'il peut avoir dans la famille des idiomes à laquelle on doit le rattacher. Ces inscriptions prouvaient cependant déjà que cette écriture et cette langue avaient occupé une grande place parmi

les peuples de la haute Asie, puisque ces textes se reproduisirent en Perse, sous les Achéménides, depuis les montagnes de l'Arménie jusqu'aux bouches du Nil. Et ce n'était pas tout, car on retrouvait la même écriture et la même langue sur les monuments exhumés des ruines de Babylone et de Ninive. Puis enfin, pour le dire dès le début, on acquérait la certitude que cette écriture avait servi à exprimer encore plusieurs idiomes inconnus et qu'elle avait été ainsi pendant plus de quinze siècles, non-seulement l'écriture du peuple assyrien, mais encore l'écriture des différents peuples qui formèrent alors de vastes empires sur le sol de la haute Asie.

Il ne faut pas être surpris des défiances qui s'attachent aux lectures assyriennes, il ne faut pas surtout en être découragé. Cette écriture, jadis si généralement employée, et dont les Assyriens se sont servis pendant si longtemps, présente des difficultés sérieuses; ce système graphique s'éloigne tellement des principes auxquels nous sommes habitués, qu'il faut du temps pour se familiariser avec des procédés qui nous paraissent si insolites. Cependant, les premières découvertes ne sont plus à tenter; aussi, quand on veut aujourd'hui entreprendre l'étude des textes assyriens, il faut tenir compte du passé en cherchant d'abord à bien se pénétrer des travaux accomplis; et alors on ne tarde pas à s'apercevoir que, si les travaux de ceux qui se sont occupés jusqu'ici de ces recherches laissent plus ou moins à désirer, en réunissant le résultat de leurs découvertes isolées, on arrive à comprendre qu'il existe déjà un ensemble de procédés méthodiques qui peuvent être érigés en science, et ramenés à des principes certains. Mais ces procédés et ces principes, épars çà et là dans les travaux les plus consciencieux, apparaissent encore entourés d'erreurs inévitables, qui leur enlèvent l'autorité de principes avérés, pour leur laisser le caractère personnel que chacun imprime à ses découvertes avant qu'elles tombent dans le domaine des vérités qui appartiennent à tous. Cependant ils n'en reposent pas moins sur une base sérieuse dont on ne peut méconnaître l'importance; aussi j'ai déjà cherché à prouver que ces résultats procèdent d'un enchaînement de découvertes dont on peut suivre la

trace dans l'histoire des travaux de ceux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des écritures cunéiformes[1].

Mais faudra-t-il toujours revenir sur ses pas de la même manière, pour reprendre les choses à leur origine, et démontrer comment l'arbre a grandi, avant de savourer les fruits qu'il porte déjà? — Peut-être. Quoi qu'il en soit, si les découvertes successives ont un enchaînement chronologique qui semble constater que les progrès n'ont pu s'accomplir par les travaux d'un seul, et qu'il a fallu les efforts de plusieurs pour entreprendre une pareille tâche, on peut désormais ériger ces découvertes en système, et substituer l'ordre logique des principes à l'ordre chronologique des faits.

§ 1.

Les écritures cunéiformes. — Inscriptions trilingues. — Inscriptions assyriennes de Babylone et de Ninive. — Inscriptions de Vân et de Suse.

Les théories les plus sérieuses nous permettent de croire *à priori* que l'expression graphique de la pensée a commencé par la représentation plus ou moins fidèle de l'objet dont on voulait exprimer l'idée. Ce système d'écriture purement figuratif se prêtait assez difficilement aux besoins de l'intelligence; aussi, à un moment donné, on a dû avoir recours à un autre système : on emprunta, à l'objet représenté, non plus l'*image* qui le distinguait pour l'œil, mais le *son* qui le distinguait pour l'oreille, et on appliqua ce signe partout où le même son se représentait, abstraction faite du rôle de l'image primitive qui avait été prise pour type. Ces images premières, qui représentèrent d'abord des mots, reproduisirent plus tard des syllabes, puis enfin des lettres. C'est ainsi que nous découvrons, derrière les caractères dont nous nous servons, la représentation du *bœuf* ou du *chameau*, bien que nos langues de l'Occident ne laissent plus soupçonner aucune analogie entre les sons que nous appliquons à ces lettres et le nom de l'objet sur lequel ces images ont été calquées.

[1] *Les écritures cunéiformes, exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie.* 2[e] édit. Paris, 1864.

Les écritures cunéiformes procèdent de ce principe; seulement, dans la haute Asie, le développement de l'hiéroglyphe primitif s'est arrêté à des formes tellement éloignées du type originel, que les signes plus ou moins compliqués dont elles se composent ont été pris, pendant longtemps, pour le résultat du caprice et du hasard, et sont restés incompris sur les murs ruinés des palais de Persépolis ou sur les rochers de l'Iran. Ces signes exprimaient cependant une pensée qui avait été comprise jadis et qu'on devait comprendre encore aujourd'hui; aussi, dès que l'on eut constaté que ces signes représentaient un système d'écriture, on a fini par reconnaître une disposition intentionnelle jusque dans leurs moindres détails. Je ne saurais supposer, en effet, que l'emploi des symboles qui doivent traduire la pensée ait été le résultat d'un arrangement arbitraire. S'il en était ainsi, il faudrait renoncer à reconstruire, par une combinaison laborieuse des procédés dont l'intelligence dispose, ce qui aurait été produit sans intention et sans efforts.

Quelle que soit la langue écrite ou parlée dont on veut étudier les formes, il n'y a rien de fortuit dans son expression : le langage est un instrument dont on ne peut se servir qu'en obéissant à une loi supérieure au caprice de l'homme. Voilà pourquoi l'expression de la pensée ne meurt pas; voilà pourquoi, à un moment donné, on retrouve des idiomes qu'on croyait perdus pour jamais. Toute pensée qui voudrait se traduire par un système de sons ou de signes incohérents serait éternellement incomprise.

Les écritures cunéiformes, comme les écritures de tous les idiomes du monde, ont donc leur raison d'être; l'enchaînement des signes dont elles se composent est soumis à des lois qui nous révèlent l'orthographe et la grammaire des langues dont elles nous ont conservé les débris. Aussi, à mesure que les découvertes se sont fait jour, on a compris de plus en plus les nécessités sous l'influence desquelles la pensée a pris, pour se traduire, un système plus compliqué que le nôtre, mais aussi rigoureusement exact.

Ces bizarres inscriptions, oubliées si longtemps, ont été remarquées

pour la première fois, de l'Occident, dans le commencement du XVII[e] siècle, par Pietro della Valle et Sylva Figueroa[1]. Elles se présentaient, sur les murs de Persépolis, comme le commentaire inséparable des bas-reliefs dont ces monuments étaient ornés. Depuis, elles attirèrent de plus en plus l'attention des voyageurs européens, à mesure que de nouveaux renseignements rendirent leur origine plus mystérieuse et la connaissance de leur contenu plus désirable. Niebuhr constata, en 1765, que ces inscriptions, tracées en caractères dont l'élément constitutif semblait procéder du *clou* ou du *coin*, étaient groupées trois par trois, et que chacune des inscriptions, dans les différents groupes, ne présentait pas les mêmes combinaisons de l'élément radical. Elles paraissaient former ainsi trois sortes d'écriture et représenter trois idiomes différents. Cette disposition se reproduisait constamment partout où il existait des inscriptions. Les observations de Niebuhr sur la direction des clous, sur la succession des groupes, lui permirent d'affirmer que tous ces caractères devaient se lire de gauche à droite; et le sens de l'écriture, incertain jusqu'alors, n'a plus été sérieusement contesté[2].

Dans la première colonne à droite, les clous formaient un nombre de combinaisons moins considérable que dans les deux autres colonnes. Ces inscriptions furent naturellement désignées les premières aux investigations des savants. On sait comment Grotefend, par ses découvertes inespérées, a ouvert la voie si heureusement et si glorieusement suivie par Burnouf, Lassen et Rawlinson. Ces inscriptions nous font connaître la généalogie des princes achéménides et l'histoire d'un des plus grands rois qui aient illustré la Perse. Aujourd'hui l'idiome dans lequel sont conçues les inscriptions de cette première colonne peut être classé parmi les idiomes les plus régulièrement connus. L'écriture est *phonétique* et *littérale*, et la langue qu'elle sert à exprimer est de l'*ancien perse;* c'est la langue de Cyrus et des Achéménides.

La lecture des inscriptions qui occupent le second rang dans l'ordre des tables de Persépolis a d'abord été tentée en 1843 par M. Wester-

[1] *Les écritures cunéiformes, etc.* 2[e] édit. p. 49. — [2] *Ibid.* p. 62.

gaard. Les travaux de MM. de Saulcy, en France, et Norris, en Angleterre, nous ont fait connaître les principaux caractères de l'idiome dans lequel sont conçues ces inscriptions. M. Oppert a démontré que l'écriture, dont ses prédécesseurs avaient déjà signalé les rapports avec celle des inscriptions de la troisième colonne, lui était identique en effet : c'est une écriture *phonétique* et *idéographique;* les caractères phonétiques représentent des syllabes, et les caractères idéographiques, des mots. La langue, ainsi exprimée, paraît être la langue des *Mèdes non ariens*, ou peut-être celle de ces grands Scythes qui, pendant vingt-huit ans, au VIIe siècle avant notre ère, ont régné sur la haute Asie; elle a le plus grand rapport avec le turc, le maggyar et les langues tartaro-finoises.

La connaissance de ces nouveaux textes n'apporta aucun fait nouveau à l'histoire, puisqu'ils reproduisaient le contenu des inscriptions de la seconde colonne; mais cette lecture, même imparfaite, était d'une importance considérable, parce qu'elle donnait la certitude que les inscriptions en caractères cunéiformes de l'Iran devaient être écrites en *trois langues,* et que la troisième colonne devait, comme la seconde, renfermer une traduction du texte arien.

Toutefois, lorsqu'on aborda l'étude de ces dernières inscriptions, il ne paraissait guère intéressant, au premier abord, de traduire encore un texte écrit dans une langue inconnue, et qui, réduit aux inscriptions trilingues, ne devait faire connaître aucun fait nouveau. Mais on acquit bientôt la certitude que cette écriture et cette langue devaient être l'écriture et la langue des inscriptions trouvées dans les ruines de Babylone. Puis, les découvertes inattendues de Khorsabad, de Nimroud et du Koyundjik apportèrent encore à la lumière des milliers d'inscriptions qui procédaient d'un principe graphique dont le clou était encore l'élément radical, et qui devaient se rattacher au même idiome et au même système d'écriture; il s'agissait de constater ces faits.

Cependant l'abondance des découvertes avait amené une variété désespérante dans la forme des caractères, et on se demandait si ces

différentes écritures présentaient des alphabets nouveaux et des langues nouvelles. La science fut bientôt fixée à cet égard : on ne tarda pas à découvrir que ces écritures ne procédaient pas d'un agencement conventionnel de clous pour répondre à une articulation donnée, mais que le clou ou le coin n'était qu'un accident résultant de la manière de tracer les caractères.

On constata d'abord que l'écriture de la première colonne procédait d'un principe différent de celui de l'écriture de la seconde et de la troisième, mais que ces deux dernières procédaient d'un principe commun qui s'étendait aux inscriptions de Babylone et de Ninive, ainsi qu'aux inscriptions de Vân et de Suse, malgré les désinences particulières qui semblaient annoncer des idiomes nouveaux et différents dans ces deux dernières localités.

§ II.

Écriture arienne. — Écritures anariennes. — Origine hiéroglyphique de l'écriture anarienne.

On désigne l'écriture de la première colonne sous le nom d'écriture *arienne*, parce qu'elle sert à exprimer un idiome arien. Toutes les recherches qu'on a entreprises pour pénétrer l'origine de cette écriture n'ont abouti à aucun résultat; on n'a pu jusqu'ici la rattacher d'aucune manière à l'écriture des deux autres colonnes, et il paraît même certain qu'elle n'a aucun rapport avec elle.

On désigne les autres écritures cunéiformes sous le nom d'*écritures anariennes,* parce qu'elles servent à exprimer les idiomes *non ariens* de la haute Asie. L'abondance des documents a permis de suivre le développement de ces écritures depuis leur origine, qui se perd dans la nuit des temps, jusqu'au moment où elles cessèrent d'être en usage, environ deux siècles avant J. C.

Les écritures cunéiformes ne sont pas le résultat des combinaisons qu'un élément radical, *clou* ou *coin,* pourrait produire. Si l'origine de l'écriture arienne est encore inexpliquée, on sait que l'écriture anarienne procède d'un hiéroglyphe, dont nous allons essayer de faire

comprendre les différentes transformations. L'écriture anarienne, d'abord purement figurative, représentait des objets dont l'image s'est évanouie peu à peu, pour ne laisser que des *lignes* qui en reproduisaient grossièrement la forme; puis le burin, en appuyant plus fortement à l'origine du trait, donna à l'écriture l'*apex* qui la caractérise.

Ainsi, par exemple, on peut supposer que les inventeurs de l'écriture anarienne, pour exprimer l'idée de Dieu, ont tracé son image en reproduisant plus ou moins habilement un type consacré[1]. Cette image, telle que les monuments assyriens nous l'ont fait connaître sur les petits cylindres en pierre dure, de même que sur les grands bas-reliefs de Ninive, c'est le buste humain passé dans un disque orné des appendices ornithomorphes :



quelquefois le buste a disparu, et il ne reste que le disque orné des appendices :



Nous ne retrouvons point ces images dans l'écriture; mais nous rencontrons, sur les plus anciens monuments, un signe qui paraît en

[1] Conf. *Les noms propres assyriens*, p. 16.

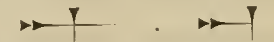
être l'altération, et qui en conserve, pour ainsi dire, l'esquisse; le voici :



Plus tard l'apex se dessina, l'écriture devint cunéiforme et nous donna un nouveau signe :



Enfin, on simplifia un caractère aussi compliqué, et il ne resta plus que les traits nécessaires pour rappeler l'image primitive :



On nomme écriture *hiératique* la première altération de l'hiéroglyphe primitif. La plus ancienne écriture cunéiforme est dite *archaïque*, par rapport à son dernier état, auquel on a donné le nom de *moderne*.

Cette théorie, que nous reproduisons après M. Oppert[1], est non-seulement conforme à la logique, mais encore appuyée sur des faits précis. En effet, on voit au Musée britannique quelques rares échantillons de l'écriture hiéroglyphique, qui suffisent pour en révéler le principe; ce sont des briques sur lesquelles on a disposé, par colonne, le signe hiéroglyphique expliqué par des caractères cunéiformes. On trouve également sur des briques de la même nature les formes les plus antiques expliquées par des caractères modernes.

L'hiéroglyphe ne s'est pas toujours altéré d'une manière uniforme, il a subi des défigurations qui ont varié suivant les localités. Ainsi, par exemple, nous n'avons pas l'hiéroglyphe primitif qui a servi, à l'origine, pour exprimer l'idée de *Roi :* tout porte à croire, cependant, qu'il était sur les bords du Tigre, comme sur les bords du Nil, calqué sur l'image d'une abeille :

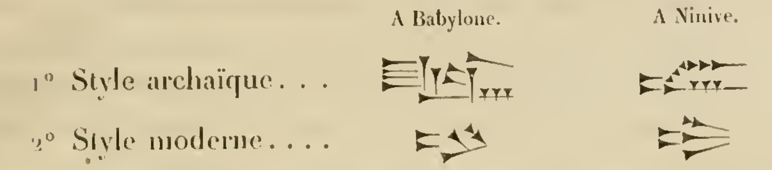


[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie exécutée par ordre du Gouvernement, de 1851 à 1854*, tome II, p. 63.

mais nous avons la série des transformations qu'il a subies à Ninive et à Babylone. Les plus anciens monuments de l'épigraphie assyrienne nous représentent ainsi la première défiguration linéaire de l'hiéroglyphe primitif :



et les formes de plus en plus simplifiées nous donnent :



L'écriture archaïque de Ninive diffère souvent de celle de Babylone, parce que la première défiguration de l'hiéroglyphe type a pu prendre des formes différentes, suivant les localités. Puis les traits, en se simplifiant, prirent encore une apparence plus dissemblable, et il en est résulté toutes ces variétés graphiques qui jetèrent, à l'origine, une confusion déplorable dans les recherches. Cependant quelques caractères, en subissant une altération moins considérable, ont permis de reconnaître que nous possédions quelquefois deux copies de la même inscription, dans deux *styles* différents, et d'arriver ainsi à l'identification des caractères.

Les spécimens de l'écriture hiératique sont encore assez rares; cependant ils offrent déjà des légendes suffisamment étendues pour qu'on ait pu les traduire. On connaît l'inscription du vase de *Naram-sin*, dont M. Oppert a donné la traduction[1] dans la relation de son expédition en Mésopotamie, et dont MM. Rawlinson et Norris ont publié le fac-simile dans le recueil des inscriptions de l'Asie occidentale[2]; on pourrait citer encore un certain nombre de légendes gravées

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 62.

[2] *The cuneiform inscriptions of western Asia. A selection from the historical inscriptions of Chaldea, Assyria, and Babylonia, prepared for publication* by Sir H. C. Raw-

sur les cachets en pierre dure, et dont le travail, d'accord avec l'écriture, annonce l'antiquité; mais la plupart de ces monuments sont inédits et par conséquent difficiles à consulter.

L'écriture archaïque nous présente des documents plus étendus et plus nombreux. Le musée assyrien du Louvre possède une curieuse inscription babylonienne de ce genre, en soixante-deux lignes; elle émane d'un roi de Babylone, *Hammourabi*, qui devait régner vers le xve siècle avant notre ère; j'en ai publié le texte avec une traduction et un commentaire à l'appui[1]. Je citerai encore les nombreuses briques de Babylone et un grand nombre de cachets dont les inscriptions procèdent du même style; mais la plupart de ces monuments sont également inédits. Le plus beau monument de ce genre est conservé à Londres, au musée de la Compagnie des Indes. C'est une longue inscription découverte à Hillah par Sir Harford Jones, et qui contient plus de six cents (620) lignes d'écriture[2]. L'étude de ce monument a permis de reconnaître l'identité du système graphique, archaïque et moderne, en rapprochant un passage de cette inscription (colonne III, ligne 40) d'un fragment de cylindre en terre cuite publié par Ker Porter[3], et qui reproduit le même passage en caractères modernes[4]. Ce fragment a suffi pour mettre sur la voie des *identifications*, et elles ont été poursuivies avec succès par MM. Rawlinson et Norris, qui ont publié une transcription complète de cette inscription dans le recueil dont la direction leur avait été confiée par les *Trustees* du *British museum*. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques caractères d'un rare emploi qui n'ont pas encore été identifiés avec leurs représentants modernes.

linson, assisted by Edwin Norris, London, 1861. Vol. I, pl. III, n° VII. (Nous désignerons quelquefois ce recueil par les lettres W. A. I.)

[1] *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone, trad. et publ. avec un commentaire à l'appui*, Paris, 1863.

[2] Cette inscription, publiée d'abord par la Compagnie des Indes, a été reproduite par MM. Rawlinson et Norris. (Conf. *The cuneiform inscriptions, etc.* t. I, pl. LIII et suiv.)

[3] *Travels in Persia*, t. II, pl. LXXVIII.

[4] Voyez, sur la priorité de cette découverte, les réclamations du docteur Hincks, dans son article *Babylone and its priest-kings*, extracted from *the Journal of sacred literature*. January, 1859, p. 13.

Quelques passages des inscriptions dites des *revers de plaques* des sculptures de Khorsabad permettent de faire un travail analogue, par rapport au style de Ninive. Ces revers de plaques présentent en effet un grand nombre d'inscriptions identiques. M. Botta en a conservé seize copies [1]; quelques-unes sont écrites dans un style où l'élément moderne domine déjà, mais où l'élément archaïque se présente aussi avec des variétés dont on n'aurait pas pu soupçonner l'existence sans la certitude de l'identité de l'ensemble, qui entraîne l'identité des détails. Les monuments archaïques de Ninive sont moins nombreux que ceux de Babylone. Cependant je citerai la belle inscription de Samas-Phul et celle d'Essarhaddon, publiées également par MM. Rawlinson et Norris [2] avec une transcription des caractères archaïques en caractères modernes.

Le style moderne présente les plus nombreux spécimens; c'est en effet le style de l'immense majorité des inscriptions. On y rencontre, il est vrai, une certaine variété; ainsi, par exemple, dans quelques inscriptions les caractères sont plus ou moins droits, plus ou moins penchés; mais il est facile de s'expliquer ces différences en tenant compte — de la manière de tracer les signes, — de l'instrument dont on se servait, — de la matière sur laquelle on les traçait; et dès lors ces nuances, qui ne résultent que de causes accidentelles, ne peuvent nous arrêter ici.

Enfin, les écritures de Babylone et de Ninive nous offrent des formes communes, et ces formes sont assez nombreuses pour avoir permis de saisir, dans les mêmes groupes, des variétés constantes qui se substituaient toujours, dans les différentes localités, au même caractère, et d'identifier ainsi des formes qui paraissent différentes, lorsque au fond elles procèdent de la même origine et appartiennent au même système graphique.

[1] Conf. *le Monument de Ninive* découvert et décrit par M. P. E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin, ouvrage publié par ordre du Gouvernement, sous les auspices de M. le Ministre de l'intérieur et sous la direction d'une commission de l'Institut, Paris, 1848. (Conf. pl. CLXIV et suiv.)

[2] *The cuneiform inscriptions of western Asia, etc.* t. I, pl. XXIX et XLIX.

§ III.

Distinction du principe phonétique et du principe idéographique de l'écriture assyrienne.

Ainsi donc, malgré la grande variété apparente des écritures cunéiformes, voilà deux grandes divisions qui s'établissent entre les écritures qui procèdent du *clou* ou du *coin :* d'une part, l'*écriture arienne*, qui exprime, en caractères connus, un idiome arien parfaitement connu; d'autre part, l'*écriture anarienne*, qui exprime un idiome, ou plutôt des idiomes, plus ou moins connus et tracés en caractères dont nous allons essayer ici de faire connaître la valeur.

Les inscriptions trilingues furent le point de départ naturel des recherches assyriennes. Elles offraient un texte assez étendu et un grand nombre de noms propres (quatre-vingt-dix) dont il était facile de suivre la succession dans le texte assyrien, en coupant les phrases par portions déterminées répondant à un sens précis : on expérimenta cette première donnée.

Ce travail mécanique révéla, de prime abord, une chose importante, c'est que l'écriture assyrienne renfermait un élément idéographique et un élément phonétique. Il est aisé d'en avoir la preuve. En effet, on constate facilement, par ce procédé, l'existence de signes isolés qui ont une valeur spéciale, et qui répondent à une idée tout entière.

Au mot perse *Baga* . . . . Dieu, correspond le signe . . .
———— *Khshayâthiya* . . roi . . . .
———— *Pita* . . . . père . . . .
———— *Mâtâ* . . . . mère . . . .
———— *Puthra* . . . . . . fils . . . .
———— *Brâtâ* . . . . frère . . . .
———— *Tacara* . . . . . . maison . . . .
———— *Duvarthi* . . . . . porte . . . .
———— *Nâma* . . . . nom . . . .
———— *Mâhya* . . . . mois . . . .

D'un autre côté, on ne tarda pas à remarquer certains signes qui ne correspondent pas à un mot exprimé en perse, mais qui précèdent certains groupes et paraissent en indiquer la signification particulière. Ainsi les noms d'hommes sont invariablement précédés d'un clou perpendiculaire 𒁹; les noms de pays, de trois crochets 𒆳; les noms de villes, d'un signe spécial 𒌷, etc. etc. Ces signes frappèrent la vue dès l'origine, et servirent de jalons pour se guider dans les premières recherches, car on les remarqua non-seulement dans les textes assyriens des inscriptions trilingues, mais encore dans les textes de Babylone et de Ninive, où ils parurent jouer évidemment le même rôle.

Cependant les noms propres, que le texte perse nous faisait connaître, étaient d'origine différente. C'étaient les noms de *Cyrus*, de *Darius*, de *Xerxès*, etc. les noms des provinces du vaste empire des Achéménides, et les noms des rois et des peuples que Darius avait combattus pour établir sa puissance. La plupart de ces noms étaient *perses*, d'autres étaient *arméniens*, *susiens* ou *mèdes*, quelques-uns étaient *assyriens*.

Les noms propres étrangers à l'Assyrie pouvaient être *transcrits* ou *traduits* en assyrien. Mais les noms assyriens, au contraire, transcrits ou traduits en perse, devaient se présenter, dans le texte assyrien, sous leur véritable forme originelle; il s'agissait de s'assurer de ces faits. On appliqua au dépouillement de tous ces noms le procédé dont les travaux de Champollion avaient sanctionné l'efficacité sur l'égyptien, et dont M. Westergaard s'était servi avec succès pour la lecture des textes de la seconde colonne. On obtint bientôt la certitude que les noms perses étaient *transcrits*, et non pas *traduits*, en assyrien, car les valeurs de chacun des signes qui servaient à les exprimer pouvaient se contrôler les unes par les autres. Par exemple, le signe qui correspond à l'articulation *Da*, dans le nom de *Darius*, correspond à la même articulation dans le nom de la *Médie*, de la *Gandarie*, etc. Le signe qui correspond à l'articulation *Ta*, dans le nom d'*Hystaspe*, correspond à la même articulation dans le nom d'*Artaxerxès*, de la *Sattagédie*, et d'*Ecbatane*, etc.

Il en est de même pour tous les signes. Ces noms étaient donc *transcrits*, et les valeurs que le dépouillement de ces noms put fournir donnèrent les premiers moyens de lecture qui devaient servir à faire comprendre les textes assyriens. La marche des progrès ne semblait devoir rencontrer aucun obstacle; on put même, avec ces premières données, c'est-à-dire en se guidant sur les signes qui désignaient les noms propres, et en appliquant les valeurs obtenues par le dépouillement de ces noms aux textes unilingues de Babylone et de Ninive, lire des noms dont la Bible nous garantissait la transcription. C'étaient les noms de *Jéhu*, d'*Ézéchias*, d'*Abdimeleck*, de *Sidon*, de *Tyr*, de *Jérusalem*, etc.

Nous devons remarquer ici que ces noms, qui se laissaient si facilement reconnaître, étaient, en général, des noms étrangers à l'Assyrie; ils représentaient des hommes, des provinces, des villes, avec lesquels les rois d'Assyrie s'étaient trouvés en rapport. Ces noms nouveaux confirmèrent les valeurs déjà acquises, et firent connaître des articulations étrangères à l'alphabet arien; ils permirent ainsi de compléter le syllabaire qui devait servir à lire ces textes.

Quoi qu'il en soit, en appliquant les principes de déchiffrement qui donnaient d'aussi heureux résultats, aux autres noms propres, on éprouva les plus étranges déceptions. Il était naturel de croire que les Perses, avec leur système graphique essentiellement phonétique et littéral, avaient dû rendre, autant qu'il leur était possible, les sons qu'ils entendaient de la bouche des Assyriens. On devait donc s'attendre à trouver, dans le texte de la troisième colonne des inscriptions trilingues, ces noms écrits avec leur articulation originelle et leur forme véritable. Ces conjectures ne se réalisèrent pas, immédiatement du moins. Parmi les quatre noms d'hommes d'origine assyrienne conservés sur le rocher de Bisitoun[1], dont le texte perse donnait la transcription, d'accord avec toutes les sources de l'histoire, un seul y répondait par les procédés ordinaires; les autres s'en éloignaient étran-

[1] Conf. Rawlinson, *Babylonian translation of the great Persian inscription at Behistun*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, part. I.

gement. Ce sont les noms d'*Aniris*, de *Nidintabel*, de *Nabonide* et de *Nabuchodonosor*.

Le nom d'Aniris seul paraissait se prêter au procédé de transcription ordinaire; au perse *Ainira* correspond, en effet, un groupe qu'on lit

A — ni — ri —

(Bisit. lig. 31.)

Le nom de *Nidintabel* ne répondait qu'en partie à la transcription phonétique; les trois premiers caractères exprimaient bien l'articulation qu'on devait présumer; mais les deux derniers s'en écartaient étrangement. En effet, au perse *Nadintabaira* correspond un groupe qu'on paraissait forcé de lire

ni — din — tav — AN — IN

(Bisit. lig. 31, 38, 39.)

Le nom de Nabonide présentait une défiguration beaucoup plus grande. Au perse *Nabunaita* correspond le groupe

AN — PA — I

(Bisit. lig. 85.)

dans lequel il fallait pourtant bien reconnaître l'expression assyrienne du nom de Nabonide.

Enfin au perse *Nabukudracara* correspond le groupe

AN — PA — SA — DU — SIS

(Bisit. lig. 37, 85, 91.)

qu'il fallait bien accepter encore comme l'expression assyrienne du nom de Nabuchodonosor.

Les noms de la *Susiane*, de *Babylone*, du *Tigre* et de l'*Euphrate* offraient le même phénomène, et ces formes seraient demeurées in-

comprises, si ce n'est que les textes unilingues en ont donné l'explication. En effet, on retrouve sur les monuments de la Chaldée ces mêmes noms, qu'on croyait si étrangement défigurés sur le rocher de Bisitoun, et on peut les lire alors en suivant le procédé ordinaire de transcription. Il est en effet impossible de ne pas reconnaître le nom de Nabonide dans le groupe suivant

Na — bi — uv — na — ' — id.

(Inscript. de Nabonide, W. A. I. pl. 68.)

et celui de Nabuchodonosor dans le groupe

Na — bi — uv — ku — du — ur — ri — u — ṣu — ur

(Inscript. du temple de Mylitta, lig. 1.)

Ces groupes, du reste, s'échangent dans les textes avec ceux dont le rocher de Bisitoun nous a donné la traduction arienne; il n'y a donc pas à s'y tromper. Mais par quelle étrange combinaison graphique les Assyriens étaient-ils parvenus à des expressions si bizarres? C'était une difficulté nouvelle dont il fallait chercher la solution et sur laquelle nous aurons bientôt l'occasion de nous expliquer.

Nous avons vu que l'écriture assyrienne avait des signes pour exprimer des idées; or quelques-uns de ces signes paraissent n'avoir jamais eu qu'un rôle idéographique; mais, en général, ils se retrouvent dans le corps des mots, et on peut leur assigner des valeurs phonétiques. Ainsi[1] :

Le signe qui veut dire père, a la valeur phonétique de *AT*
——— .... Dieu.................... *AN*
——— .... année.................... *MU*
——— .... jour.................... *PAR*
——— .... frère.................... *SIS*

[1] Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 45.

D'un autre côté, lorsque ces signes expriment des idées, on les trouve quelquefois remplacés par des groupes qu'on peut articuler ainsi :

Le signe	qui veut dire père, se lit.		*a – bu*
———	.... Dieu.....		*i – lu*
———	.... année.....		*sa - na - at*
———	.... jour.....		*yu – mu*
———	.... frère.....		*a – ḫu*

On voit par là que l'articulation idéographique des signes est en complet désaccord avec l'articulation phonétique qu'ils représentent dans le corps des mots. On comprit dès lors que les Assyriens avaient un système graphique qui s'appuyait sur *un double principe,* et que les noms propres assyriens n'étaient ainsi défigurés que parce que l'on appliquait aux signes qui les représentent leur valeur phonétique quand ils doivent être lus avec leur valeur idéographique. L'embarras était grand, car on acquérait en même temps la certitude que le principe idéographique ne se bornait pas à exprimer des idées par des signes isolés, mais encore qu'il permettait de réunir une suite de signes plus ou moins considérable pour répondre à une expression de la pensée, et dès lors qu'il ne suffisait pas de comprendre le sens des signes, mais qu'il fallait de plus articuler les idées qu'ils exprimaient, pour se rendre compte de la langue dont on voulait étudier le caractère.

§ IV.

Système phonétique. — Hypothèse des homophones. — Syllabisme de l'écriture assyrienne.

Tous ceux qui s'étaient occupés des écritures de la première et de la seconde colonne des inscriptions de Persépolis firent des tentatives plus ou moins heureuses sur l'assyrien. Les recherches de Grotefend ne donnèrent que de faibles résultats. Les premiers travaux sérieux qui se sont accomplis avec quelques succès appartiennent à M. Löwen-

stern; ils sont empreints d'une grande hardiesse, mais ils donnent de bonnes valeurs, qu'il importe de noter. On voit, dans les écrits de M. Löwenstern, le procédé qui s'essaye, et on peut déjà en apprécier la puissance.

Un des premiers mots qui furent soumis à l'analyse est le nom d'*Ormusd*. Sa répétition fréquente dans les textes ariens établissait un contrôle facile qui permettait de le suivre aisément dans les textes assyriens. M. Löwenstern le trouva écrit de plusieurs manières différentes, et il en conclut que les différents signes qui concouraient à le former, et qui répondaient aux mêmes lettres dont on devait attendre la reproduction, étaient des *homophones*, c'est-à-dire qu'ils représentaient la même lettre au gré du lapicide[1]. La conjecture était spécieuse : ainsi au perse *Auramazdā* correspondait le groupe

qu'on lisait *u r m z d a* .

(Bisit. lig. 74, 107.)

mais on le trouvait également écrit

et on lisait encore *u r m z d a* .

(Bisit. lig. 22, 35.)

Enfin on trouvait une troisième variante

et on lisait toujours *a u r m z d* .

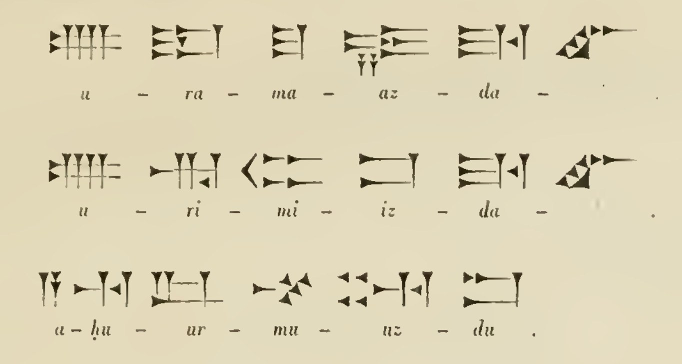
(Inscript. d'Artaxerce à Suse.)

Comme il n'y avait pas de doute à concevoir sur l'identité de tous ces groupes qui traduisaient tous le perse *Auramazda*, on en conclut que les signes qui s'échangeaient ainsi dans la composition du même

[1] Conf. Löwenstern, *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne pour servir à l'explication du monument de Khorsabad* (Paris, 1845), p. 27.

mot, et que l'on retrouvait du reste dans tous les mots où l'articulation iranienne appelait la présence des mêmes lettres, étaient des *homophones*. Cette idée fut acceptée par M. Botta, elle fut partagée par M. de Saulcy. Cependant c'était une erreur sur laquelle on devait revenir, et que devaient dissiper les recherches ultérieures.

Le docteur Hincks paraît être le premier qui ait posé en principe que les signes assyriens représentaient des syllabes[1]. Cette découverte infirma l'hypothèse des homophones, mais elle fixa les lectures déjà ébauchées; car, au lieu du squelette du mot, on donna à chaque signe sa vocalisation véritable. Aussi les consonnes du nom d'Ormusd ne changèrent pas; seulement, suivant les groupes, on prononça



trois inflexions phonétiques que la tradition nous a conservées, suivant les époques et les lieux où l'on prononça Ὠρομάζης, Ωρμισδας, et enfin *Ormuzd*[2]. Il fut bien constant, dès lors, que les signes assyriens représentaient des syllabes.

Cette idée avait été entrevue, et déjà, avant que cette découverte fût érigée en principe, on s'était demandé, en s'appuyant sur des faits particuliers, si les signes assyriens ne pouvaient pas se décomposer de manière à trouver les voyelles dans une partie du caractère, les consonnes dans l'autre, et si la réunion de ces deux éléments n'avait

[1] *On the Khorsabad inscription*, read 25 june 1849, dans les *Transactions of the Royal irish Academy*, vol. XXII, part. II.

[2] Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 24.

pas formé une syllabe. Il n'en était rien; l'examen le plus superficiel de la forme des signes suffit pour se convaincre aujourd'hui que le signe qui représente la syllabe n'a aucun rapport graphique avec le signe qui représente la voyelle avec laquelle il s'articule; ils représentent l'un et l'autre une valeur déterminée, en vertu de la forme qui leur est propre, et cette forme ne pourrait être altérée sans que la valeur du signe cessât d'être intelligible.

Ces signes avaient donc leur raison d'être si nombreux, et nous comprendrons que le nombre en devait être d'autant plus considérable, que cette écriture va nous fournir non-seulement des signes pour représenter les syllabes simples formées de la voyelle unie à une consonne qui la précède ou qui la suit, mais encore des syllabes complexes formées d'une voyelle entre deux consonnes. La valeur de ces signes était toutefois plus difficile à déterminer.

Quelle était, en effet, la valeur du dernier signe du nom de Darius? Ce nom était écrit

Da – *ri* – *ya* – . . .

(Bisit. lig. 1, 2, 3, 4, 8, 11, etc.)

et on lisait les trois premiers signes avec assez de facilité. Les consonnes furent déterminées dès les premières recherches, et, quand le syllabisme fut reconnu comme un principe de l'écriture assyrienne, elles reçurent aisément la voyelle, dont la structure du mot avait fait comprendre la possibilité avant d'en démontrer l'inhérence. Mais quelle était la valeur du dernier caractère? — On la chercha longtemps et elle resta indécise, jusqu'à ce qu'on ait eu la preuve qu'elle s'articulait avec deux consonnes et une voyelle médiale.

La comparaison des différentes manières dont certains noms des inscriptions trilingues étaient exprimés fit comprendre le rôle de ces sortes de syllabes, la loi de leur formation et le contrôle de leur

valeur : on voyait en effet, dans une même inscription, le nom de *Cyrus*, qui correspond au perse *Kurus*, écrit de deux manières :

Ku — ras

(Bisit. inscr. detachée, n° 1.)

et

Ku — ra — as

(Bisit. lig. 25, inscr. dét. n°s 1, 7. — Pilier de Mourgab.)

Il en était de même du nom de la Perse, qui correspond au perse *Pãrça* et qui était écrit :

Par— śu

(Bisit. lig. 1, 14, 16, 26, 40, 41, 71, 72, 73, 78, 84, 110, 111.)

et

Pa — ar — śu

(Bisit. lig. 5.)

La syllabe *ras* pouvait donc être exprimée de deux manières : — par deux signes représentant les syllabes *ra* et *as*, — par un seul signe exprimant la syllabe *ras*. Il en est de même de la syllabe *par* et de beaucoup d'autres dont la décomposition devint élémentaire. Les Assyriens avaient donc deux manières d'exprimer *phonétiquement* l'articulation résultant d'une voyelle entre deux consonnes : soit par un signe unique, soit par deux signes que nous pouvons considérer comme leurs éléments simples. On conclut de ces faits que l'on aurait la certitude de l'articulation d'un signe de cette nature, par exemple, de l'articulation du dernier signe du nom de Darius, dès que l'on en trouverait la décomposition. Or ce nom était écrit à Suse[1] :

Da — ri — ya — vu — us

dans ce groupe, le signe incertain s'échangeait avec deux élé-

[1] Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, p. 14.

ments simples et , qui en donnaient l'articulation. Le nom du fils d'Hystaspe se disait donc en assyrien *Dariavus*.

Cette valeur n'est pas propre à ce groupe, car on trouve dans d'autres mots la même décomposition, par exemple dans les inscriptions de Nabuchodonosor, où nous lisons le mot *mustar*, dont nous n'avons pas à rechercher ici la signification, écrit :

mus — *tar* et *mu* — *us* — *ta* — *ar*

(Conf. W. A. I. pl. 51, n° 2, c. 1, lig. 8.)

La combinaison de deux éléments simples n'est pas arbitraire. En effet, on reconnut bientôt que le signe de la syllabe *da*, par exemple, ne se trouvait jamais *phonétiquement* que devant un *a* ou une syllabe commençant par un *a*, de même que *ri* ne se trouvait jamais que devant un *i* ou une syllabe commençant par un *i;* en un mot, qu'il n'y avait jamais d'hiatus tel que *ra-is* ou *ri-as*. Pour former une syllabe telle que *ras* ou *ris*, il faut que les deux éléments phonétiques soient réunis, pour se contracter, par une voyelle commune : l'orthographe syllabique avait donc sa loi.

Je ferai remarquer ici que les signes qui représentent des syllabes complexes, de même que ceux qui représentent des syllabes simples, les représentent en vertu de leur forme propre, et que leur valeur ne résulte pas de la combinaison graphique des signes qui représentent les éléments dont ils indiquent la contraction. Il suffit de jeter les yeux sur les signes qui expriment les syllabes *par* et *ras* pour voir que le signe (*par*) n'a aucun rapport graphique avec les signes (*pa*) et (*ar*), de même que le signe (*ras*) n'a aucun rapport avec les signes (*ra*) et (*as*). Les signes assyriens représentent donc des syllabes simples ou complexes, en vertu d'un pouvoir qui est particulier à chaque forme, distinct de chacune d'elles, et qui ne peut être obtenu ou modifié par des combinaisons graphiques des éléments dont les caractères se composent.

§ V.

Découverte de la polyphonie. — Moyen de résoudre cette difficulté.

Cependant à mesure que l'on triomphait des premières difficultés, il en naissait de nouvelles. Sir Henry Rawlinson, en publiant le texte assyrien de l'inscription de Bisitoun, annonça que les signes assyriens étaient *polyphones*[1], c'est-à-dire que le même signe pouvait avoir deux ou plusieurs valeurs différentes. C'était une complication nouvelle dont on comprit sur-le-champ la gravité. Aussi la découverte de Sir H. Rawlinson frappa de discrédit ses travaux les plus sérieux, et de défiance et d'incertitude les résultats que l'on pouvait espérer avec un système graphique qui offrait un phénomène aussi étrange. A quoi bon, disait-on, essayer de déterminer des valeurs par le dépouillement des noms propres, si ces valeurs ne conviennent qu'aux noms dans lesquels elles figurent, et si on ne peut les transporter à d'autres mots sans les plier aux exigences de leur articulation? — Il faut tenir compte de ces observations et des répugnances que cette anomalie provoque; aussi, autant l'hypothèse des homophones avait été acceptée avec facilité, autant il a fallu combattre pour la détruire; autant le principe de la polyphonie fut difficile à accepter, autant il a fallu combattre pour l'établir. Cependant, en fait, les embarras qui naissent de la polyphonie ne sont pas aussi sérieux ni aussi fréquents qu'on l'avait cru au premier abord; quoi qu'il en soit, voyons si la découverte annoncée par le colonel anglais avait sa réalité.

Le moyen de contrôle que nous venons d'indiquer, pour s'assurer de la valeur des syllabes composées, va maintenant nous donner la certitude de la polyphonie. En effet, nous connaissons déjà la valeur du dernier signe du nom de Darius; mais il se retrouve également à Bisitoun dans le nom de l'Égypte, qui s'écrit ainsi :

mi — ...?

(Bisit. I. 5, 13, 24.)

[1] *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, part. 1. — *Memoir on the Babylonian and Assyrian Inscript.* p. 2.

Le premier signe de ce nom a l'articulation de *mi* bien constatée, et cette articulation initiale convient parfaitement au nom de l'*Égypte* tel qu'il est transmis par la Bible מצרים; on peut donc déjà supposer, dans le second signe, une articulation en rapport avec la transcription de cette forme. Mais l'embarras est grand, car on a, pour le signe qui doit reproduire cette seconde syllabe, la valeur de *vus.* Il faut donc qu'il ait une autre valeur, et si les transcriptions sont exactes, il n'y aura pas moyen d'en douter. Or le nom de l'Égypte, que l'on rencontre fréquemment dans les inscriptions de Ninive, est écrit :

mu — ṣu — ri .

(Botta, pl. 145, n° 2, l. 3.)

Il y a là un changement dans la vocalisation de ce mot; mais on comprend toutefois que le signe , que nous trouvons dans le nom de l'Égypte, ne peut avoir la valeur de *vus* que nous lui trouvons dans le nom de Darius : en effet, il a ici celle de *ṣir,* et nous lisons ce mot *miṣir.*

La preuve de cette valeur nous est fournie, dans les inscriptions de Khorsabad, par un groupe dont nous n'avons pas non plus à rechercher la signification, mais dont la lecture est certaine[1]; il est écrit ainsi dans les inscriptions des revers de plaque :

Ka — ṣir

(Botta, pl. 173, lig. 4.)

et dans un passage parallèle du même texte :

Ka — ṣi — ir

(Botta, pl. 168, lig. 3.)

Le signe a donc les deux valeurs de *vus* et de *ṣir,* c'est-à-dire

[1] Voy. le mémoire de M. Botta *sur l'écriture cunéiforme assyrienne,* p. 13, n° x et xi, extrait du *Journal Asiatique* de 1847-1848.

qu'il est *polyphone:* le fait annoncé par Sir Henry Rawlinson est donc de la plus irrécusable évidence.

Le nom d'*Achéménès* a été un des plus embarrassants à déchiffrer; il présentait, en effet, des formes inexplicables, qui jetaient les conjectures dans la plus déplorable confusion. On pourra en juger, en comparant les facilités que sa lecture présente aujourd'hui, malgré les différentes formes sous lesquelles il se montre, aux difficultés que ces formes devaient présenter quand on les rencontrait au début des recherches, et suivant le hasard des découvertes. La transcription de ce nom est devenue élémentaire, et on le cite volontiers à cause de la bizarrerie dont il donne l'exemple, en montrant, dans le même mot, un même signe doué de deux valeurs différentes. Nous pouvons donner ici ce nom écrit d'abord en caractères correspondant à des syllabes simples.

a – ḥa – ma – an – ni – is – si – '

(Inscr. de Xerxès, à Vân, lig. 14.)

Cette forme présente deux contractions phonétiques possibles; aussi nous ne serons pas surpris de voir les syllabes médiales *ma-an* et *ni-is* remplacées par les signes qui représentent les syllabes complexes *man* et *nis*. Or on trouve les formes suivantes du même nom :

a – ḥa – ma – an – nis – si

(Inscr. E de Xerxès, à Persépolis, lig. 7.)

a – ḥa – man – ni – is – si

(Inscr. de Xerxes, a l'Elvend, lig. 20.)

et enfin :

a – ḥa – man – nis – si

(Inscr. de Darius.)

Le signe ≪ a donc les deux valeurs de *man* et de *nis* dans le même mot.

Le procédé qui conduit à la certitude de la polyphonie des signes assyriens doit être aussi le procédé qui conduit à triompher de cette difficulté. En effet, quelles que soient les différentes valeurs qu'un signe puisse offrir, on en aura toujours la véritable articulation toutes les fois qu'on le trouvera remplacé par des signes qui en représentent les éléments simples. L'abondance des textes permet d'affirmer que la solution de cette difficulté si étrange ne réclame que de l'attention et de la patience. Nous verrons, en déterminant la valeur de ces signes, dans quelle limite ce procédé est applicable et quels sont les moyens qui peuvent le remplacer lorsqu'il nous fera défaut.

Cependant, on a d'abord douté du fait de la polyphonie, et M. de Saulcy a combattu cette découverte de toute son énergie[1]; plus tard, M. Brandis essaya de démontrer que la polyphonie n'atteignait que les noms propres[2]; on fut bientôt obligé de reconnaître que non-seulement elle existait, mais qu'elle envahissait toutes les parties du discours, et on ne songea plus qu'à en rechercher l'explication. Toutefois, si étrange qu'il soit, ce fait n'est point isolé dans les systèmes graphiques dont les hommes se sont servis pour l'expression de leur pensée. Il découle naturellement du principe idéographique de l'écriture assyrienne. Il se produit, sans causer d'étonnement, dans l'écriture égyptienne; M. de Rougé en a démontré l'origine et les développements dans ses belles leçons sur le syllabaire égyptien, au Collége de France. Seulement, ce qui le rend si difficile à expliquer en assyrien, c'est que l'écriture assyrienne n'a point été inventée par les Assyriens, ni par un peuple qui ait parlé leur langue; de là des complications dont on va facilement comprendre la nature et l'étendue. Voyons ce qui se passait sur les bords du Nil : un signe est donné, c'est, je suppose, une *oreille*. Les Égyptiens dessinent de préférence, pour exprimer l'idée qui naît de cet objet, une *oreille de veau* ✔. Or cette image exprime

[1] *Revue orientale*, juin 1852.

[2] *Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften*, etc. Berlin, 1856.

naturellement l'idée d'oreille, et se dit *at* en égyptien; mais ce signe exprime également les notions qui dérivent de l'oreille, v. g. *entendre*, et entendre se dit *sam*, en égyptien. De là deux valeurs pour le même signe : *at* et *sam*. Il peut y avoir encore d'autres articulations possibles; mais peu importe, car quelle que soit l'*articulation* exprimée par l'oreille, elle sera toujours, en égyptien, en rapport avec l'*idée* qui pourra naître par la représentation de l'objet. S'il en était autrement, la valeur syllabique serait indiquée par un complément phonétique qui ferait disparaître toute équivoque. Cette conformité des sons et des images n'a pas lieu en assyrien. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que la valeur idéographique des signes est toujours en désaccord avec leur valeur phonétique; aussi rien ne peut relier, par les différentes acceptions d'un même signe, les différentes articulations phonétiques qu'il a pu recevoir dans la langue primitive, et qu'il a pu encore acquérir en passant dans un nouvel idiome.

En suivant ces indices dans l'écriture anarienne, M. Oppert a reconnu que cette écriture avait été inventée par un peuple dont la langue avait les plus grands rapports avec l'idiome des Médo-scythes[1]. Il remarque, en effet, que, si chez les Assyriens la valeur idéographique des signes est constamment en désaccord avec leur valeur syllabique, en médo-scythique il en est autrement, car la valeur des signes est toujours conforme à leur valeur idéographique. Je citerai quelques exemples à l'appui.

Le signe 𒀭 a, en assyrien et en médo-scythique, la valeur syllabique de *an*. Il a, dans les deux langues, la valeur idéographique de *Dieu;* il procède, comme nous l'avons déjà dit, d'une image altérée de la divinité, sur laquelle on avait calqué l'hiéroglyphe primitif; il répond, dans les deux textes, au perse *baga;* mais, en médo-scythique, *baga* se traduit par *anap*, et en assyrien par *ilou*.

Le signe 𒌉 a la valeur syllabique de *tur* en médo-scythique et en assyrien; il a la valeur idéographique de *fils* dans les deux langues, il traduit le perse *puthra;* mais *puthra* se dit *tur* en médo-scythique, et *pal* en assyrien.

[1] Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 77.

Le signe a la valeur syllabique de *at*, dans les deux langues, et la valeur idéographique de *père;* mais le perse *pita* (père) se dit *atta* en médo-scythique, et *abu* en assyrien.

Il en est de même de tous les idéogrammes dont les inscriptions trilingues nous ont donné le contrôle. La comparaison attentive des trois textes révèle assez de faits de cette nature pour les faire sortir de l'hypothèse et les élever à la hauteur d'un principe.

Il appert de ces considérations que les signes assyriens qui pouvaient avoir des valeurs originelles polyphones ont eu également des valeurs différentes provenant du pouvoir idéographique des signes; mais la différence qui résulte de la valeur idéographique des signes et de leur valeur phonétique ne constitue pas, à proprement parler, le phénomène de la polyphonie[1]; c'est dans la valeur originelle des caractères qu'il faut en chercher la cause et la raison; or la langue des inventeurs de l'écriture anarienne est inconnue, et les résultats auxquels on peut arriver par l'étude des textes médo-scythiques ne reposent pas sur une base suffisante pour justifier toutes les inductions de la théorie; aussi ces considérations, si sérieuses qu'elles soient pour déterminer théoriquement la valeur des signes anariens, ne sont en fait que d'une application fort restreinte, à cause du laconisme des textes médo-scythiques et des nuages qui entourent la langue qui sort des déchiffrements les plus heureux de ces textes.

Enfin, je dois ajouter qu'il est aisé de comprendre que l'hiéroglyphe a été tellement altéré par les Assyriens, qu'il est impossible de reconnaître, dans le signe graphique, l'objet représenté qui y a donné naissance, et que cet objet fût-il connu, on ignore son nom dans la langue des inventeurs : dès lors, l'articulation qu'il a dû originairement recevoir. Heureusement que la philologie dispose de moyens pratiques nombreux et efficaces, qui ont permis de déterminer sûrement la valeur de ces caractères, sans avoir besoin de remonter à leur valeur originelle.

[1] Conf. Hincks, *On the Polyphony*, p. 8. From *The Atlantis*, vol. IV.

§ VI.

Système idéographique de l'écriture assyrienne. — Monogrammes. — Idéogrammes simples. — Idéogrammes complexes. — Allophones.

Nous avons dit que l'écriture assyrienne présente des signes pour exprimer, soit des sons, soit des images, et que ces signes se mêlent, se combinent pour former des groupes phonétiques ou idéographiques, dont il faut déterminer la composition. On avait confondu, à l'origine, les différences qui proviennent du rôle idéographique des signes avec le fait de la polyphonie, et cette confusion avait amené une variété effrayante dans les valeurs polyphones, qui semblaient se prêter aux plus étranges écarts. Ces difficultés étaient surtout frappantes dans les noms propres. Cependant, lorsque l'on se fut rendu compte de l'emploi relativement restreint des valeurs polyphones et des complications du système idéographique, cette nouvelle découverte amena de nouvelles défiances. On y puisa de nouveaux motifs pour suspecter l'exactitude des interprétations[1]. Comment pouvait-il en être autrement? Sir Henry Rawlinson déclarait qu'il n'avait donné des noms aux rois assyriens, dont on voyait les légendes sur les marbres de Ninive, que *pour les besoins de l'identification;* et M. Oppert, malgré la hardiesse que l'on suppose à ses interprétations, s'exprimait ainsi : « Il faut avouer « franchement que l'on n'a lu, jusqu'à présent, les noms de Sardanapale, « Tiglat-Pileser, Phul, Salmanassar, Sennachérib, Assarhaddon, Saos-« douchin, Kiniladan, Nériglissor, Bélochus et d'autres, que parce « qu'on avait des raisons de croire qu'ils se retrouvaient dans un groupe « donné. Mais, partout où nous n'avons pas d'indices en dehors des « inscriptions cunéiformes, et lorsque les tablettes de Ninive nous font « défaut, il ne reste plus qu'à confesser notre incertitude[2]. »

Cette nouvelle difficulté n'est pas non plus particulière aux noms propres; elle envahit toutes les parties du discours; mais ce qui doit

[1] Voyez les articles de M. Renan sur le livre de M. Oppert, dans le *Journal des Savants*, mars, avril et juin 1859.

[2] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 106.

surtout donner la certitude d'arriver à la surmonter, c'est que, phonétique ou idéographique, l'écriture assyrienne n'a rien d'arbitraire. Si ces deux systèmes se mêlent, se combinent, il ne peut y avoir encore rien de fortuit dans leurs combinaisons.

Pour bien comprendre les faits qui naissent de ce double mode d'expression, il faut se rendre compte de la marche de la pensée, toujours logique, toujours régulière et qui, pour devenir intelligible, a recours à l'un ou l'autre de ces modes d'expression, mais qui doit arriver, nécessairement, à se faire comprendre sans hésitation, sans équivoque. Je crois avoir établi les lois qui président à l'agencement de ces deux systèmes, à propos de la lecture des noms propres assyriens[1]. Je vais les résumer ici, aussi brièvement que possible.

Les noms propres assyriens peuvent être, comme tous les noms propres, quel que soit l'idiome chargé de les traduire, l'expression d'une idée simple ou de la combinaison de deux ou plusieurs idées simples.

Une idée simple s'exprime, en assyrien, de deux manières : idéographiquement ou phonétiquement, à moins d'avoir recours à une combinaison de ces deux modes. L'origine hiéroglyphique de l'écriture assyrienne nous indique assez que toutes les idées avaient été exprimées primitivement par des images; mais les signes, en passant de la valeur idéographique à la valeur phonétique, se sont produits avec ce double rôle, et il nous a fallu déterminer la loi de leur emploi. Dès l'origine des recherches on avait, il est vrai, reconnu le caractère idéographique de l'écriture assyrienne; mais on l'avait circonscrit à certains signes isolés qu'on considérait comme l'*abrégé* de l'expression phonétique de l'idée[2]. Il n'en était rien, en assyrien du moins; car la comparaison des textes apprit bientôt que la transcription phonétique de l'idée n'avait aucun rapport avec l'articulation phonétique de l'image.

[1] *Les noms propres assyriens, recherches sur la formation des expressions idéographiques*, p. 29 et suiv.

[2] Comparez — De Saulcy, *Mémoire* du 14 septembre 1849, p. 4; — Löwenstern, *Exposé des Éléments*, p. 82, n° 11, — et enfin Luzzatto, *Études sur les inscriptions assyriennes, etc.* p. 88.

On appelle *monogrammes* ces signes qui à eux seuls servaient ainsi à exprimer une idée. Je veux écrire le nom de Dieu, je trace son image, en reproduisant plus ou moins habilement le type consacré, soit en caractère archaïque, ; soit en caractère moderne, ; ou bien j'écris son nom en me servant des caractères qui en rendent l'articulation assyrienne :

i – *lu*

C'est l'articulation sémitique qui représente, dans toutes les langues de la même famille, l'expression abstraite de la divinité; seulement le syllabisme de l'écriture assyrienne nous donne la certitude de la prononciation du mot, jusque dans les voyelles avec lesquelles les consonnes sémitiques devaient s'articuler. Nous avons, en hébreu et en chaldéen, אלה; en syriaque, ܐܠܗܐ; en arabe, الله; mais en assyrien, nous trouvons *ilou*.

Il arrive quelquefois que la même idée soit rendue par deux ou plusieurs monogrammes provenant d'hiéroglyphes différents; ainsi l'idée de *roi* peut être représentée par le signe qui paraît dériver de la forme d'une *abeille*, comme nous l'avons vu; mais elle peut être encore exprimée par un autre attribut de la royauté, dont le type primitif n'est plus reconnaissable, et qui ne peut être soupçonné par aucun indice. De là deux signes idéographiques. Aussi le mot *roi* est-il rendu en assyrien, tantôt par le signe , tantôt par le signe , et ces deux symboles expriment bien réellement la même idée, car ils sont traduits l'un et l'autre dans les inscriptions trilingues par le perse *khsâyathiya* et transcrits par les mêmes signes phonétiques dans les inscriptions unilingues.

L'articulation de ces monogrammes a été longtemps indécise. Sir Henry Rawlinson les prononçait *melek*[1], à cause du sémitisme de la langue assyrienne. Mais M. de Saulcy nous a fait connaître le premier

[1] *Analysis of Babylonian Text at Behistun*, part. III, dans le *Journal of the roy. asiatic Society*, vol. XIV, part. I, 1851, pag. III.

la véritable articulation de ce monogramme; elle nous est donnée par la légende des fenêtres de Persépolis[1], où le mot perse *khsâyathiya* est rendu par le groupe

śar – *ri*

śarri, ou plutôt *śarru* (au nominatif), est donc l'articulation phonétique qui exprime l'idée de *roi*. Il existe, en assyrien, un certain nombre d'idées qui sont ainsi exprimées par un ou plusieurs symboles différents; mais leur transcription phonétique aboutit toujours à un groupe syllabique dont l'articulation ne saurait être indécise.

Nous avons dit que cette puissance d'expression des signes qui provient de leur origine hiéroglyphique, et qui leur donne des valeurs idéographiques, s'étendait à des groupes de signes; aussi nous allons les voir se former et s'allonger à mesure que nous développerons la loi de leur formation.

On appelle *idéogrammes* les séries de signes plus ou moins nombreux dont la réunion est nécessaire pour exprimer une idée. S'agit-il, en effet, d'exprimer, non plus l'idée abstraite de la divinité, telle que nous l'avons indiquée plus haut, mais le nom spécial d'une divinité quelconque du panthéon assyrien, par exemple, le nom du dieu qui préside à l'*onction royale*, on peut encore écrire ce nom divin de deux manières : — 1° Idéographiquement, en traçant d'abord le signe de la divinité ; puis en le faisant suivre du signe qui indique son attribution spéciale, l'*onction royale;* c'est le signe , dont la forme hiératique semble indiquer un *lecythus;* le groupe représente donc cette divinité particulière qui préside au sacre des rois. — 2° Phonétiquement, en écrivant ce nom avec des signes dont la valeur phonétique exprime son articulation assyrienne; les voici :

Va – *bi* – *iuv*

[1] *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, 27 novembre 1849, autog. p. 55.

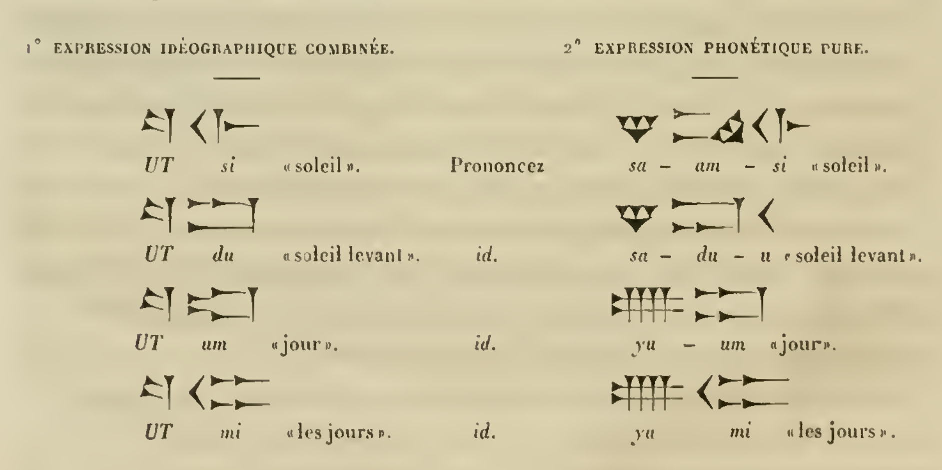
Ce dieu particulier se nommait en effet, en assyrien, *Nabiuv*, ou plutôt *Nabu*. Nous avons la preuve de la justesse de cette lecture, car c'est le dieu que les Juifs désignaient sous le nom de נבו, et dont la Bible nous a conservé la transcription.

Les signes idéographiques ne donnent aucun renseignement sur cette articulation, car de même que l'articulation phonétique inhérente au signe n'a pu nous faire connaître l'articulation assyrienne du monogramme, la valeur phonétique des deux signes qui représentent le nom de cette divinité particulière ne nous en fera pas connaître l'articulation assyrienne. On l'a trouvée par la comparaison des passages identiques qui renfermaient la même idée : nous voyons en effet quelquefois, au lieu du groupe 𒀭𒉺 qui serait à lire *AN.PA*. s'il était phonétique, la suite de signes qui nous a donné l'articulation du nom de cette divinité que nous appelons *Nabu*.

Les difficultés du système idéographique des Assyriens se résolvent donc par la transcription des groupes idéographiques en caractères phonétiques. Mais il est arrivé qu'une idée a pu, a dû être exprimée par la réunion d'un signe phonétique et d'un signe idéographique; de là un embarras sérieux dont il a fallu se rendre compte encore.

Le système graphique des Assyriens était, avons-nous dit, et nous ne saurions trop insister sur ce point, originairement hiéroglyphique, et, partant, idéographique; mais quand nous le trouvons dans son application à Ninive et à Babylone, l'élément phonétique n'est pas toujours arrivé à l'abstraction complète du symbole pour en faire le représentant d'un *son*, et non plus d'une *idée*. D'un autre côté, l'élément idéographique n'a plus toujours assez d'énergie pour faire comprendre ses significations sans compléter quelquefois l'idée qu'il veut traduire par les sons qui l'expriment. Les signes primitifs pouvaient en effet éveiller plusieurs idées différentes chez les Assyriens. Quand donc un signe idéographique était employé avec plusieurs significations, et, par conséquent, susceptible d'être traduit par des articulations différentes, on ajoutait quelquefois au signe idéographique, pour éviter toute confusion dans l'expression, lorsqu'elle eût été possible, l'articulation qui

devait finir le mot s'il eût été écrit en caractères syllabiques. Ce procédé est propre à toutes les écritures idéographiques; on le désigne sous le nom de *complément phonétique*. M. Oppert, en en faisant le premier l'application aux textes assyriens[1], a restreint les écarts de la polyphonie, en restituant à des caractères qu'on assimilait phonétiquement le rôle idéographique qu'ils devaient avoir. Ainsi le signe , que nous connaissons déjà avec la valeur de *par*, a la valeur idéographique de *soleil;* il paraît provenir de l'image de cet astre, figuré par un disque O, dont on retrouve la trace dans la forme anguleuse du signe hiératique ◇, qui a donné naissance au signe archaïque , dont le caractère moderne est visiblement sorti. Or, de cette valeur de *soleil* dérive naturellement celle de *soleil levant*, puis celle de *jour*. Ce signe, abandonné à lui-même, n'aurait pas pu exprimer toutes ces nuances, tandis que, à l'aide des signes phonétiques, qui fournissent un mot pour chaque idée, on les exprime sans confusion. Pour arriver à la même clarté avec le signe idéographique, on le fit suivre de la terminaison syllabique que le mot aurait eue s'il eût été écrit phonétiquement. Nous avons donc encore deux expressions pour la même idée :



Les textes nous montrent tantôt l'expression idéographique com-

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 97.

binée, tantôt l'expression phonétique pure, pour exprimer la même idée; aussi, avant qu'on ait compris le rôle du complément phonétique, on identifiait syllabiquement les deux groupes, de sorte qu'on était arrivé à donner au signe [illegible] les valeurs phonétiques de *ya*, *sam*, *sad*, qui ne sauraient lui appartenir.

Ce mélange des signes phonétiques et des signes idéographiques n'apporte, du reste, aucun changement dans la manière de constater la valeur phonétique des groupes; il faut toujours arriver à la déterminer par la comparaison des textes, et aboutir à une transcription en caractères syllabiques simples.

Voyons maintenant ce qui a lieu pour la transcription des noms propres. Lorsque le nom propre est le résultat de la combinaison de deux idées simples, son expression est, dans ce cas, susceptible de présenter plusieurs aspects et un mélange de caractères phonétiques et idéographiques dont il faut déterminer le rôle.

En effet, on comprend d'abord que chacune des idées à exprimer pourra être représentée par un monogramme ou un idéogramme simple, et former ce que nous appellerons un *idéogramme complexe*, qui aura son correspondant dans une transcription phonétique; de là deux expressions. Mais comme chacun des idéogrammes est indépendant de l'autre, il s'ensuit que l'un d'eux pourra être écrit phonétiquement, et l'autre idéographiquement. De là deux combinaisons nouvelles pour l'expression de la même pensée. La comparaison de l'expression des noms propres des inscriptions trilingues *Nidintabel* et *Nabonide* donne la preuve de la réalité de ce principe, qui peut être étendu à toutes les combinaisons de noms propres composées de deux éléments. En effet, le nom de *Nidintabel* comprend deux idées simples, dont l'une est exprimée phonétiquement et l'autre idéographiquement, tandis que le nom de *Nabonide* comprend la réunion de deux idées simples exprimées idéographiquement. Le nom de cet insurgé babylonien, qui correspond au perse *Nidintabaira*, et que nous transcrirons par Nidintabel, en tenant compte de l'absence de la lettre ל dans la langue de Darius, nous donne un composé de deux

éléments dont toutes les formes sont connues. Les trois premiers signes *nidintav* nous présentent une forme du verbe *nadan*, en hébreu נתן « donner », dont nous connaissons également la forme idéographique, qui se prête à toutes les transformations de la racine. Les deux derniers signes, qui se trouvent à Bisitoun sous une forme graphiquement contractée pour, nous donnent la forme idéographique, qui représente, en assyrien, le dieu *Bil* ou *Bel*, le *Belus* des anciens, le בל ou בעל de la Bible. Nous avons donc ainsi la certitude que le nom que les Perses ont transcrit par l'articulation phonétique de *Nidintabaira* se prononce, en assyrien, *Nidintabilu*, et veut dire *don de Belus*. Un grand nombre de noms propres assyriens se forment de la même manière et répondent aux noms qui nous ont été conservés dans toutes les langues et que nous retrouvons sous les formes de *Nathanael*, *Théodose*, *Adéodate*, *Dieudonné*, etc. etc. Voici au surplus les formes qu'un nom de cette nature peut comporter et auxquelles la théorie peut nous conduire :

NIDINTABEL (DON DE BELUS).

1er ÉLÉMENT.	2e ÉLÉMENT.
Nidintav (Don de).	*Bilu* (Belus).
1° Expression idéographique.	Expression idéographique.
SI – tav	*AN – IN*
2° Expression idéographique.	Expression phonétique.
SI – tav	*bi – i – lu*
3° Expression phonétique.	Expression idéographique.
ni – din – tav	*AN – IN*
4° Expression phonétique.	Expression phonétique.
ni – din – tav	*bi – i – lu*

Tel est le mécanisme graphique d'un nom propre assyrien composé de deux éléments; il est bien évident que les différentes formes qu'un nom de cette nature pourra affecter dans les inscriptions devront toujours aboutir à une transcription en caractères phonétiques, dont l'analyse des éléments devra donner la clef.

Enfin, un nom propre peut être le résultat de la combinaison de trois idées simples : de là d'abord deux expressions pour l'ensemble, et deux expressions pour chacun des éléments qui le composent. On peut s'assurer qu'un nom de cette nature ne comporte que huit expressions possibles. La comparaison des différentes manières dont les textes de Bisitoun et de Babylone ont présenté le nom de Nabuchodonosor a donné la certitude de ces différentes formes et la possibilité de déterminer la loi de leur agencement. Ces noms, qui présentaient des formes si bizarres, ont donc leur raison d'être, et on voit que les plus graves complications se résolvent encore par la décomposition que l'on peut faire de chaque élément, à l'aide des signes phonétiques, qui aboutissent toujours à des signes qui représentent des syllabes simples.

Le nom de Nabuchodonosor est un composé de trois idées qui paraissent signifier, *Nabo protége ma couronne*, de même que le nom de Nabopalassar paraît signifier : *Nabo protége mon fils*. Un nom de cette nature ne comporte que *huit* combinaisons, répondant à huit formules qui s'appliquent à tous les noms de la même nature que nous pourrons rencontrer dans les textes assyriens. Il est bien entendu, cependant, que ces formules ne tiennent pas compte de la possibilité d'exprimer la même idée par deux ou plusieurs idéogrammes différents; ainsi, par exemple, nous avons pour *Nabu* les idéogrammes et . Elles ne tiennent pas compte non plus de la possibilité d'exprimer par les signes de la syllabe complexe les contractions qui peuvent se rencontrer dans l'expression phonétique, et donner lieu à deux ou plusieurs expressions de la même nature. C'est ainsi que nous avons *du-ur* et *dur* pour exprimer la même articulation. Ces valeurs pourront donc s'échanger dans le même groupe sans déranger l'exactitude des formules que nous donnons ici.

NABU-KUDURRI-UṢUR (Nabo — la couronne — protége).

	1er élément. *Nabu* (Nebo).	2e élément. *Kudurri* (couronne).	3e élément. *uṣur* (protége).
1°	Express. idéograph. AN – PA	Express. idéograph. SA – DU	Express. idéograph. SIS
2°	Express. idéograph. AN – PA	Express. idéograph. SA – DU	Express. phonét. *u – ṣu – ur*
3°	Express. idéograph. AN – PA	Express. phonét. *ku – du – ur – ri*	Express. idéograph. SIS
4°	Express. idéograph. AN – PA	Express. phonét. *ku – du – ur – ri*	Express. phonét. *u – ṣu – ur*
5°	Express. phonét. *na – bi – uv*	Express. idéograph. SA – DU	Express. idéograph. SIS
6°	Express. phonét. *na – bi – uv*	Express. idéograph. SA – DU	Express. phonét. *u – ṣu – ur*
7°	Express. phonét. *na – bi – uv*	Express. phonét. *ku – du – ur – ri*	Express. idéograph. SIS
8°	Express. phonét. *na – bi – uv*	Express. phonét. *ku – du – ur – ri*	Express. phonét. *u – ṣu – ur*

Ces combinaisons sont mathématiquement déterminées, et avec une précision dont on peut, du reste, vérifier l'exactitude. Mais on comprendra facilement que si ces formes sont *toutes possibles*, elles ne

sont pas *toutes nécessaires*. Quelques-unes ont été d'un emploi fort restreint, tandis que d'autres se rencontrent plus fréquemment dans les textes. Ainsi, pour nous en tenir au nom de Nabuchodonosor, les cinquième et sixième formes sont très-rares, tandis que la première et la quatrième sont, pour ainsi dire, constamment employées.

Si le nombre des idées simples que l'on pourrait grouper pour exprimer un nom propre, ou toute autre idée de la même nature, était plus considérable, le nombre des combinaisons *possibles* augmenterait dans une proportion facile à déterminer; toutefois, il faudrait toujours en revenir à séparer les éléments, et à les traiter individuellement comme des idéogrammes simples. Au surplus, les combinaisons de trois éléments sont les plus nombreuses que les textes assyriens nous aient permis de constater, et elles suffisent pour déterminer les circonstances dans lesquelles la lecture d'un idéogramme est possible, et la nature des obstacles que l'on a à vaincre pour arriver à la certitude de son articulation.

Cependant les expressions idéographiques que l'on rencontre dans les textes assyriens ne sont pas toutes de la même nature : à ce titre, j'en signalerai deux catégories distinctes. — Les unes, celles dont je viens de m'occuper ici, forment des groupes que je considère comme des *idéogrammes d'origine*, si je puis m'exprimer ainsi, parce qu'ils ont été créés tels par les inventeurs de l'écriture anarienne. Ce sont des combinaisons d'images dont les formes altérées pouvaient rappeler cependant encore pour l'œil les objets qu'ils désignent; ils ont été acceptés par tous les peuples qui se sont servis de ce système graphique, quelle qu'ait été leur langue, et on les comprend aussi facilement dans les inscriptions arméniaques et susiennes, dont on ne peut encore traduire les parties phonétiques, que dans les inscriptions assyriennes les mieux interprétées. On les reconnaît toujours dans les textes assyriens à leur indépendance des règles de l'orthographe ordinaire; ils sont invariables, et ne se prêtent à aucune des flexions qui pourraient en altérer les signes. — Les autres sont des groupes originairement phonétiques, qui exprimaient phonétiquement dans la langue des inventeurs de l'é-

criture anarienne une idée qui, déjà chez eux, n'était plus rendue par une image; ces groupes subissaient nécessairement des modifications vocales dans la langue primitive; mais ils ont été acceptés avec l'ensemble du système graphique anarien pour exprimer la même idée par un peuple qui ne parlait pas la langue dans laquelle leur articulation était comprise. Il s'en est suivi que ces groupes sont devenus, à leur tour, de véritables images qui ne parlaient plus qu'à l'œil dans les textes assyriens, et que les scribes de Ninive et de Babylone en reproduisirent les formes graphiques, sans se préoccuper de leur articulation originelle ni de leurs flexions, pour s'en servir comme de véritables idéogrammes.

Les inscriptions assyriennes en présentent de nombreux exemples, particulièrement celles du premier empire de Chaldée. Aussi, il a semblé que les Assyriens avaient reçu *dans leur langue* un grand nombre d'expressions étrangères, lorsque en réalité ils n'avaient admis dans leurs inscriptions que des formes graphiques. Dès lors on peut dire que les Assyriens écrivaient véritablement ainsi des signes phonétiques, mais qu'ils les *prononçaient autrement;* aussi j'ai désigné ces groupes, pour les distinguer des idéogrammes d'origine, sous le nom de *groupes allophones*[1]. Ils comprennent, en général, toutes ces expressions scythiques ou touraniennes dont M. Oppert a signalé de nombreux exemples[2], et dont on ne peut plus contester la nature.

Il est bien entendu toutefois que cette expression nouvelle n'entraîne pas une difficulté de plus; en fait, et pour la lecture des textes, ces groupes doivent être traités comme de véritables idéogrammes, et si je leur ai appliqué une désignation spéciale, c'était uniquement pour faire bien comprendre la nature de la perturbation qu'ils causent dans les textes au milieu desquels on les rencontre le plus fréquemment.

[1] *Inscription de Hammourabi, roi de Babylone*, p. 30.

[2] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 95 et suiv.

§ VII.

Observations sur les homophones et les polyphones.

Le double rôle qui naît de l'origine de l'écriture assyrienne, et les complications auxquelles le passage des signes d'une langue dans une autre a donné lieu, constituent les plus grandes difficultés que la lecture des textes assyriens nous aient présentées. Nous avons dit que les découvertes les plus positives avaient eu pour résultat de faire disparaître l'hypothèse des homophones; cependant, il est assez difficile de dire jusqu'à quel point cette hypothèse est renversée. Les homophones, en effet, paraissent être la conséquence essentielle d'une écriture qui passe de l'élément idéographique à l'élément phonétique. Aussi, en égyptien, les homophones sont nombreux. Je ne sais pas s'il serait exact de dire que l'emploi de quelques homophones était arbitraire; mais il y avait, pour la plupart des cas, des raisons sérieuses qui dictaient l'emploi de tel signe plutôt que de tel autre, bien que, au premier abord, ils paraissent exprimer la même syllabe. Ainsi, le signe qui représente le *devant d'un lion*, a la valeur phonétique de *ha;* le signe , qui représente un *mât de barque*, a également la valeur de *ha*. Ce n'est pas à dire pour cela que les scribes égyptiens pouvaient se servir indifféremment de l'un ou l'autre de ces signes pour exprimer, dans tous les mots, la syllabe *ha*. Au contraire, on ne trouve cette syllabe exprimée par le *devant du lion* que dans les mots qui comportent l'idée de *primauté*, tandis que la même syllabe n'est exprimée par le *mât de navire* que dans les mots qui comportent l'idée de *station*, le *mât* ayant la valeur symbolique de *stare*.

En assyrien, les homophones n'avaient pas la même raison d'être. En effet, le hiéroglyphe primitif n'éveille plus, dans cette langue, une idée conforme à son articulation; dès lors, la possession de deux signes pour exprimer la même syllabe eût été un embarras, et, quand on emprunte, on n'emprunte que le strict nécessaire; aussi les Assyriens paraissent avoir rejeté cette superfétation inutile, d'autant

plus que les signes empruntés allaient recevoir chez eux des valeurs ignorées de leurs inventeurs.

D'un autre côté, si la polyphonie est essentielle au système graphique hiéroglyphique, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, elle devait cependant présenter un phénomène particulier en assyrien; car, à côté des valeurs polyphones inhérentes aux signes de cette écriture, telles que les Assyriens les ont reçues des inventeurs, et telles que nous les trouvons dans des groupes phonétiques, sans qu'aucun lien logique puisse relier ces valeurs entre elles, il a pu, il a dû se trouver des valeurs syllabiques provenant du *pouvoir idéographique des signes* et conformes à la valeur phonétique que ces images avaient en assyrien. Or, il a pu arriver que quelques-unes de ces valeurs aient eu déjà des représentants dans les signes pris avec leur valeur primitive, et il s'en est suivi que l'on a eu deux signes pour la même valeur.

Il est facile de s'en rendre compte; ainsi, par exemple, le signe paraît avoir quelquefois la valeur de *kâ* (?), probablement parce que, dans l'origine, ce signe provenait de l'image d'un objet dont le nom comportait l'articulation de *ka* dans la langue des inventeurs; mais ce même objet, qui était probablement une *porte*, se dit *babu* en assyrien, et cette articulation lui a imprimé la valeur de *bab*, pour laquelle il figure dans la composition des mots, particulièrement dans le nom de Babylone. Si, maintenant, on considère que la même articulation pouvait être rendue par un signe spécial qui avait sa raison de s'articuler *bab* dans la langue des inventeurs, on comprend aisément qu'il a dû se trouver *deux* signes pour exprimer la même articulation. Cette polyphonie particulière a dû nécessairement amener une homophonie particulière, et ce double phénomène n'a pas peu contribué à entraver le progrès des études. S'il s'agit de caractères syllabiques complexes, l'embarras n'est pas sérieux. Quelle que soit l'origine de sa valeur, la syllabe complexe aura toujours la valeur que lui donnera sa décomposition à l'aide des syllabes simples qui en forment les éléments essentiels. Mais, lorsqu'il s'agit de syllabes simples, l'embarras devient plus grave, et c'est alors qu'il faut avoir recours aux lumières, bien insuffi-

santes et bien incomplètes, j'en conviens, qui nous viennent des lectures de la seconde colonne, pour nous fixer sur la valeur originelle de ces signes. Quand ce phénomène a lieu et qu'il se trouve ainsi deux signes pour exprimer la même syllabe, comme il faut les distinguer, on frappe d'un accent la voyelle de l'un des signes pour établir une différence dans la transcription. C'est ainsi que nous aurons

mi et *mí*

śi et *śí*

si et *sí*

ti et *tí*

ainsi que plusieurs autres valeurs dont nous donnerons la justification dans la discussion des signes.

§ VIII.

Lecture des textes. — Caractère général de l'idiome assyrien.

Le dépouillement des noms propres nous a donné des valeurs pour articuler leurs formes assyriennes, et nous avons pu nous rendre compte des différents procédés graphiques sans nous préoccuper de l'idiome que ces caractères pouvaient servir à exprimer. Nous pouvons donc maintenant essayer de sortir des noms propres et indiquer comment on est arrivé à déterminer à quelle langue nous pourrons rattacher les mots qui vont vibrer à notre oreille.

On sait l'idiome des inscriptions de la seconde espèce, que les lectures de M. Westergaard ont fait connaître, mélange confus, où l'on retrouve des fragments de différents dialectes, héritiers, peut-être comme lui, d'une langue inconnue, dont ils se sont partagé les débris. Mais enfin, quelque bizarres que soient ces formes, on lit ces inscriptions, et on comprend qu'elles reproduisent la traduction du texte perse, sans que le caractère de la langue dont on prononce les mots soit

encore bien fixé. Si on passe à une autre catégorie de documents, si on applique les valeurs des caractères anariens aux inscriptions de Vân et de Suse, on lit également ces inscriptions, on prononce des mots, et les noms de quelques rois arméniens et susiens qu'on retrouve à Khorsabad nous donnent la certitude que nous lisons bien les textes; mais les mots que l'on prononce dans ces deux langues ne rappellent encore aucune langue analogue qui pourrait servir à les faire interpréter. On peut constater, il est vrai, que ces articulations n'appartiennent pas, dans ces deux localités, au même idiome; mais ces deux langues sommeillent encore dans l'oubli.

Il en est autrement des textes assyriens; dès les premières lectures on comprit le sémitisme de la langue dont on épelait les premiers mots. Depuis Hager et Grotefend jusqu'à Löwenstern, on pressentait des formes sémitiques dans les inscriptions dont M. Botta indiquait déjà les inflexions, qui parlaient pour l'œil avant que la bouche ait pu encore les articuler; toutes les découvertes ultérieures ont confirmé ces premières données. C'est en vain qu'on pourrait objecter que les langues sémitiques connues se servaient depuis les temps les plus reculés d'un alphabet qui semble être leur apanage exclusif, et qu'elles nous ont légué comme l'instrument le plus merveilleux de l'expression de la pensée; le fait est là avec sa brutale évidence : il faut se garder des jugements précipités qui reposent sur des synthèses incomplètes, et des idées préconçues que l'observation des faits arrive à modifier un jour ou un autre. La facilité avec laquelle l'alphabet sémitique s'est ployé à l'expression des idiomes les plus divers est déjà une présomption grave qui tend à établir que l'alphabet n'est pas tellement uni à la langue que la nature de l'un soit la conséquence de l'autre. Il faut étudier l'assyrien sans parti pris, et, lorsqu'on pourra le lire sans avoir de doute sur la sincérité de sa lecture, s'il reste sémitique au fond, il faut bien reconnaître que son expression, si embarrassante pour nous qu'elle soit, ne présentait pas la même répugnance aux habitants des rives du Tigre et de l'Euphrate.

Les premières interprétations sérieuses qui viennent se placer, par

leur date et par leur importance, au début des recherches, appartiennent à M. de Saulcy. Elles sont consignées dans deux mémoires autographiés du 14 septembre 1849 et du 27 novembre de la même année[1]. M. de Saulcy les répandit alors à profusion dans le monde savant; mais aujourd'hui ils deviennent si rares, qu'on est bientôt exposé à les perdre de vue. C'est une justice de leur rendre ici la date et le rang qu'ils doivent avoir dans l'histoire de ces découvertes, car M. de Saulcy a fait faire un grand pas à la science. On comprend avec lui ce qu'on épelait à peine il y a un instant; la langue s'ébauche, et l'on reconnaît déjà le sémitisme de l'idiome dont il nous donne les premières traductions; aussi, à partir de cette époque, le caractère de la langue paraît fixé. M. Stern écrivait à M. de Saulcy que ces textes devaient se rattacher à la famille des langues sémitiques; c'était aussi l'opinion de Burnouf, qui ne pouvait découvrir, dans ces formes nouvelles, les inflexions qu'il avait si bien saisies dans les textes de la première colonne.

M. Luzzatto ne suivit pas cette voie[2]; il crut entrevoir, dans ces textes, une des nombreuses variétés des langues de la famille indogermanique, et il essaya de les traduire à l'aide du sanscrit. Malgré l'insuccès de cette tentative, les travaux du savant de Padoue ne sont point à négliger; ils prouvent que la méthode de déchiffrement que l'on suivait alors était indépendante de la langue que l'on devait arriver à connaître un jour, et la conscience avec laquelle il a su accomplir sa tâche doit sauver son essai d'une prétérition.

Le syllabisme de l'écriture anarienne n'était donc pas encore reconnu lorsqu'on signala le sémitisme de la langue assyrienne; mais quand il fut accepté comme un principe de lecture, l'idiome ne changea pas, et c'est en constatant de plus en plus son caractère que les travaux de MM. Rawlinson, Hincks et Oppert se sont accomplis.

Sir Henry Rawlinson, dès l'année 1850, dans un mémoire sur les

[1] *Recherches sur l'écriture cunéiforme du système assyrien.* Paris, 14 septembre et 27 novembre 1849. Broch. autog.

[2] *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Vân et Khorsabad.* Padoue, 1850.

inscriptions de l'Assyrie et de la Babylonie[1], a publié une *liste de mots* qui prouvait déjà que le dictionnaire de cette langue se rattachait au dictionnaire hébraïque ou aux dictionnaires des langues congénères. Mais les formes grammaticales caractérisent beaucoup mieux un idiome que son dictionnaire, et on a vu bientôt ces formes se dessiner malgré les embarras de l'expression. Le docteur Hincks a donné, en 1855, un spécimen de la conjugaison assyrienne[2] qui faisait comprendre que les formes verbales avaient les plus grands rapports avec les formes verbales que les idiomes sémitiques nous ont fait connaître. Plus tard, M. Oppert a démontré[3] que les différentes parties du discours subissaient les influences de l'idiome sémitique; et enfin il a le premier formulé une grammaire[4] qui répond au cadre dans lequel les langues sémitiques paraissent se mouvoir. Toutes les formes assyriennes ne reproduisent pas sans doute exactement les inflexions de tel idiome donné; il y a dans le dictionnaire et dans la grammaire des différences qui tiennent à plusieurs causes; mais ces anomalies, communes aux autres idiomes, ne sauraient altérer le sémitisme de la langue assyrienne, malgré les théories de ceux qui voudraient lui refuser ce caractère[5].

Si la langue que ces lectures révèlent se présentait comme un accident parmi les idiomes de la haute Asie, si elle offrait des formes que l'on pourrait rattacher à tout autre, j'admettrais, pour la langue assyrienne, la possibilité d'un dialecte de transition, comme on peut le supposer pour l'idiome dans lequel sont rédigés les textes de la seconde colonne; mais les monuments assyriens que nous possédons nous permettent d'étudier les formes de cette langue dans une période de plus de quinze siècles; or, les mêmes racines et les mêmes inflexions apparaissent dans les monuments les plus anciens et dans les plus ré-

[1] *The Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. XII, part. II, 1850.

[2] *On assyrian verbs*, dans le *Journal of sacred literature and biblical record*, n° 11, july 1855 et suiv.

[3] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, passim. — [4] *Éléments de la Grammaire assyrienne*, extrait du *Journal asiatique*, année 1860.

[5] Conf. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, 1re partie, 2e édit. 1858, p. 73.

cents; elle participe donc de cette unité et de cette vitalité propres aux langues sémitiques, qui varient si peu avec le temps. Aussi, quand les mots ne présenteront plus de difficultés de lecture, si l'assyrien s'éloigne quelquefois des formes sémitiques que nous connaissons pour rester lui-même, il faudra bien croire que l'assyrien représente, dans la famille des langues sémitiques, la langue des fils d'Assour, de même que telle autre forme représente la langue des fils d'Arphaxad ou d'Aram.

§ IX.

Développement du principe idéographique et du principe phonétique. — Caractère de ces deux modes d'expression.

Quand on considère les travaux qui se sont accomplis sur l'assyrien et les résultats auxquels on est arrivé, il y a lieu de s'étonner de la défiance que ces résultats soulèvent. Ce ne sont pas les traductions qui ont manqué; des hommes considérables en France et en Angleterre y ont attaché leurs noms; mais, par une bizarrerie que la nature idéographique de l'écriture assyrienne explique aisément, il est quelquefois plus facile de comprendre ces textes que de les lire. Lorsque les signes remplissent un rôle idéographique, l'intelligence les saisit promptement après un premier travail assez facile; mais quand on veut exprimer ce qu'on a compris, on a besoin d'un nouvel effort pour en trouver l'articulation assyrienne. C'est en effet de l'assyrien qu'il faut traduire en assyrien; aussi, souvent, on exprime mal l'idée qu'on a saisie, et la maladresse avec laquelle on se sert de cette écriture nouvelle pour traduire dans cette langue encore si peu familière ce qu'on a cependant parfaitement interprété, jette de la défiance sur des résultats précis, mais, malheureusement, obtenus trop péniblement encore.

Il faut donc, pour appuyer ses interprétations, s'attacher à dissiper les obscurités qui pèsent sur le système graphique; il ne suffit pas de comprendre l'assyrien, il faut le *lire* et arriver ainsi à fixer l'articulation assyrienne des idées que l'on comprend le mieux, car c'est par cette articulation seulement que l'idiome assyrien pourra prendre place à côté des autres idiomes dont on ressuscite les formes. Si l'on prend, par

exemple, un groupe qui doit être lu avec sa valeur phonétique, pour lui donner la valeur idéographique des signes, ou réciproquement, il est évident qu'on arrivera aux plus étranges confusions.

Le principe idéographique et le principe phonétique se sont développés simultanément suivant les exigences de l'expression de la pensée. L'un s'adressait à l'œil, l'autre à l'oreille; il a dû naître nécessairement, pour satisfaire l'un ou l'autre organe, une différence dans l'expression. Les fils d'Assour ne devaient pas s'y tromper; mais nous n'avons pas encore acquis, par les efforts suffisamment prolongés de notre intelligence, ce sens intime qui les éclairait jadis, et qui leur faisait reconnaître ici un groupe phonétique, là un groupe idéographique.

Il ne suffit pas, en effet, de savoir que les signes ont une valeur syllabique et une valeur idéographique; il ne suffit pas de savoir que ces valeurs s'étendent à des groupes plus ou moins nombreux; il ne suffit pas de connaître la valeur phonétique isolée de tous les signes; il ne suffirait pas même de connaître toutes les combinaisons idéographiques que les signes peuvent faire et la transcription phonétique de ces combinaisons, il faut encore pouvoir reconnaître, dans un texte, quand un signe ou une suite de signes doivent être pris avec l'une ou l'autre des valeurs qu'ils comportent; de même qu'il faut reconnaître en présence d'un signe polyphone la valeur qu'il convient de lui appliquer. Mais, pour aborder ces difficultés, n'oublions pas que nous n'en sommes plus au *déchiffrement*, et que la *lecture* des textes, qui suppose une connaissance préalable plus ou moins étendue de toutes ces différences, nous guide déjà, pour ainsi dire à notre insu.

S'agit-il, par exemple, d'un signe syllabique simple dont la valeur soit assurée, mais qui comporte une autre valeur comme syllabe complexe, comment allons-nous faire? Prenons, je suppose, le signe [signe cunéiforme] qui a les deux valeurs de *ku* et de *dur;* il figure dans le nom d'un roi de la première dynastie babylonienne que nous lisons *Kurigalzu* et que Sir Henry Rawlinson a lu pendant longtemps *Durrigalzu*.

[signes cunéiformes]

dur - ri - gal - zu

On avait tout autant de motifs pour lire *Kurigalzu;* j'ignore ce qui avait pu porter Sir H. Rawlinson à adopter la première lecture. Cependant M. Oppert ayant lu le même nom *Kurgatzu* sur un texte du Musée britannique, où il était écrit

ku – *ur* – *gat* – *zu*

On comprit que ce changement dans les signes, sans que l'orthographe en ait été affectée, rendait évidente la valeur du signe qui devait se lire *ku*, car la valeur de *dur* ne pourrait s'expliquer devant le signe *ur*, et le signe *ri* du premier nom indique forcément la contraction syllabique de la première syllabe dans le second cas. On a ainsi donné à ce nom sa véritable articulation assyrienne.

Lorsqu'il s'agit de syllabes complexes, on est quelquefois guidé par des considérations d'une autre nature. Ainsi, par exemple, nous trouvons le groupe

mu – . . . . . – *kan* – *nu*

dont la lecture nous embarrasse à cause de la valeur polyphone du signe, qui a les valeurs de *gut*, *kul*, *ris*, *sak*, *śak*, bien constatées par des exemples de décomposition dans des mots identiques; mais nous ne savons pas quelle valeur attribuer au groupe qui nous occupe. Cependant le sens de la phrase nous indique clairement que c'est un participe; or nous connaissons un verbe *sakan*, qui fait au participe paël *musakkannu;* nous avons donc forcément, pour le signe qui nous embarrasse, la valeur de *sak*, et elle nous est impérieusement commandée par le sens de la phrase. Je ne crois pas qu'il soit possible de contester l'efficacité de ce procédé de lecture, auquel on a donné le nom de *nécessité philologique*, surtout pour l'application des valeurs dont la détermination a déjà été fixée.

Une des formes les plus embarrassantes que l'on pourrait rencontrer dans les inscriptions est celle-ci : . Ces deux signes sont essentiellement polyphones; ils peuvent se lire *ur-bi*, ce qui n'a

pas de sens; mais le signe ⫪⊢⊤ a encore les valeurs de *tas*, *lik*, *lis*, *ras*, et le signe ►——◄, les valeurs de *bat mik.mit.ḫuv*. Quelle sera la forme assyrienne du groupe qui nous occupe au milieu de valeurs si diverses? Je suis arrivé à la formation de ce groupe en conjuguant régulièrement le verbe *ṣabat*, dont les nombreuses formes dans les inscriptions permettent de supposer que celle qui nous occupe se rencontrera un jour ou un autre. Or, elle répond à deux expressions du même verbe : *taṣbat*, deuxième personne singulière de l'aoriste *kal*, et *liṣbat*, troisième personne singulière du précatif; l'ensemble de la phrase devra donc peser de toute son influence pour déterminer, par le sens qu'on doit attacher au groupe, la valeur des caractères dont il se compose au milieu des articulations les mieux connues et les plus rigoureusement définies.

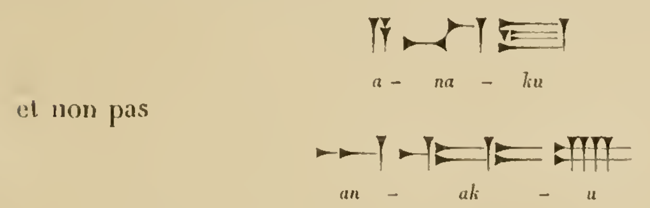
Ces deux exemples feront assez comprendre, je crois, qu'il ne suffit pas, pour lire l'assyrien, de connaître la valeur des signes; il faut encore connaître le rôle qu'ils jouent dans la phrase; mais ces considérations doivent rester étrangères aux travaux qui ont pour but d'assurer la valeur intrinsèque des caractères.

Pour déterminer son choix lorsqu'on se trouve en présence d'un groupe auquel on doit appliquer une valeur idéographique ou bien une valeur syllabique, on est encore dans le même embarras. En général, les monogrammes sont faciles à distinguer. Quelques-uns ne sont jamais employés phonétiquement; pour les autres, leur position isolée au milieu des phrases les signale promptement à l'attention. Il est plus difficile de les reconnaître quand ils sont accompagnés de leur complément phonétique; mais, alors, ils deviennent de véritables idéogrammes dont il faut chercher la transcription.

Pour reconnaître les idéogrammes simples ou complexes, on invoque le sémitisme de la langue assyrienne. Il y a là peut-être une pétition de principe; en effet, si le sémitisme est contesté, ce moyen n'a plus sa raison d'être, et si les deux groupes présentent des formes qui n'ont pas leurs correspondantes dans les langues sémitiques que nous connaissons déjà, ou s'ils ont, l'un et l'autre, une apparence sémitique,

ce moyen est encore radicalement sans effet; il faut donc rechercher, en dehors de l'idiome, les principes qui peuvent les signaler à l'attention. On les reconnaîtra souvent au premier abord à des indices bien caractéristiques.

Ces groupes dérogent, en effet, à la loi générale de l'écriture phonétique assyrienne; les idéogrammes se forment par une juxtaposition d'images qui se succèdent dans un ordre déterminé; mais si l'on applique à ces images les valeurs phonétiques dont elles sont douées, on arrive à des combinaisons de sons qu'il n'est pas toujours possible de prononcer, on arrive à former des articulations que l'oreille et la bouche repoussent, parce que les syllabes ne peuvent se succéder que dans certaines conditions. Ainsi, par exemple, les signes qui expriment des syllabes simples se succèdent phonétiquement dans un ordre invariable; les Assyriens avaient l'habitude d'écrire les syllabes médiales avec les caractères qui représentent les syllabes à consonnes initiales; de sorte que, bien qu'il y ait en assyrien des signes pour écrire le mot *anaku* (c'est le pronom de la première personne) de deux manières, on le trouve toujours ainsi :



cette dernière forme serait un barbarisme ou un jeu de mots que les Assyriens n'auraient peut-être pu ni prononcer ni comprendre.

Il y a sans doute des suites idéographiques qui présentent une apparence phonétique et qui pourront échapper à cette première observation; mais d'autres indices viendront les faire connaître.

La juxtaposition des signes idéographiques amène encore un phénomène qui répugnerait à l'oreille des Assyriens, si on leur conservait leur valeur syllabique; en effet, il peut arriver qu'après un signe à voyelle terminale, on trouve un signe dont la voyelle initiale soit dif-

férente, de là une apparence de hiatus qui rejette nécessairement le groupe dans la catégorie des idéogrammes. Les Assyriens n'admettent phonétiquement, dans le corps des mots, des signes à voyelles initiales que lorsqu'elles peuvent se contracter; il en résulte alors une syllabe complexe qui peut être exprimée par un nouveau signe, et la présence de ce nouveau signe indique sûrement un groupe phonétique.

Les besoins de l'expression idéographique pourraient sans doute amener des signes dont les valeurs phonétiques présentent des contractions possibles; mais alors elles n'auront jamais lieu. Ainsi le groupe

KA - AM - S'I

semblerait pouvoir s'écrire et se prononcer

kam - s'i

s'il était phonétique; mais jamais la contraction n'a lieu, et on a la preuve qu'il renferme un élément idéographique parce qu'on trouve un autre groupe

ZU - AM - S'I

qui indique évidemment que les signes (*KA*) et (*ZU*) représentent idéographiquement deux idées différentes qui se rattachent au groupe *AM.S'I*.

L'orthographe assyrienne fournit donc des moyens de reconnaître le rôle des caractères. Les nécessités de l'idiome en fournissent de plus puissants qui viennent s'ajouter à ceux que nous possédons déjà. Quand je dis l'influence de l'idiome, il faut entendre ici d'abord non pas l'influence de tel idiome déterminé, mais cette influence générale que tous les idiomes font peser sur l'expression écrite de la pensée et qui modifie les groupes de signes suivant les inflexions que l'orthographe et les formes grammaticales imposent à l'expression phonéti-

que, et qui ne sauraient atteindre une expression idéographique. Les nécessités du langage amènent, en effet, dans les différentes parties du discours des inflexions qui modifient l'articulation vocale de la même idée et dont les signes phonétiques doivent nécessairement tenir compte, tandis que les idéogrammes restent impassibles devant ces nuances graphiques. Les différentes acceptions d'un monogramme pourront sans doute se traduire dans le complément phonétique qui viendra, à un titre ou à un autre, modifier sa signification première; mais le signe idéographique restera toujours intact comme la représentation du type général dont les inflexions phonétiques représentent les acceptions particulières.

L'expression *phonétique* se prêtera à des changements plus profonds qui feront sentir leur influence jusque sur les signes de la racine, et qui pénétreront le mot tout entier. Avec un système graphique dont chaque signe représente au moins une consonne avec une voyelle fixe, il est impossible que le plus léger changement dans l'articulation des voyelles ne se fasse pas sentir par une nouvelle combinaison de signes; de sorte que, si on peut saisir deux ou plusieurs inflexions de cette nature, on est sûr d'être en présence d'un groupe phonétique.

Pour rendre ma pensée plus sensible, je choisirai un mot que les inscriptions unilingues nous présentent assez fréquemment et qui n'a pu être assimilé à une racine expliquée, jusqu'ici du moins, par les autres langues sémitiques, et qui dès lors reste, avec ses modifications, une racine essentiellement assyrienne. Nous le trouvons d'abord sur les briques de Babylone qui portent le nom de Nabuchodonosor; c'est le groupe

za — *ni* — *in*

Quelques briques portent également la rédaction

za — *ni* — *nu*

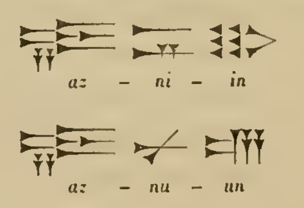
cependant rien n'indique que les modifications *in* et *nu* ne soient pas des

modifications idéographiques du groupe *zani;* heureusement que nous avons un autre élément de contrôle à cet égard, car certaines briques portent le signe de la contraction possible des deux derniers signes du premier groupe. Nous avons, en effet, dans des textes identiques, le groupe



or, puisque le signe *ni* s'est contracté phonétiquement dans le premier groupe, il remplit un rôle phonétique, non-seulement dans le premier, mais encore dans le second, et dès lors *zaninu* ne peut représenter qu'une *modification vocale* de la même consonne.

Quoi qu'il en soit, il peut encore rester des doutes sur le rôle phonétique des premiers signes. Si ces caractères font phonétiquement partie du même groupe, nous pouvons espérer que nous rencontrerons l'idée exprimée par le groupe *zanin* avec une modification qui pourra influer sur le premier signe, c'est-à-dire que nous serons en présence d'une racine dont les consonnes *Z N N* représentent le thème. Or nous trouvons dans les textes, non plus dans des passages identiques, puisque le sens de la phrase est essentiellement modifié, mais dans des acceptions différentes et à travers les textes, sans avoir égard aux modifications que les flexions vocales impliquent à la même racine, les groupes suivants qui s'y rattachent visiblement



puis des modifications qui démontrent plus clairement encore la liaison des deux premiers signes

za – an – nu – u

zi - in - na

zu - un - nu etc. etc.

Je passe sous silence d'autres modifications du même thème ou de la même racine qui représentent des inflexions grammaticales qu'il est inutile de développer ici, puisque les formes que j'ai citées suffisent pour prouver que ces groupes appartiennent bien à la même racine et en représentent les modifications phonétiques, quelle que soit leur signification ou quel que soit l'idiome auquel elles appartiennent.

Les modifications que subissent les racines verbales sont donc les éléments essentiels sur lesquels s'appuie la *lecture* des textes lorsque le *déchiffrement* est achevé. Aussi ce n'est que quand la lecture est assurée qu'on peut essayer d'interpréter les mots, que l'on articule désormais dans leur véritable forme.

Pour établir cette signification, les éléments sont nombreux; nous avons d'abord le texte perse des inscriptions trilingues, qui permet déjà de dresser un vocabulaire avec la valeur certaine d'un grand nombre d'expressions qui reviennent dans les inscriptions unilingues. Puis, pour aller au delà, pour traduire les textes de Babylone et de Ninive, nous avons la comparaison des racines sémitiques dont les dérivés se rencontrent dans l'idiome assyrien; nous savons en effet qu'un certain nombre d'idées s'expriment par les mêmes articulations dans toutes les langues de la même famille. Si l'écriture anarienne présente ces idées sous leur forme idéographique, on en retrouve l'expression phonétique par la comparaison des textes.

Ainsi, par exemple, le groupe

est un idéogramme dont nous pourrions ignorer la signification, car

elle ne nous est pas fournie par les inscriptions trilingues; mais les monuments unilingues de Babylone nous ont appris que l'expression phonétique de ce groupe était traduite par les signes

gu - sur ou *gu - su - ur*

ou enfin

gu - - su - ri

Cette constatation a été faite par M. Botta [1], longtemps avant qu'on ait pu donner des sons aux signes qui représentent l'articulation de ce monogramme. — La présence du signe de la syllabe composée nous donne la certitude du phonétisme des groupes qui traduisent notre première expression; puis le sémitisme de l'idiome assyrien indique, par la différence des désinences que nous avons devant nous, deux expressions de la même idée, dont l'une est propre au singulier et l'autre au pluriel; enfin, l'articulation assyrienne nous permet de reconnaître un mot parfaitement caractérisé et dont nous pouvons trouver la signification dans les dictionnaires des langues sémitiques. Nous savons ainsi que notre idéogramme se prononce *gusur* en assyrien, et qu'il signifie *poutre*.

Il ne faut pas cependant croire que les dictionnaires nous serviront toujours avec autant de bonheur. Parmi les racines assyriennes, un grand nombre sont communes à toutes les langues de la même famille; mais quelques-unes, qui se présentent avec une forme identique en assyrien, auront une signification différente qui ne se retrouvera dans aucun idiome, tandis que d'autres resteront essentiellement assyriennes, par leur forme et par leur signification. C'est alors qu'il ne faudra plus compter, pour expliquer l'assyrien, que sur l'assyrien lui-même. Des faits analogues se rencontrent d'ailleurs, et en très-grand nombre, dans les dictionnaires des langues hébraïque et araméenne, et ils sont

[1] *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, p. 122, n° 79.

surtout très-remarquables dans le lexique arabe. L'assyrien, de même que toutes ces langues, nous fera donc connaître des racines qui n'ont pas leur correspondant dans un autre idiome, et qui doivent rester dans chaque branche particulière de la même famille comme des types qui la caractérisent et qui lui donnent son individualité.

§ X.

Contrôle des procédés de déchiffrement et de lecture des écritures cunéiformes.

La preuve de l'efficacité des procédés sur lesquels s'appuient le déchiffrement et la lecture des écritures cunéiformes se trouve dans les résultats auxquels on est arrivé. Les valeurs de chaque signe, les traductions de chaque mot, se contrôlent les unes par les autres. Il y a là un ensemble dont l'harmonie indique la solidité des détails. Cependant on pourrait se demander si un pareil accord ne serait pas le résultat d'un système bien conçu sans doute, mais logiquement déduit d'une première erreur qui aurait enfanté une erreur perpétuelle dont on ne pourrait plus se rendre compte, parce qu'il manquerait à ce système un contrôle extérieur, sans lequel il reste dans le domaine des théories spéculatives comme une ingénieuse création de l'esprit. Et, de même que l'on présente le texte grec de la pierre de Rosette comme la base sur laquelle s'appuient les lectures égyptiennes, on demande pour les lectures assyriennes un contrôle analogue pour croire à leur réalité. Or ce contrôle existe, cette base est trouvée, il me suffit de l'indiquer ici.

Je citerai d'abord les deux vases, bien connus du reste, qui portent des inscriptions quadrilingues dans lesquelles on lit les noms de *Xerxès* et d'*Artaxerxès*, écrits non-seulement en caractères cunéiformes perses, médo-scythiques et assyriens, mais encore en caractères hiéroglyphiques égyptiens. Ce premier contrôle accepté pour la lecture du texte perse conserve toute son autorité pour la lecture du texte assyrien, et on pourrait déjà le trouver suffisant.

Mais ce n'est pas tout, pendant qu'on imprimait ces pages, Sir

Henry Rawlinson a présenté, pour les lectures assyriennes, un contrôle bien plus étendu. Il a découvert à Londres, au milieu des milliers de documents qui proviennent des fouilles de l'Assyrie, l'existence d'inscriptions qui présentent un texte phénicien à côté d'un texte assyrien[1].

Ces documents se rapportent à des actes d'un intérêt privé; ils sont tous relatifs à des conventions intervenues entre de simples particuliers. Ce sont des contrats écrits sur des tablettes d'argile qu'on paraissait confier à la garde d'un tiers, et on peut supposer que c'est le gardien de ces archives qui y a ajouté une *mention* phénicienne, mais toutefois au moment de la rédaction de l'acte, car il est évident que les caractères phéniciens ont été tracés pendant que l'argile était encore tendre, et dès lors cette mention fait partie intégrante du document. La légende phénicienne nous fait connaître le nom des parties intéressées et quelquefois le sujet du contrat; or, le nom des parties intéressées qui se trouve relaté dans l'inscription assyrienne est toujours conforme à la transcription phénicienne : la démonstration est donc complète.

Ce contrôle n'apporte, il est vrai, aucune valeur nouvelle, ne révèle aucun fait philologique nouveau, et cependant on en comprend l'importance, car cette simple nomenclature suffit pour dissiper les dernières objections qu'on pourrait élever sur la valeur des lectures assyriennes, en démontrant la sûreté des procédés qui ont amené un accord aussi heureux, dans les résultats des travaux entrepris sur l'égyptien, le phénicien et l'assyrien, par des moyens indépendants et bien différents les uns des autres.

[1] Conf. *Bilingual Readings. — Cuneiform and Phœnician*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*. New series, 1864, vol. I, part. 1, p. 187.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLÉMENTS DU SYLLABAIRE ASSYRIEN.

§ I. — BASE DU SYLLABAIRE.

Si l'on suit attentivement la marche des travaux qui ont conduit les savants à la lecture des textes assyriens, on s'aperçoit promptement que leurs résultats reposent sur un ensemble de découvertes qui les rend solidaires des mêmes principes, malgré l'indépendance de leurs investigations. L'intelligence humaine, en présence des mêmes faits, reçoit les mêmes impressions, les rattache aux mêmes causes et en tire les mêmes conséquences. Il n'y a pas en effet deux manières de retrouver une langue et une écriture perdues; aussi ceux qui sont entrés dans la bonne voie se sont promptement rencontrés : leur système forme une école, un ensemble dont on ne peut s'écarter sans péril; et les rares explorateurs de ces ruines qui n'ont pas suivi ces traces n'ont abouti qu'à des excentricités stériles.

Cependant on conteste la valeur des découvertes les plus sérieuses, et la science n'est pas encore assez avancée peut-être pour qu'on accepte sur parole les résultats les plus certains; aussi toutes les difficultés dont les premières investigations ont été entourées se présentent comme des objections auxquelles les derniers venus doivent encore répondre.

Il est facile de comprendre que ces objections se réduisent à ce point unique. Puisque vous lisez l'assyrien, faites-moi connaître son alphabet. Si les valeurs des signes sont syllabiques, faites-moi comprendre son

syllabaire. Si elles sont polyphones, donnez-moi un moyen de reconnaître la valeur qu'on doit appliquer. Si elles sont idéographiques, donnez-moi leur signification. Si elles sont à la fois idéographiques, phonétiques et polyphones, donnez-moi un moyen de sortir de toutes ces difficultés. Enfin, si un certain nombre de signes peut servir à expliquer tous les autres, faites-moi connaître ces signes, et, avec ce guide, je pourrai vous suivre comme on peut suivre les lectures phéniciennes, ou, si vous voulez, la lecture des textes égyptiens ou chinois, malgré la complication de leur alphabet ou de leur syllabaire.

L'écriture assyrienne présente deux systèmes graphiques profondément distincts; ils reposent sur des principes différents, et pourtant ils s'appliquent aux mêmes signes. Ces signes se combinent, se mêlent avec l'une ou l'autre des valeurs que leur rôle phonétique ou idéographique leur impose, et ce mélange augmente les difficultés que la lecture de ces textes offrait à la sagacité des savants. Nous avons, d'une part, le système idéographique; d'autre part, le système phonétique.

Un système idéographique suffirait peut-être à lui seul pour l'expression de la pensée; mais il n'était pas dans les destinées de l'intelligence de s'en tenir à ce moyen primitif, et, pour arriver à l'écriture littérale, que nous pratiquons aujourd'hui avec tant de facilité, l'humanité ne pouvait peut-être pas passer brusquement de l'image qui représente l'idée pour les yeux au son qui la représente pour l'oreille; l'écriture assyrienne apparaît donc comme un intermédiaire qui conduit d'un système purement idéographique à des systèmes plus avancés.

Le système phonétique s'est produit en Assyrie, dans ces temps reculés, avec une complication qui annonce les efforts du système qui s'essaye, et qui ne se sait peut-être pas assez sûr de lui pour rompre avec l'image; aussi, lorsque le signe cessa de peindre un objet pour exprimer un son, il s'est trouvé un nombre considérable de signes pour représenter toutes les articulations dont la langue dispose. Il y eut des signes pour exprimer la syllabe formée de la voyelle avec une consonne initiale ou terminale, et des signes pour exprimer la syllabe formée par

la voyelle entre deux consonnes, il s'en est suivi abondance, excès, superfétation dans les signes. Enfin, comme les syllabes complexes peuvent s'exprimer par leurs éléments simples, il s'est encore trouvé dans le système phonétique deux manières d'exprimer les mêmes articulations. Mais toutes ces superfétations forment peut-être une transition nécessaire dans l'histoire des développements des moyens graphiques que l'intelligence emploie pour se faire comprendre, et nous n'avons pas à les discuter ici.

Chacun de ces systèmes suffisait à lui seul pour l'expression de la pensée : s'ils étaient restés distincts, les difficultés du déchiffrement eussent été nécessairement doublées ; mais, dès que l'on aurait eu trouvé la clef de chaque système, on eût pu continuer les recherches sans hésitation. Ce qui a compliqué le problème, c'est que ces deux systèmes se sont combinés dans les mêmes textes, dans les mêmes phrases et jusque dans les mêmes mots, parce que les Assyriens passaient de l'un à l'autre avec une déplorable facilité.

Enfin ce qui devait surtout entraver les découvertes, c'est que les Assyriens se servaient d'un système graphique qu'ils n'avaient point inventé, et que les valeurs idéographiques n'étaient plus dès lors en rapport avec les sons primitifs et recevaient ainsi une valeur différente, suivant qu'on voulait représenter par l'écriture l'image ou le son.

Il est résulté de toutes ces complications que les caractères assyriens ont été confondus, leur rôle méconnu et les besoins du syllabaire exagérés; aussi, en jetant les yeux sur les différentes listes de caractères qui ont été publiées par les explorateurs de ces textes, on est surtout frappé de l'incohérence d'un pareil système d'écriture.

M. Löwenstern, dans ses *Essais*, est arrivé à déterminer un petit nombre de caractères dont il voulait ramener la valeur à l'une des *lettres* de l'alphabet hébraïque. Si l'on songe qu'à cette époque on ignorait le syllabisme de l'écriture assyrienne, les variétés graphiques qu'elle comporte, le jeu des idéogrammes, on doit être étonné de voir les résultats que M. Löwenstern a obtenus en présence de difficultés si grandes.

Les listes de M. Botta, publiées en 1849 avec ses belles découvertes et son Mémoire sur l'écriture cunéiforme[1], sont d'un puissant secours pour contrôler les premiers résultats; ces listes ont été dressées, sans parti pris, sans se préoccuper du sens des inscriptions, qui n'était pas encore soupçonné. Il est surprenant de voir avec quelle sagacité M. Botta a pu analyser les six cents signes (642) que lui présentaient les inscriptions de Khorsabad qu'il avait sous les yeux, et comment, sous la trompeuse préoccupation de classer des signes *homophones*, avant de connaître la valeur de ces signes, il a pu souvent comprendre dans les mêmes catégories précisément ceux qui s'articulent avec la même consonne, mais qui répondent à des voyelles différentes.

M. de Saulcy, à la suite de son Mémoire autographié du 27 novembre 1849, a publié un *alphabet* de l'écriture assyrienne des Achéménides; chacune des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque correspond à un nombre plus ou moins considérable de caractères; il donne ainsi la valeur de *cent vingt signes* de l'écriture assyrienne. La plupart de ces valeurs ont subi sans doute une modification lorsque la voyelle inhérente à chaque signe a été déterminée; mais, en général, l'articulation consonnante était déjà fixée. Plus tard, en 1852, dans son Mémoire sur l'inscription de Bisitoun, M. de Saulcy a dressé un nouvel alphabet qui ne diffère guère du premier que par la substitution des caractères latins aux caractères sémitiques; aussi il n'apporte aucune modification aux valeurs qu'il avait primitivement constatées.

La liste des valeurs attribuées par Sir Henry Rawlinson aux caractères assyriens a paru en 1851 avec la traduction de l'inscription de Bisitoun, dans le tome XIV, partie I du Journal de la Société royale asiatique de Londres. Cette liste comprend trois cent soixante et dix caractères rangés sous deux cent quarante-six numéros. Un numéro renferme donc quelquefois plusieurs signes correspondant à une valeur unique, et un signe répond quelquefois à plusieurs valeurs phonétiques ou idéographiques différentes : cette liste laisse beaucoup à désirer; mais, à cette époque, le savant général n'avait pas la prétention

[1] Extrait du *Journal asiatique*, 1847-1848.

de donner une liste complète, ni des valeurs définitives : du reste, le mémoire qui devait appuyer chacune des valeurs s'arrête au n° 2, et n'a pas été complété depuis.

Le docteur Hincks a dû publier plusieurs listes de caractères assyro-babyloniens. J'en ai une sous les yeux [1], dans laquelle chaque caractère porte un numéro spécial; mais, à mesure que le savant irlandais étendait ses découvertes, il intercalait de nouveaux signes dans ses listes, de sorte que les numéros de chaque liste n'ont plus eu de concordance de l'un à l'autre. Ce défaut de méthode est d'autant plus regrettable que le savant docteur a quelquefois remplacé, dans ses transcriptions, les caractères assyriens par des chiffres [2], et qu'il est difficile de reconstituer les groupes si l'on n'a pas sous les yeux la liste même qui a servi à la transcription. Nous nous sommes reporté, dans nos recherches, à celle qui est publiée dans le tome XXII des Transactions de la Société royale académique d'Irlande.

Les listes les plus récentes et les plus étendues ont été publiées par M. Oppert; je citerai, mais seulement pour mémoire, une liste autographiée, publiée en 1855, car nous nous reporterons à celle de 1858, qui figure dans le deuxième volume de son Expédition en Mésopotamie. C'est M. Oppert qui donne les plus nombreuses valeurs, et il en a été ajouté très-peu depuis ses travaux ; les caractères sont rangés sous trois cent dix-huit numéros, représentant les deux formes des styles modernes de Ninive et de Babylone.

Malgré tous ces travaux, le nombre des caractères assyriens nécessaires aux besoins de la langue n'en restait pas moins indéterminé. Le Dr Hincks calculait qu'il fallait plus de douze cents caractères pour répondre aux exigences du système syllabique dont il avait posé les bases. M. Oppert, moins exigeant, se contentait de six cent quatre-vingt-quatre signes (près de 700); mais il avouait alors qu'on ne connais-

[1] *A List of Assyrio-Babylonian characters with their phonetic values, extracted from a paper in the Transactions of the royal irish Academy*, vol. XXII; 1852.

[2] *On Assyrian verbs*, dans le *Journal of sacred literature and Biblical record*. Juillet 1855 et suiv. La liste qui devait accompagner cet article n'a jamais été publiée.

sait *sûrement* que quatre cents représentants de valeurs syllabiques. Si l'on rapproche cet aveu de l'incertitude des moyens qui présidaient à la détermination de la valeur d'un signe polyphone, il est certain que, tout en tenant compte des progrès immenses de la science, on devait être effrayé de l'incertitude des résultats. Il restait, en effet, assez de place dans cet inconnu de plus de trois cents articulations, qui semblaient réclamer des représentants graphiques, pour y loger toutes les défiances, toutes les chimères.

Enfin, si on compare les différentes listes qui ont été publiées pour donner la valeur des caractères assyriens avec les exigences de la transcription, on ne tarde pas à se convaincre que le syllabaire assyrien ne présente pas un aspect très-satisfaisant. La détermination de ce syllabaire n'est pourtant pas sans intérêt. On ne peut, en effet, faire accepter les traductions les plus consciencieuses qu'à la condition de donner à l'appui de ses lectures des valeurs capables de répondre à toutes les exigences de la langue.

J'ai cherché, au milieu des nombreux signes de l'écriture assyrienne, quel était le rôle de chacun, et je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'il existait parmi ces nombreux signes deux grandes divisions profondément distinctes : — les uns expriment des syllabes simples ; — les autres expriment des syllabes complexes[1]. Or les signes qui expriment des syllabes simples servent à donner l'explication des autres.

Ils rendent compte de toutes les valeurs syllabiques complexes plus ou moins polyphones en les ramenant à leur état phonétique indécomposable.

Ils rendent compte de tous les monogrammes et par conséquent de tous les idéogrammes simples ou complexes qui résultent des différentes combinaisons que le système idéographique peut offrir pour l'expression de la pensée.

Enfin ils échappent à la polyphonie en ce sens qu'un signe qui a déjà une valeur syllabique simple n'exprime qu'une syllabe de cette nature.

[1] *Les écritures cunéiformes*, 2e édition, p. 288 et suiv.

Il suffit donc de prouver que toutes les articulations simples nécessaires aux besoins de la langue sont connues et représentées par un signe spécial, pour que les bases du syllabaire assyrien soient rigoureusement déterminées.

Les syllabes simples sont formées d'une voyelle isolée ou d'une voyelle précédée ou suivie d'une consonne.

Les syllabes simples formées d'une voyelle isolée sont exprimées par cinq caractères correspondant aux trois voix *a*, *i*, *u*. L'*a* n'a qu'un seul représentant en assyrien; mais l'*i* en a deux, et l'*u* en a trois; nous les distinguerons d'une manière toute spéciale, pour ne pas les confondre dans les transcriptions. En attendant nous aurons :

a = 𒀀
i = 𒄿, — [cuneiform]
u = 𒌋, — [cuneiform], — [cuneiform]

Les voyelles présentent dans toutes les langues ce qu'il y a de plus fugitif dans la parole et de moins facile à exprimer par les signes écrits. Les lectures hébraïques ne nous ont donné que des renseignements bien incertains sur la vocalisation des articulations sémitiques; mais si les caractères anariens nous donnent plus de précision sous ce rapport, il faut convenir aussi que ceux qui expriment les voyelles en assyrien n'ont aucun représentant direct dans les alphabets sémitiques.

Le 𒀀 n'est pas plus le représentant de l'א que du ה ou même de l'ע; car, tandis que chacune de ces lettres se prête à toutes les intonations vocales que les Massorètes ont attachées à ces caractères, le signe 𒀀 ne répond qu'à une intonation vocale qui paraît être toujours représentée par notre voyelle *a*. Il en est de même des autres voyelles assyriennes; l'א peut en effet représenter l'*i* ou l'*u*, de sorte que nous aurons אִ et א pour 𒄿 et [cuneiform], de même que אִ et א pour 𒌋, [cuneiform] et [cuneiform].

Si l'écriture anarienne s'écarte ainsi des procédés graphiques qui ont été employés par les peuples sémitiques que nous avons étudiés jusqu'ici, il faut cependant reconnaître que les lectures assyriennes

sont pour nous plus complètes que celles qui résultent, par exemple, des études phéniciennes, puisque le syllabaire assyrien fournit la voyelle, tandis que l'alphabet phénicien ne la donne pas. Nous verrons cependant que, malgré la présence de caractères spéciaux pour représenter les voyelles, il est assez difficile de distinguer la différence qui résulte pour la voix du signe 𒌑 et 𒌋, ainsi que du signe 𒄿 et 𒅀; car les syllabes simples ne répondent qu'aux trois voix que nous avons indiquées, et ne permettent dès lors que de supposer des *nuances* dans leur articulation vocale.

Les syllabes simples formées d'une voyelle précédée ou suivie d'une consonne présentent *six* combinaisons vocales d'articulations syllabiques : *trois* à consonne initiale, *trois* à consonne terminale. La langue assyrienne, essentiellement sémitique, doit nécessairement exiger de son système graphique des représentants pour toutes les articulations sémitiques. L'alphabet de vingt-deux lettres formé dans la haute Asie par les peuples sémitiques qui avaient rejeté l'écriture anarienne nous servira de guide à cet égard. Ce sera donc avec trois voyelles qu'il faudra combiner les lettres sémitiques dont les articulations ont été usitées par les Assyriens, pour avoir le nombre des articulations simples *possibles* en rapport avec les exigences du syllabaire assyrien.

Parmi les lettres sémitiques, il faut distinguer celles qui sont *essentiellement consonnes* de celles qui ne sont, à proprement parler, que des *porte-voyelles*, puisqu'elles n'ont de valeur que par leur ponctuation. Aussi on n'a constaté aucun caractère spécial pour répondre aux articulations de l'א, du ח, du י, du ו et même de l'ע si faiblement accentué de nos jours sur les bords du Tigre et de l'Euphrate; il reste donc dix-sept consonnes véritables à combiner avec les trois voyelles initiales ou terminales.

Les articulations syllabiques à voyelle terminale sont au nombre de cinquante et une; elles sont exprimées par quarante-huit signes seulement, parce que nous verrons que les Assyriens n'avaient qu'un signe pour exprimer les articulations du ק̣ et du ט, du ד̣ et du ט̣, du ז̣ et du

ב[1]. Il suffit donc de quarante-huit caractères pour représenter toutes les articulations simples à voyelle désinente; or chacune de ces articulations a son caractère spécial, et ne paraît avoir que lui.

Les articulations syllabiques à consonne terminale sont également au nombre de cinquante et une; mais elles sont exprimées par vingt-huit signes seulement[2]. Les syllabes formées par les trois voyelles, avec l'aspiration du ח terminal, ne sont pas fixées avec la même persistance que celles qui résultent de la combinaison de ces voyelles avec les autres caractères; aussi elles sont en général rendues par le même signe

= *aḥ*, *iḥ*, *uḥ*,

bien qu'il existe des signes spéciaux pour chacune de ces articulations.

Enfin les articulations qui se terminent par des consonnes de la même classe et qui ne diffèrent que par la dureté ou la douceur de la prononciation ont des représentants communs[3] :

ab, ap	*ib, ip*	*ub, up*
ag, ak, aḳ	*ig, ik, iḳ*	*ug, uk, uḳ*
ad, at, aṭ	*id, it, iṭ*	*ud, ut, uṭ*
az, as', aṣ	*iz, iz', iṣ*	*uz, us', uṣ*

[1] Conf. Hincks, *On Assyrian verbs*, dans le *Journal of sacred lit.* Juillet 1855, p. 390.

[2] Nous aurons souvent occasion de remarquer que des signes qui représentent des syllabes à consonne terminale se prêtent en médo-scythique au jeu de toutes les voyelles sans qu'on en ait déduit jusqu'ici une règle rigoureuse pour l'orthographe de cet idiome. En assyrien, il en est autrement, et la loi qui préside à l'agencement des signes a pu être systématisée.

[3] Conf. *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 27. — Hincks, *On the polyphony*, from *the Atlantis*, vol. IV, p. 10. Dublin, 1863.

Il suffit donc de vingt-huit caractères pour répondre à toutes les articulations simples possibles à consonne terminale; nous verrons également que chacune de ces articulations est exprimée par un signe spécial et ne paraît pas avoir d'autre représentant syllabique.

Si l'écriture anarienne n'a pas de caractères pour toutes les lettres sémitiques, je dois mentionner un signe qui ne me paraît pas répondre à une articulation déterminée, mais qui apparaît toutes les fois que cette écriture fournit une difficulté d'expression : c'est le signe , dont nous étudierons en temps et lieu les différentes applications.

Le syllabaire assyrien, pour répondre aux données dont nous avons déterminé le principe, devra donc se composer de soixante et seize caractères.

Si, en dehors de ces caractères, tout autre signe de l'écriture assyrienne exprimait une de ces valeurs, comme celle-ci a déjà un représentant, il s'ensuivrait que ce signe serait une variété graphique, une variété de style ou un homophone dont il faudrait expliquer la présence. D'un autre côté si, parmi les signes nécessaires à ce syllabaire, deux signes avaient la même valeur, l'un d'eux laisserait un vide qu'il faudrait combler, et amènerait un double emploi dont il faudrait donner la raison. Or, comme tout le système graphique assyrien s'explique par les signes qui expriment des syllabes simples, le syllabaire assyrien sera donc complet quand il aura satisfait à ces exigences.

Cependant nous verrons que quelques syllabes simples sont exprimées par deux signes différents qui sont radicalement distincts. Ces signes, peu nombreux il est vrai, semblent protester en faveur de l'hypothèse des homophones : ils méritent une explication.

M. Oppert considère ces caractères comme des syllabes complexes formées de la réunion d'une syllabe simple avec une voyelle ou une aspiration[1]. Cette hypothèse, qui sauve le principe de la non-homophonie des signes et qui était d'une très-grande importance dans les

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 41.

déchiffrements de M. Oppert, ne me paraît pas cependant complétement satisfaisante. Nous verrons en effet que quelques-uns de ces signes représentent véritablement en assyrien une syllabe qui a déjà son représentant dans le syllabaire anarien, mais que ces deux signes ne paraissent pas la représenter au même titre.

Les faits de cette nature se rencontreront également dans les syllabes complexes; ils sont donc propres à l'ensemble du système, ils tiennent à plusieurs causes qu'il suffit d'indiquer ici. D'abord il n'est pas certain que les signes cunéiformes aient conservé, à toutes les époques, leur valeur primitive; il est même évident qu'elle a varié suivant le temps et les localités. D'un autre côté l'écriture anarienne, en passant aux mains des Assyriens, a pu acquérir, par suite du pouvoir idéographique des signes, des valeurs syllabiques nouvelles, de sorte que, si l'une de ces valeurs procède de la valeur syllabique originelle, l'autre peut procéder d'une valeur syllabique dérivée de la puissance idéographique du signe en assyrien et n'introduire ainsi aucun homophone dans le syllabaire. Cependant quelques-uns de ces signes se substituent l'un à l'autre avec une grande facilité : dans des passages identiques de deux exemplaires de la même inscription, on voit souvent, par exemple, la substitution des signes [cuneiform] et [cuneiform], de même que celle des signes [cuneiform] et [cuneiform], sans qu'on puisse découvrir la raison de cette permutation. Il en est de même de quelques signes qui représentent des syllabes complexes; mais leur valeur se trouvant rigoureusement déterminée par les décompositions syllabiques, il s'ensuit qu'en définitive ce sont toujours les valeurs simples qui doivent assurer l'exactitude des déchiffrements.

Telles sont les bases sur lesquelles nous avons cru pouvoir élever le syllabaire assyrien, tout en indiquant les faits qui viennent modifier l'application des principes que nous avons posés. Le nombre des signes nécessaires aux besoins de la langue, se trouvant ainsi rigoureusement déterminé, peut être compris dans le tableau suivant :

TABLEAU DES VALEURS

	SYLLABES A CONSONNE INITIALE S'ARTICULANT					
	AVEC LA VOYELLE *a*.		AVEC LA VOYELLE *i*.		AVEC LA VOYELLE *u*.	
א	″	″	″	″	″	″
ב	*ba*	″	*bi*	*bí*	*bu*	″
ג	*ga*	″	*gi*	″	*gu*	″
ד	*da*	″	*di*	″	*du*	″
ה	″	″	″	″	″	″
ו	″	″	″	″	″	″
ז	*za*	″	*zi*	″	*zu*	″
ח	*ḥa*	″	*ḥi*	″	*ḥu*	″
ט	*ṭa*	″	*ṭi*	″	*ṭu*	″
י	″	″	″	″	″	″
כ	*ka*	″	*ki*	″	*ku*	″
ל	*la*	″	*li*	″	*lu*	″
מ	*ma*	″	*mi*	*mí*	*mu*	″
נ	*na*	″	*ni*	*ní*	*nu*	″
ס	*śa*	″	*śi*	*śí*	*śu*	″
ע	″	″	″	″	″	″
פ	*pa*	″	*pi*	″	*pu*	″
צ	*ṣa*	″	*ṣi*	″	*ṣu*	″
ק	*ḳa*	″	*ḳi*	″	*ḳu*	″
ר	*ra*	″	*ri*	″	*ru*	*rú*
ש	*sa*	*sá*	*si*	*sí*	*su*	*sú*
ת	*ta*	″	*ti*	*tí*	*tu*	″

SYLLABIQUES SIMPLES.

SYLLABES A CONSONNE TERMINALE S'ARTICULANT						
AVEC LA VOYELLE *a*.		AVEC LA VOYELLE *i*.		AVEC LA VOYELLE *u*.		
"	"	"	"	"	"	א
ab	"	*ib*	"	*ub*	"	ב
ag	"	*ig*	"	*ug*	"	ג
ad	"	*id*	"	*ud*	"	ד
"	"	"	"	"	"	ה
'	"	"	"	"	"	ו
az	"	*iz*	"	*uz*	"	ז
aḥ	"	*iḥ*	"	*uḥ*	"	ח
aṭ	"	*iṭ*	'	*uṭ*	"	ט
"	"	"	'	"	"	י
ak	"	*ik*	"	*uk*	"	כ
al	"	*il*	*il*	*ul*	"	ל
am	"	*im*	"	*um*	"	מ
an	"	*in*	*in*	*un*	"	נ
aś	"	*iś*	'	*uś*	"	ס
"	"	"		"	"	ע
ap		*ip*		*up*	"	פ
aṣ		*iṣ*	"	*uṣ*	"	צ
aḳ	"	*iḳ*		*uḳ*	"	ק
ar	*ár*	*ir*	*ír*	*ur*	*úr*	ר
as	*ás*	*is*	*ís*	*us*	"	ש
at	"	*it*	'	*ut*	"	ת

Tel est le tableau des valeurs syllabiques simples qui répondent, selon nous, aux besoins de la langue; mais puisque les Assyriens ont admis à côté de ces signes et de ces valeurs d'autres signes et d'autres valeurs, il nous faudra également en rechercher la justification.

Quoi qu'il en soit, pour bien fixer la nature des signes anariens et les valeurs dont ils sont susceptibles, il nous semble qu'il faut sortir des textes assyriens et jeter les yeux sur l'ensemble du système graphique.

Les signes anariens ayant été employés par des peuples qui parlaient des langues différentes, le syllabaire anarien devait répondre non-seulement aux exigences particulières de la langue assyrienne, mais encore aux exigences du syllabaire général qui était en usage chez les différents peuples de la haute Asie qui se sont servis du même système graphique. Si on connaissait toutes ces langues, la difficulté serait très-aplanie; mais c'est précisément à leur résurrection que nos travaux doivent tendre, et il s'agit d'abord de poser les premières pierres d'un édifice que d'autres achèveront un jour. Il faut donc hardiment se servir des moyens dont on dispose et rechercher la valeur de ces signes dans toutes les inscriptions où nous pourrons trouver un point d'appui. Aussi nous n'hésiterons pas à consulter non-seulement les inscriptions médo-scythiques, mais encore les inscriptions arméniaques et susiennes, bien que nous ne puissions pas comprendre les langues dans lesquelles elles sont conçues.

Les transcriptions de la seconde colonne sont aussi précieuses pour nous que celles de la troisième; en effet la valeur syllabique des caractères doit être la même dans les deux langues et les transcriptions ne doivent révéler que les nuances phonétiques qui, suivant les peuples, modifient la prononciation d'après les dispositions particulières des organes vocaux; aussi, lorsque la forme d'un caractère sera bien déterminée, lorsque sa valeur sera fixée par le dépouillement des noms propres dans les deux langues, on devra être certain, par leur accord, d'avoir la valeur syllabique que ce caractère doit conserver dans tous les groupes phonétiques.

Je ne veux rien exagérer de la puissance de ce moyen de contrôle

ni l'étendre au delà des limites dans lesquelles il peut s'exercer; il faudra, dans l'application, le restreindre dans de justes limites, car souvent les caractères auront une valeur identique par rapport aux consonnes, mais ils différeront par les voyelles. Ainsi le signe médo-scythique est le même que le signe babylonien ou le ninivite ; or, en scythique, le signe parait avoir la valeur de *ni*, et en assyrien le signe a celle de *nu*. D'un autre côté, il ne faudra pas oublier les permutations constantes que les lettres de même organe ou même d'organes différents peuvent éprouver suivant les idiomes. Enfin il faudra tenir compte des formes, encore mal déterminées, de la langue médo-scythique, qui ont dû influer sur l'idée que nous nous faisons de son orthographe syllabique; aussi ce ne sont pas ces formes que j'invoquerai pour appuyer nos travaux de déchiffrement; il ne s'agira en effet que de comparer les transcriptions des noms les plus certains, dans des idiomes indéterminés si l'on veut, mais que ces idiomes ont dû reproduire plus ou moins exactement suivant le génie qui les caractérise.

J'admets qu'il soit vrai de dire que, si nous n'avions pas eu le texte perse à côté des inscriptions médo-scythiques, nous ne serions pas plus arrivés à les comprendre que nous ne comprenons les inscriptions arméniaques ou susiennes; mais la transcription des noms propres, dans ces idiomes inconnus, n'en sera pas moins un fait acquis, et le dépouillement de ces noms n'en fournira pas moins de bonnes valeurs pour lire des langues dont le dictionnaire et la grammaire sont encore à chercher. D'ailleurs, si le médo-scythique offre à l'interprétation de sérieuses difficultés, il offre bien plus de facilités de déchiffrement que l'assyrien. En effet les inscriptions trilingues comprennent cent seize noms propres; quatre-vingt-dix seulement ont été conservés dans le texte assyrien. Or on trouve dans les textes médo-scythiques la reproduction de neuf noms propres d'hommes et de seize noms propres de villes qui ont été effacés dans les textes assyriens; puis les noms de neuf mois de l'année perse et vingt-trois mots ont été transcrits dans leur forme iranienne. C'est donc sur une base de cent

quarante données qu'on peut élever ses recherches, tandis que l'assyrien n'en contient pas quatre-vingt-dix, puisque, sur ce nombre, il faut encore retrancher les noms propres qui sont écrits idéographiquement dans le texte assyrien.

Une des difficultés secondaires, mais non moins sérieuses peut-être, que l'on rencontre dans ces études, est celle qui résulte de l'impossibilité de rendre rigoureusement par des caractères connus les caractères assyriens. S'agit-il, en effet, de donner une idée du génie de la langue assyrienne, cette langue, qui appartient essentiellement à la famille des langues sémitiques, s'exprime aisément avec les caractères sémitiques, et les difficultés qui naissent de l'écriture disparaissent en passant par cette transcription; mais alors on ne rend pas toujours les caractères qu'on a sous les yeux, et les philologues étrangers à ces études auxquels on fait part de ces découvertes, après avoir accepté le mot dans sa forme sémitique, le chercheront en vain dans les textes où il se cache sous des caractères qui ne paraissent plus répondre à cette transcription.

S'agit-il, au contraire, de transcrire les signes de cette écriture et de suivre leur succession dans les textes, les caractères phonétiques assyriens se rendent assez bien en combinant les caractères latins plus ou moins altérés de manière à former des groupes qui répondent syllabe pour syllabe aux caractères assyriens; mais alors le génie de la langue disparaît sous cette forme nouvelle qui défigurerait les langues sémitiques les plus connues.

Enfin ni les caractères sémitiques ni les caractères latins ne peuvent exprimer le jeu des idéogrammes, qui ont une si grande importance dans l'écriture anarienne; aussi les interprètes des textes assyriens ont été obligés d'avoir recours à une convention spéciale pour indiquer, dans la transcription en caractères latins, la présence des signes idéographiques dont l'articulation ne répond pas à la valeur phonétique des caractères. On exprime le caractère ou la suite de caractères par la valeur phonétique des signes; seulement, pour indiquer que cette valeur ne représente pas le son du signe, mais l'idée qu'il aurait

éveillée, on écrit cette valeur syllabique en caractères majuscules italiques. Ainsi, par exemple, la transcription *AN. PA. I.* indique un groupe composé des caractères *an* 𒀭, *pa* 𒉺, *i* 𒄿, pris avec la valeur idéographique que la réunion de ces signes donne à l'ensemble et qui se transcrit phonétiquement *na-bo-na-'-id* ou plutôt *Nabonid.*

Mais c'est en vain que nous avons recours à des expédients étrangers à nos habitudes graphiques pour indiquer les idéogrammes, nous ne parvenons jamais à en faire comprendre le rôle et surtout la nécessité. Aussi, ce qu'il y a d'original et de caractéristique dans l'écriture et dans l'idiome disparaît souvent au milieu de ces transcriptions qui ne semblent révéler que des embarras ou des difficultés.

Quoi qu'il en soit, pour transcrire les caractères assyriens en caractères connus, on se sert des caractères propres aux langues sémitiques ou des caractères latins. La même articulation assyrienne ne correspond pas toujours au même caractère dans les différents idiomes sémitiques; cependant, comme on emploie le plus généralement les caractères hébraïques, il faut admettre qu'on ne s'en sert que conventionnellement sans rien préjuger sur la prononciation des signes. Si on veut employer les caractères latins, qui se prêtent plus facilement aux transcriptions interlinéaires, parce que le sens de l'écriture assyrienne va de gauche à droite, on est obligé de faire subir une légère modification à quelques-uns d'entre eux pour les mettre en rapport avec l'alphabet sémitique; un point, un accent suffisent en général pour distinguer les différences qui résultent de la force ou de la douceur ainsi que de l'aspiration plus ou moins prononcée de certaines lettres.

Voici la convention que nous proposons, parce que l'usage en a déjà consacré l'application; du reste, c'est celle qui a été établie par M. Oppert et que nous avons suivie et adoptée dans nos publications communes :

א	ב	ג	ד	ה	ו	ז	ח	ט	י	כ	ל	מ	נ	ס	ע	פ	צ	ק	ר	ש	ת
(*a*)	*b*	*g*	*d*	(*h*)	(*u*)	*z*	*ḥ*	*ṭ*	(*i*)	*k*	*l*	*m*	*n*	*s'*	(ʿ)	*p*	*ṣ*	*ḳ*	*r*	*š*	*t*

Nous nous écarterons, il est vrai, sur quelques points, des conven-

tions proposées au delà du détroit; mais il nous sera facile de faire voir que ces détails, bien qu'ils n'aient pas une grande importance, ont cependant leur raison d'être.

Nous rendrons le ח par l'*ḥ* pointé et il correspondra pour la lecture au *ch* allemand; le ט se rendra par un *ṭ* pointé, c'est le *th* anglais, le *θ* grec; le ק se rendra par le *ḳ* pointé, c'est le χ grec. Nous ne préjugerons rien toutefois sur la prononciation antique, car il est même constant qu'elle a varié dans les différentes provinces; le ק organique s'altérait en ג à Babylone et en כ à Ninive.

La prononciation des sifflantes semble également ne pas avoir été la même dans ces deux localités, le ס devait se prononcer *sh* dans le nord de l'Assyrie et *s* dans le sud; le ש présente un phénomène opposé : pour ne rien préjuger sur sa prononciation assyrienne nous supprimons le point qui distingue actuellement le שׁ du שׂ. Le צ paraît répondre aux articulations de *tś* et non pas de *tz;* les autres lettres n'offrent aucune difficulté.

Le *M* se transforme facilement en *V;* il n'y a même qu'une seule série de caractères pour les combinaisons de ces deux lettres avec les voyelles initiales ou terminales. L'*U* se prononçait peut-être comme notre *u* français dans quelques localités; mais il paraît qu'il se prononçait généralement *ou* et même *you*. Enfin l'assyrien paraît avoir ignoré certaines articulations occidentales, telles que l'*F*, le *J*, le *dj* et le *tch;* nous n'avons donc pas à nous en préoccuper ici.

§ II. — Bases du déchiffrement.

Les noms propres sont la base du déchiffrement des écritures cunéiformes. Les travaux qui ont été faits sur le texte arien ont prouvé que la comparaison attentive des signes qui les composent avait conduit à en déduire des valeurs, et que ces valeurs avaient permis de lire les inscriptions et de reconstruire la langue des Achéménides. Il faut donc suivre ces errements. Toutefois, je ne saurais trop dire qu'il faut bien distinguer la *lecture* du *déchiffrement :* la lecture suppose la con-

naissance de la valeur des signes, le déchiffrement a pour but d'établir cette valeur; or, pour établir la valeur des signes d'une écriture inconnue, il n'y a qu'un procédé efficace : c'est celui qui résulte du dépouillement des noms propres.

Quand on les *suppose* dans un texte dont l'écriture et la langue sont encore inconnues, ils se contrôlent les uns par les autres : c'est ce qui a eu lieu pour déterminer la valeur des signes qui expriment les noms propres dans le texte arien. Quand leur présence est *déjà indiquée*, parce qu'ils sont compris dans un texte dont on a une traduction, il peut arriver deux choses quand ils passent d'une langue dans une autre : ils sont *traduits* ou ils sont *transcrits*. S'ils sont traduits, les signes nouveaux qui les expriment ne sont plus en rapport avec les articulations de la langue originelle, et, dès lors, la confusion la plus grande règne dans les signes dont on voudrait ainsi déterminer la valeur. S'ils sont transcrits, les articulations seront plus ou moins religieusement conservées, ou altérées suivant une loi constante, et on ne tardera pas à trouver le contrôle des valeurs d'un nom par la comparaison des signes qui transcrivent les autres. C'est ce qui a eu lieu pour arriver au déchiffrement des caractères anariens quand le texte perse a été compris.

Les noms propres perses conservés dans les textes assyriens nous ont fourni d'abord le contrôle de toutes les articulations que l'idiome iranien pouvait comporter; puis ces articulations ont permis de lire dans les textes unilingues des noms bibliques qui ont achevé de faire connaître les valeurs syllabiques nécessaires au syllabaire assyrien; enfin elles nous ont permis de lire dans les textes de Van et de Suse des noms qui nous ont prouvé l'identité du système graphique anarien. La valeur des signes s'établit ainsi par de nombreuses applications dans les textes les plus divers, et cette valeur indépendante de l'idiome que ces signes servent à exprimer pourra dès lors être considérée comme un élément sérieux avec lequel il sera permis de lire ultérieurement les textes.

A. — Noms propres des inscriptions trilingues.

La connaissance du texte arien des inscriptions trilingues est, en fait, le point de départ des recherches qui se sont accomplies sur l'assyrien. Le hasard n'a pas présidé sans doute à la détermination de Grotefend, quand il a porté son attention pour la première fois sur les inscriptions de Persépolis : l'écriture de la première colonne était moins compliquée que celle des deux autres, et dès lors ce texte lui parut plus facile à explorer. Mais, si les efforts de l'intelligence s'étaient portés d'abord sur l'assyrien, avec les ressources que les textes de Babylone et de Ninive ont apportées, peut-on dire qu'il eût été impossible d'arriver à la lecture de ces textes? Je ne le crois pas. Il serait sans doute très-difficile de tenter aujourd'hui l'expérience, et de faire abstraction des travaux qui, depuis un demi-siècle, ont conduit les philologues dans une voie si heureuse; toutefois, il ne faut pas exagérer la portée de la connaissance du texte arien pour arriver à la détermination des valeurs que nous nous proposons d'examiner : en effet cette connaissance ne servira qu'à nous donner l'indication de la transcription des noms propres.

Lorsque Grotefend annonça sa première traduction du texte arien, il donnait un sens à des mots d'une langue dont il ignorait la nature, une valeur à des caractères dont il ne connaissait ni le rôle, ni l'emploi. Il fallait contrôler son ingénieuse hypothèse pour en faire une réalité, et cependant il avait trouvé la clef du système graphique. Plus tard, lorsque l'alphabet arien fut à peine ébauché, le Danois Rask, en s'appuyant sur le sentiment de l'idiome dont on cherchait à pénétrer les mystères, parvint à déterminer deux lettres (l'*m* et l'*n*), qui servirent de point de départ à de nouvelles découvertes. Il posait la seconde hypothèse qui ait été formulée dans ces recherches : il fallait également la contrôler pour en constater la réalité, et cependant il avait découvert le génie de la langue. C'était une œuvre vraiment hardie d'invoquer, à l'appui d'une traduction, la lecture d'un texte dont on n'avait pas encore déterminé l'alphabet, et, à l'appui d'une lecture, le senti-

ment qu'on pouvait avoir d'un idiome encore inconnu. Ce sont du reste les deux seules hypothèses qui aient été mises en avant dans ces études, et le sublime soupçon de Grotefend et de Rask a été sanctionné par tous les travaux ultérieurs.

Les recherches sur les écritures anariennes ont procédé avec moins d'audace et ont provoqué plus de défiance. Le syllabaire a été déterminé lettre par lettre, sans hypothèse, par la scrupuleuse observation des faits, par un travail de patience qu'on ne saurait comparer aux élans de génie qui avaient marqué les premières découvertes, si la patience n'était aussi du génie. Il faut donc accepter les faits tels que leur développement successif les présente; aussi nous prendrons d'abord les données qui nous sont fournies par les inscriptions perses comme point de départ de nos recherches, et les noms propres du texte arien comme le premier contrôle auquel nous devrons soumettre les signes de l'écriture anarienne.

Tout le monde connaît aujourd'hui la nature et l'importance des inscriptions trilingues; elles appartiennent à la dynastie des Achéménides et nous reportent à l'époque la plus glorieuse de l'empire des Perses. On a l'habitude de les désigner par les lettres qu'elles portent sur les plans des premiers voyageurs qui nous en ont donné des copies; nous accepterons cette indication, parce qu'elle a l'avantage de faciliter la multiplicité des citations[1].

La plus ancienne de ces inscriptions émane de Cyrus et date, par conséquent, de l'an 540 avant Jésus-Christ; les plus considérables par leur étendue émanent de Darius, fils d'Hystaspe; les plus nombreuses

[1] Conf. Niebuhr, *Voyage en Arabie et autres pays circonvoisins*, tr. fr. 1774. — Lassen, *Die altpersischen Keil-inschriften von Persepolis*. — Rawlinson, *The Persian cuneiform inscription at Behistun*, dans le *Journal of the R. A. S.* vol. X, p. I, II, III; vol. XI, p. I. — Spiegel, *Die altpersischen Keil-inschriften*. — Westergaard, *On the deciphering of the second Achæmenian or median species of arrow-headed writing*, dans les *Mém. de la Société royale des antiquaires du Nord*, Copenhague, 1844. — Norris, *Scythic version of the Behistun inscription*, dans le *Journal of the royal asiatic Society*, vol. XV, p. I, 1853. — De Saulcy, *Recherches sur l'écriture cunéiforme du système assyrien*, mémoires autographes, des 14 septembre et 27 novembre 1849.

appartiennent au règne de Xerxès. La plus récente est attribuée à Artaxerxès Ochus; elle date, par conséquent, de l'an 350 avant Jésus-Christ. Malgré son laconisme, cette inscription acquiert une importance historique très-grande, en ce sens qu'elle résume presque toute l'histoire de la Perse. Au point de vue philologique, elle accuse un fait que nous nous contentons de signaler ici; si l'on compare le texte arien de cette inscription aux textes de Darius, on y reconnaît une décadence de langage qui prouve que l'idiome arien va changer, va se transformer, et annonce dans l'idiome des Perses cette mobilité des formes qui affecte toutes les langues indo-germaniques. Les textes assyriens, au contraire, ne présentent rien de semblable; à part quelques nuances, c'est toujours la même langue, et les travaux qui s'accomplissent sur les nombreuses inscriptions sorties des ruines de la Mésopotamie nous montrent également cette stabilité des formes qui constitue un des plus saillants caractères des langues sémitiques.

Voici d'abord les noms propres que nous trouvons répétés dans les trois langues.

Noms de divinités.

1. Auramazdâ. — Le dieu suprême de la Perse, le bon principe dans la religion de Zoroastre. Les livres zends nous ont fait connaître ce nom sous la forme 𐬀𐬵𐬎𐬭𐬀𐬨𐬀𐬰𐬛𐬃, *Ahura-Mazdâo;* le pehlevi nous donne [illegible], *Aurumazdo;* le pazend هرمزد, *Hurmuz,* et le persan هرمزد, *Ormazd.* Les Grecs nous l'on transmis sous différentes formes : Ὠρομασδῆς, Ὠρομαζῆς, Ὠρυματῆς, Ὡρμισδάς, Ὡρμισδατῆς, etc.

Les inscriptions trilingues nous le présentent ainsi :

Perse. 𐎠 𐎢 𐎼 𐎶 𐏀 𐎭 𐎠

A - u ra - ma - z - d - â

(Bisit. C. I. 12, 14, 18, 22, 24, 25, 26, 54, 60, 68, 70, 87, 94. C. II, 3, 24, 25, 34, 35, 39, 40, 45, 54, 60, 68; C. III, 6, 16, 17, 37, 38, 44, 60, 61, 65, 86; C. IV, 4, 6, 35, 41, 44, 46, 52, 55, 58, 60, 62, 74, 76, 78, 79; C. V, 16, 17, 33, 35; — Q. 1; — H. 1, 7, 15; 13, 23, 21, 4, 9; I. 6; — NR a. 1, 31, 50, 51, 53, 54; 16, 25, 49, 56; — NR b. 1, 6; — D. 1, 18; 2, 16; — E. 1, 16, 17; A. 1, 26, 27; — C. 1, 12, 15; — F. 1; — K. 1, 34; — P. 1, 32; C. 10.)

Scythique.

U - ra - mas - da.

(Bisit. C. I, 8, 9, 10, 15, 18, 20, 21, 22, 40, 41, 44, 45, 51, 68, 69, 74, 79; C. II, 17, 18, 26, 30, 34, 42, 46, 52, 64, 71, 75, 83; III, 10, 15, 26, 28, 42, 43, 48, 63, 66, 68, 69, 73, 75, 76, 77, 78, 86, 88, 89. Inscript. dét. 4, 1; — O. 2; — K. 1, 19, 24; — C. 1, 17, 20, 24.)

Assyrien.

U - ri - mi - iz - da

(Bisit. 22, 24, 27, 28, 35, 37, 39, 46, 52, 58.)

U - ri - mi - iz - da

(Bisit. 4, 7, 9, 10, 11.)

U - ra - mi - iz - da

(Bisit. l. 62, 65.)

U - ra - ma - az - da

(Bisit. l. 74, 76, 80, 81, 96, 99, 103, 107, 108.)

A - ḫu - ur - ma - az - da

(K. 1, 18, 24; — C. 1, 16, 19, 24; — D. 1, 10, 16, 17; — F. 1; — NR. 1, 8, 20, 23, 31, 34, 35.)

A - ḫu - ru - ma - az - da -

(D. 1; — E. 1, 9, 10.)

A - ḫu - ru - mu - uz - du

(Suse.)

U - ru - ma - az - da

(H. 1, 23, 22.)

2. Mithra. — Le nom de Mithra apparaît, pour la première fois, dans les inscriptions d'Artaxerxès à Suse. Cette divinité n'a peut-être de commun que le nom avec le Mithra des livres zends ; c'est le Μίτρα ou Μίθρα des Grecs, dont nous retrouvons la transcription dans le persan moderne مهر.

P. —
Mi - th - ra
(Suse.)

S. —
Mi - is - sa
(Suse.)

A. —
Mi - it - ri
(Suse.)

3. Anahata. — L'Ἀναΐτις des Grecs. Le culte de cette divinité semble n'avoir été introduit en Perse que sous le règne d'Artaxerxès Ochus.

P. —
A - na - ha - t - â
(Suse, l. 4.)

S. —
Na - ḫi - ud - da - na - da
(Suse.)

A. —
A - na - ' - i - tu
(Suse.)

Noms propres d'hommes. — Rois de Perse.

On sait aujourd'hui qu'il n'y a aucune assimilation possible entre les rois Achéménides que l'antiquité grecque, d'accord avec les documents émanés des rois ariens eux-mêmes, nous fait connaître, et les

rois qui paraissent correspondre à la même période, en suivant les données du poëme de Firdousi. Il y a dans l'histoire de la Perse, telle que les historiens orientaux nous la racontent, une lacune qu'on peut constater sans pouvoir en expliquer la cause.

4. Hakhâmanis-Hakhâmanisiya. — Achéménès est le fondateur de la dynastie des Achéménides; les Grecs nous ont transmis son nom sous la forme Ἀχαιμένης. (Hérod. VII, § 11.)

P. — *Ha - kh - â - ma - n - i - s*

(Bisit. I, dét. a. 8.)

Ha - kh - â - ma - n - i - s - i - ya

(Bisit. I, 3, 7; I, dét. a. 4, 10; M. 2, 0, 20; I, 5; NR a. 13; dét. 10; G. 4; E. 14; A. 20; C. 9; F. 20; K. 15; S. 4; P. 26.)

S. — *Ḥa - aḳ - ḳa - man - nu - is*

(Bisit. 1, 4, 5, 6.)

Ḥa - aḳ - ḳa - man - nu - si - ya

(Bisit. 1, 5.)

Ḥa - ḳa - man - ni - si - ya

(Bisit. 1, 1.)

A. — *A - ḫa - ma - ni - is - '*

(Bisit. 1, 2.

A - ḫa - ma - an - ni - is - si - '

(D. 9; B. 5; C. 13.)

A - ḫa - ma - an - nis - si -

(E. 7; K. 14.)

A - ḥa - ma - nis - si - ʼ
(M. — NR. 6.)

A - ḥa - ma - ni - si - ʼ
(Suse.)

A - ḥa - (ma) - man - ni - is - si - ʼ
(F. 20.)

A - ḥa - man - nis - si - ʼ
(Inscript. de Darius.)

5. Tchaispis. — Ancêtre de Darius, le Τεΐσπης des Grecs. (Hérod. VII, § 11.)

P. — *Tcha - i - s - p - i - s*
(Bisit. I, 5, dét. a. 8.)

S. — *Si - is - pi - is*
(Bisit. I, 1, 4.)

A. — *Si - is - pi - is*
(Bisit. 2, 2.)

6. Ariyârâmna. — Ancêtre de Darius, l'Ἀριαράμνης des Grecs. (Hérod. VIII, § 90.)

P. — *A - r - i - y - â - r - â - m - na*
(Bisit. I, 5, dét. a. 7.)

S. — *Har - ri - ya - ra - am - na*
(Bisit. I, 1, 4.)

A. —

Ar - ya - ru - am - na -

(Bisit. 2, 2.)

7. Kurus. — Le fondateur de l'empire des Perses, le Κῦρος ou Κοῦρος des Grecs. (Hérod. VII, § 11. — Le כֹּרֶשׁ ou כּוֹרֶשׁ de la Bible. Esd. I, 1.)

P. —

K - u - r - u - s

(M. — Bisit. I, 28, 39, 53; III, 25; IV, 9, 27, dét. b. 5. b. 6.)

S. —

Ku - rus

(Bisit. I, 39; III, 50, 58, 93, dét. i. 1; M.)

A. —

Ku - ra - as

(Bisit. 21; dét. 1, 7; M.)

Ku - ras

(Bisit. dét. 1.)

8. Kambuzia. — Le Καμβύσης des Grecs. (Hérod. VII, § 11.) Le *Kambut* des hiéroglyphes égyptiens.

P. —

Kam[1] *- b - u - z' - i - ya.*

(Bisit. I, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 33, 39, 40, 43, 45, 46.

S. —

Kam - bu - ṣi - ya

(Bisit. 1, 22, 23, 24, 24, 31, 33, 34.

[1] On sait que les Perses se dispensaient d'écrire les sons M et N devant les muettes qui leur correspondent dans l'échelle alphabétique. Les transcriptions médo-scythiques et assyriennes ont établi chez les Achéménides l'emploi de l'*anusvâra* non écrit dans toute l'étendue que nous lui connaissons en sanscrit. — Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II p. 220.

A. — [ya]

Kam - bu - zi - ya (ya)

(Bisit. 12, 13, 16, 16, 17.)

9. Bardiya. — Le frère de Cambyse, le Σμέρδις ou Μέρδις des Grecs.

P. —

Ba - r - d - i - ya

(Bisit. I, 30, 31, 32, 39, 51, 52; III, 25, 35, 53; IV, 9, 27, 82; b, 4, 5.

S. —

Par - ti - ya

(Bisit. I, 2, 23, 24, 28, 38, 39; III, 2, 9, 20, 49, 57, 93.)

A. —

Bar - zi - ya (ya)

(Bisit. 12, 13, 13, 21; inscr. dét. 1, 7.)

10. Vistâçpa. — Le père de Darius, l'Ὑστάσπης des Grecs. (Hérod. VII, § 11.)

P. —

V - i - s - t - â - ç - pa

(Bis. I, 2, 4, 4; II, 93, 94; III, 2, 3, 4, 7; dét. a. 3, 5; — O. 19; — I, 4; — B. 4; — NR a. 12; — S. 3; — P. 24, 25.)

S. —

Vi - is - da - as - ba

(Bisit. I, 1, 13; II, 69, 70, 74, 75; — O. 20.)

A. —

Us - ta - as' - pa

(NR. 6; — B. 4.)

Us - ta - as' - pi

(Bisit. I, 1, 64, 65, 66.)

Us - ta - as' - bu

(Suse.)

11. DÂRIYAVUS. — Roi de Perse. Les Grecs nous ont fait connaître ce nom sous la forme Δαρεῖος, contractée de Δαρειαῖος ou Δαριαύης : c'est le דָּרְיָוֶשׁ de la Bible (Esdr. IV, 5).

P. —

D - â - ri - ya - v - u - s

(Bisit. I, 1. 4, 6, 9, 11, 13, 17, 20, 24, 27, 35, 44, 48, 71, 72, 81, 83, 90; II, 1, 5, 8, 11, 13, 18, 29. 37, 42, 49, 57, 64, 70, 78, 91, 92; III, 1, 9, 10, 19, 21, 29, 40, 49, 53, 57, 63, 68, 74, 75, 82, IV, 1, 2, 31, 33, 36, 40, 43, 45, 50, 53, 57, 59, 61, 67, 69, 72, 76, 80, 86, 88; V, 1, 15, 19, 21, 31, 35; a. 1, 4, 9, 14; — O. 7, 12; — H. 2, 4, 5, 10, 12; — I, 1, 5, 19; — B. 1; — NR a. 5, 8, 15, 30, 40, 47; b. 4, 5; c. 1; d. 1; — C. 8, 11, 14; — K. 17; — P. 18, 19, 22, 24; — D. 9; G. 3; — E. 13; — A. 19; — F. 19; — K. 14; — S. 1, 2.)

S. —

Da - ri - ya - va - u - is

(Bisit. I, 1, 2, 5, 7, 8, 9, 15, 17, 20, 21, 32, 36, 45, 54, 55, 63, 64, 71, 77; II, 1, 4, 9, 21, 37, 40, 58, 67, 68, 73, 77, 78, 84; III, 1, 18, 19, 20, 34, 35, 46, 47, 60, 61, 63, 65, 68, 69, 72, 76, 78, 83, 85, 89; dét. — L. 1.)

A. —

Da - ri - ya - vu - us

(Suse.)

Da - ri - ya - vus

(Bisit. 1, 2, 3, 4, 8, 11, 17, 19, 24, 28, 29, 32, 33, 38, 40, 42, 53, 68, 70, 72, 77, 78, 84, 89, 89, 99, 100; — L. 1; — NR. dét. 1, 2.)

Da - ri - ya - vus

(Cachet de Darius.)

Da - ā - ri - ya - vus

(NR. 3, 4, 7, 18, 23, 26, 30; — E. 19; — inscript. ass. de Persép. 4, 4, 12.)

Da - ri - ya - ā - vus

(B. 1; K. 13, 16.)

Da - ā - ri - ya - ā - vus

(E. 6; C. 12, 17, 22; L. 2.)

12. Khsayârsâ. — Roi de Perse. On sait que la transcription égyptienne de ce nom se trouve à côté des transcriptions perse, médo-scythique et assyrienne, sur un vase de la Bibliothèque impériale. Le cartouche égyptien porte, en effet :

Kh - ch - i - a - r - ch - a

C'est la transcription exacte du texte perse que le médo-scythique et l'assyrien nous ont conservée, comme le grec Ξέρξης, le copte ϧϣⲏⲣϣ, beaucoup mieux que la forme hébraïque אֲחַשְׁוֵרוֹשׁ (l'Ahasverus du livre d'Esther, l'Ἀρταξέρξης des Septante), qui l'avait cachée depuis Josèphe jusqu'à nos jours.

P. —

Kh - sa - y - â - r - s - â

(D. 4, 6, 11, 17; — G. 1; — E. 8, 15; — A. 7, 11, 21; — C. 4, 6, 9; — F. 1, 2, 7; — K. 9, 16, 16; — O. 1; — P. 21, 22; — S. 2.)

S. —

Ik - si - ir - (is) - sa

(D. 10, 17; F. 1.)

A. —

Ḫi - si - ' - ar - sa - '

(F. 9, 13; K. 5, 10, 15; C. 5, 14.)

Ḫi - si - ' - ar - su

(Suse.)

Ḫi - si - ʾ - ar - si

(D. 4, 6, 9, 17; E. 3, 5, 7.)

13. Artakhsathrâ. — Roi de Perse. Ce nom, comme le précédent, se trouve reproduit en égyptien sur un vase quadrilingue, conservé à la Bibliothèque de Venise; les hiéroglyphes donnent :

A - r - t - kh - schs - ch

C'est du reste la forme que les Grecs nous ont conservée, l'*Ἀρταξέρξης* d'Hérodote (VI, 98), l'*Ἀρτασάρης* des derniers Byzantins, et que nous retrouvons en hébreu : אַרְתַּחְשַׁסְתְּא, et en chaldaïque : אַרְתַּחְשַׁשְׂתְּא. (Esdr. vii, 1.) — C'est peut-être le type du persan اردشير.

P. — *A - r - ta - kh - sa - thr - â*

(Suse. 1, 2, 4; — P. 7, 11, 16, 17, 19, 20, 27, 31; — Q. 1.)

S. — *Ar - tah - sa - (ik) - us - su*

(Suse, 1, 4, etc.)

A. — *Ar - ta - ʾ - ḫa - at - šu*

(Vase de Venise.)

Ar - tak - sat - šu

(Suse.)

Ar - ta - ak ....

(Fragment de Persépolis publié par M. de Saulcy, Mém. du 27 novembre 1849, p. 57.)

Ar - tak - sa - aś - śu

(Petite tablette d'intérêt privé, publiée par Grotefend, *Zeitschrift für Kunde des Morg.* t. III, p. 179.)

Ar - tak - sat - śu

(Fragment de Suse, publié par Loftus, pl. 6, n° 2.)

Rois étrangers à la Perse.

14. Uvakhsatara. — Roi mède, le Κυαξάρης des Grecs.

P. — *U - va - kh - sa - ta - ra*

(Bisit. II, 15, 81; IV, 19, 22; dét. e. 7; g. 8.)

S. — *Va - ak - is - tar - ra*

(Bisit. II, 10, 60; III, 54, 55.)

A. — *U - va - ki - is - tar*

(Bisit. 43, 61, 93; dét. 5, 6.)

15. Khsathrita. — Roi mède de la dynastie de Cyaxarès.

P. — *Kh - sa - th - r i - ta*

(Bisit. II, 15; IV, 19; dét. e. 6.)

S. — *Sa - ut - tar - ri - ud - da*

(Bisit. dét. E.)

Sa - at - tar - ri - da

(Bisit. II, 10.)

A. — *Ḥa - sa - at - ri - it - ti*

(Bisit. 43, 92.)

Ḫa - sa - at - ri - i - ti

(Bisit. dét. 4.)

16. Imanis. — Roi de Susiane.

P. — *I - ma - n - i - s*

(Bisit. II, 10; IV, 16; dét. f. 4.)

S. — *Im - man - nu - is*

(Bisit. III, 53; dét. F.)

A. — *Im - ma - ni - i - su*

(Bisit. I. dét. n° 5.)

17. Nabukudratchara. — Roi de Babylone. Le nom de ce roi nous a été transmis phonétiquement dans le texte arien, et il est conforme aux transcriptions qui nous sont parvenues par les autres idiomes, où nous trouvons par ex. en grec Ναϐυκοδροσσόρ, d'après Josèphe et Strabon, et en hébreu נבוכדנצר ou נבוכדרצר (II, Rois, 24, 25. Jér. 39), le Ναϐουχοδονόσορ des Septante. Le texte assyrien des inscriptions trilingues ne nous donne que la forme idéographique de ce nom; mais les inscriptions de Babylone nous en font connaître la forme phonétique. Ces différentes formes se trouvent du reste relevées dans un travail de Grotefend, qui ne peut laisser de doute sur leur identité (*Neue Beiträge zur Erläuterung der Bab. Keilschrift*). Nous avons déjà indiqué (*supra*, p. 40) les formes théoriques de ce nom; nous donnons ici celles qui résultent du dépouillement des textes.

P. — *Na - b - u - k - u - d - ra - tcha - ra*

(Bis. I, 78, 84, 92. — Bis. III, 19, IV, 14, 29.)

S. — *Nab - ku - tur - ru - ṣir*

(Bis. I, 60, 65, 73; III, 37, 51, 59.)

Nab - ku - tar - ra - ṣir

(Bisit. dét. D. 3.)

Nab - ku - tar - ṣir

(Bisit. dét. 1, 3.)

A. —

Nabukudurriuṣur

(Bisit. 37, 85, 91, I, dét. 3, 8.)

Nabukudurriuṣur

(Briques de Babylone, publiées par Grotefend, n° 14.)

Nabu - ku - dur - ri - uṣur

(*Ibid.* n° 1.)

Nabu - ku - du - ur - ri - uṣur

(*Ibid.* n° 3.)

Nabu - ku - dur - ri - u - ṣur

(*Ibid.* n° 4.)

Nabu - ku - du - ur - ri - u - ṣu - ur

(*Ibid.* n° 24.)

Na - bi - uv - ku - du - ur - ri - u - ṣu - ur

(*Ibid.* n° 24.)

18. Nabunita. — Roi de Babylone. Ce nom nous a été, comme le précédent, transmis par le texte arien sous la forme phonétique

que les Grecs nous ont fait connaître dans les transcriptions *Ναϐοννήδος*, suivant Josèphe, et *Λαϐύνητος*, suivant Hérodote. Le texte assyrien des inscriptions trilingues nous le présente sous sa forme idéographique; mais les textes de Babylone nous en ont donné la forme phonétique :

P. —

Na - b - u - n - i - ta

(Bisit. I, 79; III, 80; dét. I. 7; IV, 14, 30, dét. 5.)

S. —

Na - bu - ni - da

(Bisit. III, 52, dét. D.)

Nab - bu - ni - da

(Bisit. III, 38, 59; dét. I.)

A. —

Nabunaid

(Bisit. 85, dét. 3, 8.)

Nabunaid

(Briques de Babylone, publiées par Grotefend, n° 5.)

Nabu - na - ' - id

(*Ibid.* n° 2.)

Na - bi - uv - na - ' - id

(*Ibid.* n° 3.)

Pseudo-rois insurgés ou rebelles.

On sait que le bas-relief de Bisitoun présente une suite de personnages enchaînés par le cou, et que l'inscription fait connaître les noms de ces différents personnages, leurs crimes et leurs punitions.

Nous avons suivi l'ordre des *portraits* pour dresser la liste de ces rois menteurs, qui agitèrent l'empire de Darius.

19. Gaumâta. — Le texte de Bisitoun nous fait connaître la forme exacte du nom du mage usurpateur qui voulait se faire passer pour Smerdis, et que Ctésias et Justin nomment Σφενδαδάτης, en traduisant peut-être un titre zend, *spĕñtadáta*, qu'il s'était donné. Hérodote désigne ce personnage sous le nom de Σμέρδις ὁ μάγος.

P. —

Ga - u - m - â - ta

(Bisit. I, 36, 44, 46, 49, 54, 57, 64, 70, 73; IV, 7, 81; dét. B. b. 1.)

S. —

Gu - ma - ad - da

(Bisit. I, 32, 33, 37, 42, 49, 53, 56; III, 49, 92.)

A. —

Gu - ma - ā - tav

(Bisit. 18, 20, 25, 26, 28, 29, 90.)

Gu - ma - ā - ti

(Bisit. 109.)

Gu - ma - ā - tav

(Bisit. inscr. dét. n° 1.)

20. Magus. — Il n'y a pas de clou perpendiculaire devant ce mot en assyrien, parce que ce n'est pas un nom propre; mais il a été transcrit dans les textes médo-scythique et assyrien. Nous le plaçons ici parce qu'il se lie intimement au précédent. C'est le grec μάγος et l'hébreu מָג (Jér. xxxix, 3).

P. —

Ma - g - u - s

(Bisit. I, 36, 44, 46, 50, 54, 57, 64, 66, 73; IV, 8, 81; dét. b. 2.

S. — [cuneiform]
Ma - ku - is
(Bisit. I, 37, 40, 49, 56; III, 49.)

A. — [cuneiform]
Ma - gu - su
(Bisit. 18, 20, 23, 25, 26, 28, 29, 90; dét. 1.)

21. Athrina. — Susien révolté.

P. — [cuneiform]
A - thr - i - na
(Bisit. I, 74, 76, 82; IV, 10; dét. c. 1.)

S. — [cuneiform]
Ḥa - is - si - na
(Bisit. I, 56, 58, 63.)

[cuneiform]
Ḥa - si - na
(Bisit. dét. C.)

A. — [cuneiform]
A - si - na
(Bisit. dét. n° 1.)

22. Nadintabira. — Insurgé babylonien que Darius a mis à mort dans Babylone; la transcription assyrienne de ce nom est formée d'une partie phonétique et d'une partie idéographique.

P. — [cuneiform]
Na - d - iñ - ta - b - i - ra
(Bisit. I, 77, 80, 84, 85, 89, 91, 95; II, 1, 4, 5; IV, 12, dét. 1.)

S. — [cuneiform]
Nu - ti - at - bi - il
(Bisit. I, 59, 60, 65, 66, 74, 75, 76, 78, 79, 80; III. 51; dét. D.)

A. — [cuneiform]
Ni - din - tav - bel
(Bisit. 31, 34, 37, 38, 39, 71.)

[cuneiform]
Ni - din - tuv - bel
(Bisit. I, dét. 3.)

23. Ainira. — Le père de l'Assyrien révolté *Nadintabel.* C'est le seul nom chaldéen dont le texte assyrien donne la transcription phonétique conforme à la transcription perse.

P. — [cuneiform]
A - i - n - i - ra
(Bisit. I, 77.)

S. — [cuneiform]
Ḥa - a - na - a - ra
(Bisit. I, 59.)

A. — [cuneiform]
A - ni - ri - '
(Bisit. 31.)

24. Fravartis. — Mède révolté, qui voulait se faire passer pour Xathritès : c'est probablement le même nom que Phraortès, le Φραόρτης des Grecs.

P. — [cuneiform]
F - ra - va - r - t - i - s
(Bisit. II, 14, 17, 66, 69, 71, 72, 93; IV, 18; dét. e. 1.)

S. — [cuneiform]
Par - ru - var - ti - is
(Bisit. III, 53.)

A. — [cuneiform]
Pa - ar - u - var - ti - is
(Bisit. 43, 58, 64, 92; dét. 4.)

25. Martiya. — Susien révolté, qui fomenta la deuxième insurrection de la Susiane en voulant se faire passer pour *Imanis*.

P. —
Ma - r - t - i - ya
(Bisit. II, 8, 12; IV, 15; dét. I. 1.)

S. —
Mar - ti - ya
(Bisit. II, 4, 7, 8; III, 52; dét. F.)

A. —
Mar - ti - ya
(Bisit. 41, 42; Inscript. dét. 5.)

26. Tchintchikhris. — Père du susien Martiya.

P. —
Tch - iñ - tch - i - kh - r - i - s
(Bisit. II, 9.)

S. —
Is - sa - in - ṣa - ak - ri - is
(Bisit. II, 4, 5.)

A. —
Si - in - sa - aḫ - ri - is
(Bisit. 41.)

27. Tchithrañtakhma. — Sagartien révolté, qui se prétendait de la dynastie de Cyaxarès.

P. —
Tch - i - thrañ - ta - kh - ma
(Bisit. II, 79, 86, 87; IV, 20, g. 1.)

S. —
Ṣi - is - sa - u - taḫ - ma
(Bisit. dét. g. 1.)

Ṣi - is - sa - un - taḫ - ma
(Bisit. II, 59.)

A. — *Si - it - ra - un - taḫ - ma*
(Bisit. 62.)

Si - tir - an - taḫ - mu
(Bisit. dét. b.)

28. VAHYAZDÂTA. — Perse insurgé, qui voulait, comme Gaumatès, se faire passer pour le fils de Cyrus.

P. — *Va - h - ya - z - d - á - ta*
(Bisit. III, 22, 27, 35, 38, 41, 46, 48, 50; 53, 59, 69, IV, 26; dét. h. 1.)

S. — *Vi - is - da - at - da*
(Bisit. III, 1, 20, 30.)

A. — *U - vi - iz - da - ā - ti*
(Bisit. 76.)

U - vi - iz - da - ā - tav
(Bisit. 7, 8, 75, 77; dét. 7.)

U - vi - iz - da - ā - tar
(Bisit. 82.)

29. ARAKHA. — Arménien révolté, qui souleva la Babylonie au nom de Nabuchodonosor.

P. — *A - ra - kha*
(Bisit. III, 77, 81; IV, 28, i 1.)

S. — [cuneiform]

Ḥa - rak - ka

(Bisit. III, 36, 38, 44, 45, 58.)

A. — [cuneiform]

A - ra - ḫu

(Bisit. 88, 94; inscript. dét. 8.)

30. Frâda. — Margien révolté, le Φραάτης des Grecs. M. Oppert croit retrouver ce nom dans le persan moderne فرهاد, « tailleur de pierres. »

P. — [cuneiform]

F - r - â - da

(Bisit. III, 12; IV, 23; dét. j. 1.)

S. — [cuneiform]

Par - ra - da

(Bisit. II, 79.)

A. — [cuneiform]

Pa - ra - da

(Bisit. 93; inscr. dét. 9.)

Généraux de Darius.

31. Dâdarsis. — L'inscription de Bisitoun mentionne deux personnages de ce nom; l'un est un général arménien qui réprima la première révolte de l'Arménie, l'autre est un général perse, satrape en Bactriane, qui réprima la révolte de la Margiane.

P. — [cuneiform]

D - â - da - r - s - i - s

(Bisit. II, 29, 31, 33, 38, 44, 48; III, 3, 15.)

S. — [cuneiform]

Da - tar - si - is

(Bisit. II, 21, 23, 24.)

A. —
Da - da - ar - su
(Bisit. 49, 50, 69.)

32. Vaumiça. — Général perse, qui commandait en Arménie; on peut rapprocher ce nom de celui du personnage que Plutarque nous a fait connaître sous la forme Ὠμίσης.

P. —
Va - u - m - i - ça
(Bisit. II, 49. 51, 53, 58, 62.)

S. —
Va - u - mi - is - sa
(Bisit. II, 37, 40.)

A. —
U - mi - iś - śi
(Bisit. 53, 55.)

U - mi - iś - śu
(Bisit. 54.)

33. Vivâna. — Général perse, satrape de Darius en Arachosie.

P. —
V - i - v - â - na
(Bisit. III, 54, 57, 59, 64, 70, 72.)

S. —
Vi - va - na
(Bisit. III, 21, 22, 24, 27.)

A. —
U - vì - va - na - '
(Bisit. 81.)

34. Artavardiya. — Général perse, qui commandait un corps d'ar-

mée de Darius contre le révolté Vahyazdate; il ne reste que la première lettre de ce nom dans le texte médo-scythique.

P. — *A - r - ta - va - r - d - i - ya*
(Bisit. III, 30, 33, 36, 43.)

S. — *Har* ....
(Bisit. III, 6.)

A. — *Ar - ta - var - zi - ya*
(Bisit. 73.)

Conjurés qui ont assisté Darius lors du meurtre du Mage usurpateur.

Il existe plusieurs listes des six conjurés qui se sont unis à Darius, dans le grand événement qui lui a donné la couronne. Hérodote et Ctésias ne sont pas toujours d'accord; mais ici les tables de Bisitoun donnent raison surtout à l'historien d'Halicarnasse.

35. Vidarna. — Probablement le même personnage qui battit les Perses révoltés à l'instigation de Phraortès : l'Ὑδάρνης d'Hérodote (l. III, § 70), l'Ἰδέρνης de Ctésias (Extr. n° xiv).

P. — *V - i - da - r - na*
(Bisit. II, 19, 21, 25; IV, 84.)

S. — *Vi - tar - na*
(Bisit. II, 13, 15; III, 91.)

A. — *U - vi - da - ar - na - '*
(Bisit. 44, 45.)

36. Gaubruva. — Ce Gobryas, fils de Mardonius, était vraisemblablement de la famille du célèbre vaincu de Platées. C'est le Γωβρύας

d'Hérodote (III, 70). Photius le fait nommer Μαρδόνιος par Ctésias (Extr. nº XIV), en ne conservant sans doute que le nom patronymique. Le portrait de Gobryas est sculpté à Nakch-i-Roustam, et l'inscription nous apprend qu'il avait auprès de Darius la qualité de *arçtibara*, « celui qui porte la lance. »

P. —

Ga - u - ba - r - u - va

(Bisit. IV, 84; V, 7, 9; NR e. 1

S. —

Gu - bar - va

(Bisit. III, 9; NR. dét. 1.)

A. —

Ku - bar - ra

(NR. dét. 1.)

37. Utâna. — L'Ὀτάνης d'Hérodote (III, 70), l'Ὀνόφας de Ctésias (Extr. XIV).

P. —

U - t - â - na

(Bisit. IV, 83.)

S. —

Hu - ud - da - na

(Bisit. III, 90.)

A. —

U - vi - it - ta - na - '

(Bisit. 110.)

38. Thukhra. — Père d'Otanès. Hérodote le nomme Φαρνάσπης (III, 68).

P. —

Th - u - kh - ra

(Bisit. IV, 83.)

S. —

Du - uk - kur - ra

(Bisit. III, 90.)

A. —

Śu - uḥ - ra - '

(Bisit. 110.)

39. Açpatchinâ. — L'Ἀσπαθίνης des Grecs; Hérodote comprend ce personnage au nombre des conjurés (III, 70), probablement au lieu d'Ardymanis qui figure dans l'inscription.

P. —

A - ç - pa - tch - (i) - n - â

(NR. dét. 1.)

S. —

As - ba - ṣa - na

(NR. dét. 2.)

A. —

Aś - pa - si - na

(NR. dét. 3.)

40. Ardumanis. — Le nom de ce conjuré ne nous est connu que par le texte de Bisitoun.

P. —

A - r - d - u - ma - n - i - s

(Bisit. IV, 86.)

S. —

A. —

Ar - di - ma - ni - is

(Bisit. 111.)

41. Vahuka. — Père d'Ardymanis.

P. —

Va - h - u - ka

(Bisit. IV, 86.)

S. —

Va - u - uḳ - ḳa

(Bisit. III, 92.)

A. — [ou]

U - va - aḥ - ku ḥu

(Bisit. 111.

42. Vayaçpâra. — Père de l'un des conjurés (Itaphernes), qui accompagnait Darius lors du meurtre du mage.

P. —

Va - ya - ç - p - â - ra

(Bisit. IV, 83.)

S. —

Vi - is - bar - ra

(Bisit. III, 90.)

A. —

U - vi - iś - pa - ru '

(Bisit. 110.)

43. Daduhya. — Père de l'un des conjurés (Mégabyze), qui assistait Darius lors du meurtre du mage. Hérodote nomme ce personnage « Zopyre ». Bien qu'il ne puisse y avoir de doute sur son identité, il n'est pas possible d'expliquer comment le nom de Zopyre peut se rattacher aux transcriptions que nous allons donner ici.

P. —

D - â - d - u - h - ya

(Bisit. IV, 85.)

S. —

Da - ad - du - van - ya

(Bisit. III, 91.)

A. —

Za - ' - tu - '

(Bisit. 111.)

Noms de pays.

Les provinces qui composaient l'empire de Darius formaient, d'après Hérodote, vingt satrapies, dont l'historien d'Halicarnasse nous a donné l'énumération. Darius nous a également donné plusieurs listes des provinces qu'il avait soumises, notamment dans l'inscription

I de Persépolis, dans l'inscription de Bisitoun et dans celle de Nakch-i-Roustam. On comprend que ces différentes listes doivent varier suivant les différentes époques de leur rédaction, et qu'elles doivent différer d'autant plus de celle d'Hérodote, que Darius songeait moins à donner un tableau de l'administration de ses États qu'une liste de ses différentes conquêtes. Voici les noms qui nous sont transmis par ces différentes listes :

44. Pârça. — La Perse; c'est le grec Περσίς, l'hébreu פָּרָס, le sanscrit पारसीक, le pehlevi پارس, le persan پارس.

P. — [cuneiform]
P - â - r - ça

(Bisit. I, 14, 28, 34, 41, 46, 49, 66; II, 7, 9, 18, 81; III, 1, 13, 23, 24, 26, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 52, 55, 76; IV, 9, 16, 26, 28, 83, 84, 85, 86; V. 8; — dét. a. 2; — NR a. 13, 18, 43, 46; — H. 8; — D. 14; — Persép. I, 21, 22.)

S. — [cuneiform]
Ba - ar - sa
(D. 12.)

[cuneiform]
Bar - sin
(Bisit. I, 1, 5, 10, 30, 34; II, 2, 5, 12; III, 2, 7, 8, 19, 35.)

Un Perse.

[cuneiform]
Bar - ṣir
(Bisit. II, 14, 38, 80; III, 6, 21, 52, 57, 90, 91, 92.)

A. — [cuneiform]
Par - śu
(Bisit. I, 14, 16, 26, 40, 41, 71, 72, 73, 78, 84, 94, 110, 111.)

[cuneiform]
Par - śu - u
(NR. 9.)

Pa - . ar - śu
(Bisit. 5.)

Par - śa
(D. 13.)

Un Perse.

Par - śa - ai
(Bisit. I. 44, 53, 94; NR a. 6, 7, 26, 20.)

45. Pisiyâuvâdâ. — Pasargade?

P. — *P - i - s - i - y - â - u - v - â - d - â*
(Bisit. I, 36; III, 42.)

S. — *Bi - ti - ya - van - ya - a*
(Bisit. I, 27.)

A. — *Pi - si - ' - ḫu - va - du*
(Bisit. 15.)

46. Pâtisuvaris. — Tribu perse, patrie de Gobryas, les Πατεισχορεῖς de Strabon.

P. — *P - â - t - i - s - u - va - r - i - s*
(NR. dét.)

S. — *Ba - ti - is - var - ri - is*
(NR. dét.)

A. — *Pi - id - di - is - ḫu - ri - is*
(NR. dét.)

47. Mâda. — La Médie; cette province formait la dixième satrapie d'Hérodote (III, 92). C'est la Μηδία des Grecs, l'hébreu מָדַי, l'arabe مادى ou ماى. Ce nom n'a qu'une forme dans les inscriptions trilingues et dans les textes de Ninive.

P. — *M - â - da*

(Bisit. I, 15, 34, 41, 47, 49, 59, 66; II, 7, 14, 15, 16, 17, 18, 21, 22, 23, 28, 48, 63, 65, 66, 72, 82, 92; III, 30, 32, 76, 83; IV, 18, 32; Persép. I, 10; — NR a. 22.)

S. — *Ma - da*

(Bisit. I, 12, 30, 50; II, 11, 12, 14, 17, 20, 51, 61; III, 7, 35, 53.)

A. — *Ma - da - ai*

(Bisit. 14, 16, 23, 26, 40, 43, 44, 45, 47, 57, 59, 61, 73, 84, 91; — II, 1, 7, 15; — NR. 11.)

48. Kam̃pada. — Province de la Médie, dont on rapproche le nom de l'antique Cambadène.

P. — *Kam̃ - pa - da*

(Bisit. II, 27.)

S. —

A. — *Ka - am - ba - du*

(Bisit. 37.)

49. Niçâya. — Province de la Médie.

P. — *N - i - ç - â - ya*

(Bisit. I, 58.)

S. — *Ni - is - sa - ya*

(Bisit. I, 43.)

A. —

Ni - iś - śa - ai

(Bisit. 33.)

50. Uvaza. — La Susiane, la huitième satrapie d'Hérodote (III, 91), l'hébreu עֵילָם (Gen. iv, 1), le chaldaïque עֵלְמָיֵא, le syriaque ܥܝܠܡ, la Κίσσια des Grecs, le moderne خوزستان. Le nom de cette province se trouve fréquemment sous différentes formes dans les textes ninivites.

P. —

U - va - źa

(Bisit. I, 14, 74, 75, 77, 82; II, 7, 10, 12, 17; 11, 12, 17; V, 7, 10; I, 10: — NR a. 32; dét. b. 7, f. 5.)

S. —

Ḥa - par - ti

(Bisit. I, 57, 58; III, 50, 53; c. 4; f. 2.)

Ḥa - par - tip

(Bisit. I, 10, 57, 63; II, 2, 5, 6, 7.)

Ḥa - par - tu

(Bisit. I, 56.)

Ḥal - par - ti , (tu)

(NR. 17.)

A. —

E - lam - ti

(Bisit. 41. Inscript. de Ninive, *passim.*)

Elam

(Bisit. 5, 30, 40, 42, 91; inscr. dét. 2, 5; — NR. 11. Inscript. de Ninive, *passim.*)

Elam

(Bisit. dét. 2, 5.)

E - lam

(Inscript. de Ninive, *passim.*)

E - la - mu - u

(*Ibidem.*)

51. Parthava. — La Parthie; cette province faisait partie de la seizième satrapie d'Hérodote (III, 93); c'est le grec Παρθυαῖοι, Παρθυή et Πάρθος.

P. — *Pa - r - tha - va*

(Bisit. I, 16; II, 7, 92; III, 5, 10; I, 15; — NR a. 22.)

S. — *Par - ṣu - va , (vas)*

(Bisit. I, 12; II, 3, 68, 69, 71, 75, 78; — NR. 17.)

A. — *Pa - ar - tu - u*

(Bisit. 64.)

Par - tu - u

(NR. 12.)

52. Haraiva. — Cette province faisait partie de la seizième satrapie d'Hérodote (III, 93); c'est l'Ἀρία des Grecs, les Ἄριοι ou Ἄρειοι d'Hérodote (VI, 62, et III, 93), le sanscrit आर्य, le moderne هری.

P. — *Ha - ra - i - va*

(Bisit. I, 16; Persép. I, 16; — NR. 22.)

S. — *Ḫa - ri - i - ya*

(Bisit. I, 13, 43.)

Har - ri - ya - (va)

(NR. 11; — L. 3.)

A. —

A - ri - e - vu

(Bisit. 6; — NR. 12.)

53. Bàkhtris. — La Bactriane, la douzième satrapie d'Hérodote et ses Βακτριανοί (III, 92), la Βακτριάνη de Strabon (XI, 4), le zend 𐬠𐬁𐬑𐬜𐬌𐬨, le persan moderne باختر.

P. —

B - à - kh - t - r - i - s

(Bisit. I, 16; III, 13, 21; — NR a. 23.

S. —

Ba - iḫ - tar - ri - is

(NR. 17.)

Ba - ak - si - is

(Bisit. I, 13; II, 85.)

A. —

Ba - aḫ - tar

(Bisit. 5; NR. 12.)

54. Margus. — Cette partie de la Bactriane, arrosée par le Margus et l'Acès, est comprise dans la douzième satrapie d'Hérodote; c'est le grec Μάργος ou Μαργιάνη, le zend 𐬨𐬊𐬎𐬭𐬎𐬨, le persan مرغاب.

P. —

Ma - r - g - u - s

(Bisit. II, 7; III, 11, 12, 16; IV, 24, 25; dét. j. 5.)

S. —

Mar - ku - is

(Bisit. II, 3, 79, 82; III, 56, 57.)

A. — [cuneiform]
Mar - gu
(Bisit. 68, dét. 9; II, 79; III, 56.)

[cuneiform]
Mar - gu - va - ai
(Bisit. 68, 69, 93.)

55. Sugda. — Province comprise dans la seizième satrapie d'Hérodote, les Σογδοί (III, 92), ou encore la Σουγδία et la Σογδία des Grecs, le zend [zend], le moderne سغد.

P. — [cuneiform]
S - u - g - u - da
(NRa. 23. — Bisit. I, 16.)

S. — [cuneiform]
Su - uk - tas - da
(Bisit. 13; — NR. 18.)

A. — [cuneiform]
Śu - ug - du
(Bisit. 6; — NR. 12.)

56. Uvârazmiya. — La Χωρασμία des Grecs. Cette province, située aux bouches de l'Oxus, est comprise dans la seizième satrapie d'Hérodote (III, 93); Ctésias en nomme les habitants Χωράμνοι : c'est le zend [zend], le moderne خوارزم.

P. — [cuneiform]
U - v - â - ra - z - m - i - ya
(Bisit. I, 16; I, 18; — NRa. 23.)

S. — [cuneiform]
Va - ra - is - mi - is
(NR. 18.)

[cuneiform]
Va - ras - mi - ya
(Bisit. 13.)

A. — [cuneiform]
Ḥu - va - ri - iz - ma - '
(NR. 12.)

[cuneiform]
Ḥu - va - ri - iz - mu
(Bisit. 6.)

57. Zaranka. — Cette province faisait partie de la quatorzième satrapie d'Hérodote, les Σαράγγαι (III, 93); ou les Ζαράγγαι et Ζαραγγαῖοι d'Arrien (III, 25; VI, 27).

P. — [cuneiform]
Za - rañ - ka
(Bisit. I, 16; — Persép. I, 15; — NRa. 24.)

S. — [cuneiform]
Zir - ra - an - ḳa , (in - kas)
(Bisit. I, 12; — NR. 18.)

A. — [cuneiform]
Za - ra - an - ga - '
(NR. 13.)

58. Açagarta. — Les Σαγάρτιοι d'Hérodote (III, 93), compris dans la quatorzième satrapie.

P. — [cuneiform]
A - ça - ga - r - ta
(Bisit. II, 80; IV, 22; — Persép. I, 16.)

S. — [cuneiform]
As - sa - kar - ti - ya
(Bisit. II, 59; III, 56.)

A. — [cuneiform]
Iś - ka - ar - ta - ai
(Bisit. 95.)

59. Harauvatis. — L'Ἀραχώσια, les Ἀραχωτοί des Grecs.

P. — *Ha - ra - u - va - t - i - s*
(Bisit. I, 17; III, 53, 54, 71, 75; — NRa. 24.)

S. — *Har - ru - (ru) - u - ra - ti - is*
(Bisit. I, 14; III, 24, 25, 31, 34; — NR. 19.)

A. — *A - ru - ḫa - at - ti - '*
(Bisit. 79, 84; — NR. 13.)

60. Thatagus. — Peuples du nord de l'Indus, compris dans la septième satrapie d'Hérodote (III, 91); les Σαττάγυδοι des Grecs.

P. — *Tha - ta - g - u - s*
(Bisit. I, 17; II, 7; Persép. I, 17; — NRa. 24.)

S. — *Śa - at - (ut) - ta - ku - is*
(Bisit. 1, 14; — NR. 18.)

A. — *Śa - at - ta - gu - u , (u)*
(Bisit. 6, 41.)

Śa - at - ta - gu - su
(NR. 13.)

61. Gandara. — Peuples du nord de l'Indus, compris dans la septième satrapie d'Hérodote (III, 91); les Γανδάριοι des Grecs ou encore la Γανδαρῖτις, ou la Γανδαρική; le sanscrit गान्धार, le moderne قندهار.

P. — *Gañ - d - â - ra*
(Bisit. 1, 16; I, 18; — NRa. 24.)

S. —

Gan - da - ra

(NR. 19.)

A. —

Gan - da - ri

(Bisit. 14; — NR. 19.)

62. Paruparanissanna. — Le nom de la Gandarie qui figure dans le texte perse se trouve traduit en scythique et en assyrien par le nom de *Paruparanisus;* c'est le Nisan supérieur, le Παροπάνισος des Grecs. Il ne reste que les deux dernières lettres du nom scythique.

A. —

Pa - ar - a - pa - ra - ni - i - ša - an - na

(Bisit. 6.)

63. Hindus. — Cette province formait à elle seule la vingtième satrapie d'Hérodote, l'Ἰνδία (III, 94); c'est l'Ἴνδος des *Suppliantes* d'Eschyle, le sanscrit सिन्धु, le zend [illegible] ou [illegible], le persan هند.

P. —

H - iñ - d - u - s

(NRa. 25; — I, 17.)

S. —

Ḥi - in - tu - uš

(Bisit. 1, 19, 20.)

A. — (?)

Hi - in - du - u

(NR. 14.)

64. Athurâ. — La neuvième satrapie d'Hérodote (III, 92), l'Ἀτουρία de Strabon (XVI, 52), l'Ἀτευρία de Dion Cassius, l'Ἀσσυρία des Grecs, l'hébreu אַשּׁוּר, le chaldaïque אַתּוּר, l'arabe اثور. Les différentes formes de ce nom sont très-fréquentes dans les textes de Ninive et de Babylone.

P. —

A - th - u - r - â

(Bisit. I, 14; II, 7, 53; — Persép. I, 11; — NRa. 26.)

S. —

As - su - ra

(Bisit. I, 10; II, 2, 41; — NR. 21.)

A. —

As - sur

(Bisit. I. 5 : et tous les textes ninivites.)

Assur

(Bisit. 40; — NR. 15. — Inscript. de Ninive, *passim.*)

Assur

(Briques de Sargon.)

A - sur

(Inscriptions de Ninive.)

A - su - ri

(Inscriptions de Ninive.)

65. Bâbirus. — Ce nom figure à la fois comme nom de ville et comme nom de province; Babylone complétait avec l'Assyrie la neuvième satrapie d'Hérodote (III, 92). C'est la Βαβυλών des Grecs, l'hébreu בָּבֶל (Gen. x, 10), le persan بابل. Ce nom se présente dans les textes unilingues sous des formes très-variées; nous reproduisons ici, d'après les briques de Grotefend, celles qui sont les plus usitées.

P. —

B - â - b - i - r - u - ṣ

(Bisit. I, 14, 80, 81, 83, 91, 78; II, 2, 3, 65; III, 78, 81, 82, 83, 86, 87; IV, 2, 15, 30.)

S. —

Ba - pi - lu

(Bisit. I, 10, 59, 61, 62, 71, 72, 79, 80; II, 1; III, 38, 39, 43, 46, 47, 51, 59; — NRa 21.)

A. — [cuneiform]

Babilu

(Bisit. 31, 32, 33, 36, 39; 85; — NRa. 15. — Briques de Grotefend, n° 12. — Grande inscription de Nabuchodonosor, publiée par Sir H. Rawlinson, W. A. I. pl. 53, col. IV, l. 70; VI, 40; VII, 11, 28, 43; VIII, 44.)

Bab - ilu

(W. A. I. pl. 53, col. IV, l. 28.)

Bab - ilu

(Brique n° 1, inscript. de Ninive et de Babylone, *passim.*)

Ba - bi - ilu

(W. A. I. pl. 53, col. IV, l. 28 et *passim.*)

Ba - bi - i - lu

(Brique n° 9.)

Ba - bi - lu

(Brique n° 17.)

66. Arabâya. — Les Arabes ne figurent pas au nombre des satrapies de Darius dans le récit d'Hérodote, ils sont seulement mentionnés comme alliés (III, 91); les tables de Bisitoun et de Nakch-i-Roustam les rangent cependant au nombre des peuples tributaires. C'est le grec Ἀραβία, l'hébreu עֲרָב (Is. XXI, 13); le moderne عَرَب.

P. — [cuneiform]

A - ra - b - â - ya

(Bisit. I, 15; II, 11; NRa. 27.)

S. — [cuneiform]

Har - ba - ya

(Bisit. I, 11; NR. 21.)

A. —

A - ra - bi

(Bisit. 5; NR. 15.)

A - ri - bi

(Botta, pl. 145, n° 2, l. 3; — Inscript. de Ninive, *passim.*)

67. Armina, Ararti. — Cette province était comprise dans la treizième satrapie d'Hérodote (III, 93); c'est le grec Ἀρμενία et Ἀρμένιοι, le chaldaïque הַרְמֵינִי, l'hébreu אֲרָרָט (Gen. viii, 4), l'arabe أَرْمَن et أرمينية. Les inscriptions unilingues qui reproduisent ce nom ont mieux conservé son articulation sémitique que les textes achéménides.

P. —

A - r - m - i - na

(Bisit. I, 15; II, 7, 20, 30, 32, 50, 52, 59, 63; III, 77; IV, 29; V, 22; — Persép. I, 18; — Mia. 25, 28.)

S. —

Har - mi - nu - ya

(Bisit. I, 12; II, 22; III, 36, 38; — NR. 23.)

A. —

U - ra - as - ṭa (ṭu)

(Bisit. 49, 53, 94; — NR. 16.)

Ur - ar - ṭi

(Sargon, les Fastes, lig. 76, 78, 113.)

Ar - ra - ar - ṭi

(Inscript. de Sardanapale, W. A. I. pl. 18, lig. 61.)

Un Arménien.

U - ra - ar - ṭa - ai

(Inscriptions de Khorsabad, *passim.*)

Ur - ar - ṭa - ai

(Botta, pl. 146, n° 4, l. 3.)

68. Katapatuka. — Cette province paraît avoir compris, sous les Achéménides, toute l'Asie Mineure au nord du Taurus; c'est la Καππαδοκία des Grecs.

P. — *Ka - ta - pa - t - u - ka*

(Bisit. I, 15; — Persép. I, 12; — NRa. 28.)

S. — *Ḳa - at - ba - du - kas*

(Bisit. 1, 12.)

Ḳa - ut - bar - ḳa

(NR. 22.)

A. — *Ka - at - pa - tuk - ka*

(Bisit. 6; — NR. 16.)

69. Çkudra. — La Thrace?

P. — *Ç - k - u - d - ra*

(NRa. 29.)

S. — *Is - ku - ud - ra*

(NR. 24.

A. — *Is - ku - du - ru*

(NR. 17.)

70. Çparda. — La Phrygie? ou peut-être l'antique סְפָרַד (Obad. 20), que les Juifs modernes ont prise pour l'Espagne.

P. — *Ç - pa - r - da*

(Bisit. I, 15; — Persép. I, 12; — NRa. 28.)

S. —
Is - bar - da
(Bisit. 22.)

A. —
Śa - par - du - (du)
(Bisit. 5; NR. 16.)

71. Yauna. — Cette province faisait partie de la première satrapie d'Hérodote (III, 90); c'est le nom qui servait aux Orientaux pour désigner les Grecs; c'est l'hébreu יָוָן (Dan. VIII, 21).

P. —
Ya - u - n - â
(Bisit. I, 15; — Persép. I, 11; — NRa. 28, 29.)

S. —
(I) Ya - u - na
(Bisit. I, 112; — NR. 23, 24.)

A. —
Ya - (a) - va - na
(Bisit. 5; — NR. 16, 18.)

72. Çakâ. — Ces peuples étaient compris dans la quinzième satrapie d'Hérodote, les Σκύθαι (III, 93); les Σάκοι de Strabon (XII, 50); la Σκύθη d'Eschyle; le moderne سكستان. Le nom assyrien paraît être la traduction de l'appellation touranienne.

P. —
Ça - k - â
(Bisit. 1, 16; II, 8; V, 21; I, 18; — NRa. 25, 28.)

S. —
Sa - aḳ - ḳa
(Bisit. 14; — NR. 20, 23.)

A. —

Nam - mi - ri

(Bisit. 6.)

Nam - mir - ri

(NR. 14, 17.)

73. Humarga, Çaka Humarga. — Probablement les Σκύθαι Ἀμύργιοι d'Hérodote (VII, 94).

P. —

H - u - ma - r - g - â

(NRa. 25.)

S. —

U - mu - ur - ḳa

(NR. 20.)

A. —

U - mu - ur - ga -

(NR. 14.)

74. Mudrâyà. — L'Égypte. Ce pays formait la sixième satrapie d'Hérodote (III, 91); c'est le grec Αἴγυπτος ou plutôt Μεστραία, l'hébreu מִצְרַיִם, l'arabe مصر. Ce nom se retrouve fréquemment dans les inscriptions unilingues avec un léger changement dans la vocalisation.

P. —

M - u - d - r - â - y - a

(Bisit. I, 15, 32, 33; II, 7; — NRa. 27; I. 11.)

S. —

Mu - iṣ - ṣa - ri - ya

(Bisit. II, 21.)

Mu - sir - ra - ya

(NR. 21, 22.)

A. —

Mi - ṣir

(Bisit. 5, 13, 24; — NR. 16.)

Mu - ṣu - ri

(Inscriptions de Ninive, *passim.*)

75. Kusiya. — Le pays de Cousch, l'Éthiopie, le כוש de la Bible (Ps. 68, 32), les Κοσσαῖοι ou Κουσσαῖοι des Grecs. Ce nom se trouve dans les inscriptions de Ninive.

P. — *K - u - s - i - y - â*

(NRa. 30.)

S. *Ku - si - ya*

(NR. 25.)

A. — *Ku - u - śu (śi)*

(NR. 19; — Inscriptions de Ninive, *passim.*)

76. Putiyâ. — Peuplade du nord de l'Afrique, les פֻּתִי de la Bible (I Chr. ii, 53).

P. — *P - u - t - i - y - â*

(NR a. 29.)

S. — *Pu - ti - ya*

(NR. 23.)

A. — *Bu - u - ṭa*

(NR. 19.)

77. Matchiyâ. — Peuplade du nord de l'Afrique, les Μαξύες d'Hérodote (IV, 141); les *Machouach* des hiéroglyphes égyptiens.

P. — *Ma - tch - i - y - â*

(NRa. 30, dét. 1.)

S. — *Maṣ - si - ya* (NR. dét. 2.)

A. — *Maṣ - ṣu - u* (NR. 25.)

Maṣ - ai (NR. dét. 3.)

78. Karka. — Cette contrée ne peut être assimilée au grec Χαλκίς, comme quelques commentateurs l'ont pensé; j'inclinerais plutôt à y voir le Καρχηδών des Grecs et par conséquent « Carthage, » comme M. Oppert l'a indiqué (*Expédition scient. en Mésopotamie*, II, p. 176).

P. — *Ka - r - k - â* (NRa. 30.)

S. — *Kar - ḳa* (NR. 25.)

A. — *Kar - ka* (NR. 19.)

Noms propres de villes.

79. Hagamatâna. — Le mot perse qui désigne cette localité figure deux fois à Bisitoun, et, par un caprice du temps, il est deux fois altéré; les deux autres textes nous donnent la certitude qu'il s'agit de l'Ἀγβάτανα ou Ἐκβάτανα des Grecs, l'hébreu אחמתא, le moderne همدان.

P. — *Ha - ga - ma - t - â - na* (Bisit. II, 76, 77.)

S. — [cuneiform]
Ak - ma - da - na
(Bisit. II, 56, 57.)

A. — [cuneiform]
A - ga - ma - ta - nu
(Bisit. 60.)

80. Ragâ. — Ville de la Médie où l'insurgé Phraortès fut fait prisonnier par Darius; le Ῥαγαῦ ou Ῥάγα des Grecs.

P. — [cuneiform]
Ra - g - â
(Bisit. II, 72; III, 2.)

S. — [cuneiform]
Raḳ - ḳa - an
(Bisit. II, 54, 72; III, 8.)

A. — [cuneiform]
Ra - ga - '
(Bisit. 59.)

81. Zazâna. — Ville de la Babylonie sur l'Euphrate, où Darius défit l'imposteur Nidintabel.

P. — [cuneiform]
Za - z - â - na
(Bisit. II, 91.)

S. — [cuneiform]
Za - iz - za - an
(Bisit. I, 72.)

A. — [cuneiform]
Za - za - an - nu
(Bisit. 36.)

82. Zuza. — Ville d'Arménie, dont le nom n'a pas été conservé dans le texte perse.

P. —

S. — *Zu - iz - za*
(Bisit. II, 25.)

A. — *Zu - u - zu*
(Bisit. 49.)

83. Marus. — Ville de Médie, dont le nom n'a pas été conservé dans le texte perse.

P. —

S. — *Ma - ru - is*
(Bisit. II, 16.)

A. — *Ma - ru -*
(Bisit. 45.)

84. Kundurus. — Ville de Médie, où l'insurgé Phraortès a été battu par Darius.

P. — *K - uñ - du - r - u - s*
(Bisit. II, 65.)

S. — *Ku - un - tar - ru - us*
(Bisit. II, 50.)

A. — *Ku - un - du - ur*
(Bisit. 57.)

85. Kuganakâ. — Ville perse, où l'insurgé Martiya avait excité une révolte contre Darius.

P. — [cuneiform]
K - u - ga - na - k - â
(Bisit. II, 9.)

S. — [cuneiform]
Ku - uk - kan - na - ḳa - an

A. — [cuneiform]
Ku - gu - na - ak - ka
(Bisit. 41.)

86. Çiktauvatis. — Ville du pays de Nisée en Médie, où Darius a tué le mage Gaumatès.

P. — [cuneiform]
Ç - i - k - tha - u va - t - i - s
(Bisit. 58.)

S. — [cuneiform]
Si - ik - tu - uk - va - ti - is
(Bisit. I, 43.)

A. — [cuneiform]
Sik - tu - va - at - ti - '
(Bisit. 23.)

87. Arbaira. — Les Perses disent *Arbaira*, à cause de l'absence de la liquide *l* dans le dialecte iranien : c'est le grec Ἄρϐηλα, le persan اربل. Les inscriptions unilingues donnent souvent la forme idéographique de ce nom, que nous croyons devoir mentionner ici.

P. — [cuneiform]
A - r - ba - i - r - â
(Bisit. II, 90.)

S. — *Har - bi - ra*

(Bisit. II, 66.)

A. — *Ar - ba - ' - il*

(Bisit. 63.)

Arba - ilu

(Assarhaddon, W. A. I. pl. 8, col. IV, lig. 49; Inscriptions de Ninive, *passim*.)

Nom de montagne.

88. Arakadris. — Cette montagne est située auprès de Pasargade.

P. — *A - ra - ka - d - r - i - s*

(Bisit. I, 37.)

S. — *A - rak - ḳa - tar - ri - is*

(Bisit. I, 27.)

A. — *A - ra - ka - ad - ri - '*

(Bisit. 15.)

Noms de fleuves.

89. Ufrâtus. — L'Εὐφράτης des Grecs, et פְּרָת de la Bible (Gen. XV, 18); le moderne فرات. Ce nom se trouve fréquemment dans les textes de Babylone et de Ninive, nous en indiquerons les formes les plus fréquentes.

P. — *U - f - r - â - t - u - s*

(Bisit. 92.)

S. —

U - ip - ra - da

(Bisit. I, 72.)

A. —

Purati

(Bisit. 36. — Ninive. Tigl. Pileser, col. IV, W. A. I. pl. 17, lig. 32. — Babyl. Nabuch. Insc. du Canal, lig. 17.)

Purat

(Belochus, W. A. I, pl. 35, n° 1, lig. 11.)

Pu - rat - ti

(Botta, pl. 151, n° 11, lig. 8. Inscript. de Ninive, *passim*.)

90. Tigrâ. — Le grec Τίγρις, l'hébreu חִדֶּקֶל (Gen. II, 14), l'arabe دجلت. Ce nom se trouve, comme le précédent, très-fréquemment dans les textes unilingues.

P. —

T - i - g - r - â

(Bisit. I, 85, 88; V, 23.)

S. —

Ti - ig - ra

(Bisit. I, 66, 69.)

A. —

Diglat

(Bisit. 34, 35. — Botta, pl. 145, 1, l. 6. — Layard, pl. 17, l. 5. Inscript. de Ninive, *passim*.)

Di - ig - lat

(Bisit. I. 35.)

Mots perses transcrits en scythique et en assyrien.

Nous pouvons ajouter à ces noms trois mots perses transcrits et

non traduits dans les textes scythique et assyrien, probablement à cause de leur signification technique.

91. Viçadahyu. — C'est le nom d'une « porte » bâtie par Xerxès, et mentionnée dans une des inscriptions de Persépolis.

P. —
V - i - ça - da - h - y - u (*m*)
(D. l. 12.)

S. —
Vi - is - sa - da - a - ḫu - is
(D. l. 12.)

A. —
U - ' - iś - śa - da - a - ' - i
(D. l. 11.)

92. Apadâna. — C'est le nom d'un « temple » construit par Darius à Suse et restauré par Artaxerxès.

P. —
A - pa - d - â - na
(S. l. 3, 4.)

S. —
Ḥa - ba - da - na
(Suse, l. 4.)

A. —
Ap - pa - da - an
(Suse.)

93. Dipi. — « La table, l'inscription. » Il est probable ici que c'est l'expression assyrienne qui a été acceptée par les Perses et les Scythes dans leurs rédactions.

P. —
D - i - p - i - m
(Bisit. IV, 42, 47, 48, 70, 73, 77; K. 12, 24.)

S. — [cuneiform]
Dip - pi
(Bisit. III, 66, 67, 70, 84, 85, 88; — L. 3, 8.)

A. — [cuneiform]
Dip - bi
(Bisit. lig. 102.)

B. — Noms propres conservés dans le texte scythique.

Nous avons dit que le texte scythique contient encore un certain nombre de noms et de mots transcrits dans cette langue plus ou moins connue, et qui peuvent servir à établir les valeurs des signes de l'écriture anarienne et l'identité du système graphique; aussi nous les reproduisons ici, bien qu'ils n'aient pas été conservés dans le texte assyrien.

Noms propres d'hommes.

94. Arsâma. — Grand-père de Darius, l'Ἀρσάμης des Grecs (Hérodote, VII, 68).

P. — [cuneiform]
A - r - s - â - ma
(Bisit. I, lig. 4; A. 6; P. 26.)

S. — [cuneiform]
Ir - sa - am - ma
(Bisit. I, lig. 2.)

[cuneiform]
Ir - sa - ma
(Bisit. I, lig. 3.)

95. Takhmaçpâda. — Général de Darius.

P. — [cuneiform]
Ta - kh - ma - ç - p - â - da
(Bisit. II, 82, 85.)

S. — *Taḫ - mas - ba - da*
(Bisit. II, 61, 63.)

96. Vindafrâ, général mède. — Vindafranâ, conjuré et compagnon de Darius, l'Ἰνταφέρνης d'Hérodote (III, 70). — Les noms de ces deux personnages, différents dans le texte arien, sont rendus par le même nom dans le texte scythique.

P. — *V - iñ - da - f - r - â*
(Bisit. III, 83, 85, 87.)

V - iñ - da - f - ra - n - â
(Bisit. IV, 83.)

S. — *Vi - in - da - bar - na*
(Bisit. III, 90.)

97. Bagabukhsa. — Mégabyse, le Μεγάβυζος d'Hérodote (III, 70). Ce conjuré est dit fils de Zopyre par Hérodote, et fils de Dadyès par les inscriptions.

P. — *Ba - ga - b - u - kh - sa*
(Bisit. IV, 85.)

S. — *Ba - ḳa - bu - uk - sa*
(Bisit. III, 91.)

98. Bagâbigna. — Mégabignes, le père du conjuré Hydarnès.

P. — *Ba - g - â - b - i - g - na*
(Bisit. IV, lig. 84.)

S. —
Ba - ḳa - pi - ik - na
(Bisit. III, lig. 91.)

99. Marduniya. — Mardonius, le Μαρδόνιος des Grecs, le père du conjuré Gobryas.

P. —
Ma - r - d - u - n - i - ya
(Bisit. IV, 84.)

S. —
Mar - du - nu - ya
(Bisit. III, 91.)

100. Upadarma. — Susien, père d'Atrinès.

P. —
U - pa - da - r - ma
(Bisit. I, 74.)

S. —
Uk - ba - tar - ra - an - ma
(Bisit. I, 56.)

101. Haldita. — Arménien, père de l'insurgé Arachus.

P. —
Ha - l - d - i - ta
(Bisit. III, 78.)

S. —
Hal - di - da
(Bisit. III, 36.)

102. Çakunka. — Le Scythe insurgé vaincu par Darius.

P. —
Ça - k - uñ - ka
(Bisit. V, 28; — dét. K. 1.)

S. —
Is - ku - in - ḳa
(Bisit. dét. K.)

Noms de pays.

103. Maka. — La Mécie, peuplade des Ichthyophages, les Μακαί de Ptolémée?

P. —
Ma - ka
(Bisit. I, 17.)

S. —
Ma - aḳ - ḳa
(Bisit. I, 14.)

104. Varkâna. — L'Hyrcanie.

P. —
Va - r - k - â - na
(Bisit. II, 93.)

S. —
Vi - ir - ḳa - nu - ya
(Bisit. II, 68.)

105. Autiyâra. — Province d'Arménie.

P. —
A - u - t - i - y - â - ra
(Bisit. II, 58.)

S. —
Ḥa - u - ti - ya - ru - us
(Bisit. II, 45.)

106. Dubâla. — Province de la Babylonie.

P. —
D - u - b - â - la
(Bisit. III, 78.)

S. —

Du - ba - . . . .

(Bisit. III, 37.)

107. Gandutava. — District de l'Arachosie.

P. —

Gañ - d - a - ta - va

(Bisit. III, 65.)

S. —

Kan - du - va

(Bisit. III, 28.)

108. Issitu. — Canton d'Assyrie. Ce nom manque en perse et en assyrien.

P. —

. . . .

S. —

Iṣ - ṣi - tu

(Bisit. col. II, lig. 41.)

109. Yutiyâ. — Province perse dépendant de la Karamanie, les Οὔτιοι d'Hérodote (III, 93).

P. —

Y - u - t - y - â

(Bisit. III, 23.)

S. —

Ya - u - ti - ya - is

(Bisit. III, 1.)

Noms de villes.

110. Patigrabanâ. — Ville parthe, le Patigran d'Ammien Marcellin (XVIII, 6, 39).

P. —

Pa - t - i - g - ra - ba - n - â

(Bisit. III, 4.)

S. — *Bat - ti - ik - ra - ba - na*
(Bisit. II, 75.)

111. Rakâ. — Ville perse dont le nom s'écrit, dans le texte scythique, comme celui de Raga en Médie (*Supra*, n° 80).

P. — *Ra - kh - â*
(Bisit. III, 34.)

S. — *Raḳ - ḳa - an*
(Bisit. III, 8.)

112. Viçpâusatis. — Ville parthe.

P. — *V - i - ç - p - â - u - sa - t - i - s*
(Bisit. II, 94.)

S. — *Vi - is - ba - u - za - ti - is*
(Bisit. II, 70.)

113. Târavâ. — Ville perse du district de Yutia.

P. — *T - â - ra - v - â*
(Bisit. III, 22.)

S. — *Tar - ra - u - va*
(Bisit. III, 1.)

114. Tigra. — Un fort en Arménie dont le nom s'écrit dans le texte scythique comme celui de l'un des deux grands fleuves de la Mésopotamie (*Supra*, n° 90).

P. — *T - i - g - ra*
(Bisit. II, 39.)

S. —
Ti - ik - ra
(Bisit. II, 29.)

115. Uhyâma. — Forteresse d'Arménie.

P. —
U - . . . - â - ma
(Bisit. II, 44.)

S. —
U - i - ya - ma
(Bisit. II, 33.)

116. Arsâdâ. — Fort d'Arachosie.

P. —
A - r - s - â - d - â
(Bisit. III, 71.)

S. —
Ir - sa - da
(Bisit. III, 30.)

117. Kâpisakânis. — Fort d'Arachosie.

P. —
k - â - p - i - sa - k - â - n - i - s
(Bisit. III, 59.)

S. —
ḳa - ap - pi - is - sa - ḳa - nu - is
(Bisit. III, 24.)

118. Paraga. — Le mont Paraga en Perse.

P. —
Pa - ra - ga
(Bisit. III, 44.)

S. — [cunéiforme]
Bar - ra - ḳa
(Bisit. III, 14.)

Noms des mois perses.

Neuf noms de mois perses sont transcrits en médo-scythique; ils étaient traduits par des monogrammes assyriens dont nous avons essayé de donner la signification; cinq seulement sont conservés à Bisitoun, nous les avons marqués d'un *, les autres sont fournis par les inscriptions ninivites.

119. Bâgayâdis. — Mars-avril, ass. [cunéiforme], « le mois du commencement, » le *Nisan* des Juifs.

P. — [cunéiforme]
B - â - ga - y - â - d - i - s
(Bisit. I, 55.)

S. — [cunéiforme]
Ba - gi - ya - ti - is
(Bisit. I, 41.)

120. Thuravâhara. — Avril-mai, ass. [cunéiforme]*, « le mois du taureau. »

P. — [cunéiforme]
Th - u - ra - v - â - ha - ra
(Bisit. II, 36, 41, 61; III, 39.)

S. — [cunéiforme]
Ṣu - ir - va - ir
(Bisit. II, 27, 31.)

121. Thaigartchis. — Mai-juin, ass. [cunéiforme]*, « le mois de la brique. »

P. — [cunéiforme]
Th - â - i - ga - r - tch - i - s
(Bisit. II, 46.)

S. — [cunéiforme]
Śa - a - kar - ri - ṣi - is
(Bisit. II, 35.)

122. ADUKANNA. — Juin-juillet (?) ass. , « le mois de la main. »

P. —

. . . .

S. —

Ha - du - kan - na - is

(Bisit. II, 53.)

123. GARMAPADA. — Juillet-août, ass. , « le mois du feu. »

P. —

Ga r - ma - pa - da

(Bisit. I, 42 ; III, 7, 46.)

S. —

Kar - ma - bad - das

(Bisit. I, 31 ; II, 76 ; III, 7, 16.)

124. ATHRIYADIYA. — Novembre-décembre, ass. *, « le mois des nuages. »

P. —

A - thr- i - y - â - d - i - ya

(Bisit. I, 89 ; III, 18.)

S. —

Ha - is - si - ya - ti - ya - is

(Bisit. I, 70 ; II, 84.)

125. ANAMAKA. — Décembre-janvier, ass. *, « le mois de la pluie. »

P. —

A - n - â - ma - ka

(Bisit. I, 96 ; II, 46, 56 ; III, 6?.)

S. —

Ha na - ma - ak - kas

(Bisit. I, 75 ; II, 19, 43 ; III, ..)

126. Varkazana. — Janvier-février, ass. [cuneiform], « le mois de la mesure. »

P. —

. . . .

S. — [cuneiform]
Var - ka - za - na - is
(Bisit. 43.)

127. Viyakhna. — Février-mars, ass. [cuneiform]*, « le mois de la fin. »

P. — [cuneiform]
V - i - ya - kh - na
(Bisit. I, 37; III, 67.)

S. — [cuneiform]
Vi - ya - kan - na - is
(Bisit. I, 27; III, 29.)

Mots perses transcrits dans le texte scythique.

128. Siyâtis. — « Le Pouvoir. »

P. — [cuneiform]
S - i - y - â - t - i - s
A 23; — O. 5; — NR a. 4; — NR b. 2; — D. 3; — L. 4; — A. 5; — C. 3; — F. 6; — K, 5; — P. 5.)

S. — [cuneiform]
Si - ya - ti - is
(O. 6, — NR. 3.)

129. Dâta. — « La loi. »

P. — [cuneiform]
D - â - ta
(NR a. 21.)

S. — [cuneiform]
Da - ta - am
(NR. 16.)

130. Framatar. — « Empereur. »

P. —

F - ra - m - â - ta - ra - m

(O. 11; — D. 5; — E. 8; — A. 11; — C. 5; — F. 11; — K. 9; — MR a. 7; — P. 10.)

S. —

Par - ra - ma - da - ra - am

(D. 3; — K. 8.)

131. Khsathrapâva. — « Satrape, » le grec σατράπης.

P. —

Kh - sa -thra- p - â - vâ - nâ

(Bisit. III, 14, 55.)

S. —

Sa - ak - sa - ba - va - na

(Bisit. II, 80.)

132. Nyâka. — « Grand-père. »

P. —

N - y - â - ka

(Suse, 4.)

S. —

Nu - ya - aḳ - ḳa

(Suse, 3.)

133. Apanyâka. — « Ancètre éloigné, » quatrième ascendant.

P. —

A - pa - n - ya - ka

(Suse, 3.)

S. —

Ab - ba - nu - ya - aḳ - ḳa

(Suse, 4.)

134. Dahyâus. — « Pays. »

P. —

Da - h - y - â - u - s

(Bisit. I, 59; II, 28, 53, 59, 72; — B. 2; — K. 3; — NR a. 10.)

S. —

Da - a - ya - u - is

(Bisit. I, 1; II, 20, 77, 78; III, 68; — B. 3; — K. 3; — NR. 8.)

135. Paruzana. — Littéralement « multilingue. »

P. —

Pa - r - u - za - na

(O. 15; — E. 15; — C. 7; — K. 12; — D. 8; — E. 11; — A. 15.)

S. —

Ba - ru - za - na - am

(F. 16.)

Bar - ru - za - na - na - am

(Petites inscriptions détachées.)

136. Viçpazana. — Littéralement « omnilingue. »

P. —

V - i - ç - pa - za - na

(NR a. 10.)

S. —

Vi - is - ba - za - na

(NR 8.)

137. Takabara. — « Aux cheveux tressés (?). » Épithète des Grecs.

P. —

Ta - ka - ba - ra

(NR a. 29.)

S. —

Da - ka - bar - ra

(NR. 24.)

138. Tigrakhuda. — Épithète des Scythes. M. Oppert a rapproché ce mot de la forme sanscrite *tigrakôvidah*, qui pourrait signifier « habile à tirer de l'arc » si le mot *tigra* existait avec cette signification dans la langue brahmanique (*Expéd. scientif. en Mésopotamie*, II, p. 174).

P. — [cuneiform]
T - i - g - ra - kh - u - da
(NR a. 26.)

S. — [cuneiform]
Ti - ik - ra - ḳa - u - da
(NR. 20.)

139. Arika. — Littéralement « le méchant. » L'assyrien traduit le perse *arika* par *bîsi* « mauvais. »

P. — [cuneiform]
A - r - i - ka
(Bisit. I, 22, 23; IV, 63.)

S. — [cuneiform] [[cuneiform]]
Ḥa - ri - ik - ḳa (ku)
(Bisit. II, 13, 53; III, 79.)

140. Ahyâyâ bumiyâ. — Littéralement « de cette terre, » expression perse, transcrite comme un titre dans le texte scythique.

P. — [cuneiform]
A - h - y - â - y - â b - u - m - i y - â
(Suse.)

S. — [cuneiform]
A - ya - a - e bu - mi - ya
(Suse.)

141. Patiyâvahaiy. — Littéralement « j'invoquai, » expression perse transcrite une seule fois dans le texte scythique; l'assyrien correspondant *uṣṣalla* est la 1re pers. aor. iphtaal de la racine צלא « invoquer, prier. »

P. — [cuneiform]
Pa - t i - y - â - va ha - i - y
(Bisit. I, 55.)

S. — [cuneiform]
Bat - ti - ya - h - ya - a
(Bisit. I, 40.)

142. Yanaiya. — La signification de cette expression n'a pu être indiquée par aucun texte.

P. — [cuneiform]
Ya - na - i - ya
(K. 22.)

S. — [cuneiform]
Ya - na - a
(K. 22.)

143. Ardaçtâna. — Terme d'architecture indéterminé.

P. — [cuneiform]
A - r - da - ç - t - â - na
(L.)

S. — [cuneiform]
Ar - da - is - da - na
(L.)

144. Çtâna. — Littéralement « lieu distingué. »

P. — [cuneiform]
Ç - t - â - na
(K. 20.)

S. — [cuneiform]
Is - da - na
(K. 20.)

145. Tatcharam. — « Palais. » Le texte assyrien a donné la signification de ce mot d'une manière certaine en le traduisant par *bit* (בית), « la demeure. »

P. — [cuneiform]
Ta - tcha - ra
(B. 6.)

S. — [cuneiform]
Da - ḫa - a - ra - am
(II, 6.)

146. Athangina. — Terme architectonique, traduit en assyrien par le mot *galala* « marbre (?). »

P. — [cuneiform]
A - thañ - g - i - na
(Persép. Inscription des fenêtres, L.)

S. — [cuneiform]
Aṣṣak (?) - *in* - *na*
(Persép. Inscript. des fenêtres, L.)

C. — Noms propres des inscriptions de Babylone et de Ninive.

Les inscriptions de Babylone et de Ninive[1] présentent une foule de noms propres qu'on peut distinguer au premier abord, parce qu'ils sont précédés des signes idéographiques dont nous connaissons déjà la signification, et qui désignent, dans ces inscriptions comme dans celles de la Perse, un homme, une ville, un pays. Les rois d'Assyrie, si prodigues de leur écriture, se plaisaient à énumérer les peuples qu'ils avaient soumis, les rois qu'ils avaient vaincus. Cependant nous ne recueillerons pas tous ces noms. Nous ne pouvons, en effet, prendre à l'appui de nos déchiffrements que ceux dont la lecture nous sera

[1] Nous continuerons d'indiquer, d'après des précédents déjà passés dans l'usage, par le nom de *Botta* le recueil d'inscriptions qui accompagne le grand ouvrage de M. Botta, intitulé : *Monument de Ninive, découvert et décrit par P. E. Botta*, Paris, 1849. — Nous indiquerons par le nom de *Layard* le recueil d'inscriptions que M. Layard a publié sous ce titre : *Inscriptions in the cuneiform character from assyrian monuments, discovered by A. H. Layard*, London, 1851. — Enfin nous indiquerons par les lettres W. A. I. (*Western Asia inscriptions*) le recueil publié par MM. Rawlinson et Norris, sous ce titre : *The cuneiform inscriptions of western Asia.* En dehors de ces grands recueils, les inscriptions auxquelles nous pourrions renvoyer n'ont pas besoin d'une désignation générale.

garantie par une transcription étrangère; et encore parmi ces noms nous ne pouvons nous attacher qu'à ceux qui sont écrits phonétiquement.

La lecture des autres noms sera sans doute, comme la lecture des textes, la conséquence de nos déchiffrements; mais pour le moment nous devons nous restreindre aux noms dont la connaissance est nécessaire, soit pour confirmer les valeurs qui nous sont données par les noms des inscriptions trilingues, soit pour achever de faire connaître les articulations que le système phonétique de l'écriture arienne ne pouvait nous révéler.

Noms de divinités.

Les noms des divinités assyriennes sont en général exprimés par des idéogrammes. Cependant nous devons en citer ici quelques-uns sous leur forme phonétique, parce qu'ils se retrouvent dans d'autres noms propres que nous connaissons déjà ou que nous devrons citer par la suite.

147. Baal, Bel, Bel-Dagan. — Le Baal des Philistins, l'hébreu בַּעַל, le Βαάλ des Septante (I, Sam. vi, 25), le Βῆλος des Grecs. En Assyrie, le nom de *Bel* semble s'appliquer à tous les dieux, mais particulièrement à *Bel-Dagan*, le דָּגוֹן de la Bible (I, Sam. v, 4).

Ba ' - al . Bi - i - lu . Bi - lu Bel

Bel - Dagan . Bel-Dagan . Da - gan

(*Passim.*)

148. Istar. — L'Ἀστάρτη des Grecs, l'hébreu עַשְׁתֹּרֶת, l'Ἀσταρειῶν des Septante, divinité des Sidoniens (II, Rois, xxiii, 13) et des Phi-

listins (I, Sam. XXXI, 10). En Assyrie, le nom d'Istar semble s'appliquer à toutes les déesses.

Is *tar*

(Sargon, Taureaux. Botta, pl. 43, l. 97.)

Is - *ta* - *ri*

(*Passim.*)

149. NEBO. — La grande divinité des Chaldéens, l'hébreu נבו, le Ναβώ des Septante (Is. XLVI, 1).

Na - *bi* *ur*

(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 65, col. I, l. 1; — Sargon, Botta, pl. 1, l. 5.)

Na - *bu* - *u*

(Tablette du Musée Britannique, K. 197, publiée par M. J. Oppert, *E. M.* t. II, p. 258.)

Noms d'hommes.

150. OMRI. — Roi d'Israël, l'hébreu עָמְרִי, l'Ἀμβρί des Septante (I, Rois, XVI, 16, 24), l'Ἀμαρῖνος de Josèphe.

Ḫu - *um* - *ri*

(Salmanassar III. Layard, pl. 98, n° 2. — W. A. I. pl. 35, l. 12.)

151. ACHAB[1]. — Roi d'Israël, l'hébreu אַחְאָב, l'Ἀχαάβ des Septante (I, Rois, XVI, 28).

A - *ḫa* - *ab* - *bu*

(Stèle inédite de Salmanassar III, au M. B.[2])

[1] Je dois la connaissance de ce nom, d'une très-grande importance pour fixer la chronologie assyrienne, à une communication de M. Oppert, qui me l'a transmis le 6 octobre 1865, le jour même où il venait de le lire sur la stèle du Musée Britannique.

[2] M. B. c'est-à-dire au Musée Britannique.

152. Jéhu. — Roi d'Israël, l'hébreu יֵהוּא, l'Ἰού des Septante (II, Rois, ix, 10), l'Ἰηοῦ Alex.; l'Ἰηοῦς de Josèphe.

Ya - u - a

(Salmanassar III. Layard, pl. 98, n° 2.)

153. Ménahem. — Roi d'Israël, l'hébreu מְנַחֵם, le Μαναήμ des Septante (II, Rois, xv, 17).

Mi - ni - ḫi - im - mi

(Tiglat-Pileser, IV. Layard, pl. 50, l. 10.)

154. Achaz. — Roi de Juda, l'hébreu אָחָז, le Ἀχάζ des Septante (II, Rois, xvi, 1).

Ya - u - ḫa - zi

(Stèle inédite de Tiglat-Pileser, IV, au M. B.)

155. Ézéchias. — Roi de Juda, l'hébreu חִזְקִיָּהוּ, l'Ἐζεκίας des Septante (II, Rois, xviii, 1).

Ḫa - za - ḳi - a - u

(Sennachérib. W. A. I. pl. 39, col. III, l. 11, 29; col. II, l. 71, pl. 43, l. 15.)

156. Manassé. — Roi de Juda, l'hébreu מְנַשֶּׁה, le Μανασσῆς des Septante (II, Rois, xxi, 1).

Mi - na - śi - e

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 48, n° 1, l. 2.)

157. Hazaël. — Roi de Damas, l'hébreu חֲזָאֵל, le Ἀζαήλ des Septante (II, Rois, xix, 15).

Ḫa - za - ' - ilu

(Salmanassar III, 18e camp. Layard, pl. 92, l. 97, 103.)

158. Lulia. — Roi de Sidon, l'Ἐλυλαῖος de Ménandre (Josèphe, IX, xiv), d'après l'identification de Sir Henri Rawlinson (*Outline of assyr. history*, p. 20).

Lu - li - i

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 35.)

159. Tubal. — Roi de Sidon, l'Ethbaal de la Bible, l'hébreu אֶתְבַּעַל, l'Ἰεθεβαάλ des Septante (I, Rois, xvi, 71), l'Ἰθόβαλος de Josèphe.

Tu - ba - ' - lu

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 48.)

160. Hanon. — Roi de Gaza, le même nom que le Hanon, roi des Ammonites, l'hébreu חָנוּן, le Ἀννών des Septante (II, Sam. x, 1).

Ḫa - nu - nu

(Sargon, les Fastes, l. 25, 26.)

161. Bélésis. — Homonyme du roi de Chaldée, le Βέλεσις des Grecs.

Ba - la - zu

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. II, l. 52.)

162. Séleucus. — Roi de Syrie, le Σέλευκος des Grecs.

Śi - lu - ku

(Tablette de Warka. Oppert, *E. M.* t. II, p. 357.)

163. Antiochus. — Roi de Syrie, l'Ἀντίοχος des Grecs.

An - ti - ' - i - ku - śu

(Tablette de Warka. Oppert, *E. M.* t. II, p. 357.)

164. Démétrius. — Roi de Syrie, le Δημήτριος des Grecs.

Di - mit - ri - śu

(Tablette de Warka, Oppert, *E. M.* t. II, p. 357.)

165. Pharaon. — Titre des rois d'Égypte, le *Peraa* des hiéroglyphes, l'hébreu פַּרְעֹה (Gen. xii, 15), le Φαράων des Grecs.

Pi - ir - ' - u

(Sargon, les Fastes, l. 27.)

166. Sébéchus. — Roi d'Égypte, le *Šabaka* des hiéroglyphes, l'hébreu סוֹא (II, Rois, xvii, 4), le Σαβάκως ou le Σεβήχως des Grecs.

Śab - ' - i

(Sargon, les Fastes, l. 25, 26.)

167. Nichou. — Roi d'Égypte, le *Nekau* des hiéroglyphes, l'hébreu נְכוֹ ou נְכֹה, le Νεχαώ des Septante (II, Rois, xxiii, 29; II, Chr. xxxv, 20).

Ni - ku - u

(Prisme inédit de Sardanapale VI, col. I, au M. B.)

168. Taraka. — Roi d'Éthiopie, l'hébreu תִּרְהָקָה, le Θαράκα des Septante (Is. xxxvii, 9; II, Rois, xix, 9).

Tar - ku - u

(Prisme inédit de Sardanapale VI, au M. B.

169. Gygès. — Roi de Lydie, le Γύγης des Grecs (Hérodote, I).

Gu - gu

(Tablette inédite du M. B.)

170. Égisthe. — Roi d'Idalium, dans l'île de Chypre, l'Αἴγισθος des Grecs.

E - ki - is - tu

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 48, n° . l. 8.)

171. Pythagoras. — Roi de Citium, dans l'île de Chypre, le Πυθαγόρας des Grecs.

Pi - ṭa - a - gu - ra

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 48, n° 1, l. 9.)

Noms de pays.

172. Kasku, la Colchide? — Probablement les Κόλχοι des Grecs (Hérod. III, 97).

Kaś - ku

(Sargon. Botta, pl. 6, l. 9.)

Ka - as - ku

(Sargon. Botta, pl. 6, l. 36.)

173. Illipi. — L'Albanie du Caucase, les Ἀλβανοί des Grecs (Strabon, XI, III).

Il - li - pi , (bi)

(Sargon, les Fastes, l. 18, 121.)

Un habitant de l'Albanie.

Il - li - pa - ai

Sargon, les Fastes, l. 70.

174. Tubal. — Peuple de l'Asie Mineure, probablement l'hébreu תובל ou תֻּבַל (Éz. xxvii, 13); le Θοβέλ des Grecs.

Ta - bal , ba - li

(Salmanassar III. Layard, pl. 92, l. 105, 109. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. II, l. 12.)

175. Mesek. — Peuple de l'Arménie, l'hébreu מֶשֶׁךְ, le Μοσόχ ou les Μόσχοι des Septante (Gen. x, 2).

Mu - us - ki

(*Passim.*)

Mus - ka - a - ya

(Tiglat-Pileser Ier, 1. W. A. I. pl. 9, col. I, l. 63.)

176. Van. — Le pays de Van, en Arménie, le moderne وان.

Va - an - na - ai

(*Passim.*)

Van - na - ai

(Sargon, les Fastes, l. 36, 38, 41, 44, 48, 50.)

177. Balad. — Le « Beled » des Arabes, le moderne بلد, le pays où sont situées les carrières dans lesquelles les taureaux du palais de Koyoundjik ont été sculptés. (*Conf.* Oppert, *E. M.* t. I, p. 296.)

Ba - la - da - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 42, col. VI, l. 52.)

178. Hilaku. — La Cilicie, la Κιλικία des Grecs.

Hi - lak - ku

(Sargon, les Fastes, l. 30.)

179. La Lydie. — Province de l'Asie Mineure, la Λυδία des Grecs.

Lu - ud - di

(Tablette inédite. M. B.)

180. Hamat. — Ville et province de Syrie, l'hébreu חֲמָת «la forteresse,» le Ἀμάτ ou Αἰμάθ des Septante (Nombres, XIII, 22).

A - ma - at - ti

(Sargon, les Fastes, l. 33, 36, 49, 56.)

Un habitant du pays d'Hamat.

A - ma - ta - ai, (*mat - ai*)

(Salmanassar III. Layard, pl. 90, l. 65, 87, 88. — Sargon, les Fastes, l. 33.)

181. Pukud. — Le «Pekod» de la Bible, l'hébreu פְּקוֹד (Éz. XXIII, 23; Jér. L, 21).

Bu - ḳu - du (*ḳud - du*)

(Sargon, les Fastes, l. 126. — Pavés, Botta, pl. 4, col. I, l. 61.)

182. Aram. — «Les Araméens,» l'hébreu אֲרָם, le Ἀράμ des Septante (Gen. X, 22).

A - ra - mi, (*mu*)

(Sargon, les Fastes, l. 150.)

183. Nabata. — Les Nabatéens, l'hébreu נְבָיוֹת, le Ναβαϊώθ des Septante (Gen. XXV, 13), les Ναβαταῖοι des Grecs.

Na - ba - ta, (*tu*)

(Sennachérib. Layard, pl. 63, l. 16; prisme, W. A. I. pl. 37, col. I, l. 46.)

184. La Chaldée. — Le pays des Chaldéens, l'hébreu כַּשְׂדִּים, les Χαλδαῖοι des Septante (Jér. xxiv, 5).

Kal - du , (di)

(Belochus IV. W. A. I. pl. 35, n° 1, l. 22. — Sargon, les Fastes, l. 21, 122.)

Un habitant de la Chaldée.

Kal - di - ai

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. II, l. 43.

185. La Palestine. — L'hébreu פְּלֶשֶׁת, le Φυλιστιείμ des Septante (Exode, xv, 14).

Pa - la - aś - tav

(Belochus IV. W. A. I. pl. 35, n° 1, l. 12.

186. La Judée. — L'hébreu יְהוּדָה, la Ἰούδα des Septante (Gen. xxix, 35).

Ya - u - di

(Sennachérib. W. A. I. pl. 43, l. 15. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 48, n° 1, l. 2.)

Un habitant de la Judée. — Hébreu יְהוּדִי (II, Rois, xvi, 6).

Ya - u - da - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 37, col. II, 72; col. III, 22.)

187. Israël, Israélite. — L'hébreu יִשְׂרָאֵל, יִשְׂרְאֵלִי, l'Ἰσραήλ des Septante.

Ṣir - ' - la - ai

(Stèle inédite de Salmanassar III, M. B.)

188. La Syrie, le pays des Hittes. — Les descendants de Heth,

fils de Chanaan, l'hébreu הַחִתִּים, les Χετταῖοι des Septante (II, Rois, VII, 6).

Ḫa - at - ti

(Tiglat-Pileser Ier. W. A. I. pl. 13, col. V, l. 49. — Sargon, les Fastes, l. 95.)

Ḫat - ti

(Belochus IV. W. A. I. pl. 35, n° 1, l. 11. — Sargon, les Fastes, l. 17, 147.)

Un habitant de la Syrie.

Ḫat - ta - ai

(Salmanassar III. Layard, pl. 89, l. 10.)

189. Hamrani. — Le Hauran, l'hébreu חַוְרָן (Éz. XLVII, 18), l'Αὐρανῖτις des Grecs, le moderne حوران.

Ḫa - am - ra - a - nu

(Sargon, les Fastes, l. 18.)

190. Moab. — Selon la restitution de M. Oppert, l'hébreu מוֹאָב, le Μωάβ des Septante (Gen. XIX, 30 à 38). Un Moabite, מוֹאָבִי (Jér. 48).

Ma - ' - ba - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 53.)

191. Édom. — L'Idumée, l'hébreu אֱדֹם, le Ἐδώμ des Septante (Nomb. XX, 21).

U - du - mu

(Belochus IV. W. A. I. pl. 35, n° 1, l. 12.)

Un habitant du pays d'Édom. — Hébreu אֲדֹמִי (Deut. XXIII, 8).

U - du - um - ma - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 54.)

192. Saba. — L'hébreu סְבָא et שְׁבָא, le Σάϐα des Septante. סבא était un fils de Chus qui devint la souche d'une peuplade de l'Éthiopie (Gen. x, 7). On sait du reste que שְׁבָא désigne trois individus du même nom qui devinrent la souche de plusieurs peuples arabes (Gen. x, 7; x, 28; xxv, 3), « les Sabéens. »

Śa - ba - ' - ai

(Sargon, les Fastes, l. 27.)

193. Hagaruna. — Les Agaréniens, les descendants d'Agar, habitants d'une contrée située sur les bords du golfe Persique; l'hébreu הָגָר et הַהַגְרִאִים, l'Ἀγάρ des Septante (Gen. xvi, 1; I, Chr. v, 10).

Ha - ga - ra - nu

(Sennachérib. Layard, pl. 63, l. 16.)

194. Miluha, le pays de Méroé. — L'Éthiopie, selon l'identification probable de M. Oppert, le Μερόη des Grecs.

Mi - luḥ - ḥi

(Sargon, les Fastes, l. 103, 109.)

Mi - luḥ - ḥa

(*Passim.*)

Noms de villes.

195. Ninive. — Capitale de l'Assyrie, l'hébreu נִינְוֵה; la Νινευή des Septante (Gen. x, 11), la Νῖνος des Grecs.

Ni - nu - a , (na - a)

(*Passim.*)

196. Calah. — Ville d'Assyrie, l'hébreu כֶּלַח; le Χαλάχ des Septante (Gen. x, 11).

Kal - ḫi

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 21, l. 50. — Shamas Phul. W. A. I. pl. 38.)

Kal - ḫa

(*Passim.*)

197. Telassar. — L'hébreu תְּלַאשָּׂר et תְּלַשָּׂר, le Θαεσθέν des Septante (II, Rois, xix, 12).

Tul - as - su - ri

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. II, l. 23.)

198. Amida. — Ancien nom de Diarbekr, l'arabe امد. (*Conf.* Abulféda, édit. Reinaud, p. 287; Oppert, *E. M.* t. I, p. 50.)

A - mi - di

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 6, col. III, l. 108, 109. — Shamas Phul. W. A. I. pl. 29, col. I, l. 49.)

199. Karkar. — Le « Korkor » de la Bible, l'hébreu קַרְקֹר (Jug. viii, 10).

Kar - ḳa - ru

(Sargon, les Fastes, l. 35.)

Kar - ḳa - ri

(Sargon, les Fastes, l. 34.)

200. Arrapha. — Ville du nord de l'Assyrie, l'Ἀῤῥαπαχῖτις de Ptolémée.

Ar rap - ḫa

(Sennachérib. W. A. I. pl. 37, col. I, l. 27.)

201. PHETOR. — L'hébreu פְּתוֹר, le Φαθουρά des Septante (Nomb. XXII, 5).

Pi - it - ru

(Salmanassar III. Obél. 3e comp. Layard, pl. 89, l. 40.)

202. BORSIPPA. — Ville de Chaldée, le Borsif du Talmud, τὰ Βόρσιππα des Grecs (Strabon, XVI, p. 739).

Bar - zip

(*Passim.*)

Bar - zi - pa , (*pav*)

(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 53, col. I, l. 16.)

Ba - ar - zi - pav

(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 52, n° 3, l. 9.)

203. KARKAMIS. — Ville de Syrie sur les bords de l'Euphrate, l'hébreu כַּרְכְּמִישׁ (Is. x, 9); la Κιρκήσιον des Grecs.

(*Kar*) *Gar - ga - mis*

(Tiglat-Pileser Ier. W. A. I. pl. 13, col. V, l. 49. — Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, col. III, l. 69.)

204. NASIBIN. — Ville de la Mésopotamie sur l'Euphrate, la Νίσιβις des Grecs; Antioche de Mygdonie, la moderne نصيبين. (*Conf.* Oppert, *E. M.* t. I, p. 60.)

Na - ṣi - bi - in

(Tablette inédite. M. B.)

205. HARAN. — Ville de la Mésopotamie, l'hébreu חָרָן; la Ἀῤῥάν des Septante (Gen. XI, 31).

Ḫar - ra - ni

(Sargon, les Fastes, l. 10.)

206. Alep. — Ville de Phénicie, l'hébreu חֶלְבּוֹן (Éz. xxvii, 18); la Χελβών des Grecs.

Hi - il - bu - nur

(Nabuchodonosor, W. A. I. pl. 65, l. 23.)

207. Damas. — Ville de Syrie, l'hébreu דַּמֶּשֶׂק (Gen. xiv, 16); la Δαμασκός des Grecs.

Di - mus - ḳa , (ḳu)

(Sargon, les Fastes, l. 33, 57.)

Di - ma - as - ḳu

(Belochus, W. A. I. pl. 35, l. 16, 21.)

208. Simyra. — Colonie phénicienne au pied du Liban, l'hébreu צְמָרִי (Gen. x, 18, 60); la Σίμυρα des Grecs.

Ṣi - mir - ra

(Sargon, les Fastes, l. 33.)

209. Arvad. — Aradus, ville phénicienne, l'hébreu אַרְוָד (Gen. x, 18; Éz. xxvii, 28); la Ἄραδος des Grecs.

Ar - va - da

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, col. III, l. 86.)

A - ru - a - di

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. V, l. 6.)

A - ru - ad - du

(Sardanapale VI, inscript. inédite du M. B. col. II, sub.

Un habitant d'Arvad. — Hébreu אַרְוָדִי (Gen. x, 18).

Ar - va - da - ai

(Sardanapale, W. A. I. pl. 28, col. I, l. 2.)

A - ru - da - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 49.)

210. Gubal, Byblos. — Ville de Phénicie, l'hébreu גְּבַל (Éz. xxvii, 9); la Βύϐλος ou Βίϐλος des Grecs.

Gu - ub - li

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, l. 84. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. V, l. 5.)

Un habitant de Byblos. — Hébreu הַגִּבְלִי (Jos. xiii, 5).

Gu - ub - la - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 50.)

211. Sidon. — Ville de Phénicie, l'hébreu צִידוֹן (Gen. x, 19); la Σιδών des Grecs.

Ṣi - du - un - nu , (ni)

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, l. 84. — Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 25, 38.)

Ṣi - du - nu , (ni)

(Sennachérib. W. A. I. pl. 27, col. I, l. 40; II, 35.)

Un habitant de Sidon. — Hébreu צִידֹנִי (Deut. iii, 9).

Ṣi - du - un - na - ai

(Sennachérib. W. A. I. p. 38, col. II, l. 48.)

212. Sarepta. — Ville de Syrie, l'hébreu צָרְפַת « la fonderie; » la Σάρεπτα des Septante (I, Rois, xvii, 9, 10).

Ṣa - ri - ip - tav

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 39.)

213. Tyr. — Ville de Phénicie, l'hébreu צר et צור « le rocher » (II. Sam. xxiv, 7); la Τύρος des Grecs.

Ṣur - ri , (ru)

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, col. III, l. 85.—Belochus. W. A. I. pl. 35, l. 12.)

Ṣur - ra - ai

(*Passim.*)

214. Ecdippa. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu אַכְזִיב; la Κεζίβ des Septante (Jos. xv, 44).

Ak - zi - bi

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 40.)

215. Acre. — Ville de Syrie, l'hébreu עַכּוֹ (Jug. I, 31); la Ἄκη de Diodore, la Πτολεμαΐς des Grecs, la عكا des Arabes.

Ak - ku - u

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 40.)

216. Samarie. — Capitale du royaume d'Israël, l'hébreu שֹׁמְרוֹן; la Σαμάρεια des Septante (I, Rois, xvi, 14), la Σεβαστή des Grecs.

Ṡa - mi - ri - na

(Tiglat-Pileser IV. Layard, pl. 50, l. 10. - Sargon, les Fastes, l. 23; Taureau g. Botta, pl. 40, l. 26.)

Ṡa - mir - i - na

(Sargon, Pavé g. Botta, pl. 16, l. 31; Annales, Botta, pl. 160, n° 5, l. 1.)

217. Jérusalem. — Capitale du royaume de Juda, l'hébreu יְרוּשָׁלַםִ « la maison de la paix; » l'Ἱερουσαλήμ des Septante (Jos. x, 1, 5), la Ἱεροσόλυμα des Grecs.

Ur - śa - li - im - mu

(Sennachérib. W. A. I. pl. 39, col. III, l. 8, 20.)

218. Bet-Dagan. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu בֵּית דָּגוֹן; le Βαγαδιήλ des Septante (Jos. xv, 41).

Bit - Da - gan

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 65.)

219. Hebron (?). — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu חֶבְרוֹן, la Χεβρών des Septante (II, Sam. v, 5).

Ḫa - bi - ru - na

(Tiglat-Pileser IV. Layard, pl. 50, l. 2.)

220. Lakis. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu לָכִישׁ; la Λαχίς des Septante (II, Rois, xix, 8).

La - ki - śu

(Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 152.)

221. Altaku. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu אֶלְתְּקוֹ; le Ἀλκαθά des Septante (Jos. xix, 44).

Al - ta - ku - u

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 82.)

222. Timnat. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu תִּמְנָתָה; la Θαμναθά des Septante (Jos. xix, 43).

Ta - am - na - a

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 83.)

223. Banaïbarka. — Ville de la tribu de Dan, l'hébreu בְּנֵי־בְרַק; la *Βαναίβαρκατ* des Septante (Jos. xix, 45).

Ba - na - ai - bar - ḳa - a

(Sennachérib. W. A. I. pl. 27, col. II, l. 66.)

224. Migron. — Ville de la tribu de Benjamin, l'hébreu מִגְרוֹן; la *Μαγδών* des Septante (I, Sam. xiv, 2).

Am - gar - ru - na

(Sennachérib. W. A. I. pl. 33, col. III, l. 1, 25. — Assarhaddon, l. 5.)

225. Joppé. — Aujourd'hui Jafa, ville de la tribu de Dan, l'hébreu יָפוֹ « la beauté » (Jos. xix, 46); la *Ἰόππη* des Grecs.

Ya - ap - pu - u

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 66.)

226. Jamné. — Ville des Philistins, la « Jabneh » de la Bible; l'hébreu יַבְנֵה, la *Ἰαμνία* des Septante (II, Chr. xxvi, 6).

Ya - am - na - na

(Sargon. Botta, pl. 160, n° 5, l. 2.)

227. Asdod. — Ville de Palestine, l'hébreu אַשְׁדּוֹד; la *Ἄζωτος* des Septante (Jos. xi, 22).

Aś - du - di, (du)

(Sargon, les Fastes, l. 90, 100, 104. — Assarhaddon, W. A. I. pl. 48, l. 7.)

Un habitant d'Asdod. — Hébreu אַשְׁדּוֹדִי (Néh. xiii, 23).

As - du - da - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl 38, col. II, l. 51.)

228. Ascalon. — Ville des Philistins, l'hébreu אַשְׁקְלוֹן; le Ἀσκαλών des Grecs (Jos. xiii, 3).

Is - ka - al - lu - na

(Sennachérib. W.A.I. pl. 38, col. II, l. 58, 63.)

Is - ka - lu - na

(Assarhaddon. W.A.I. pl. 48, n° 1, l. 4.)

229. Gaza. — Ville frontière de la Palestine, l'hébreu עַזָּה « la forte » (Jos. xi, 22); la Γάζα et Ἄζα des Grecs.

Ha - zi - ti

(Sardanapale III. W. A. I, pl. 25, col. III, l. 71. — Sargon, les Fastes, l. 25, 26. — Assarhad. l. 4.)

230. Arphad. — Ville de Syrie, l'hébreu אַרְפָּד (II, Rois, xv, 34); l'Ἀρφάδ des Grecs.

Ar - pad - da

(Sargon, les Fastes, l. 33.)

231. Raphia. — Ville frontière de Syrie, champ de bataille de Sargon et de Sébéchus, et plus tard d'Antiochus le Grand et de Ptolémée Philopator, la Ῥαφία des Grecs.

Ra - pi - hi

(Sargon, les Fastes, l. 25.)

232. Memphis. — Ville d'Égypte, la *Mennouphi* ou *Memphi* des hiéroglyphes, la Μέμφις des Grecs; l'hébreu נֹף (Jér. ii, 16; Isaïe, xix, 13), ou מֹף (Osée, ix, 6).

Mi - im - pi

(Sardanapale VI. Prisme inédit du M. B.)

233. Saïs. — Ville d'Égypte, la *Sau* des hiéroglyphes, la Σαΐς des Grecs.

Śa - ai

(Sardanapale VI. Prisme inédit du M. B.

Villes de l'île de Chypre.

Les inscriptions d'Assarhaddon (W. A. I. pl. 48, n° 1), nous ont fait connaître les noms d'un certain nombre de villes du pays de *Yatnan*. Nous identifions ce pays avec l'île de Chypre ; les noms que nous citons ne laissent, en effet, aucun doute sur cette localité ; c'est bien dans l'île de Chypre que se trouvent les villes dont les noms suivent :

234. Soli. — La Σόλοι, vulg. Σόλους, de Strabon (XIV, vi), la *Soloe* des Romains.

Śi - il - lu

235. Salamis. — La Σαλαμίς des Grecs, la *Constantinia* moderne.

Śi - il - ḫi - im - mu

236. Idalium. — L'Ἰδάλιον des Grecs.

I - di - ' - al

237. Citium. — La Κίτιον de Strabon (XIV, vi).

Ki it - ti - e

238. Amathonte. — L'Ἀμαθοῦς de Strabon (XIV, vi).

Am - ti - ḫa - ṭa - aś - ti

239. Curium. — La Κούριον de Strabon (XIV, vi).

Ku - ri - i

240. Paphos. — La Πάφος des Grecs.

Pa - ap - pa

241. Limenium. — La Λιμενία des Grecs.

Li - mi - ni

242. Tamassus. — La Τάμασος de Strabon (XIV, vi), la *Tamesia* de Polybe.

Ta - mí - ṣi

Noms propres de montagnes.

243. Le Liban. — Montagne située entre la Syrie et la Palestine, l'hébreu לְבָנוֹן et לְבוֹנָה « la montagne blanche » (Jér. xviii, 14); le Λίϐανος des Grecs.

Lab - na - a - na

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 28, col. I, l. 5.)

Lab - na - na

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, col. III, l. 70. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. V, l. 16.)

La - ab - na - nur

(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 54, col. III, l. 22.)

244. L'Amanus. — Montagne de la Cappadoce, une des chaînes qui, partant du Taurus, se prolongent jusqu'à l'Euphrate; l'hébreu אֲמָנָה (Cant. IV, viii); l'Ἀμανός des Grecs.

Ḥa - ma - a - ni , (nu)

(Salmanassar III. Layard, pl. 88, l. 29, 96, 127, 132. — Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, l. 88.)

Ḥa - ma - nur

(Sennachérib. W. A. I. pl. 42, col. VI, l. 47. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 47, col. VI, l. 16.

Noms propres de fleuves.

245. Le Khauser. — Affluent du Tigre, le moderne خوزر.

Ḥu - su - ur

(Sennachérib. Layard, pl. 64, l. 61.

246. Le Zab. — Affluent du Tigre, le Ζάβατος de Xénophon, le Λύκος de Ptolémée et de Strabon, le moderne زاب.

Za - bat - ti

(*Passim.*)

Za - ba - ti

(Tiglat-Pileser Ier. W. A. I. pl. 9, l. 93; V, l. 39, et toutes les inscriptions suivantes.

247. L'Oronte. — Affluent de l'Euphrate, l'Ὀρόντης des Grecs (Strabon, XVI).

A - ra - an - tu

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, l. 79.

248. Le Balikh. — Affluent de l'Euphrate, le Βίλιχος des Grecs, le moderne بليخ.

Ba - li - ḫi

(Salmanassar III. Ob. de Nimroud, 6ᵉ compag. Layard, pl. 83, l. 54.)

249. L'Arzanias. — Affluent de l'Euphrate, l'Ἀρσανιάς des Grecs, le moderne ارسناس.

Ar - za - ni - a

(Salmanassar III. Ob. de Nimroud, 27ᵉ compag. Layard, pl. 95, l. 143.)

250. Le Khabour. — Le fleuve de Gozan, l'hébreu כְּבָר; l'Ἀϐώρ des Septante (II, Rois, xvii, 6; xviii, 11).

Ḫa - bur

(Tiglat-Pileser Iᵉʳ. W. A. I. pl. 14, l. 70. — Sardanapale. W. A. I. pl. 18, l. 77.)

D. — Noms propres des inscriptions arméniaques et susiennes.

Les inscriptions arméniaques et susiennes contiennent des passages qu'il est déjà facile de comprendre, et dont la lecture confirme l'identité du système graphique anarien : aussi nous croyons devoir relever ici quelques-uns des noms propres qu'elles renferment.

Inscriptions arméniaques.

Schulz a recueilli, sur les bords du lac de Vân, quelques inscriptions arméniaques qui ont été publiées dans le Journal de la Société asiatique de France[1]. Ces inscriptions renferment un grand nombre de groupes idéographiques, qui permettent déjà de comprendre le sens de certains passages, bien qu'on ne puisse encore les articuler dans leur langue originelle; ainsi nous voyons dans quelques-unes

[1] Conf. *Mémoire sur le lac de Vân et ses environs*, par M. Fr. Ed. Schulz, dans le *Journal asiatique*, avril-mai 1840, IIIᵉ série, tome IX.

d'elles qu'il s'agit du dénombrement des offrandes présentées aux dieux de l'Arménie, et nous pouvons lire, par exemple :

« Dix-sept bœufs »

(Schulz, pl. IV, n° XVII, l. 4.)

« Trente-quatre moutons »

(Schulz, pl. IV, n° XVII, l. 4.)

L'idéogramme qui exprime l'idée de « cheval » se retrouve, en arméniaque comme dans les textes assyriens et médo-scythiques de Bisitoun, et comme dans tous les textes de Babylone et de Ninive, exprimé par le groupe

(Comparez : Bisit. texte méd. col. I, l. 68 ; — Sargon, les Fastes, *passim*. — Schulz, pl. VI, n° XLII, 20.)

Le monogramme royal figure dans ces textes, accompagné d'un qualificatif qui semble avoir été simplement transcrit de manière à présenter un groupe qui serait alors, pour l'arménien, un allophone d'origine assyrienne introduit dans les textes arméniaques. Nous lisons en effet à Vân, comme dans les titres des rois de Ninive :

(Comparez : Botta, pl. I, l. I et *passim*. — Schulz, pl. VI, n° XLI, B. l. 9.)

Le mot « palais » est également rendu par l'idéogramme commun à tous les textes

(Comparez : Bisit. l. 43. — Botta, pl. I, l. I et suiv. — Schulz, pl. I, n° IV, l. 24 ; pl. VI, n° XLII, l. 27.)

Quelques noms propres assyriens s'y rencontrent sous leur forme idéographique : nous y lisons, en effet, le nom de l'Assyrie, que nous connaissons déjà,

(Comparez *supra*, n° 64, et Schulz, pl. VI, n° XLII, l. 25.)

Les noms de quelques divinités assyriennes sont aussi reproduits sous leur forme idéographique; ce sont :

Le dieu « Ao »

(Comparez : Sargon, les Fastes, l. 155; — Schulz, pl. IV, n° XVII, l. 3 et suiv.)

Le dieu « Samas »

(Comparez : Sargon, les Fastes, l. 17 et *passim*; — Schulz, pl. IV, n° XVII, l. 3 et suiv.)

Enfin nous trouvons dans ces textes le nom de « Babylone, » que nous connaissons déjà (*Supra*, n° 65), écrit phonétiquement comme dans les textes assyro-chaldéens. Nous lisons, en effet, dans les inscriptions de la grotte de Kazané-Kapoussi :

Ba - bi - lu - u

(Comparez : *supra*, n° 65, — et Schulz, pl. III, n° XII, l. 5.)

Ba - bi - lu - ni - e

(Schulz, *Ibid.* l. 4.)

Ces observations suffisent pour nous faire comprendre l'identité du système graphique anarien, et nous permettre d'en poursuivre la démonstration, en comparant des noms écrits phonétiquement dans ces textes à ceux qui nous sont fournis par les textes assyriens.

251. Haldia. — Divinité arméniaque.

Ass. — *Hal - di - a*

(Sargon, les Fastes, l. 76.)

Arm. — *Hal - di - a*

(Schulz, pl. II, n° VI, l. 31. Layard, pl. 74.)

Hal - di - i

(Schulz, pl. III, n° XXI, l. 36.)

Hal - di - ni - ni

(Schulz, pl. III, n° xxi, l. 33.)

252. Argiste. — Roi d'Arménie, contemporain de Sargon.

Ass. — *Ar - gis - ti , (tu)*

(Sargon, les Fastes, l. 113, 142.)

Arm. — *Ar - gis - ti*

(Schulz, pl. II, n° vi, l. 9.)

Ar - gi - is - ti

(*Ibid.* l. 1.)

253. Urzana. — Roi de Muzasir. Le cachet de ce prince, accompagné d'une légende arméniaque, a été publié par Dorow, dès l'année 1820, dans son ouvrage intitulé *Die assyrische Keilschrift*, auquel nous renvoyons.

Ass. — *Ur - za - na*

(Sargon, les Fastes, l. 72.)

Arm. — *Ur - za - na*

(Dorow, *Die assyrische Keilschrift*, pl. 1.)

254. Muzasir. — Ville d'Arménie.

Ass. — *Mu - za - ṣi - ra , (ru , ri)*

(Salmanassar III. Layard, pl. 94, l. 178. — Sargon, les Fastes, l. 73, 74.)

Arm. — *Mu - za - ṣir , (ṣir)*

(Comparez Dorow, pl. 1, et Sargon, les Fastes, l. 72.)

255. Alzi. — Contrée de l'Arménie conquise par Salmanassar III.

Ass. — *Al - zi*

(Tiglat-Pileser Ier. W. A. I. pl. 9, col. I, l. 64, 89. — Salmanassar III. Layard, pl. 89, l. 42.)

Arm. — *Al - zi - i - ni - ni*

(Schulz, pl. V, n° xxxiv, l. 8.)

Inscriptions susiennes.

On connaît un certain nombre d'inscriptions susiennes qui suffisent également pour nous convaincre encore ici de l'unité du système graphique anarien. Ces inscriptions sont d'une *lecture* assez facile, parce que les Susiens semblaient donner la préférence aux signes qui expriment les syllabes simples; mais elles n'en sont pas moins d'une interprétation très-conjecturale, car la langue de Suse nous est encore inconnue, et le peu d'idéogrammes que les textes renferment ne permet pas de saisir la signification des mots dont l'articulation paraît cependant la mieux assurée.

Ces inscriptions ont été recueillies et lithographiées par W. K. Loftus. Nous ignorons pourquoi ces textes n'ont pas reçu jusqu'ici la publicité que leur importance réclame; mais, sans une communication de M. Oppert, qui, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres du reste, a toujours mis à notre disposition les matériaux qui parviennent à sa connaissance, nous n'aurions pu consulter ces planches précieuses auxquelles nous renvoyons. Elles nous fournissent les noms propres suivants :

256. Sutruk-Nahunti. — Roi de Susiane, contemporain de Sargon.

Ass. — *Su - tur - Na - ḫu - un - di*

(Sargon, les Fastes, l. 119. — Botta, montant O, pl. 66, l. 15.)

Sus. —

Su - ut - ru - uk — Naḫ - ḫu - un - ti

(Loftus, pl. 13, l. 1.)

Su - ut - ṭur - ku — Naḫ - ḫu - un - ti

(Loftus, pl. 10, l. 1.)

257. Kudur-Nahunti. — Roi de Susiane, fils du précédent. Le premier élément de ce nom est écrit idéographiquement comme le second du nom de Nabuchodonosor. (Comparez *supra*, n° 17.)

Ass. —

Kudur — Na - ḫu - un - di

(Sennachérib. W. A. I. col. IV, l. 80.)

Sus. —

Ku - tir — Naḫ - ḫu - un - ti

(Loftus, pl. 12, l. 1.)

258. Istar-Nahunti. — Roi de Susiane.

Is - tar Na - ' - ḫu - un - di

(Prisme inéd. de Sardanapale VI, au M. B.)

259. Nahunti. — Le nom de cette divinité susienne est écrit sous deux formes phonétiques dans les textes de Suse, et comme il entre dans la composition des deux noms royaux que nous avons cités, nous croyons devoir reproduire ici ces deux formes.

— Naḫ - ḫu - un - ti

(Loftus, *passim*.)

Na - aḫ - ḫu - un - ti

(Loftus, pl. 11, l. 2.)

260. Anzan. — Province de la confédération Élamite sous Sennachérib.

Ass. —

(Sennachérib. W. A. I. pl. 43, l. 45.)

Sus. — *An - za - an*

(Loftus, pl. 13, l. 5.)

261. Susan. — Suse, capitale de la Susiane, résidence des rois de Perse, l'hébreu שׁוּשַׁן (Esth. I, 2 et *passim*); la Σοῦσα des Grecs.

Ass. — *Su - sa - an*

(Prisme inédit de Sardanapale VI, au M. B.)

Su - si - na - ak

(Loftus, pl. 8 et *passim*.)

F. Inscriptions assyro-araméennes.

Après avoir ainsi recueilli un certain nombre de noms propres, dont la lecture se contrôle par les rapprochements qu'on peut faire des caractères qui les composent, nous ne pouvions pas négliger les documents les plus importants dans cette matière, et qui viennent donner la preuve la plus convaincante de l'efficacité des moyens d'investigation et de la solidité des résultats auxquels on est parvenu. Ce sont des noms propres inscrits en caractères araméens sur la tranche de certaines briques qui portent des inscriptions assyriennes. Les noms en caractères araméens rappellent ceux de leur contenu où la lecture des textes les y a fait reconnaître. Ces noms, trop peu nombreux sans doute, ont été publiés et interprétés, en 1864, par Sir H. Rawlinson, dans le Journal de la Société asiatique de Londres; M. Oppert les a également interprétés dans une lecture, restée inédite, à la Société asiatique de France; bien que nous n'ayons pas encore pu consulter les monuments originaux, nous croyons pouvoir citer les noms suivants :

262. Arbaïl-asirat, d'après M. Oppert; Arba-il-khirat, d'après Sir H. Rawlinson. — Nom de femme, qui signifie, littéralement, « Arbèle est propice. » M. Oppert a remarqué le premier qu'il existe en assy-

rien une divinité du nom d'*Arbèle*. Le nom de la déesse se distingue du nom de la ville par l'absence du déterminatif des noms de lieu.

Ass. — *Arba - ilu - Asirat*

Aram. — [ארבלסר]

263. Mannuki Arbaïl. — Nom d'homme, littéralement : « qui est comme Arbèle. »

Ass. — *Man - nu - ki - i - Arba - ilu*

Aram. — [מנגארבל]

264. Paka (ana) Arbaïl. — Nom propre d'homme, « Aie foi dans Arbèle. »

Ass. — *Pa - ka (a - na) Arba - ilu*

Aram. — [פק ארביל]

265. [Assa] dur Kali. — Nom d'homme, « Dame peuple le château. » Les deux premières lettres de la légende araméenne sont frustes : qu pourrait y lire צש. La légende assyrienne, d'autre part, conduit sûrement à la lecture *Istar;* mais il ne semble pas que ce soit le nom divin qu'on ait voulu rendre ici, ni dans une autre légende où il paraît être également אש. Les inscriptions désignent deux divinités sous le nom d'*Istar : Istar de Ninive* et *Istar d'Arbèle*. M. Oppert voit dans la dernière la déesse Arbèle, et, se basant sur l'identification, proposée par Sir H. Rawlinson, de la première avec Ἀδά, il y trouve le mot assyrien *Assatu* « dame[1]. »

Ass. — *Assa - Dur - ka - a - li*

Aram. — [צשדרקל]

[1] *Grande inscription du palais de Khorsabad*, Commentaire, p. 297, extrait du *Journal asiatique*, novembre 1865.

266. Khambusu. — Nom de femme.

Ass. — *Ḥa - am - bu - śu*

Aram. — [חבש . . . .]

267. Dayan-Kurban. — Nom d'homme.

Ass. — *Dayan - Kur - ba - an*

Aram. — [דינכרב . . .]

268. Husia. — Nom d'homme.

Ass. — *U - śi - '*

Aram. — [הושע]

Tels sont les noms propres que nous avons recueillis dans les inscriptions en caractères cunéiformes de la Haute Asie. Cette liste, si nombreuse qu'elle soit déjà, est loin de renfermer tous les noms que ces inscriptions nous font connaître, et dont la lecture phonétique nous est déjà assurée; mais il fallait s'imposer une limite, et dès lors nous nous sommes borné à ceux qui étaient indispensables pour nos démonstrations.

Nous allons maintenant essayer de dresser un catalogue aussi complet que possible, pour le moment du moins, des articulations de l'idiome assyrien et des signes capables de les exprimer

CHAPITRE II.

LE SYLLABAIRE.

Les écritures cunéiformes présentent, ainsi que nous l'avons suffisamment expliqué déjà, deux systèmes graphiques profondément distincts : — d'une part le système *arien*, qui se compose d'un petit nombre de caractères (36) doués de valeurs phonétiques littérales; — d'autre part le système *anarien*, qui se compose d'un grand nombre de caractères (au moins 300) doués de valeurs, soit phonétiques et syllabiques, soit idéographiques.

On peut former avec les caractères de l'écriture arienne un *alphabet* dont les valeurs sont désormais fixées ainsi qu'il suit :

ALPHABET ARIEN.

𐎠	*a.*	𐎤	*k* devant *u.*	𐎱	*p* devant *a, i, u.*
𐎡	*i.*	𐎧	*kh* — *a, i, u.*	𐎳	*f* — .....
𐎢	*u.*	𐎨	*tch* — *a, i, u.*	𐎴	*n* — *a, i.*
𐏃	*h* devant *a, i, u.*	𐎩	*z (j)* — *a, u.*	𐎵	*n* — *u.*
𐎹	*y* — *a, i, u.*	𐎪	*z (j)* — *i.*	𐎶	*m* — *a.*
𐎼	*r* — *a, i.*	𐎭	*d* — *a.*	𐎷	*m* — *i.*
𐎽	*r* — *u.*	𐎮	*d* — *i.*	𐎸	*m* — *u.*
𐎺	*v* — *a, u.*	𐎯	*d* — *u.*	𐎿	*ç* — *a, i, u.*
𐎻	*v* — *i.*	𐎫	*t* — *a, i.*	𐏁	*s* — *a, i, u.*
𐎥	*g* — *a, i.*	𐎬	*t* — *u.*	𐏀	*z* — *a, i, u.*
𐎦	*g* — *u.*	𐎰	*th (θ)* — *a, i, u.*	𐏂	*thr* — *a, i.*
𐎣	*k* — *a, i.*	𐎲	*b* — *a, i, u.*	𐎾	*l (?)* — .....

Nous devons cependant ajouter à cette liste, pour qu'elle soit à peu près complète, le signe ⟍, qui sépare les mots, et le signe 𐏋, imité du monogramme assyrien 𒈗, pour désigner l'idée de roi.

Nous n'avons plus à discuter ces valeurs, elles sont acquises à la science[1]. Cet alphabet trouve son application et sa justification dans la lecture du texte perse des inscriptions trilingues. Il nous a servi à lire les noms propres du texte arien dont nous avons donné la liste, et il nous servira à contrôler leurs transcriptions dans les textes anariens dont nous voulons établir la lecture.

On peut former avec les caractères anariens un *syllabaire* dont nous avons exposé les bases et dont nous allons poursuivre le développement. La valeur des signes divise naturellement ce syllabaire en deux catégories : la première comprend les signes qui expriment des *syllabes simples*, la seconde les signes qui expriment des *syllabes complexes*. Nous indiquerons, dans un appendice, un certain nombre de signes qui n'expriment que des valeurs idéographiques, et les principaux parmi ceux dont la valeur n'est pas encore déterminée.

Il suffit de comparer l'alphabet arien au syllabaire anarien, dont nous allons présenter l'ensemble, pour se convaincre qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux systèmes graphiques; et cette différence devient de plus en plus sensible, à mesure qu'on étudie le système anarien. Cependant on s'aperçoit promptement que, en dehors des inscriptions perses, toutes les inscriptions en caractères cunéiformes de la haute Asie, si variées en apparence, et dont les signes sont si nombreux, si multipliés, appartiennent à un même système d'écriture. La forme des caractères varie suivant les époques, suivant les localités, mais le principe est identique au fond. Il sera facile de constater la

[1] Conf. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 142. — Oppert, *Expédition scient. en Mésopotamie*, t. II, p. 12. — Rawlinson, *The persian cuneiform inscription at Behistun*, dans le *Journ. of the R. A. S.* vol. X, 2ᵉ part. p. 185. — Benfey, *Die persischen Keilinschriften*, Leipzig, 1847. — Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes*, Paris, 1836. — Lassen, *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis*, Bonn, 1836

vérité de ce principe en suivant les différentes transformations des signes, que nous pourrons saisir quelquefois depuis leur forme hiératique la plus ancienne, à travers les formes archaïques plus ou moins récentes de Babylone, de Ninive et de Suse, jusqu'aux formes relativement modernes de ces différentes localités, que nous retrouvons dans les inscriptions de Vân, de même que dans les inscriptions des Achéménides.

Ce système graphique était indépendant des idiomes qu'il était chargé de traduire; il nous est impossible, quant à présent du moins, de déterminer l'ordre suivant lequel les signes devaient ou pouvaient se classer. Les inventeurs de l'écriture anarienne étaient certainement bien étrangers aux principes qui ont guidé les antiques philologues de l'Inde dans la savante classification de l'alphabet sanscrit; aussi nous ne nous sommes pas arrêté à une classification qui eût présenté les signes suivant leur rapport avec les organes de la voix, quelque utile qu'elle eût pu être pour nos démonstrations ultérieures. Mais, comme nous nous proposons surtout de rechercher d'abord les signes qui expriment les valeurs syllabiques simples, nécessaires à la lecture de l'assyrien, afin de les présenter dans une succession aussi facile à saisir que possible, nous nous sommes conformé, dans notre classification, à l'ordre de l'alphabet sémitique.

Les signes qui expriment des syllabes simples se présenteront donc suivant leur articulation consonnante : d'abord les syllabes à consonne initiale, et, sous chaque articulation, la syllabe à consonne terminale correspondante. Toutefois, pour éviter les répétitions, nous avons classé les articulations des syllabes à consonne terminale, procédant des lettres פ, ב, — ג, כ, ק, — ד, ת, ט, — ז, ס, צ, — et représentées par des signes communs, sous la *forte* correspondante à chaque articulation.

Les syllabes complexes se développeront également suivant le même ordre, par rapport à leur consonne initiale pour l'ensemble; et, pour chaque série de syllabes complexes, par rapport à leur consonne terminale pour les détails.

SYLLABAIRE ANARIEN.

LISTE DES SIGNES REPRÉSENTANT LES

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES BABYLONIENNES MODERNES.	FORMES NINIVITES ARCHAÏQUES.	FORMES NINIVITES MODERNES.
1	א	*a*					
2		*ai*					
3	ב	*ba*					
4		*bi*					
5		*bí*	"				
6		*bu*					
7	ג	*ga*					
8		*gi*	"				
9		*gu*	"				
10	ד	*da*	"				
11		*di*	"				

PREMIÈRE PARTIE.

SYLLABES SIMPLES DU SYLLABAIRE ASSYRIEN.

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	goutte, eau. — loin, *ruhuk*. — fils, *hablu* (*pal*).
[illegible]	"		"	"
[illegible]	[illegible]	[illegible], [illegible]	[illegible]	déchirer, *nasar*.
"	"	[illegible]	[illegible]	*kas* (ce signe en médo-scythique n'a que la valeur de *kas*.)
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	*bat*, *mit*, *vit*, *til*, *ḫar*, *miḥ*, *viḥ*. — cadavre, *pagar*.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	*śir*. — nœud, *sirg*, — lier, *śadad*.
[illegible], [illegible]	"	[illegible]	[illegible]	"
	[illegible]	[illegible]	[illegible]	déporter, *naśaḥ*.
"	[illegible]	[illegible]	"	"
[illegible]	[illegible]	[illegible], [illegible]	[illegible]	*ṭa*.
[illegible]	"	[illegible]	"	*ṭi*. — finir, se coucher, *salam*. — juger, *din*.

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
12	ד	*du*	″				
13	ו	*u*					
14		*ú*	″				
15		*ù*	″				
16	ה	*ha*	″			″	
17	ז	*za*	″				
18		*zi*	″				
19		*zu*					
20	ח	*ḥa*	″				
21		*ḥi*					
22		*ḥu*	″				
23		*aḥ*	″				
24		*iḥ*	″	″		″	
25		*uḥ*	″			″	

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″				*kup.* — posséder, être, *kan.* — étant, vrai, *kīn.*
				yu, *śām*, *śav*, *sam*, *sav*, *kus.*— mesure, *amar.*
				gi. — dix. — Dieu Ao.
			″	*au.* — (et, conjonction.
″	″	″	″	″
				ṣa.
			″	âme, vie, *napsat.*
			″	signe du zodiaque.
				poisson, *nūn.*
				ṭum, *ṭav.* — être bon, *ṭib.*
				pak, *pag*, *paḳ*, *bak*, *bag*, *baḳ.* — oiseau, *iṣṣur.*
				iḥ, *uḥ.* — lointain, *ruḥuḳ.*
	″	″		″
″	″	″		″

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
26	ט	ṭa	〃				
27		ṭi	〃				
28		ṭu	〃				
29	י	i	〃				
30		í	〃				
31		ya	〃				
32	כ	ka	〃				
33		ki					
34		ku	〃				
35		ak					
36		ik	〃				
37		uk					
38	ל	la					
39		li					
40		lu					

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				da.
	″		″	*di.*
″	″		(?)	drachme.
				majestueux, *nahid.*
″				*e, kip, kib.* —voûte, *ḳâbu.* — parler, *ḳabū.*
″				*ya.*
			″	bouche. — *iris.* — *kag.*
				rub, rup (?) — terre, *irṣit.* — ville, *aṣar.*
				dur, tus, ḫun. — adoration, *tuklat.*
				ag, aḳ. — faire, *abas.* — surveiller, *paḳad.*
		″		*ig, iḳ.* — colonne, *zulul.*
		″		*ug, uḳ.*
				″
				gup. — élevé, *illu.*
″				*dup, tip.* — brebis, *ṣin.* — prendre, *ṣabat.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES BABYLONIENNES MODERNES.	FORMES NINIVITES ARCHAÏQUES.	FORMES NINIVITES MODERNES.
41	ל	*al*	″				
42		*il*	″				
43		*íl*	″			″	
44		*ul*	″				
45	מ	*mà*					
46		*mi*	″				
47		*mí*	″				
48		*mu*					
49		*am*					
50		*im*					
51		*um*					
52	נ	*na*					
53		*ni*					
54		*ni*					
55		*nu*					
56		*an*					

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″	[cuneiform]	[cuneiform]	″	″
[cuneiform]	″	″	″	″
[cuneiform]	″	″	″	″
[cuneiform]	″	[cuneiform]	[cuneiform]	″
″	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	*va.* — commémorer, terre.
[cuneiform]	[cuneiform]	″	[cuneiform]	*vi, gak.*
	[cuneiform]	[cuneiform]	″	*vi.* — cent.
″	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	*vu.* — nom, *sum.* — année, *sanat.* — donner, *nadan.*
[cuneiform]	″	″	[cuneiform]	*av.* — élevé, *rim.*
[cuneiform]	″	[cuneiform]	[cuneiform]	*iv.* — région céleste.
[cuneiform]	[cuneiform]	″	[cuneiform]	*uv, tip, mas, diḫ* (? — table, registre, *dippu.* — adhérer, *dabak.*
[cuneiform]	″	″	[cuneiform]	*annu.*
″	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	*ṣal, zal.* — pelle, *yau.*
″	″	[cuneiform]	″	*kum, bil.* — feu, *isat.*
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	image, *salam.*
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	Dieu, *ilu.* — étoile, *kakkab.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES BABYLONIENNES MODERNES.	FORMES NINIVITES ARCHAÏQUES.	FORMES NINIVITES MODERNES.
57	נ	*in*	″				
58		*in*					
59		*un*	″				
60	ס	*śa*					
61		*śi*					
62		*śí*	″				
63		*śu*	″				
64		*aś*	″				
65		*iś*	″				
66		*uś*	″				
67	ע	″	″	″	″	″	″
68	פ	*pa*					
69		*pi*					
70		*pu*	″				
71		*ap*					
72		*ip*					

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
[illegible]	[illegible]	″	[illegible]	précède les monogrammes verbaux.
[illegible]	″	[illegible]	″	seigneur, *bel.* — être, *kan.* — et, *adi.*
[illegible]	″	[illegible]	[illegible]	homme, *nisu.* — monde.
[illegible]	″	″	[illegible]	donner, *nadan.* — poser.
″	[illegible]	[illegible]	″	corne, *ḳarn.* — coup, *miḫsat.*
[illegible]	″	″	″	donner, *nadan.*
[illegible]	″	[illegible], [illegible]	[illegible]	multiplier, *rabu.* — peau, *masak.*
″	″	″	[illegible]	*az*, *aṣ*,
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	*iz*, *iṣ*, *gis.* — arbre, *iṣ.*
″	[illegible]	″	″	*uz*, *uṣ*.
	″	″	″	″
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	*ḫat.* — oindre, *naśak.*
″	[illegible]	[illegible], [illegible]	[illegible]	oreille, *uzun.* — goutte, *giltan.*
″	[illegible]	[illegible]	″	″
[illegible]	″	[illegible]	[illegible]	*ab.* — vallée.
[illegible]	″	[illegible]	[illegible]	*ib*, *dar* (?) — génération, race, *dar.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	FORMES SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
73	פ	*up*	〃				
74	צ	*ṣa*	〃				
75		*ṣi*	〃				
76		*ṣu*	〃				
77	ק	*ḳa*	〃				
78		*ḳi*	〃	〃		〃	
79		*ḳu*	〃				
80	ר	*ra*					
81		*ri*					
82		*ru*	〃				
83		*rú*	〃	〃		〃	
84		*ar*					
85		*ár*	〃				
86		*ir*					
87		*ír*	〃				
88		*ur*					
89		*úr*	〃				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
		"		*ub*, *ar*. — nez (?), *appu*. — contrée, *kibrat*. — terreur, *pulaḥ*,
				voy. *za*.
	"			voir *namar*.
"				"
				"
"	"		"	*kin*. — *tirt*.
				ḳum, *ḳuv*. — fatiguer, *ḥazal*.
				inonder, *raḥaṣ*.
				tal. — colline, *tall*.
				sup.
"		"	"	tente, *alu*.
				"
		"		*up*, *ub*. — nez, *appu*. — contrée, *kibrat*. — terreur, *pulaḥ*.
				"
	"		"	ville, *ír*. — étendre, *radda*. — multiplier, *raba*.
				tas, *lik*, *lis*, *sas*. — chien, *kalb*.
"	"			peser, *uzunu*. — égaler, *idlu*.

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	FORMES SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
90	ש	*sa*	"				
91		*sá*					
92		*si*					
93		*sí*	"				
94		*su*					
95		*sú*	"				
96		*as*					
97		*ás*	"				
98		*is*	"				
99		*ís*	"				
100		*us*					
101	ת	*ta*					
102		*ti*	"				
103		*tí*					
104		*tu*	"				
105		*at*	"				
106		*it*	"				
107		*ut*					

FORMES SUSIENNES — ARCHAÏQUES.	FORMES SUSIENNES — MODERNES.	FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″	″			*gar.* — lumière, *nur.* — faire, *sakan.* — accorder, *sarak.*
	″	″	″	pensée, *piṭnu.*
				tim, liv, pan. — œil, — face, — mille.
	″			fin, bonheur, blé.
″				*gat, kat, ḳat.* — main.
″	″		″	légion, *ḳissat.* — occident.
″				colorer (?) *ḫasaḫ.*
		″		*rum, ruv, dil, til.* — dans, *ina.* — Assyrie, *Assur.*
				mil, vil. — poussière, *epir.*
	″			*śin.* — trente.
			″	*nit.* — mâle, — mouiller, — étendre, — stade.
″				de, *istu.*
″				serpent, *ṣil.* — lancer, *laka.*
				pierre angulaire, *timin.*
		″		entrer, *arab.*
				ad, aṭ. — père, *abu.*
	″	″	″	*id, iṭ.*
				ud, uṭ, tam, tav, par, buś, bus, puś, pus. — blanc, *piṣū.* — jour, *yum.*

SYLLABAIRE ANARIEN.

LISTE DES SIGNES REPRÉSENTANT LES SYLLABES

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
1	ב	*bak*					
2		*bal*					
3		*bil*					
4		*bul*					
5		*ban*					
6		*buś*					
7		*bap*					
8		*bar*					
9		*bir*					
10		*bur*					
11		*bis*					
12		*bus*					
13		*bat*					

SECONDE PARTIE.

COMPLEXES DU SYLLABAIRE ASSYRIEN.

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *ḫu.*
〃				*pal.* — expédition, *kirru.* — descendre, *arad.*
		[illegible]		voy. *ni.*
		〃		*pil, pul.*
				〃
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *ut.*
				pap, ḳur. — se révolter, *nakar.*
[illegible]	[illegible]		[illegible][a]	*mas.* — cercle. [a] A la valeur de *par* en scythique.
		〃		
〃		[illegible]		
				gir, kar, kir, pis.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *ut.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *bi.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
14	ב	*bit*					
15		*but*					
16	ג	*gak*	″				
17		*gik*	″	″	″	″	
18		*guk*	″	″	″	″	
19		*gal*	″				
20		*gal*	″	″		″	
21		*gil*	″				
22		*gul*					
23		*gam*	″	″		″	
24		*gim*	″	″			
25		*gum* (?)	″				
26		*gan*					
27		*gun*	″				
28		*gaś*	″	″			
29		*gap*	″	″			

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	"		"	*mal, val,* — maison, *bit.*
"	"		"	*pit.* — un fort, *dur, aśit, karaḥ.*
		"		voy. *mi.*
"	"		"	inaccessible, *maraṣ.*
"	"	"	"	"
"	"		[a]	*ḳal.* — grand, *rabu.* [a] A la valeur de *rab* en scythique.
"	"	"	"	*ṣim.*
"	"	"	"	*zam, zav, ḫap, kil, kir, ṣam, ṣav, rim, riv.*
"	"		"	voy. *ni.*
"	"	"	"	*lus.*
"	"	"	"	*kim, kiv.* — comme, *kima.*
"	"	"	"	*ruḫ* (?). — homme, *nisu.*
"	"			*kan.* — nuage, *annu.*
"	"	"	"	*kun.* — queue.
"	"	"	"	tuer, *dāk.*
"	"	"	"	*duḫ, ḫuś.* — écrire, *saṭar.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES BABYLONIENNES MODERNES.	FORMES NINIVITES ARCHAÏQUES.	FORMES NINIVITES MODERNES.
30	ג	*gip*	″				
31		*gup*	″	″		″	
32		*gar*					
33		*gar*		″			
34		*gir*	″	″		″	
35		*gir*	″				
36		*gur*	″				
37		*gis*	″				
38		*gat*					
39		*git*					
40		*gut*	″				
41	ד	*diḥ*					
42		*duḥ*	″	″			
43		*dak*	″				
44		*dik*	″				
45		*duk*	″	″			

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
[cuneiform]		[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *li*.
				"
		[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *sa*.
			[cuneiform]	*ḳar*.
		[cuneiform]		*ḳil*.
				bis, *ḳar*, *ḳur*.
		[cuneiform]		fendre, *paṭar*.
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *iś*.
[cuneiform]	[cuneiform]		[cuneiform]	voy. *su*.
				kit, *śaḥ*. — abîme.
				kur, *śak*, *ris*, *suk*. — tête, *ris*.
[cuneiform]			[cuneiform]	voy. *um*.
				gap, *ḥus*. — écrire, *saṭar*.
				pir.
		[cuneiform]	"	voy. *ka*.
				lut.

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
46	ד	*dal*					
47		*dil*					
48		*dul*		″			
49		*dam*				″	
50		*dim*				″	
51		*dan*					
52		*din*	″				
53		*dun*	″				
54		*dap*	″				
55		*dip*					
56		*dup*	″			″	
57		*dar*					
58		*dir*	″	″			
59		*dur*	″				
60		*das*					
61		*dis*					

FORMES SUSIENNES		FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
ARCHAÏQUES.	MODERNES.			
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *ri*.
"	[cuneiform]	"	"	voy. *ás*.
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*ṭam*, *ṭav*.
"	"	"	"	*ṭim*, *ṭiv*, *tim*, *tiv*.
"	"	[cuneiform]	[cuneiform]	*zan*, *ṭan*, *kal*, *lap*, *ṣan*, *ṣin*, *rip*, *tan*.
"	"	[cuneiform]	"	*ṭin*, *tin*. — vie, *balaṭ*.
"	"	"	"	*sul*.
"	"	"	"	*ṭap*, *tap*. — ajuster, *isib*. — étendre, *ridū*.
"	[cuneiform]	[cuneiform]	"	voy. *lu*.
"	"	"	"	"
[cuneiform]	"	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *ip*.
"	"	"	"	"
"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *ku*.
"	[cuneiform]	"	[cuneiform]	voy. *ur*.
"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	*sus*, *tis*. — en, — vers. — un.

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
62	ז	*zak*	″			″	
63		*zik*	″	″		″	
64		*zuk*	″	″			
65		*zal*					
66		*zal*					
67		*zil*	″	″	″	″	
68		*zam*	″				
69		*zan*					
70		*zun*	″	″			
71		*zap*	″				
72		*zip*	″	″		″	
73		*zar*	″				
74		*zir*	″	″		″	
75		*zur*	″				
76	ח	*ḥal*	″				
77		*ḥil*	″	″		″	

FORMES SUSIENNES		FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
ARCHAÏQUES.	MODERNES.			
"	"	"	"	*ṣak.*
"	"	"	[a]	*ḫas.* — briser, *sabar.* [a] A la valeur de *ṣik* en scythique.
"	"	"	"	*suk.*
"				voy. *ni.*
				voy. *ut.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*gil, ḫap. kil, kir, ṣam, ṣav, rim, riv.*
"	"			*dan, ṭan, kal, lap, rip, ṣan, ṣin, tan.*
"	"	"	"	*ṣun.* — beaucoup, *madu.*
		"	"	*pir, ṣap.* — homme.
"	"	"	"	*ṣip.* — ordre, plan, *ṣippat.*
"	"	"	"	*ṣar.*
"	"	"	"	*kul.* — semence, — race, — mesure, — adorer.
"	"	"	"	*sur.*
	"			flèche, — fendre, *pataḫ.* — tuer, — (le signe redoublé désigne le fleuve du Tigre.)
"	"	"	"	*rik.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
78	ח	*ḥil* (?)	″				
79		*ḥul*	″				
80		*ḥam*	″				
81		*ḥum*					
82		*ḥan*	″				
83		*ḥun*	″				
84		*ḥaś*	″				
85		*ḥap*	″				
86		*ḥar*	″				
87		*ḥir*					
88		*ḥur*	″				
89		*ḥas*	″	″		″	
90		*ḥus*	″	″			
91		*ḥat*					
92	ט	*ṭak*	″				
93		*ṭik* (?)	″				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	[cuneiform]	[cuneiform]	"
"	"	"	"	ennemi, *limnu.*
"	"	"	"	*kam,* indic. du nombre ordin.
"	"	"	"	*lum, luv.*
"	"	"	[cuneiform]	*nun.* — poisson, — seigneur, *rabu.*
"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *ku.*
"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	*kut, sil, tar.* — poser, couper, *nakaś.*
"	"	"	"	*gil, zam, zav, kil, kir, rim, riv, sam, sav.*
"	"	[cuneiform]	[cuneiform]	*kin, mur.* — lancer, *rama.*
[cuneiform]	"	"	"	*śar, sar.* — crier.
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *bí.*
"	"	"	[cuneiform]	*zik.* — briser, *sabar.*
"	"	"	"	*gap, duḥ.* — écrire, *saṭar.*
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *pa.*
"	"	"	"	pierre, *aban.*
"	"	[cuneiform]	"	"

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
94	ט	*ṭal*					
95		*ṭil*					
96		*ṭam*				″	
97		*ṭim*				″	
98		*ṭum*					
99		*ṭan*					
100		*ṭin*	″				
101		*ṭap*	″				
102		*ṭip*					
103		*ṭup*					
104		*ṭar*	″	″		″	
105		*ṭir*	″				
106		*ṭur*	″	″			
107	כ	*kak*	″				
108		*kal*					
109		*kil*	″				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				″
″			″	voy. *as.*
″	″	″	″	*dam, dav.*
″	″	″	″	*dim, div, tim, tiv.*
				voy. *ḫu.*
″	″			*dan, zan, kal, lap, ṣan, ṣin, rip, tan.*
″	″		″	*din, tin.* — vie, *balaṭ.*
″	″	″	″	*dap.*
″		″		voy. *um.*
				voy. *lu.*
″	″	″	″	″
			″	voy. *su.*
	″	″	″	″
″	″		″	faire, *apas,* — tout, *nabḫar.*
″	″			*dan, zan, tan, lap, rip, ṣan, tan.*
″	″	″	″	*gil, zam, zav, ḫap, kir, ṣam, ṣav, rim, riv.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES	MODERNES.
110	כ	*kul*	"	"		"	
111		*kam*	"				
112		*kim*	'	"			
113		*kum*					
114		*kúm*	"	"		"	
115		*kan*					
116		*kin*	"				
117		*kin*	"				
118		*kun*	"				
119		*kaś*	"				
120		*kis*	"				
121		*kap*	"	"			
122		*kip*	"				
123		*kup*	"				
124		*kar*	"				
125		*kir*	"				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*zir.* — semence, race.
"	"	"	"	*ḫam, ḫav.* — indic. du nombre ordinal.
"	"	"	"	*gim, giv.* — comme, *kima.*
"	"	[illegible]	"	voy. *ni.*
"	"	"	"	"
"	"	[illegible]	[illegible]	*gan, ḳan,* — nuage.
"	"	[illegible]	"	voy. *ḳi.*
"	"	[illegible]	[illegible]	*ḫar, mur.* — lancer, *rama.*
"	"	"	"	*gun.* — queue.
"	"	"	"	*ras.* — deux.
"	"	"	"	*kis.* — légion, *kissat.*
"		"	"	*kat.*
"	"	"	"	*kib.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *du.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*bis, gir, kar, pis.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
126	כ	*kir*	"				
127		*kur*	"				
128		*kas*					
129		*kis*	"				
130		*kus*	"	"		"	
131		*kus*					
132		*kat*					
133		*kat*	"	"			
134		*kit*					
135		*kut*	"				
136	ל	*laḥ*	"				
137		*liḥ*					
138		*luḥ*	"				
139		*lak*	"				
140		*lik*					
141		*lal*	"	"		"	

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″	″		″	*gil, zam, zav, ḥap, kil, sam, sav, rim, riv.*
″	″			*lat, mat, nal, nat, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
″	″			voy. *bi.*
″	″	″	″	*ḳiś.* — légion, *kissat.*
″	″	″	″	*sinātu.*
				voy. *u.*
″				voy. *su.*
″	″	″	″	*kap.*
″	″	″	″	*git, śaḥ.* — abîme, *gi.*
″				*ḥaś, sil, tar,* — poser.
″	″	″	″	*luḥ, riḥ.* — roi, *śukkallu.*
				voy. *ut.*
″	″	″	″	*laḥ, riḥ.* — roi, *śukkallu.*
″	″	″	″	*miś, viś, rit, sit.* — cachet, écriture.
				voy. *ur.*
″	″	″	″	remplir, *malū.* — peser, *saḳal.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
142	ל	*lil*	″				
143		*lul*	″				
144		*lam*	″				
145		*lim*					
146		*lum*					
147		*liś*					
148		*lap*					
149		*lip*					
150		*lip*	″				
151		*lup*	″				
152		*lis*	″	″			
153		*lus*	″	″			
154		*lat*	″				
155		*lit*	″				
156		*lut*	″	″			

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	écrire, *saṭar.*
	"	"	"	*lib, lup, nar, paḥ.* — esclave, *na'r.*
		"	"	"
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *si.*
"		"	"	*ḥum.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *ur.*
		[illegible]	[illegible]	*dan, zan, kal, ṣan, rip, tan.*
	"	[illegible]	"	cœur, — milieu.
"	"	"	"	*lup, lul, nar, paḥ.*
"		"	"	*lib, lul, nar, paḥ.*
"	"	"	"	"
"		"	"	*gam, gav.*
"	"	[illegible]	[illegible]	*kur, mat, nal, nat, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
"	"	[illegible]	"	lune, mois.
"		"	"	*duk.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
157	מ	*maḫ*	″				
158		*miḫ*	″				
159		*muḫ*	″			″	
160		*mak*					
161		*mik*	″				
162		*muk*	″			″	
163		*mal*					
164		*mil*	″				
165		*mul*	″			″	
166		*man*	″				
167		*min*	″	″		″	
168		*mun*	″	″			
169		*maś*	″	″			
170		*miś*	″				
171		*muś*					
172		*mar*	″				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″	″	″	″	élevé, *ṣiru.*
″	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *í.*
″	″	″	″	sur, — au-dessus, *eli.*
″	″	[illegible]	″	*nin.* — souveraine.
[illegible]	[illegible]	″	[illegible]	voy. *bí.*
″	″	″	″	*mukku.*
″	″	[illegible]	″	*bit.* — maison, *bit.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *is.*
″	″	″	″	étoile, *kakkab.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	*nis.* — roi, *sarru.* — vingt.
″	″	″	″	rouille de fer.
″	″	″	″	″
″	″	″	[illegible]	″
″	″	″	″	*lak, rit, sit.*— cachet, écriture.
″	[illegible]	″	[illegible]	voy. *um.*
″	″	″	[illegible]	chemin.

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
173	מ	*mir*	″				
174		*mur*	″	″			
175		*mur*	″				
176		*mas*	″				
177		*mis*	″				
178		*mus*	″				
179		*mat*	″				
180		*mit*	″				
181		*mut*	″	″			
182	נ	*naḥ*	″	″	″	″	″
183		*nak*	″			″	
184		*nik*	″				
185		*nal*					
186		*nam*	″				
187		*nim*	″				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
		″	″	″
″		″	[illegible]	*tik.* — proche.
″		[illegible]	[illegible]	*ḥar, kin.* — lancer, *rama.*
[illegible]		[illegible]	[illegible]	*bar.*
[illegible]		[illegible]		signe du pluriel.
	″	″	[illegible]	*ṣir.*
	″	[illegible]	[illegible]	*kur, lat, nal, nat, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *bi.*
	″	″	″	″
[illegible]	[illegible]		″	″
	″	″	″	″
″	′	″	″	″
		[illegible]	[illegible]	*kur, lut, mat, nat, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
		′	′	destinée, *simat.*
	″	′	′	*num, nam,* — monde, *elam.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
188	נ	*num*	″				
189		*nin*					
190		*nun*	″				
191		*niś*					
192		*nap*	″				
193		*nar*	″				
194		*nir*	″	″		″	
195		*nír*	″	″			
196		*nis*	″				
197		*nat*	″				
198		*nit*	″				
199		*nit*					
200	ס	*śaḥ*					
201		*śuḥ*	″	″		″	
202		*śak*	″				
203		*śik*	″	″		″	

FORMES SUSIENNES		FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
ARCHAÏQUES.	MODERNES.			
″	″	″	″	*nim, niv.* — monde, *elam.*
″	″	[sign]	″	souveraine, femme.
″	″	″	[sign]	*ḫan* (?) — poisson.
″	″	[sign]	″	*bit, mal, val,* — maison.
″	″	″	[sign]	jour.
″	″	″	″	*lul, lup, lip, paḫ, rar.*
″	″	″	″	″
″	″	″	″	. . . . . *makak.*
[sign]	[sign]	[sign]	[sign]	*man, van.* — roi, *sarru,* — vingt.
″	″	[sign]	[sign]	*kur, lat, mat. nal, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
″	″	[sign]	″	serviteur.
″	[sign]	[sign]	″	voy. *us.*
″	″	″	″	*git, kit.* — abîme, *gí.*
″	″	″	″	″
″	″	″	″	*gut, kut, ris, sak.* — tête, *ris.*
″	″	″	″	″

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
204	ס	*śuk*	″				
205		*śal*					
206		*śam*					
207		*śim*	″				
208		*śin*	″				
209		*śun*	″	″		″	
210		*śiś*					
211		*śap*	″				
212		*śip*	″				
213		*śar*					
214		*śir*					
215		*śur*	″	″		″	
216		*śus*	″	″		″	
217		*śat*	″				
218	פ	*paḥ*	″				
219		*p:ḥ*	″	″		″	

FORMES SUSIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES SUSIENNES MODERNES.	FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	″			voy. *si*.
				rak, *sal*. — femme. (Précède les noms d'êtres animés du sexe féminin.)
	″			voy. *u*.
	″			voy. *šu*.
	″			voy. *is*.
″	″	″	″	″
″	″	″	″	*siš*, *sis*. — frère, *ahu*. — protéger, *naṣar*.
″	″	″	″	*sap*.
″	″	″	″	roi, *ri'u*.
	″	″	″	*ḫir*, *sar*. — crier, *ṣaraḫ*, *zamar*.
				voy. *bu*.
″	″	″	″	″
″	″	″	″	*sus*.
″	″			*kur*, *lat*, *mat*, *nal* (?), *nat*, *sat*. — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
″	″	″	″	*lul*, *lip*, *lup*, *nar*, *rar*. — esclave.
″	″	″	″	″

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
220	פ	*pak*	〃				
221		*pal*	〃				
222		*pil*	〃	〃		〃	
223		*pul*	〃				
224		*pul*	〃	〃			
225		*pam*	〃			〃	
226		*pan* (?)					
227		*pin*	〃	〃		〃	
228		*puś*	◇				
229		*pap*	〃	〃		〃	
230		(*par*)	〃				
231		*par*	◇				
232		*par*	〃				
233		*pir*	〃	〃		〃	
234		*pir*	〃				
235		*pur*	〃	〃			

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *ḫu.*
"	"	"	"	*bal*, — glaive, année. — descendre, *arad.* — campagne, *kirru.* — franchir, *ebir.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*bul.*
"	"	"		"
"	"			se souvenir, *zakar.*
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *si.*
"	"	"	"	fondation, *ussu.*
[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *ut.*
"	"	"	"	*bib, ḫur,* créer, se révolter, *nakar,* protéger, *naṣar.*
	"	"	"	(*bar.*)
"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	voy. *ut.*
[cuneiform]	"	"	[cuneiform]	*zab, ṣap.*
"	"	"	"	*bir.*
"	"	"	"	*dak.*
"	"	"	"	expliquer, *pasar.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
236	פ	*pis*	〃				
237		*pus*					
238		*pat*	〃				
239		*pit*					
240	צ	*ṣak*	〃			〃	
241		*ṣik*	〃			〃	
242		*ṣal*					
243		*ṣil*	〃				
244		*ṣam*	〃				
245		*ṣim*	〃	〃		〃	
246		*ṣum*	〃				
247		*ṣan*					
248		*ṣin*					
249		*ṣun*	〃	〃		〃	
250		*ṣap*	〃				
251		*ṣip*	〃	〃		〃	

FORMES SUSIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES SUSIENNES MODERNES.	FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″	″	″	″	*bis, gir, kar, kir.*
[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	voy. *ut.*
″	″	[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	″
″	″	[cuneiform sign]	″	*but,* — forteresse, *dur, karaḫ, aśit.*
″	″	″	″	*zak.*
″	″	″	″	″
[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	voy. *ni.*
″	[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	[cuneiform sign]	voy. *ti.*
″	″	″	″	*gil, zam, zav, ḫap, kil, kir, rim, riv.*
″	″	″	″	*gal* (dans les textes antiques).
″	″	″	″	″
″	″	[cuneiform sign]	[cuneiform sign], [cuneiform sign]	*dan, zan, ṭan, kal, lap, rip, ṣin, tan.*
″	″	[cuneiform sign]	[cuneiform sign], [cuneiform sign]	*dan, zan, ṭan, kal, lap. rip, ṣun, tan.*
″	″	″	″	*zun.* — beaucoup, *madu.*
[cuneiform sign]	″	″	″	*pir, zap, liḫ.*
″	″	″		*zip.* — ordre, plan, *ṣippat.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
252	צ	*ṣar*	″				
253		*ṣir*	″				
254		*ṣar*					
255	ק	*ḳal*	″				
256		*ḳum*	″				
257		*ḳan*					
258		*ḳap*	″				
259		*ḳip*	″				
260		*ḳar*	″	″			
261		*ḳir*	″				
262		*ḳur*	″				
263		*ḳis*	″				
264		*ḳat*	″			″	
265		*ḳut*	″				
266	ר	*raḥ*	″	″			

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″	″	″	″	*zar.*
″	″	″	[illegible]	*mus, vus.*
″	″	″	″	cycle, *amar.*
″	″	[illegible]	[illegible]	*gal.* — grand, *rabu.*
[illegible]	″	[illegible]	″	voy. *ḳa.*
″	″	″	″	*gan, kan.* — nuage.
″	″	″	″	*ḳat.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *í.*
″	″	″	[illegible]	*gar.*
″	″	″	″	*bis, gir, dit, kir, kas.*
″	″	″	″	*bap.* — se révolter, *nakar.*
″	″	″	″	légion, *ḳissat.*
″	″	″	″	*ḳap.*
″	″	″	″	*gut, ris, śak, sak.* — tête.
″	″	″	″	″

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
267	ר	*riḥ*	″				
268		*raḥ* (?)	″				
269		*rak*					
270		*rik*	″	″		″	″
271		*ruk*					
272		*ram*	″			″	
273		*rim*	″				
274		*rum*	″				
275		*raś*	″				
276		*ruś*	″	″		″	
277		*rap*	″	″		″	
278		*rip*					
279		*rup*					
280		*rar*	″				
281		*ras*	″				
282		*ris*	″				

FORMES SUSIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES SUSIENNES MODERNES.	FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*laḫ*, *luḫ*. — roi, *sukkalu*.
"	"	"	"	*gum*, *guv*. — homme, *nisu*.
				śal, *sal*. — femme.
"	"	"	"	*ḫal*.
				voy. *a*.
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*gil*, *zam*, *zav*, *ḫap*, *kil*, *kir*, *ṣam*, *ṣav*.
"		"	"	voy. *aś*.
"	"	"	"	
"	"	"	"	
"	"	"	"	
"	"			*dan*, *zan*, *ṭan*, *kal*, *lap*, *ṣan*, *ṣin*, *tan*.
				voy. *ki*.
"	"	"	"	*lip*, *lup*, *lul*, *nar*, *paḫ*.
"	"	"		*kaś*. — deux.
"	"	"	"	*gut*, *śak*, *ḳut*, *sak*. — tête, *ris*.

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
283	ר	*rus* (?)	"	"		"	
284		*rat*	"				
285		*rit*	"				
286		*rut*	"			"	
287	ש	*saḥ*	"	"	"		
288		*sak*	"				
289		*sik*	"	"		"	
290		*suk*	"	"		"	
291		*sal*					
292		*sil*	"			"	
293		*sul*	"				
294		*sam*					
295		*sim*	"			"	
296		*sum*	"			"	
297		*sun*	"	"		"	
298		*saś*					

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*ḫul.*
"	"	[illegible]	"	"
"	"	"	"	*luk, miś, viś, sit.* — cachet, — écriture.
"	"	"	"	*ūn,* milieu, devant, combat (*ḳabal*).
"	"	"	"	
"	"	"	"	*gut, sak, ris.* — tête, *ris.*
"	"	"	"	étoffe teinte.
"	"	"	"	*zuk.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	*śal, rak.* — femme.
"	[illegible]	[illegible]	[illegible]	*ḫaś, kut, tar.* — poser.
	"	"	"	*dun.*
[illegible]	"	[illegible]	[illegible]	voy. *u.*
	"	"	"	"
	"	"	[illegible]	*tak.*
	"	"	"	
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *ur.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES BABYLONIENNES MODERNES.	FORMES NINIVITES ARCHAÏQUES.	FORMES NINIVITES MODERNES.
299	ש	*siś*					
300		*sap*					
301		*sip*	″	″		″	
302		*sup*	″				
303		*sar*					
304		*sir*	″			″	
305		*sur*	″	″			
306		*sas*					
307		*sis*					
308		*sus*	″	″		″	
309		*sus*	″	″		″	
310		*sat*	″				
311		*sit*	″				
312		*sul*					
313	ת	*taḥ*	″				

FORMES SUSIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES SUSIENNES MODERNES.	FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*śiś, sis.* — frère, *aḫu.* — protéger, *naṣar.*
"	"		"	*sap.*
"	"	"	"	voy. *mí.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	voy. *ru.*
[illegible]	"		"	*ḫir, śar.* — crier, *ṣaraḫ, zamar.*
"	"	"	"	lumière, *nūr.*
"	"	[illegible]	"	*zur.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*siś.* — frère, *aḫu.* — protéger, *naṣar.*
"	"	"	"	*śus.*
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	*tis, dis.* — en, vers, un.
"	"	[illegible]	[illegible]	*kur, lat, mat, nal, nat, śat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
"	"	"	"	*lak, miś, viś, rit.* — cachet, — écriture.
"	"	"	"	
[illegible]	"	"	"	

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
314	ת	*tak*	"			"	
315		*tik*	"	"			
316		*tuk*	"				
317		*tal*					
318		*til*	"				
319		*tul*	"				
320		*tam*					
321		*tim*					
322		*tum*	"				
323		*tan*					
324		*tin*	"				
325		*tun*	"	"		"	
326		*taś*					
327		*tuś*	"				
328		*tap*	"				
329		*tip*					

FORMES SUSIENNES — ARCHAÏQUES.	FORMES SUSIENNES — MODERNES.	FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES SCYTHIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES, VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″	″	″		*sum.*
″	″	″		*mur.* — proche, *kisad.*
″	″	″		égaler, *isu.*
				voy. *ri.*
				voy. *bi.*
″	″	″	″	forteresse, *tul.* — colline.
				voy. *ut.*
″	″	″	″	*dim, div, tim, tiv.*
″	″	″	″	peur, *haratu.*
″	″			*dan, zan, tau, kal, lap, rip, san, sin.*
″	″		″	*din, tin.* — vie, *balat.*
″	″	″	″	. . . . . *hasu.*
		″		voy. *ur.*
″				voy. *ku.*
″	″		″	*dap, tap.* — ajuster, *isib.* — étendre, *idu.*
″		″		voy. *um.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES.	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
330	ת	*tar*	″				
331		*tir*	″				
332		*tur*					
333		*tas*					
334		*tis*					
335		*tus*	″				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
″				*ḥaś*, *kut*, *sil*. — poser, *sam*. — couper, *nakaś*.
	″	″	″	langue.
″	″			fils, *hablu*.
				voy. *ur*.
				dis, *sus*. — en. — vers. — un.
″				voy. *ka*.

APPENDICE.

Pour compléter la liste des signes employés dans l'écriture anarienne il nous reste à faire connaître : 1° — quelques caractères d'un assez fréquent usage et qui ne sont employés qu'avec une valeur idéographique; 2° — quelques caractères d'un emploi plus restreint et dont le rôle ou la valeur n'ont pas encore été déterminés. Enfin nous devrions donner les différentes formes de ces signes suivant les temps et les localités; mais il est aisé de comprendre que nous ne pouvons pas aspirer ici au complet, et que nous touchons aux points les plus obscurs de la science, dans lesquels il y aura, pour longtemps encore, des découvertes à faire et des explorations à tenter.

A. — CARACTÈRES EMPLOYÉS AVEC UNE VALEUR IDÉOGRAPHIQUE SEULEMENT.

NUMÉROS D'ORDRE.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES		VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	
1	"	[illegible]	"	[illegible]	partage, *buluk*.
2	"	[illegible]	[illegible]	[illegible]	bataille, *taḫaz*.
3	"	[illegible]	"	[illegible]	tente, *a-u* (*rū*).
4	"	[illegible]	[illegible]	[illegible]	langue, *lisan*.

NUMÉROS D'ORDRE.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES		VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	
5	〃	[illegible]	〃	[illegible]	servir, *idīs*.
6	〃	[illegible]	〃	[illegible]	tribu, *lisan*.
7	〃	[illegible]	[illegible]	[illegible]	bœuf, *alep*.
8	〃	[illegible]	〃	[illegible]	sanctuaire, *parṣu*.
9	〃	[illegible]	〃	[illegible]	insulte, *mastim*.
10	〃	[illegible]	〃	[illegible]	briser, *sabar*.
11	〃	[illegible]	〃	[illegible]	bronze, *urud*.
12	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	porte, *babū* (*kā*).
13	〃	[illegible]	〃	[illegible]	Ninive, *Ninua*.
14	〃	[illegible]	〃	[illegible]	sorcellerie.
15	〃	[illegible]	〃	[illegible]	massue, *usbar*.
16	〃	[illegible]	〃	[illegible]	fort, *gabru*.
17	〃	[illegible]	〃	[illegible]	poser, *simu*.
18	〃	[illegible]	〃	[illegible]	partage, *buluk*.
	〃	[illegible]	[illegible]	[illegible]	armée, *umman*.
19	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	roi, *sarru*.

NUMÉROS D'ORDRE.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES		VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	
20	"	[cuneiform]	"	[cuneiform]	finir, *kalu*.
21	"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	ville, *kar*.
22	[cuneiform]	[cuneiform]	"	[cuneiform]	mois, *araḥ*.
23	"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	bête de somme.
24	"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	partie postérieure, *arkat*.
25	[cuneiform]	[cuneiform]	"	[cuneiform]	mère, *ummu*, — ample, *rapas*.
26	[cuneiform]	[cuneiform]	"	[cuneiform]	poutre, *gusur*.
27	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	prendre, *naham*.
28	"	[cuneiform]	"	[cuneiform]	mentir, *parṣu*.
29	"	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	combat, milieu, *ḳabal*.
30	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	autel, *parakku*.
31	"	[cuneiform]	"	[cuneiform]	commencement, *saar*.
32	"	[cuneiform]	"	[cuneiform]	œuvre d'art, *subaru*.
33	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	[cuneiform]	accade, *akkadi*.
34	[cuneiform]	[cuneiform]	"	[cuneiform]	beaucoup, *ḳuptur*.
35	[cuneiform]	[cuneiform]	"	[cuneiform]	sacrifice, *niku*.

NUMÉROS D'ORDRE.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES		VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	
36	"	[illegible]	"	[illegible]	vêtir, *libis*.
37	"	[illegible]	"	[illegible]	décoration (?), *sibir*.
38	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	élevé, *illu*, — métal.
39	"	[illegible]	"	[illegible]	inspecter, *pakad*.
40	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	brique, *libnat*, — mesurer, *laga*.
41	"	[illegible]	"	[illegible]	lumière, *nur*.
42	"	[illegible]	"	[illegible]	place, *asar*. — brûler, *sarap*. — déshonorer, *sagal*.
43	"	[illegible]	"	[illegible]	feu.
44	"	[illegible]	"	[illegible]	char, *kirrat*.
45	[illegible]	[illegible]	"	[illegible]	couler (?).
46	"	[illegible]	"	[illegible]	répétition.
47	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	souveraine, *belit*.

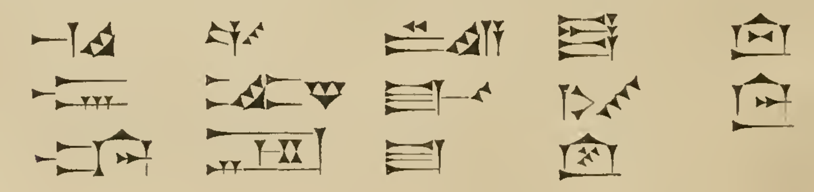
B. — SIGNES DONT L'ARTICULATION EST CONSTATÉE MAIS DONT LA SIGNIFICATION EST ENCORE INCONNUE.

(Nous ne donnons ici que la forme assyrienne.)

	kukalulu.		*sinatu.*
	ikir.		*uzu* (?).
	zilulu.		*gistin* (?).
	saburu.		*illu, namandu.*
	isguru.		*misi.*

C. — SIGNES DONT LA VALEUR EST ENCORE INCONNUE.

Le nombre des signes dont la valeur est encore inconnue s'accroît chaque jour avec la découverte de nouvelles inscriptions, bien qu'elles amènent en même temps les moyens d'en déterminer la valeur. Aujourd'hui (juin 1868) le nombre des signes inconnus s'élève à cent cinquante environ, dont une centaine au moins ne se trouve pas dans les textes historiques; nous nous bornons à rappeler ici ceux dont la valeur n'était pas encore déterminée dans ces textes au moment de la rédaction de notre travail.



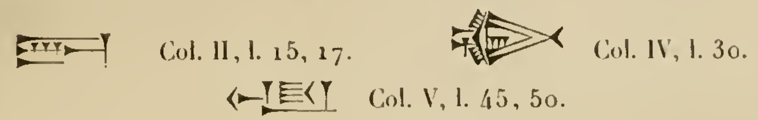
D. — SIGNES ARCHAÏQUES DONT L'ASSIMILATION EST ENCORE INCONNUE.

Il existe un grand nombre de signes archaïques dont la valeur est plus ou moins déterminée sur les tablettes philologiques de Ninive. Sur quelques-unes on voit des signes qu'on ne peut observer que

dans ces seuls monuments, et qui échappent ainsi à tout contrôle. En présence de l'impossibilité d'arriver au complet sur ce point et pour longtemps encore, nous avons dû nous borner à donner ici quelques signes archaïques incompris qui figurent dans les grands textes historiques de Ninive et de Babylone, et qui en retardent encore la complète interprétation.

FORMES ARCHAÏQUES DE BABYLONE.

Inscriptions de Nabuchodonosor. (W. A. I. pl. 53 à 64.)



Col. II, l. 15, 17. Col. IV, l. 30.

Col. V, l. 45, 50.

FORMES ARCHAÏQUES DE NINIVE.

Inscription de Samsi-Hu. (W. A. I. pl. 29 à 34.)

Col. I, l. 17, 30.	Col. III, l. 61.
— l. 29.	— l. 63.
— l. 43.	— l. 69.
— l. 46.	Col. IV, l. 14.
— l. 46.	— l. 22.
Col. II, l. 17.	— l. 24.
Col. III, l. 3.	— l. 44.
— l. 50.	....
— l. 60.	....

Remarque.

Il suffit maintenant de jeter les yeux sur les tableaux qui précèdent pour comprendre les différences qui caractérisent les écritures cunéiformes de la haute Asie, que nous avons séparées en deux groupes comprenant d'une part l'écriture *arienne*, d'autre part celle à laquelle nous conservons, à défaut d'une dénomination meilleure, le nom d'écriture *anarienne*.

Dans le système arien nous avons vu un petit nombre de caractères dont le rôle est facile à apprécier désormais. On peut les suivre dans les noms propres que nous avons cités, et leurs différentes positions nous confirment qu'ils y jouent un rôle phonétique différent de celui des signes que nous trouvons dans les mêmes noms transcrits dans le texte médo-scythique ou dans le texte assyrien : ce sont des *lettres*.

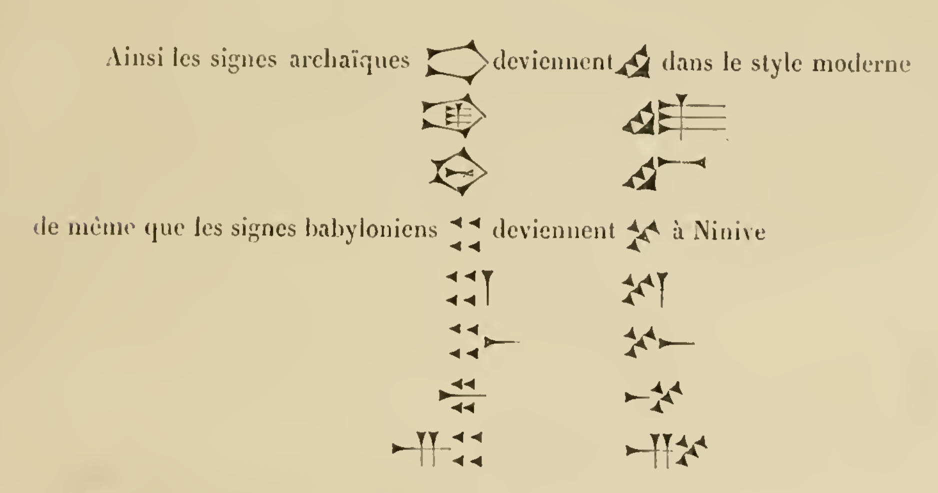
Quelques articulations exprimées par des signes différents suivant leur vocalisation permettent de supposer que le système arien a été originairement syllabique, et nous présenterait les derniers efforts du travail de l'intelligence humaine dans la formation de l'alphabet pour arriver à l'abstraction de la voyelle. Mais si nous pouvons supposer que l'écriture arienne a pu, à une époque quelconque, représenter des syllabes comme le système anarien, nous est-il possible de rechercher l'origine de ce système? — C'est une question que nous ne sommes pas en mesure d'examiner ici.

Aussi nous nous bornerons à dire que, dans l'état actuel des travaux, on n'a pas encore rattaché l'écriture de la première colonne des inscriptions de Persépolis à l'ensemble du système graphique des peuples de la haute Asie, dans lequel la forme de la flèche ou du clou paraît entrer comme élément radical.

Dans le système anarien, les caractères sont nombreux, et leur rôle se dessine d'une manière bien tranchée : ce sont des *syllabes*, et quelquefois des *mots*. On peut suivre à travers les différentes formes qu'ils affectent l'unité du système auquel ces différentes écritures

peuvent se rattacher. Nous avons relevé, dans les inscriptions, des groupes entiers, des mots entiers qui relient entre elles les inscriptions de la seconde et de la troisième colonne de Persépolis aux inscriptions de Ninive et de Babylone, de même que celles-ci aux inscriptions de Suse et de Vân.

Si nous cherchons à pénétrer dans les détails, nous pouvons constater, il est vrai, des différences; mais il est facile de s'assurer que les unes sont accidentelles et tiennent à la nature des matériaux sur lesquels on trace, ou avec lesquels on trace les inscriptions, et que les autres tiennent à un parti pris qui se révèle dans l'altération ou la répétition constante des mêmes formes suivant les temps et les localités. Les tableaux si consciencieusement dressés par M. Botta ne laissent aucun doute à ce sujet :



Mais il est inutile de multiplier ces exemples sur lesquels nous aurons à revenir plus spécialement dans notre analyse.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble de ces différents signes, il nous est facile de voir comment ces différentes formes découlent d'une origine commune et d'en suivre les diverses altérations.

Le monument de l'écriture hiéroglyphique que M. Oppert a cité reste encore comme un exemple unique, mais incontestable, sur lequel

on peut s'appuyer pour expliquer l'origine hiéroglyphique de l'écriture anarienne. Nous avons pu en constater à Londres la parfaite exactitude, et ce monument est assez peu connu pour que nous en reproduisions ici la disposition.

On voit clairement que les signes expliquent des formes qui avaient encore leur signification pour les sujets de Sardanapale; mais elle est peut-être à jamais perdue pour nous. Guidé par ces indices, M. Oppert a signalé l'origine d'un certain nombre de signes en s'appuyant sur des inductions que la publication des tablettes de Koyoundjik rendra un jour plus faciles à suivre, mais qui se présentent encore comme un principe dont on ne peut saisir que de rares applications.

Il paraît certain que le signe provient d'un hiéroglyphe calqué sur l'image d'un poisson dont le signe a conservé la valeur idéographique.

Il est possible que le signe provienne d'un hiéroglyphe calqué sur l'image d'un petit animal parasite dont les syllabaires nous donnent le nom.

Il serait sans doute bien séduisant de voir, dans le signe , l'altération de l'image d'une harpe dont les bas-reliefs nous ont transmis la forme assyrienne; mais nous n'avons rien pour appuyer cette conjecture, et, dans le plus grand nombre de cas, nous n'avons même pas la possibilité d'émettre un soupçon.

Les monuments de l'écriture hiératique sont déjà assez nombreux pour qu'on ait pu tenter de les interpréter : nous connaissons maintenant toute la légende du vase de Naramsin publiée par Sir H. Rawlinson. M. Oppert a déjà donné la transcription de ce nom royal; mais nous

pouvons compléter aujourd'hui la transcription des titres de ce roi, car ils se retrouvent dans les inscriptions de toutes les époques.

sar . *ki* – *ib* – *ra* – *tiv* . *ar* – *ba* – *im*

Nous pourrions citer de plus quelques légendes qui se rencontrent sur les briques des premiers rois de la Chaldée, bien qu'elles résistent encore à l'interprétation. Il en est de même des légendes qui se trouvent sur les cylindres en pierre dure. Nous lirons seulement sur un beau cylindre en lapis-lazuli, de la collection de M. Guillaume Rey, un titre royal que nous retrouvons également à toutes les époques avec de légères différences dans la forme des caractères, mais dont nous pouvons donner la transcription rigoureuse.

hiératique : *pa* – *ti* – *śi* moderne : *pa* – *ti* – *śi*

Je citerai encore un titre que nous avons rencontré un grand nombre de fois sur les cylindres de deux lignes, soit à Londres, soit à la Bibliothèque impériale, soit dans les collections particulières.

hiératique : *tip* – *śar* moderne : *tip* – *śar* (héb. טִפְסַר) « satrape »

L'identification des signes de cette catégorie présente sans doute des lacunes nombreuses; mais le principe est consacré, et c'est tout ce qu'il nous suffit d'établir pour le moment.

Les monuments de l'écriture archaïque abondent, et les grands textes écrits dans ce système *compliqué*, encore incompris au moment où nous avons commencé ces recherches, sont aujourd'hui, pour la plupart, publiés, traduits et commentés. Nous avons nous-même publié, traduit et commenté le seul texte des rois du premier empire

de la Chaldée écrit en caractères phonétiques; si les autres résistent encore à l'interprétation, la lecture des signes n'en est pas moins assurée.

Notre tâche, du reste, a été rendue plus facile par les travaux qui sont survenus pendant qu'on imprimait ces pages; aussi nous pourrons suivre désormais l'identification des caractères dans les différentes transcriptions qui ont été publiées et qui ne laissent plus à identifier qu'un petit nombre de signes dont nous avons relevé la liste pour les signaler à l'attention des explorateurs.

Avant d'aller plus loin, nous insisterons sur une observation générale qui domine cette classification que nous croyons devoir maintenir; il est bien entendu que ces mots de *hiératique*, d'*archaïque* et de *moderne*, que nous appliquons aux différentes formes de l'écriture, ne sauraient en rien préjuger l'époque de la rédaction des inscriptions; l'écriture la plus ancienne a pu se maintenir à côté des formes modernes sur des monuments d'une époque récente sans qu'on puisse, par cela seul, en déterminer la date.

Enfin, si les questions de paléographie sont résolues en principe, il y a là cependant un vaste champ qui reste ouvert aux recherches, et dans lequel nous ne pourrions pénétrer davantage sans nous écarter du but que nous nous sommes proposé et qui nous reste à accomplir, c'est-à-dire la justification de la valeur syllabique des nombreux caractères de l'écriture anarienne.

CHAPITRE III.

JUSTIFICATION DE LA VALEUR SYLLABIQUES DES SIGNES QUI REPRÉSENTENT DES SYLLABES SIMPLES.

Nous voici arrivé à la partie la plus importante de notre travail, mais aussi, je ne crains pas de le dire, à la partie la plus facile. Les syllabes simples sont la base du Syllabaire assyrien, et si la confiance que l'on doit avoir dans le rôle des signes qui les représentent est la chose la plus nécessaire à établir, on est heureux de constater ici que la détermination de la valeur de ces signes a été la première comprise et la première assurée.

Les premiers travaux étaient cependant hérissés de difficultés de toute nature; mais aujourd'hui que la plupart des obstacles se sont évanouis, il nous paraîtra facile de recueillir ce qui a été si péniblement trouvé naguère. Quoi qu'il en soit, nous ne devons point dissimuler ces difficultés premières : on oublie trop tôt les efforts d'autrui dont on profite. Dans cette science si avancée déjà, et pourtant si près de son berceau, il nous paraît utile de retracer les observations dont chaque signe a été l'objet, de montrer les efforts des savants qui ont examiné chaque groupe, qui ont essayé les premières valeurs qu'on avait cru découvrir, pour les rejeter quelquefois, pour les contrôler toujours, et les reprendre même pour les adopter définitivement quand elles étaient assurées. Ne faut-il pas en effet que l'on sache bien que ces valeurs ne sont pas le fruit d'une convention plus ou moins ingénieuse, et qu'on peut s'appuyer désormais sur les résultats acquis, comme sur une base solide, capable de donner à nos investigations l'autorité que l'on réclame pour les travaux auxquels on consacre ses veilles?

א — *A*.

N° 1. *a*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. א. — R. 1. — H. 1. — O. 1.[1])

Le signe est un des plus fréquemment employés dans les textes assyriens. Le rôle idéographique qu'il y remplit appela immédiatement sur lui l'attention. On le voyait, en effet, dans une des plus courtes inscriptions trilingues (Darius, inscript. B. I. 4), au commencement d'une ligne, suivi d'un nom propre d'homme. Il avait donc à lui seul une signification particulière? L'idée qu'il exprimait était traduite dans le texte perse par le mot *puthra*, dès lors il voulait dire « fils. » C'était beaucoup déjà; toutefois ce renseignement ne donnait aucun indice sur la prononciation assyrienne.

On croyait alors que tous les monogrammes renfermaient l'*abrégé* du mot qui, en assyrien, devait exprimer l'idée qu'ils représentent, et on chercha à deviner ce mot pour s'en faire un point d'appui, afin de déterminer, par son articulation initiale, la valeur phonétique du signe. Mais ces tentatives ne devaient avoir aucun résultat; on fut bientôt amené à reconnaître qu'il n'y avait qu'un seul procédé efficace pour déterminer la valeur des caractères, et l'on se mit à étudier *la position* qu'ils occupaient dans les noms propres.

Löwenstern, que nous trouverons toujours au début des recherches, avait à sa disposition une douzaine de noms seulement. Il ren-

[1] Ces indications renvoient aux listes que nous avons mentionnées (supra, p. 64 et 65). — S désigne les listes des mémoires autogr. des 14 sept. et 17 nov. 1849 de M. de Saulcy; — R, la liste qui a été publiée par Sir H. Rawlinson dans le Journal asiatique de Londres en 1851; — H, celle du docteur Hincks publiée en 1852 dans les Transactions de l'Académie royale d'Irlande; — O, celle de M. Oppert publiée dans son Expéd. scient. en Mésopotamie, t. II, p. 107.

contra d'abord le signe qui nous occupe dans le nom d'Ormuzd, et il lui donna la valeur du ה hébraïque (*Exposé*, p. 27). On peut voir aujourd'hui que Löwenstern s'était trompé en reportant sur le premier signe 𒀭 la voyelle qui devait s'articuler avec cette aspiration; mais alors le nom d'Ormuzd était le seul nom de divinité compris dans les inscriptions trilingues, et on devait nécessairement ignorer que le signe 𒀭 remplissait, à l'égard des noms de divinité, le rôle que le clou perpendiculaire 𒁹 remplit à l'égard des noms propres d'homme.

M. Botta, que nous trouvons ensuite, remarqua que le signe 𒀀 devait avoir, dans les inscriptions de Khorsabad, la valeur idéographique qu'on lui attribuait dans les inscriptions de Persépolis, parce qu'il précède également dans ces inscriptions des noms propres dont il indique la filiation; mais cette remarque ne jeta aucun jour sur son articulation phonétique. Cependant M. Botta considérait déjà que ce signe était un de ceux dont la valeur phonétique lui semblait le mieux déterminée (*Mémoire*, p. 120) : on paraissait d'accord pour en faire soit la voyelle *a*, soit une aspiration semblable au ה des Hébreux.

M. de Saulcy (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 4) rencontre comme Löwenstern le signe 𒀀 pour la première fois dans le nom d'Ormuzd, et, comme son prédécesseur, il considère le premier signe de ce nom comme un *a* ou un א, et le second comme le représentant du ה. C'est avec cette valeur qu'il lit tous les mots dans lesquels il figure. Toutefois, dans son second mémoire, M. de Saulcy remarque que ce signe a une grande tendance à exprimer l'א, particulièrement dans le pronom de la première personne (*Recherches*, 27 nov. 1849, p. 3).

En dehors des noms propres, le pronom personnel est le premier mot que l'on ait essayé d'analyser. Le groupe qui l'exprime s'offrait d'ailleurs naturellement aux recherches; sa place était parfaitement désignée. Au perse *adam*, « je » ou « moi, » correspondait constamment le groupe 𒀀 𒈾 𒆪; or la valeur de l'א paraissait ressortir de la forme de ce mot que le progrès des études permettait déjà d'articuler ANK et qu'on cherchait à rattacher à l'hébreu אנכי.

Nous arrivons aux travaux de M. Luzzatto. Ce savant accepte, pour le signe 𒀀, la valeur que ses prédécesseurs lui attribuent, et il en trouve la confirmation dans les noms « Ormuzd, Achéménès, Darius. » Cependant comme M. Luzzatto pensait également que ce signe devait être l'abrégé du mot qui exprime l'idée de « fils, » il crut en trouver, par un hasard déplorable, la confirmation dans son système, en le lisant comme la première lettre du mot *arbha*, qui en sanscrit signifie *proles, natus, pullus* (*Études*, p. 79). La langue indo-germanique que M. Luzzatto croyait entrevoir dans ces inscriptions avait, du reste, si peu d'influence sur le procédé que l'on convenait d'employer pour dégager la valeur des caractères, que M. Luzzatto conserva aux signes les articulations indiquées par le dépouillement des noms propres dont on disposait alors, et qu'il chercha à lire, avec ces valeurs, les différentes parties du discours dont la signification lui paraissait assurée. Ainsi, nous avons vu que le groupe qui renferme le pronom de la première personne était bien déterminé et qu'on le lisait déjà ANA; or c'est bien avec ces lettres qu'il cherche (*Études*, p. 74), par un démembrement étrange, à donner à ce groupe une apparence que tous les travaux ultérieurs ont repoussée.

Cependant les découvertes faisaient des progrès. Sir H. Rawlinson venait de publier le texte assyrien de l'inscription de Bisitoun : de nouveaux points de comparaison allaient devenir possibles. Dans son mémoire, le savant général établissait que ce signe devait représenter l'א sémitique, tout en constatant la tendance de ce caractère à représenter le ה et même le ח (*Alphabet*, p. 5).

Sur ces entrefaites, le docteur Hincks venait de constater le syllabisme de l'écriture anarienne. Le pronom personnel était définitivement lu *a-na-ku*, et on n'hésitait plus à assimiler le signe 𒀀 à l'א en lui donnant la valeur de la voyelle *a* qui s'articule avec l'אָ ou celle de אִ quand il est initiale (*On the assyrian verbs*, p. 307). Toutefois le savant Irlandais remarque que le signe 𒀀 représente quelquefois la voyelle longue *a* précédée de l'ע et de l'ה et même du ח au lieu de l'א.

Cette incertitude sur l'articulation de ce caractère n'a rien qui doive nous surprendre. Si nous parcourons en effet les nombreux noms propres qui sont maintenant à notre disposition, nous voyons que la voyelle longue des Perses 𐎠 n'est pas toujours transcrite en assyrien par le même caractère, et que le syllabisme de l'écriture anarienne ne nous permet de la saisir que quand elle forme une syllabe séparée; autrement elle est comprise dans le signe qui représente l'articulation consonnante qu'elle concourt à former.

Voyons d'abord ce qui résulte du dépouillement des noms dans lesquels le signe 𒀀 est initial [1].

(1) *A-ḫu-ru-ma-az-da-'-* (21) *A-si-na* (66) *A-ra-bi*
(2) *A-na-'-i-tu* (29) *A-ra-ḫu* (88) *A-ra-ka-ad-ri-'-*

Il est évident que la syllabe qui est exprimée par le caractère 𒀀 du texte anarien, de même que celle qui est exprimée par le caractère 𐎠 du texte arien, est nettement séparée des autres signes qui doivent renfermer l'articulation suivante. Le signe 𒀀 forme donc, à lui seul, une syllabe comme la voyelle arienne 𐎠 qu'il essaye de transcrire.

Lorsque le signe 𒀀 se trouve dans l'intérieur des mots, on voit qu'il correspond encore au même signe du texte arien. Cependant, comme il n'est pas toujours exprimé quand la voyelle arienne apparaît, on voit qu'il n'est pas indispensable pour rendre la vocalisation perse parce qu'elle est implicitement exprimée par le syllabisme de l'écriture anarienne. Aussi sa présence dans le corps des mots ne paraît destinée qu'à indiquer la *quantité* de la syllabe. C'est ce qui résulte de l'observation des noms suivants :

(11) *Da-ā-ri-ya-ā-vus* (19) *Gu-ma-ā-tav* (28) *U-vi-ιz-da-ā-tav*

La valeur du signe 𒀀 est donc bien déterminée, et si nous éprouvons encore quelque hésitation sur son rôle dans la transcription d'une

[1] Il nous suffit de donner ici la transcription des noms propres que nous citons et qu'on peut facilement retrouver dans la liste que nous avons dressée dans notre chap. Iᵉʳ, p. 82 et suiv. en se reportant aux numéros de rappel.

langue sémitique, c'est que la valeur de ce signe, essentiellement destiné à représenter une voyelle, n'a pas en effet de représentant dans l'alphabet phénicien. Si nous examinons son rôle dans les noms bibliques que nous avons recueillis, tels que :

(151) *A–ḫa–ab–bu*	(180) *A–ma–at–ti*	(195) *Ni–nu–a-*
(155) *Ḫa–za–ḳi–a–u*	(182) *A–ra–mi*	(209) *A–ru–a–di*

nous voyons qu'il correspond tour à tour aux lettres א, ו, ה, י et même aux lettres ח et ע suivant leur vocalisation, c'est-à-dire précisément à des lettres pour les articulations desquelles, excepté le ח, nous ne trouverons pas de représentant spécial dans l'écriture anarienne, car elles ne peuvent être saisies que par leur vocalisation dont l'alphabet phénicien ne tenait pas compte.

Enfin c'est avec cette valeur que nous lisons l'ancien nom de Diarbekr qui nous a été ainsi conservé dans les inscriptions :

(198) *A–mi–di*

Mais si le caractère 𒀀 a bien la valeur d'une voyelle, la vocalisation que nous lui accordons est-elle bien celle que lui attribuaient les Assyriens? — Il serait téméraire de l'affirmer. Nous voyons par le nom chaldéen d'Aniris,

(23) *A–ni–ri–'–*

que ce signe était traduit chez les Ariens comme s'il tenait à la fois de l'*a* et de l'*i*. D'un autre côté, nous voyons, par le nom de « Achéménès, » que les Grecs traduisaient la voyelle longue des Ariens par la diphthongue *αι*, tandis que les Assyriens rendaient par le signe 𒀀 la voyelle longue des Grecs, ainsi que nous pouvons le supposer par le nom de « Pythagoras » que nous lisons :

(171) *Pu–ta–ā–gu–ra*

Si maintenant nous voulons rechercher quelle était la valeur de ce signe chez les autres peuples qui employaient l'écriture anarienne,

nous devons supposer qu'elle a dû varier suivant le caractère de chaque peuple, mais que sa nature de voyelle est toujours incontestable.

Nous n'avons pas, il est vrai, de point d'appui, même pour supposer ce qui devait se passer dans l'idiome de Suse; mais pour l'Arménie nous avons un nom,

(251) *Hal-di-a*

et ce nom suffit pour nous confirmer l'identité du système graphique, sans toutefois nous permettre de généraliser les inductions que l'on pourrait en tirer sur la vocale arméniaque qu'il représente.

Chez les Médo-Scythes les exemples sont nombreux, et nous pouvons discuter les valeurs qui en découlent. Nous sommes certain qu'ils ne rendaient pas la voyelle longue des Perses par le même caractère que les Assyriens. En effet, cette voyelle est constamment traduite par le signe 𒄴, qui n'a aucun rapport avec celui qui nous occupe pour la forme graphique et qui représente, en assyrien, l'articulation d'une gutturale aspirée avec la première voyelle. Le correspondant graphique du 𒀀 assyrien est, en médo-scythe, 𒀀. Or ce signe paraîtrait plutôt traduire, dans la langue de la deuxième colonne, la voyelle *i* des Perses; par exemple dans les mots des textes scythiques que nous lisons cependant :

(23) *Ha-a-na-a-ra* (91) *Vi-is-sa-da-a-ḫu-is* (121) *Sa-a-kur-ri-ṣi-is*
(134) *Da-a-ya-u-is* (140) *A-ya-a-e bu-mi-ya*

La valeur de ce signe est donc parfaitement assurée; c'est une voyelle, et cette voyelle participe de l'*a* et de l'*i*.

Si nous sortions des noms propres, nous verrions que ce signe apparaît dans les dérivés des racines sémitiques suivant des circonstances que la grammaire a pu déterminer; mais nous n'avons pas à nous en préoccuper ici. Enfin nous devons remarquer qu'il remplace le suffixe de la première personne, qui s'articule cependant *ya*. Aussi c'est avec cette valeur que nous le lirons dans le corps des mots toutes les fois qu'il se trouvera entre deux syllabes dont on voudra éviter la contraction.

Il est évident que nous ne pouvons pas avoir la prétention de res-

susciter la vocalisation exacte des langues dont nous ne saisissons les échos qu'à travers des intermédiaires qui appartiennent eux-mêmes à des langues mortes depuis longtemps. Nous savons trop, par exemple, que la voyelle que nous écrivons *a* aujourd'hui n'exprime pas le même son dans les langues modernes qui emploient le même caractère, pour supposer aux voyelles dont nous lisons les signes dans les écritures antiques une fixité que rien ne fait soupçonner dans des contrées où elles ont toujours été si indécises. Aussi, il nous suffit d'avoir indiqué la persistance de ce signe dans tous les mots où il pouvait représenter notre voyelle *a* pour être fixé sur son rôle. A mesure que nous avancerons, nous verrons que ces premières données seront confirmées par la détermination même des autres valeurs avec lesquelles elles sont liées.

Enfin, pour terminer ce qui a trait à cette valeur, à défaut d'un correspondant direct dans l'écriture phénicienne, nous l'avons rangée sous la rubrique de l'א malgré la différence essentielle qui sépare ces deux caractères et qui nous démontre, dès la première page de notre analyse, que l'écriture anarienne n'est pas d'origine sémitique.

N° 2. *ai*, *ya*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. a. ah. — R. 6. — H. 50. — O. 8.)

Il est peut-être téméraire de dire que ce caractère a une valeur distincte de celle qui résulte de la réunion des deux signes, dont il est graphiquement formé; aussi il est assez difficile de préciser sa vocalisation. Toutefois cette valeur, après avoir varié entre celle de *aï*, *ai* ou *ya*, sans qu'il en soit résulté un embarras de lecture, est restée fixée à celle de *aï*, en réunissant ainsi les deux valeurs indécises du signe que nous venons d'analyser.

Le signe [cuneiform sign] est assez fréquent dans les noms propres, même dans les inscriptions trilingues; mais il y remplit un rôle grammatical, de telle sorte que la comparaison des groupes ne saurait nous guider, dans notre travail de déchiffrement, pour en déterminer la valeur *a priori.*

M. Botta avait remarqué, dès le début, qu'il s'ajoutait à la forme originelle d'un nom de lieu pour en faire l'appellation de la personne native. Ce rôle s'est trouvé vérifié par la suite : les inscriptions trilingues n'ont laissé aucun doute à cet égard. Ainsi, dans la première ligne de l'inscription de Bisitoun, Darius prend le titre de « Perse, roi du pays de Perse. » Pour désigner « la Perse » Darius écrit *Par-śu* ou *Pa-ar-śu;* mais quand il indique son origine, le mot se fléchit et nous avons *Par-śa-ai.*

La même nuance est également observée dans l'inscription sépulcrale de Nakch-i-Roustam (l. 6, 7, 28, 29); les indicatifs qui précèdent ces appellations ne laissent aucun doute sur l'exactitude de la traduction du texte arien. Nous lirons donc ainsi les noms :

(44) *Par-śa-ai*	(49) *Ni–iś–śa–ai*	(58) *Iś–ka–ar–ta–ai*	(77) *Maṣ–ai*
(47) *Ma-da-ai*	(54) *Mar–gu–va–ai*	(67) *U–ra–ar–ṭa–ai*	

La signification de cette terminaison est donc bien évidente; mais comme nous la trouvons après des expressions idéographiques, il nous reste à établir qu'elle y remplit le rôle d'un complément phonétique : c'est ce qui résulte des dérivés dans lesquels le radical change sa vocalisation pour prendre celle de la terminaison phonétique. Ainsi, nous voyons non-seulement *Par-śu* devenir *Par-śa-ai; Mar-gu-u, Mar-gu-va-ai; U-ra-ar-ṭi, U-ra-ar-ṭa-ai;* mais encore

(173) *Il-li-pi,* — *Il-li-pa-ai*	(209) *A-ru-a-di,* — *A-ru-da-ai*
(180) *A-ma-at-ti,* — *A-ma-tu-ai*	(210) *Gu-ub-li,* — *Gu-ub la-ai*
(184) *Kal-du,* — *Kal-di-ai*	(211) *Ṣi-du-nu,* — *Ṣi-du-un-na-ai*
(188) *Ḫat-ti,* — *Ḫat-ta-ai*	(213) *Ṣur-ri,* — *Ṣur-ra-ai*
(186) *Ya-u-di,* — *Ya-u-da-ai*	(227) *Aś-du-di,* — *Aś-du-da-ai*
(191) *U-du-mu,* — *U-du-um-ma-ai*	

Nous n'avons donc aucun doute sur le phonétisme de cette indication; aussi nous lisons ainsi :

(176) *Van-na-ai* (187) *Ṣir-la-ai* (192) *Śa-ba-'-ai* (233) *Śa-ai*
(177) *Ba-la-da-ai* (190) *Ma-'-ba-ai* (223) *Ba-na-ai-bar-ḳa-a*

ב — *B.*

N° 3. *ba*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. ב. — R. 63. — H. 7. — O. 43.)

On saisit difficilement, au premier abord, la différence caractéristique du signe qui renferme la labiale *b* s'articulant avec la voyelle *a*, du signe qui renferme la labiale *m* avec la même voyelle.

Dans certains textes, ces deux signes se composent du même nombre de clous, disposés de la même manière, et la différence ne se trouve indiquée que par une nuance inappréciable, si ce n'est qu'elle annonce une origine hiéroglyphique distincte. On en a la preuve en remontant aux formes archaïques de ces deux signes; on trouve en effet que la forme correspond au , tandis que la forme correspond au . Les formes hiératiques de ces deux signes sont assez fréquentes sur les cylindres de la Chaldée pour qu'on en puisse suivre toutes les phases.

La valeur du signe a été une des plus faciles à déterminer. M. de Saulcy, dans son premier mémoire, avait déjà acquis la certitude que ce signe renfermait la labiale *b;* s'il a hésité depuis, dans son second mémoire (*R.* 27 nov. 1849, p. 61), c'est à cause de la confusion graphique à laquelle se prête ce caractère, qui paraît ainsi pouvoir exprimer les articulations de *m* ou de *b*.

M. Luzzatto suivit les indications de M. de Saulcy sans obstacle pour la transcription des noms propres ariens; mais quand le savant

de Padoue voulut appliquer cette valeur aux mots assyriens qu'il essayait de rattacher à une racine sanscrite, les obstacles les plus sérieux sont venus se dresser devant lui : nous n'avons, du reste, aucun renseignement utile à tirer de ses erreurs sur ce point.

Lorsque nous trouvons ce signe dans les textes de Bisitoun, il est parfaitement caractérisé. Sir H. Rawlinson lui donne la valeur de *ba*, qui lui est confirmée par les travaux du docteur Hincks, et c'est également avec cette valeur que M. Oppert l'a admis dans son catalogue.

Le signe 𒁀 figure dans la transcription assyrienne de trois noms propres des inscriptions trilingues :

(48) *Ka-am-ba-du* (53) *Ba-aḫ-tar* (87) *Ar-ba-'-il*

Cependant nous devons remarquer qu'il ne correspond au 𐎲 des Perses que dans le nom de la Bactriane (53) et dans celui d'Arbèle (87) ; dans le premier il correspond au 𐎱 des Perses. Les inscriptions unilingues nous montrent que si les Achéménides avaient écrit phonétiquement le nom de Babylone, nous aurions eu un exemple de plus pour assurer cette articulation. Nous lisons en effet dans les inscriptions de Ninive et de Babylone, de même que dans les inscriptions arméniaques, le nom de cette capitale écrit phonétiquement

(65) *Ba-bi-lu*

Ce signe se retrouve avec la même forme dans les inscriptions scythiques, où il répond également aux deux articulations de *ba* et de *pa*. Nous trouvons en effet qu'il correspond au *ba* dans six transcriptions :

(53) *Ba-ik-ta-ri-is*	(97) *Ba-ka-bu-uk-sa*	(106) *Du-ba...*
(65) *Ba-pi-lu*	(98) *Ba-ka-pi-ik-na*	(119) *Ba-gi-ya-ti-is*

et qu'il correspond au *pa* dans douze :

(10) *Vi-is-da-as-ba*	(68) *Ka-at-ba-du-kas*	(131) *Sa-ak-sa-ba-va-na*
(39) *Ar-ba-za-na*	(92) *Ha-bu-da-na*	(133) *Ab-ba-nu-ya-ak-ka*
(44) *Ba-ir-sa*	(95) *Taḫ-mas-ba-da*	(135) *Ba-ru-za-na-am*
(46) *Ba-ti-is-var-ri-is*	(100) *Uk-ba-tar-ra-an-na*	(136) *Vi-is-ba-za-na*

Ce signe correspond donc à deux articulations très-rapprochées dans l'échelle vocale et qui s'échangent suivant l'affinité que les organes vocaux des différents peuples ont pour l'une ou l'autre de ces articulations. Ce changement de la douce en forte est très-fréquent, et résulte d'une différence organique que nous n'avons pas à apprécier ici. La lecture des textes assyriens nous prouvera par la suite que les articulations du *b* et du *p* permutent au milieu des radicaux assyriens avec une extrême facilité. C'est du reste ce dont nous pourrons nous convaincre même par l'examen des noms propres des inscriptions trilingues, où nous voyons le nom de « Hystaspe » rendu par les groupes

(10) *Us-ta-aś-pa*, *Us-ta-aś-pi* et *Us-ta-aś-bu*

Nous maintiendrons toutefois l'articulation de *ba* comme celle qui est propre à notre caractère dans le syllabaire assyrien, parce qu'elle se trouve confirmée par la lecture des différentes transcriptions qui nous permettent d'apprécier cette valeur; c'est ce qui résulte des noms suivants dans lesquels nous voyons toujours le signe 𒁀 représenter l'articulation *ba :*

(159) *Ta-ba-'-lu*	(183) *Na-ba-tu*	(223) *Ba-na-ai-bar-ḳa-a*
(191) *Ba-la-zu*	(192) *Śa-ba-'-ai*	(246) *Za-ba-ti*
(177) *Ba-la-da-ai*	(202) *Ba-ar-zi-pav*	(248) *Ba-li-ḫi*

La valeur de ce caractère est donc parfaitement fixée; toutefois nous dirons encore que cette valeur est confirmée par la transcription araméenne du nom

(267) *Dayan-kur-ba-an*

Dans ce nom, en effet, nous sommes assez heureux pour retrouver, avec la présence du ב araméen, un document contemporain de l'écriture cunéiforme.

Les transcriptions sémitiques ne peuvent nous donner la certitude de la vocalisation des articulations; ce n'est que par l'indication arienne et la présence des signes dans le corps des mots que nous pouvons la soupçonner, et ce n'est que par l'ensemble du système graphique que

nous pouvons en avoir la certitude; mais pour s'en convaincre il faut avoir étudié la série des signes qui représentent les mêmes articulations avec les trois voyelles, c'est alors seulement que nous pourrons achever notre démonstration.

N° 4. — *bi*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. D. — R. 66. — H. 8. — O. 44.)

L'articulation de *bi* paraît être rendue par deux signes, qui cependant ne se confondent pas dans l'application; toutefois nous ne pouvons guère séparer ce qui les concerne pour apprécier leur valeur.

M. Botta les a confondus, dans ses variantes (*Mémoires*, p. 46), avec les signes et , qui représentent des articulations de même organe. Le signe ne se trouvant pas dans les quelques noms propres qui étaient à la disposition des premiers interprètes, M. de Saulcy lui donnait la valeur de *m* (*R.* 14 sept. 1849, p. 21), qu'il n'avait pas, et c'est M. Luzzatto qui, avec les plus mauvaises raisons possibles (*Études*, p. 83), est parvenu cependant à déterminer, le premier, la consonne qu'il renfermait. Plus tard le docteur Hincks lui donna scientifiquement la valeur qui lui convient, et il produisit à l'appui le nom de Babylone, dont il trouvait la transcription sur les briques de la Chaldée. Cette valeur a été confirmée par les travaux de Sir H. Rawlinson et acceptée par M. Oppert.

Le signe se trouve dans la transcription d'un seul nom propre des inscriptions trilingues,

(66) *A-ri-bi*

mais elle nous est confirmée par les noms des inscriptions unilingues qui renferment la même articulation,

(149) *Na-bi-uv*

et les composés :

(16) *Na-bi-uv-ku-dur-ri-u-ṣur* (17) *Na-bi-uv-na-'-id*

En médo-scythique il correspond aux articulations du *pi* des Perses, comme le *ba* correspond au *pa*. Nous lisons ainsi :

(45) *Bi-ti-ya-van-ya-a*

Ce signe renferme donc un ב sémitique; toutefois nous ferons la même réserve que nous avons déjà indiquée à propos du *ba* et qui est justifiée par les noms propres que nous croyons devoir rappeler ici :

(176) *Il-li-bi*, ou *pi* (204) *Na-ṣi-bi-in* (214) *Ak-zi-bi* (219) *Ḥu-bi-ru-na*

La persistance de ce signe devant les voyelles *e* ou *i*, ou devant les syllabes qui commencent par ces voyelles, n'a laissé aucun doute sur sa vocalisation.

N° 5. *bí.* — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. m, b ou v. — R. 84. — H. 17. — O. 50.)

Le signe présente, avons-nous dit, comme équivalent le signe dans les Tables de M. Botta : on était donc porté à lui accorder la même valeur. Ce signe ne se trouve pas dans les noms propres assyriens qui figurent dans les inscriptions trilingues. Il y a plus, je crois qu'il ne figure que dans un seul mot dont on puisse tirer cette valeur : c'est le nom du dieu « Bel, » que nous trouvons écrit

(147) *Bi-í-lu* ou *Bí-lu*

Or, en examinant ce nom, nous voyons que le signe ne remplace pas exactement le signe , mais bien la combinaison ;

tandis que le signe ne s'altère pas par la combinaison , comme nous pouvons du reste le remarquer dans le nom de Babylone,

(65) *Ba-bi-i-lu* ou *Ba-bi-lu*

M. Oppert (*E. M.* p. 41, et la note) croit que le signe représente la fusion de la syllabe *bi* avec une aspiration. Sans discuter ici cette opinion, nous avons, comme lui, différencié les transcriptions en représentant par *bi* et par *bí* ou *be*.

Nous ne pouvons rien conclure de la présence de ce signe dans les textes médo-scythiques; en effet, ce signe est essentiellement polyphone et il a plusieurs valeurs complexes. Il a, en assyrien, celle de *mit*, ainsi que nous pouvons l'indiquer par le nom de « Démétrius. »

(164) *Di-mit-ri-śu*

mais il a aussi celle de *bat*, et les transcriptions scythiques dans lesquelles il figure peuvent se lire avec cette articulation, excepté peut-être celle de (87) *Ar-bí-ra;* mais nous lisons :

(110) *Bat-ti-ik-ra-ba-na* (123) *Kar-ma-bad-das* (141) *Bat-ti-ya-van-ya*

Malgré nos recherches nous n'avons pu jusqu'ici rencontrer le signe avec la valeur incontestable de *bí* que dans le nom de *bíl*, qui s'applique au dieu Bel et qui signifie aussi « seigneur, » ou dans les dérivés, qui sont fort nombreux. Il se pourrait donc que la valeur de *bí* que nous attribuons à ce signe ne provienne que de son rôle idéographique et soit spéciale à cette expression ou à la série des idées qui en dérivent, mais qu'elle ne s'étende pas au delà.

N° 6. *bu.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ב. — R. 67. — H. 80. — O. 45.)

La détermination de ce caractère a soulevé quelques difficultés à

l'origine. Les noms propres qui le renfermaient n'ont été connus que tardivement par la publication de l'inscription de Bisitoun, et la forme du signe resta d'ailleurs quelque temps indécise.

M. Löwenstern le rencontra dans le mot (*ra-bu-u*), qui traduit le perse *vazarka,* « grand, » et il assimila immédiatement le mot tout entier à l'hébreu בר (*Exposé,* p. 38, 39, 56). Mais ce signe disparaissait dans un groupe de deux caractères qui traduisait la même idée, , et il était assez difficile d'identifier graphiquement les deux groupes. On a su depuis que le premier caractère de ce second groupe était un idéogramme et le second un complément phonétique; mais alors ces deux formes causaient un grand embarras dans les recherches. M. Löwenstern trouvait encore le même signe dans un verbe (*i-bu-us*) qui, d'après la traduction perse, devait avoir la signification de « faire » ou « construire » (*Exposé,* p. 42). M. Löwenstern, en s'appuyant sur une mauvaise lecture, le compara à l'hébreu בית, substantif dérivé du verbe בנה : d'après cette traduction, la valeur d'une labiale *b* semblait encore inhérente au signe qui nous occupe.

M. Botta, dans son catalogue (*Mémoire,* p. 12), range comme équivalents du signe les formes , , , et , mais il n'en discute pas la valeur. Nous savons déjà que les signes et renferment la même labiale avec des voyelles différentes, *bi* et *ba;* nous verrons plus tard que le signe est *ab* ou *ap;* les autres caractères ne sont que des variétés graphiques de celui qui nous occupe. Au surplus M. Botta n'essaye pas de déterminer la valeur de tous ces signes.

M. de Saulcy (*Recherches,* 14 sept. 1849, p. 5) rencontre ce signe pour la première fois dans les différentes traductions du mot *vazarka,* et la comparaison des deux formes

et

lui cause, comme à M. Löwenstern, un embarras sérieux, car elle le

porte à considérer les signes [cuneiform] [cuneiform] comme formant une syllabe qui remplace le [cuneiform] de la seconde forme, et il en conclut que l'élément [cuneiform] doit avoir la valeur d'une voyelle.

M. de Saulcy est encore conduit à cette hypothèse par la décomposition du dernier signe du nom de « Darius » [cuneiform], qui renferme également le signe [cuneiform], auquel on est bien tenté de donner la valeur d'une voyelle que la position initiale de l'un et terminale de l'autre semble du reste justifier; les signes [cuneiform] et [cuneiform] restent donc comme les représentants d'une même articulation. Mais alors le signe [cuneiform] renfermait un *r* ainsi qu'on le savait déjà par le nom de « Cyrus, » et le dernier signe commun étant déterminé, il ne restait plus, pour le signe du milieu [cuneiform] réduit à ce seul élément, qu'une valeur qu'il fallait chercher dans les articulations de *m* ou de *b*.

Nous pouvons nous rendre compte aujourd'hui de l'erreur de M. de Saulcy, erreur dans laquelle il se trouvait entraîné par la rigueur même de sa méthode; il s'en fallait de beaucoup alors que cette lettre fût caractérisée dans sa transcription et définie dans sa valeur. Mais poursuivons, car M. de Saulcy revient sur ce caractère dans son second mémoire, et son observation nouvelle ne va rien laisser subsister de sa première erreur.

Le même signe se trouve en effet de nouveau soumis à son analyse dans le verbe [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] (*i-bu-us*), mais alors la forme du signe [cuneiform] ne lui permet plus d'équivoque. « Le signe [cuneiform], dit-il, « dans lequel semblent entrer deux éléments, [cuneiform] et [cuneiform], ne forme certainement qu'une seule lettre. Les textes moulés sur les originaux « et rapportés par M. Lottin de Laval prouvent que ces deux éléments « réunis ainsi, [cuneiform], ne peuvent se séparer. . . . . » et M. de Saulcy ajoute : « Cette lettre assyrienne était-elle donc syllabique? je « suis bien tenté de le croire. Il en est, du reste, de ce signe comme « du signe final du nom de Darius, [cuneiform], lequel doit être considéré « comme concret » (*R.* 27 nov. 1849, p. 6).

M. de Saulcy n'a donc pas abandonné ces signes sans leur reconnaître la forme qu'ils doivent avoir, ni sans avoir corrigé ses premières

erreurs. Il y a plus, M. de Saulcy n'avait qu'à généraliser son observation pour poser le principe le plus fécond de la lecture de ces textes, le syllabisme, qu'il était donné à Hincks de formuler quelque temps plus tard.

M. Luzzatto lit le signe [cuneiform] *b* ou *p*, et il articule par conséquent le mot [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] tout entier *rabu;* il confirme ainsi l'hypothèse de Löwenstern et reconnaît que ce mot répond bien à la forme hébraïque et araméenne רב; c'est du reste la seule trace de sémitisme que M. Luzzatto reconnaisse dans ces inscriptions (*Études*, p. 89).

Le docteur Hincks lut d'abord ce signe *pu*, et Sir H. Rawlinson *bu*. Ces deux valeurs lui ont été confirmées par les recherches de M. Oppert, et lui sont définitivement acquises.

Ce caractère ne figure que dans trois mots des inscriptions trilingues, et ces mots suffisent pour expliquer l'indécision qui a existé sur la série des articulations du *b* et du *p*.

Nous lirons en effet dans le texte assyrien, pour correspondre aux articulations du *b* et du *p* des Perses, ou même aux articulations du ב ou פ sémitique :

(8) *Kam-bu-zi-ya* (10) *Us-ta-as-bu* (76) *Bu-u-ṭa*

de même que dans le texte scythique :

(8) *Kam-bu-ṣi-ya* (17) *Nab-bu-ni-da* (97) *Ba-ḳa-bu-uk-sa*

Les inscriptions unilingues nous montrent ce signe dans les noms suivants :

(89) *Bu-rat-ti* (181) *Bu-ḳu-du* (266) *Ḫam-bu-su*
(149) *Na-bu* (225) *Ya-ap-bu* (*pu*)

La forme de ce signe a varié suivant le style des différentes localités. Il provient d'un caractère hiératique [cuneiform], dont on reconnaît facilement la forme sur les petits cylindres de pierre dure, et qui a formé le caractère [cuneiform] à Babylone; tandis que les crochets ont pris une autre disposition à Ninive, [cuneiform]. Nous pouvons faire ici l'appli-

cation d'une remarque qui sera confirmée par la comparaison des différentes formes des signes : toutes les fois que les quatre crochets entrent dans la formation d'un caractère, on trouvera cette différence constante dans le style des deux localités : la forme archaïque a d'abord présenté quatre clous croisés ainsi , ils se sont altérés en et en , et même , dans les inscriptions arméniaques. En suivant ces différentes transformations, il est facile de reconnaître notre caractère dans le médo-scythique , et de nous assurer que, dans ces inscriptions, l'élément remplace les crochets de Ninive et de Babylone.

ג — *G.*

N° 7. *ga.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. (?)

(S. 7. — R. 20. — H. 13. — O. 23.)

Ce signe est un de ceux qui ne figuraient pas dans les premiers noms propres soumis aux travaux de Grotefend et de Löwenstern, il ne s'est trouvé que dans les inscriptions de Bisitoun et de Nakch-i-Roustam. M. Botta le signale dans un groupe qui doit, à Ninive comme à Persépolis, renfermer le pronom démonstratif. C'est en effet dans le groupe correspondant au perse *imâm* « ce » qu'il a fallu d'abord étudier ce caractère; aussi nous allons rencontrer ici toutes les difficultés qui accompagnent les travaux de déchiffrement toutes les fois que la valeur d'un signe n'est pas déterminée par des noms propres. Quoi qu'il en soit, le mot qui contient ce caractère étant désigné et sa signification étant assurée, il fallait se demander quelle devait être son articulation assyrienne. M. de Saulcy (*R.* 27 nov. 1849, p. 13) donne au caractère la valeur du ו hébraïque, et il articule le groupe , הוה, en le rapprochant du pronom démonstratif זו et זה.

Ce caractère se rencontre en composition dans d'autres caractères, par exemple dans le premier signe du nom d'Hystaspe; mais il n'y a aucun renseignement possible à tirer du rapprochement de ces deux formes, si ce n'est qu'on peut en obtenir la preuve que les caractères assyriens ne sont pas le résultat d'un agencement conventionnel de clous ou de coins; car les deux caractères et , analogues de formes, n'ont aucun rapport phonétique entre eux. M. Luzzatto a précisément été induit en erreur par ce rapprochement : il voulait voir un pronom sanscrit dans le groupe , qu'il lisait *ata*, et dès lors il arrivait à donner au signe la valeur d'une dentale (*Études*, p. 80) plus ou moins rapprochée de la valeur du signe , qui renferme effectivement une dentale dans le nom d'Hystaspe, ainsi que nous le verrons plus tard.

Les différentes formes de ce caractère sont assez difficiles à suivre. La forme scythique que nous avions indiquée, d'après M. Oppert, comme son correspondant graphique (*E. M.* II, p. 72), n'a aucun rapport avec le signe *ga;* nous croyons aujourd'hui que le signe scythique représente uniquement le monogramme royal, et qu'il dérive de la forme archaïque de Babylone.

Sir H. Rawlinson, guidé par les noms propres qu'il avait à sa disposition, donna le premier la valeur de *ga* au signe qui nous occupe.

C'est sous la forme ninivite que le docteur Hincks lui a donné sa véritable valeur (*On the Assyrio-Bab.* p. 316). L'articulation du signe ou ne souffre plus de difficulté. Ce signe correspond, en effet, au des Perses dans les noms suivants :

(73) *U-mu-ur-ga-'* (79) *A-ga-ma-ta-nu* (80) *Ra-ga*

Nous devons ajouter, il est vrai, qu'il correspond également au dans un nom : (57) *Za-ra-an-ga*. Mais nous en aurons bientôt l'explication; en effet, en scythique le *ga* des Perses est rendu constamment par un signe auquel nous devrons reconnaître la valeur de *ka*, de même que nous devons mentionner un nom qui renferme le *ga* des Perses, rendu par le *ka* assyrien, c'est le nom (58) *Açagarta*. Il

y avait donc suivant les localités un échange plus ou moins régulier entre ces différentes articulations.

Nous devons faire, à propos des articulations qui dépendent de cette consonne, la même remarque que nous avons faite à propos des articulations du *b* et du *p*. Dans la haute Asie on passait facilement, dans la prononciation des consonnes du même organe, de la forte à la douce. M. Oppert a remarqué (*E. A.* p. 55) que le ق des Arabes s'altère dans la bouche des Babyloniens de nos jours; la lecture des textes fournit la preuve que les articulations du ג babylonien correspondent aux articulations du ק ninivite. Nous verrons donc encore un échange entre les signes qui représentent ces articulations suivant les localités.

En dehors des inscriptions trilingues, notre liste ne nous fournit que les noms suivants :

(193) *Ḫa-ga-ru-na* (203) *Gar-ga-mis*

La valeur de la vocale qui s'articule avec le signe qui nous occupe ressortira de plus en plus par l'examen des différents signes qui représentent la même consonne articulée avec les autres voyelles.

N° 8. *gi*. — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. d — R. 31. — H. 14. — O. 24.)

Ce signe ne se trouve dans aucun des noms propres que les inscriptions trilingues offraient tout d'abord à l'étude des philologues. M. de Longpérier en a soupçonné le premier la valeur en reconnaissant dans le nom du roi qui a construit le palais de Khorsabad, , le « Sargon » (סרגון) d'Isaïe (ch. XXI). On a lu en effet pendant longtemps ce nom *Sar-gi-na;* mais on a reconnu depuis que le signe , tout en représentant l'articulation *gi*, ne

jouait pas un rôle phonétique dans cette circonstance (*Les Fastes, comment.* p. 34), et dès lors que ce nom propre ne pouvait servir de base pour le déchiffrement.

Lorsque Sir H. Rawlinson publia le texte assyrien de Bisitoun, il crut rencontrer le signe dans le nom assyrien des « Scythes, » qu'il lisait *Gi-mi-ri* (*Babyl. trans.* l. 6), en l'identifiant au גמר de la Bible (*Analysis*, p. 21). C'était exact; mais il paraît que le signe était mal copié, et Sir H. Rawlinson crut y reconnaître un signe qui avait un certain rapport avec celui qui nous occupe; aussi le savant général, en rectifiant sa transcription première, avait induit en erreur les explorateurs de ces textes. M. Oppert lisait d'après cette rectification le nom des Scythes *Nam-ri*, et il en donnait les raisons (*E. M.* II, p. 34, 85, 167, 176) que nous avions acceptées, mais qui doivent tomber aujourd'hui.

Il est facile de comprendre maintenant la confusion dans laquelle Sir H. Rawlinson avait été conduit par l'apparence d'un signe de forme analogue, mais de valeur différente (*nam*). On peut avoir la certitude de la distinction réelle des deux signes et en remontant à leurs formes archaïques qui se reproduisent dans des mots identiques, et la confusion est alors impossible. La forme archaïque babylonienne du signe *gi* est, et la forme archaïque du signe *nam* se trouve ainsi dans les inscriptions de Nabuchodonosor. (Comparez *W. A. I.* pl. 54, col. II, l. 21 et 24.)

Quoi qu'il en soit, on persistait à reconnaître que le signe devait renfermer une gutturale, le docteur Hincks hésitait entre l'articulation de *ge* ou *go* (*On the Assyrio-Bab.* p. 316, n° 14); mais il n'avait aucun doute sur la consonne qui entrait dans sa composition.

Les transcriptions scythiques nous avaient heureusement donné quelques indices à cet égard. D'après l'altération constante des éléments des signes, nous pouvons facilement retrouver le correspondant du assyrien dans le scythique; or nous voyons que ce signe figure dans la transcription du nom du mois « Bagayadis, » que nous lisons (119) *Ba-gi ya-ti-is.* Il n'y a donc pas lieu de douter de

la valeur de la consonne renfermée dans ce caractère; si sa vocalisation pouvait être encore incertaine, elle nous serait confirmée par les lectures arméniaques, qui procèdent du même principe que l'assyrien.

Si nous suivons, en effet, ce signe dans les inscriptions de l'Arménie, nous y trouvons, par une contre-épreuve il est vrai, la certitude de la valeur que nous avons déjà admise. Ce signe figure dans le nom d'un roi arménien que nous lisons :

(252) *Ar-gi-is-tis* et *Ar-gis-tis*

Nous voyons ainsi, par la décomposition de la syllabe *gis*, que notre signe ne peut avoir d'autre vocalisation que celle que nous lui avons reconnue, et cette valeur est corroborée par toutes les décompositions dans lesquelles il se rencontre constamment en présence des caractères syllabiques, à la voyelle initiale, qui commencent par un *i*.

N° 9. *gu.* — Hiérat. . . . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]

Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]

Méd.-Scyth. . . . .

(S. g. H. 15. — R. 22. — O. 25.)

M. Botta, en signalant ce signe dans la légende du mage Gomatès, qui lui avait été communiquée par Sir Henry Rawlinson (*Mémoire*, p. 18), lui donne l'articulation du *g*, qui lui paraît résulter de la comparaison de deux noms de pays tirés de l'inscription de Nakch-i-Roustam. C'est avec la valeur de cette consonne que ce signe est accepté par M. de Saulcy (*R.* 27 nov. 1849, p. 55) et, plus tard, par M. Luzzatto (*Études*, p. 30). On était donc déjà bien arrêté sur la lecture du nom du Mage lorsque M. Luzzatto cherchait à le rattacher à une racine sanscrite (*gâ*, « terre ») que rien n'est venu justifier (*Études*, p. 31).

D'autres mots, fournis par l'inscription de Bisitoun, ont du reste bientôt fixé la valeur de cette gutturale; aussi, c'est pour la valeur de *gu* que ce signe figure dans les listes du docteur Hincks et de M. Oppert.

Le ou des Perses est rendu par le signe dans les transcriptions assyriennes, où nous lisons :

(19) *Gu-ma-ā-tav* (54) *Mar-gu-'-* (85) *Ku-gu-na-ak-ka*
(20) *Ma-gu-su* (60) *Sa-at-ta-gu-u*

Il est rendu par le signe que nous ne pouvons pas assimiler au assyrien, dans la transcription scythique du nom du Mage Gaumatès, que nous avons lu cependant (19) *Gu-ma-ad-da*, de même que dans celle du nom de « Gobrias, » (36) *Gu-bar-va*. Le signe médo-scythique a évidemment un autre correspondant et une autre valeur; en général, les transcriptions scythiques nous donnent dans ces circonstances le *ku* anarien.

Les inscriptions unilingues nous montrent la valeur de *gu* dans les noms

(169) *Gu-gu* (171) *Pi-ta-ā-gu-ra* (210) *Gu-ub-li*

Cette lecture est donc assurée; aussi nous devons nous borner à signaler encore ici la permutation des douces et des fortes, comme nous avons déjà eu occasion de le faire plusieurs fois, suivant les différentes langues pour lesquelles on se servait de l'écriture anarienne.

ד — *D*.

N° 10. *da*. — Hiér. ...... Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. ד. — R. 88. — H. 22. — O. 32.)

La détermination de la valeur de ce signe n'aurait souffert que des difficultés très-restreintes, si la transcription du hiéroglyphe primitif n'avait pas donné lieu à plusieurs types différents. M. Löwenstern le rencontre d'abord, avec sa forme babylonienne , dans les noms de « Darius » et de « Ormuzd, » et il ne doute pas qu'il n'exprime, dans ces

deux mots, la dentale *d* (*Exposé*, p. 26 et 29); mais d'autres signes, renfermant également cette dentale articulée avec d'autres voyelles, fortifièrent singulièrement dans son esprit l'hypothèse des homophones dont il croyait avoir reconnu l'existence, et ne lui permirent pas de préciser autrement la valeur de ce signe.

M. Botta, dans son catalogue des variantes, reconnait que quelques signes qui lui semblent devoir renfermer cette dentale ne présentent que des variétés graphiques: il cite par exemple le signe de Persépolis qui lui paraît identique au signe de Khorsabad (*Mém.* p. 67); mais cette conjecture n'a pas été confirmée. D'un autre côté, parmi les équivalents, il en est, tels que et , qu'il ne pouvait reconnaître comme des variétés graphiques, et qui, dès lors, lui parurent de véritables homophones. Il tomba ainsi dans l'erreur que M. Löwenstern avait commise et que la loi du syllabisme devait dissiper.

Par une bizarrerie dont on a de fréquents exemples dans les déchiffrements de cette nature, le point le plus simple à éclaircir est celui qui cause le plus d'embarras. M. Botta remarque que le signe ne se rencontre jamais à Khorsabad, tandis que le signe ne se trouve jamais à Persépolis (*Mém.* p. 108). Il s'étonne de ce fait; aujourd'hui nous savons qu'il y a, pour ces deux signes, un système d'emploi exclusif; et, dès lors, ils ne pouvaient se trouver ensemble dans les textes de la même localité.

M. de Longpérier, le premier, a établi l'identité du signe babylonien et du signe ninivite en comparant le groupe de Khorsabad au groupe , qui exprime le nom de la « Médie » dans les inscriptions trilingues (*Revue arch.* 1847, p. 505). Plus tard, et malgré les observations de M. Botta, M. de Longpérier maintint cette assimilation (*Journal asiatique*, décembre 1847), et elle s'est trouvée confirmée par la suite des recherches.

Les études de M. de Saulcy ne portaient, à cette époque, que sur les inscriptions trilingues, il n'avait donc à se préoccuper que de la forme babylonienne, à laquelle on avait déjà reconnu la valeur de *d:* il la lui conserva ainsi qu'aux autres signes que M. Botta avait

signalés et qui renfermaient la même articulation avec des voyelles différentes (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 61).

Ces indications ont été suivies par M. Luzzatto sans donner lieu à des observations spéciales de sa part, ou à des difficultés que les formes grammaticales assyriennes qu'il voulait assimiler au sanscrit auraient fait naître.

Sir H. Rawlinson attribue à ce signe la valeur de *d;* et c'est avec la voyelle *a* que le docteur Hincks a constaté qu'il devait s'articuler syllabiquement.

Enfin, M. Oppert accepte cette valeur, qui ne souffre aucune difficulté aujourd'hui.

L'examen des noms propres nous prouve que l'articulation du (*d*) arien, et même de (*dâ*), est rendue en assyrien par le ana-rien dans les noms suivants :

(11) *Da-ri-ya-vus*	(30) *Pa-ra-da*	(47) *Ma-da-ai*
(17) *U-ra-ma-az-da*	(31) *Da-da-ar-su*	(61) *Gan-da-ri*
(28) *U-vi-iz-da-ā-ti*	(35) *U-vi-da-ar-na*	(70) *Śa-par-da*
(91) *U-'-iś-śa-da-'-ai*	(92) *Ap-pa-da-an*	

La forme scythique de notre caractère est ; nous la retrouvons dans toutes les transcriptions scythiques des noms que nous avons cités; et, de plus, dans les suivants que le texte assyrien n'a pas conservés, mais dans lesquels il répond encore au des Perses :

(96) *Vi-in-da-bar-na*	(129) *Da-ta-am*	(134) *Da-ā-ya-u-is*
(116) *Ir-sa-da*	(138) *Ti-ik-ra-ku-da*	(143) *Ar-da-is-da-na*

Le dernier nom nous montre que le *da* scythique correspond également aux articulations du *t* perse : c'est ce qui a lieu encore dans d'autres circonstances.

Nous verrons plus tard que le signe correspond également à l'articulation aspirée de *ṭa*, par exemple dans les noms (76) *Pu-ṭa*, (67) *U-ra-as-ṭa*. Nous serions très-porté à en induire un changement accidentel dans ces deux transcriptions, si ce n'est que cette valeur est constante, parce que le ט sémitique, dans les articulations du *ṭa* et du

ti, est rendu en assyrien par les signes du *da* et du *di;* l'articulation *ṭu* comporte seule un signe spécial.

Les inscriptions unilingues nous prouvent que le signe a bien les deux articulations de *da* et de *ṭa;* mais nous ne lirons ici que les noms suivants, dans lesquels il exprime l'articulation *da:*

(177) *Ba-la-da-ai*	(209) *Ar-va-da*	(227) *Aś-du-da-ai*
(196) *Ya-u-da-ai*	(217) *Da-gan*	(230) *Ar-pad-da*

en nous réservant d'achever notre démonstration lorsque nous aurons à examiner les articulations qui sont formées du ט.

La valeur de ce signe est donc parfaitement assurée malgré la diversité des formes qu'il affecte, et qui avaient pu occasionner quelque confusion lors des premières recherches.

Nous pouvons remarquer enfin que la forme scythique vient servir de lien intermédiaire entre les formes archaïques et les formes modernes auxquelles ce signe s'est arrêté dans le dernier état de l'écriture anarienne.

N° 11. *di.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R. 39. — H. 23. — O. 38.)

Sir H. Rawlinson donne, comme représentant l'articulation *di*, les signes , , et . Ce sont des variétés graphiques ou des variétés de style du même caractère : la forme est plus particulière à l'écriture babylonienne, et la forme à celle de Ninive. Il est assez difficile de voir, au premier abord, comment ces deux signes peuvent provenir du même hiéroglyphe; mais en suivant l'altération qui implique les mêmes formes, dans des composés d'éléments semblables, on arrive assez promptement à se convaincre de leur identité d'origine. Du reste, la fréquence de ce signe dans les inscriptions ninivites, où toutes les formes sont employées, permet de

saisir le passage du signe ninivite au signe babylonien; il suffit de comparer les variantes qui résultent du dépouillement des textes identiques.

Le docteur Hincks n'avait pas encore déterminé la voyelle avec laquelle cette dentale devait s'articuler lorsqu'il rédigea ses dernières listes, car il la transcrit par *de* ou *do* (*On the Assyrio-Bab.* p. 219). Mais nous trouvons sa véritable valeur dans les listes de M. Oppert.

Ce signe ne figure que dans trois noms propres des inscriptions trilingues; il correspond au 𐎮 perse dans le nom suivant :

(40) *Ar-di-ma-nis*

mais il rend le 𐎫 dans ceux-ci :

(46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is* et (90) *Di-ig-lat*

Dans les inscriptions unilingues, il rend partout le ד des noms sémitiques de même que le *d* des noms de toute autre origine :

(136) *Ya-u-di*	(184) *Kal-di*	(209) *A-ru-a-di*
(164) *Di-mit-ri-śu*	(198) *A-mi-di*	(227) *Aś-du-di*
(179) *Lu-ud-di*	(207) *Di-mas-ḳi*	(236) *I-di-al*

En médo-scythique ce signe paraît manquer, ou du moins les articulations du *d* arien avec la voyelle *i* sont rendues par le signe du *ti* anarien.

Dans les inscriptions arméniaques, nous avons la certitude qu'il rend le *di* assyrien par le nom suivant :

(251) *Ḥal-di-a*

Enfin, dans les inscriptions susiennes, il alterne avec le signe de *ti* dans le nom que nous lirons

(256) *Na-ḫun-ti* ou *Na-ḫun-di*

Le nom de l'Arménie nous prouve encore que, dans les textes assyriens, ce signe a la valeur de *ṭi* et de *di*; nous verrons du reste qu'on n'a trouvé aucun autre signe pour représenter l'articulation simple de ט avec la voyelle *i*.

N° 12. *du*. — Hiér. . . . . . . Bab. arch. [cunéiforme] Bab. m. [cunéiforme]

Nin. arch. [cunéiforme] Nin. m. [cunéiforme]

Méd.-Scyth. [cunéiforme]

(S. 7. — R. 40. — H. 25. — O. 34.)

Ce signe a été un des premiers remarqués et un de ceux qui ont le moins souffert de l'altération du temps ou de l'influence des localités. On rencontre sa forme moderne dans toutes les inscriptions anariennes; malheureusement il ne figurait pas dans les premiers noms propres que les savants avaient à leur disposition, et ce n'est que lorsque sa valeur a été assurée qu'on l'a rencontré à Suse, dans le nom d'Ormuzd.

M. Botta se contente de constater (*Mémoire*, p. 44) qu'il remplace, dans le nom de Sargon, à Khorsabad, le groupe que nous avons déjà indiqué. Ce nom royal est écrit en effet

[cunéiforme] ou [cunéiforme]

Lorsque M. de Longpérier eut assimilé la première forme au nom de Sargon, l'embarras ne fut pas moins grand pour comprendre le rôle du dernier caractère de la seconde forme. Comment, en effet, trouver un *g* et un *n* dans un caractère qui, partout ailleurs, paraissait devoir contenir une dentale?

C'était en effet avec la valeur de *d* que M. de Saulcy, et tous ceux qui s'occupaient de ces lectures, l'avaient prononcé dans les inscriptions trilingues.

Sir Henry Rawlinson lui donne la valeur phonétique de *du* et la valeur idéographique de *gina* ou *kina*. Le D[r] Hincks (*On the Assyrio-Bab.* p. 319) lui confirma ces valeurs, et il fut bien reconnu qu'il jouait un rôle idéographique dans la seconde forme du nom de Sargon; on en a eu, du reste, la confirmation ultérieurement.

Les noms propres qui assurent la valeur phonétique de ce caractère sont assez nombreux; aussi M. Oppert a adopté sans discussion la valeur de *du*, qui ne souffre plus aucune difficulté.

Nous voyons que ce signe correspond au ou persc dans les noms suivants :

(1) *A-ḫu-ru-mu-uz-du* (63) *Ili-in-du* (45) *Pi-si-ḫu-va-du* (69) *Iś-ku-du-ru*
(48) *Ka-am-ba-du* (70) *Śa-par-du* (55) *Śu-ug-du* (84) *Ku-un-du-ur*

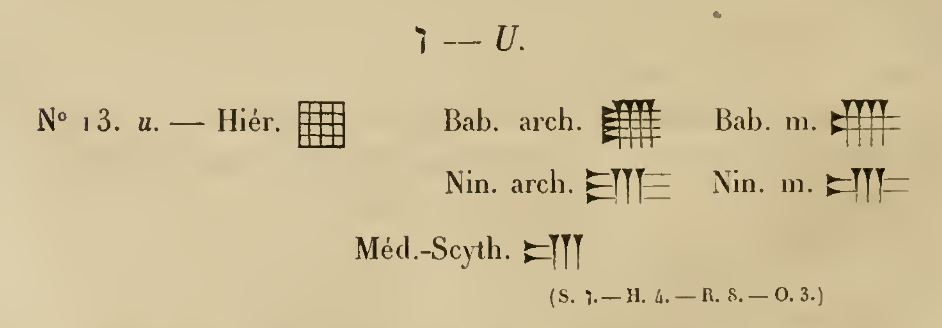
Le texte scythique nous prouve qu'il doit avoir encore la même valeur dans les noms suivants :

(43) *Da-ad-du-van-ya* (99) *Mar-du-nu-ya* (106) *Du-ba...* (122) *Ila-du-kan-na-is*

Enfin les documents assyro-chaldéens nous montrent que sa valeur est encore parfaitement établie dans les textes de Babylone et de Ninive :

(16) *Na-bi-uv-ku-du-ur-ri-u-ṣur* (191) *U-du-ma* (211) *Ṣi-du-ni*
(134) *Kal-du* (181) *Pu-ḳu-du* (209) *A-ru-ad-du* (227) *Aś-du-du*

C'est donc un des signes dont la valeur est le plus facile à établir, c'est aussi un des caractères qui ont le plus de fixité dans les transcriptions, et dont les formes ont le moins varié. Les altérations assez insignifiantes qui figurent dans les textes antiques n'empêchent pas de le reconnaître à la première observation.



M. Löwenstern remarque que le signe , qu'il lit *hou* (*Exposé*, p. 27), est remplacé, dans le nom d'Ormuzd, par les deux signes

[cuneiform] que nous lisons aujourd'hui *a-ḫu.* Il remarque aussi qu'il remplace le groupe [cuneiform] (*ya*) dans le nom de « Darius; » mais ces observations ne pouvaient donner aucun résultat, parce qu'elles reposaient sur des faits inexacts. La première permutation seule a pu s'expliquer; mais la seconde provenait d'une erreur dans la copie de l'inscription que M. Löwenstern avait sous les yeux. M. Löwenstern remarque également que ce signe figure, comme dernier élément, dans le nom de la « Parthie, » et il lui donne la valeur de *wa*, en suivant l'analogie indiquée par le nom du texte arien. M. Löwenstern trouve encore le signe qui nous occupe dans le mot qui traduit le perse *pitâ*, et qui s'écrit [cuneiform]; puis dans le mot qui traduit *vazarka*, et qui se présente sous les deux formes [cuneiform] ou [cuneiform] que nous connaissons déjà; puis enfin dans le verbe qui traduit le perse *adâ*, « il a fait, » [cuneiform]. Il donne à ce signe, dans toutes ces circonstances, une valeur indécise qui accuse cependant très-nettement la présence d'une voyelle de la nature de *ou*, ou *wa*. M. Löwenstern ignore les autres formes de ce caractère, il ignore surtout qu'il peut avoir d'autres correspondants que nous devons étudier ici.

M. Botta ne connaît pas la forme [cuneiform], que M. Löwenstern avait rencontrée dans les inscriptions trilingues et qui n'existe pas à Khorsabad, où nous voyons, au contraire, les différentes formes [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform], qui n'en sont que des variétés graphiques (*Mémoire*, p. 87, n° 51). Mais il établit déjà très-nettement la substitution des deux signes [cuneiform] et [cuneiform], qu'on ne peut rapporter à une origine commune et qui cependant participent de la même valeur.

M. de Saulcy rencontre ces deux signes comme terminaison du mot qui répond au perse *vazarka*, et il examine les trois manières différentes d'écrire ce mot en assyrien dans les inscriptions trilingues :

[cuneiform], [cuneiform], et [cuneiform]

L'analyse de M. de Saulcy ne pouvait aboutir à une solution satisfaisante; il est facile, en effet, de voir aujourd'hui que l'erreur inévitable dans laquelle ce savant devait tomber porte nécessairement

sur les premiers signes, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, et laisse indécise la valeur des derniers. Mais M. de Saulcy, qui avait déjà savamment exploré les inscriptions scythiques, savait fort bien que le signe 𒌋 avait, dans ces inscriptions, la valeur très-assurée de *ou*. D'un autre côté, il remarqua que dans les textes trilingues la conjonction copulative était souvent remplacée par le signe 𒌋; et, en lui conservant la valeur du signe hébraïque ו qui exprime la copule dans toutes les langues sémitiques, il en concluait que la valeur de *ou* devait être attribuée au signe 𒌋, et par conséquent au signe 𒌑.

M. Luzzatto accepta cette valeur, qui a, du reste, été confirmée par les travaux du Dr Hincks, de Sir H. Rawlinson et de M. Oppert.

Vingt et un noms propres des inscriptions trilingues nous présentent ce signe pour nous servir à en déterminer la valeur.

(1) *U-ri-mi-iz-du*	(37) *U-vi-it-ta-na*	(67) *U-ra-as-ṭa*
(14) *U-va-ki-is-tar*	(41) *U-va-aḥ-ku*	(73) *U-mu-ur-ga*
(24) *Pa-ar-u-var-ti-is*	(42) *U-vi-iś-pa-ru*	(75) *Ku-u-śu*
(28) *U-vi-is-da-ā-ti*	(51) *Par-tu-u*	(76) *Bu-u-ṭa*
(32) *U-mi-iś-śi*	(60) *Sa-at-ta-gu-u*	(77) *Maṣ-ṣu-u*
(33) *U-vi-va-na*	(62) *Pa-ar-u-pa-ra-ni-śa-an-na*	(82) *Zu-u-za*
(35) *U-vi-da-ar-na*	(63) *Ḫin-du-u*	(91) *Uv-'-iś-śa-da-a-'-i*

On voit que le 𒌑 assyrien remplace la combinaison 𐎠 𐎢 des Perses, v. g. dans le nom d'Ormuzd, mais que le 𐎢 seul est rendu par le signe 𒌑 dans les noms 14, 37, 73, 75 et 76. Il est facile de remarquer la tendance que ce signe a à représenter le *v* arien; cependant le signe 𐎺 est rendu en scythique par une articulation spéciale. Si le signe 𒌑 se trouve en assyrien dans les noms 33, 35, 42 et 91, il n'a cependant jamais la valeur de *va*, *vi* ou *vu* dans les textes Le traducteur assyrien a hésité sans doute pour transcrire ces noms essentiellement ariens; mais après avoir assuré la lecture de la voyelle, il y a ajouté une articulation du *v*.

Au milieu et à la fin des mots le signe anarien ne se rencontre que pour indiquer un prolongement de la vocalisation. Sa valeur nous renseignera plus tard sur celle du signe qui le précède; mais il ne

nous apporte pas ici une preuve directe de sa valeur; aussi il nous suffit de mentionner, sans en tirer de conséquence, les noms des textes unilingues où nous le rencontrons :

(167) *Ni-ku-u* (168) *Tar-ḳu-u* (215) *Ak-ku-u* (221) *Al-ta-ḳu-u* (225) *Ya-ap-pu-u*

Dans la version scythique le signe 𒌋 est employé dans les mots où le texte assyrien présente le signe 𒌋. Du reste, la lecture des textes prouve, de la manière la plus complète, la permutation constante des signes 𒌋 et 𒌋, qui se remplacent quelquefois dans les mêmes mots, v. g. dans le nom de la « Sattagydie » (60). Cette permutation s'observe également dans les textes arméniaques. Il suffit, en effet, de comparer les deux manières d'écrire le mot *is-bu-u*, dans les planches de Schultz, n° XXI, l. 5, et n° XXIII, l. 3. Ces deux signes ne doivent dès lors présenter qu'une nuance dans leur vocalisation.

Il est impossible, comme on peut le remarquer du reste par les exemples que nous avons cités, d'assimiler ce caractère à une lettre sémitique : il en est de même pour toutes les voyelles; aussi nous le rangeons sous la rubrique du ו parce que, en définitive, c'est avec ce caractère qu'il a le plus d'affinité. Si nous rencontrons certains mots dans lesquels des articulations qui impliquent le ו hébraïque sont représentées par des caractères qui renferment la voyelle assyrienne, tels que, par exemple, le nom « Arvad, » que nous trouvons écrit *Ar-va-da* et *A-ru-ad-du* (209), nous verrons cependant que les articulations du ו sont représentées en assyrien par une série spéciale de caractères pour ne laisser au signe qui nous occupe que la valeur d'une voyelle.

Originairement le signe 𒌋 devait se prêter à la combinaison *iu* ou *yu*. La preuve s'en trouve dans l'orthographe archaïque de quelques mots qui renferment la combinaison de ces deux voyelles, par exemple dans le nom de « Nebo, » que nous lisons *Na-bi-uv* et *Na-bu-u* (149). Ces combinaisons sont fréquentes dans le corps des mots, et si nous n'avons pas de noms propres pour assurer cette valeur au commencement, on sait que le génie de la langue la rendait quelquefois nécessaire, ainsi que le Dr Hincks l'avait déjà très-judicieusement remarqué (*On assyrian*

verbs, oct. 1855, p. 145), et dès lors l'écriture devait l'exprimer. La troisième personne de l'aoriste exige la présence d'un *i* initial; lorsque la vocalisation de la voix présente un *u* initial à la première personne, les Assyriens l'écrivaient par le signe 𒌑; mais à la troisième personne, où nous arrivons forcément à la combinaison *yu*, les Assyriens écrivaient encore le même caractère. Il est donc évident que cette lettre emportait pour eux la motion de *yu*, sans quoi l'oreille et la grammaire n'auraient pas été satisfaites d'une orthographe qui ne leur aurait pas permis de distinguer la première personne de la troisième, que nous transcrivons alors אֻ et יֻ.

Le signe 𒌋 remplace très-rarement le signe 𒌑, dans ces circonstances; il y a donc entre eux une nuance que leur différence graphique devait justifier. Ces deux signes ont du reste visiblement une origine hiéroglyphique différente, et les valeurs idéographiques qui en découlent ne permettent pas de les confondre.

Le signe 𒌋 n'a pas varié dans sa forme, que l'on trouve dans toutes les écritures anariennes des différentes contrées et des différentes époques. Le signe 𒌑, au contraire, nous présente les transformations que l'image primitive a dû subir. La forme hiératique [signe], qui nous est conservée sur les plus anciens monuments de la Chaldée, semble indiquer un *terrain mesuré*. Cette forme s'est peu altérée dans l'archaïque babylonien [signe], dont la forme moderne [signe] n'est qu'une simplification facile à reconnaître. Le style ninivite présente des altérations analogues; nous trouvons en effet la forme [signe], qui nous conduit promptement à la dernière simplification 𒌑 dans les textes les plus récents. Ces différences séparent nettement l'origine des deux signes 𒌋 et 𒌑, sans qu'il soit besoin de nous occuper des différentes valeurs idéographiques que ces deux signes peuvent avoir. Nous avons vu que l'un d'eux, le signe 𒌋, répond à la conjonction copulative ו; le signe 𒌑 a rarement cet emploi; mais, à son tour, le signe 𒌋 a un substitut très-fréquent, dans cette circonstance, c'est le signe [signe], dont la valeur longtemps indécise a été définitivement fixée par M. Oppert.

Les différentes formes du signe sont faciles à saisir, elles s'altèrent suivant la forme de la dernière partie et se trouvent à Ninive, et à Babylone. Ce signe exprime évidemment la conjonction copulative, et il a la valeur de *u* comme le signe , qu'il supplée; mais il ne supplée ce signe que dans cette fonction. Au milieu et à la fin des mots il remplace le signe , et alors il n'a que la valeur de *u*. Nous n'examinerons pas quelles peuvent être les autres valeurs de ce signe; il nous suffit d'en avoir dégagé celles qui doivent nous occuper ici et qui lui sont sûrement acquises. Aussi nous dirons en nous résumant que ces trois signes, différents à beaucoup de points de vue, , et , sont doués d'une valeur syllabique commune, que nous ne pouvons cependant regarder comme identique, bien que répondant à la même articulation, mais ne l'exprimant pas toujours dans des circonstances analogues; aussi, pour distinguer ces signes dans nos transcriptions, nous frapperons d'un accent différent la voyelle qu'ils expriment.

N° 14. *ú*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. 1. — R. 7. — H. 5. — O. 5.)

Nous n'avons rien à ajouter ici, pour justifier la valeur et le rôle de ce caractère, aux observations que nous avons consignées dans le paragraphe précédent.

N° 15. *ù*, *au*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . . .
(S. o, ou, conj. — R. 91. — H. 6. — O. 9.)

Nous avons donné les différentes valeurs de ce caractère en analysant celles des deux précédents, il nous suffit donc d'y renvoyer ici.

Nous remarquerons toutefois que la forme ⟨ se rencontre, en médo-scythique et en assyrien, avec la valeur de *u*, et que dès lors il est probable que c'est bien ce caractère qui représente syllabiquement, dans l'écriture anarienne, la valeur de la voyelle *u* ou *ou*.

ה — *H*.

N° 16. *ha*. — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]

Nin. arch. . . . . Nin. m. [cuneiform]

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. .. — R. .. — H. .. — O 7.)

Les articulations du ה sémitique n'ont pas de représentant spécial en assyrien. La légère aspiration que le ה comporte était ou inhérente à la voyelle assyrienne ou absorbée par le caractère qui la précède ou qui la suit. Nous avons vu déjà qu'il n'existait pas dans l'écriture phénicienne de représentant du signe [cuneiform], ce signe pouvant représenter l'א ou le ה, suivant la vocalisation que ces caractères comportent; il en est de même de quelques autres caractères assyriens; aussi les transcriptions en caractères sémitiques sont assez difficiles quand il s'agit de déterminer certaines racines. Quoi qu'il en soit, nous devons signaler ici un caractère qui semble répondre d'une manière plus spéciale, surtout au milieu des mots, à une articulation simple, formée par la voyelle *a* avec le ה sémitique : c'est le caractère [cuneiform]: il ne figure pas dans les noms propres, mais nous trouvons

[cuneiform] [cuneiform] [cuneiform], « jour, fleuve. » (נהר)
na - *ha* - *ru*.

Bien que ce mot puisse s'écrire autrement et bien que le caractère [cuneiform] puisse répondre également à la motion d'une autre consonne telle que א ou même ע, nous rangeons ce signe sous cette rubrique en faisant toutefois, et plus particulièrement encore, les réserves que nous faisons toujours quand il s'agit d'assimiler les caractères anariens aux articulations des lettres sémitiques.

ז — Z.

N° 17. *za*. — Hiér. . . . Bab. arch. 𒍝 Bab. m. 𒍝

Nin. arch. 𒍝 Nin. m. 𒍝

Méd.-Scyth. 𒍝

(S. ז. — R. 148. — H. 32. — O. 96.)

Le signe qui représente cette articulation se rencontre dans toutes les écritures cunéiformes anariennes, à Ninive, à Van, à Suse, de même qu'à Persépolis et à Babylone. Il ne peut s'élever aucun doute sur sa forme dans les inscriptions où on a pu l'étudier.

M. Löwenstern reconnut promptement qu'il devait correspondre au ז hébraïque (*Exposé*, p. 27). M. Botta inclina à lui donner cette valeur dans les inscriptions de Khorsabad (*Mémoire*, p. 98), parce que c'est cette valeur qui lui était déjà attribuée dans les inscriptions assyriennes de Persépolis et dans les inscriptions médo-scythiques. La valeur de ce signe ne devait donc souffrir aucune difficulté. Toutefois je ferai, au sujet de ce caractère, une remarque que j'ai déjà eu occasion de faire et qu'on peut de plus en plus généraliser.

Les signes assyriens ne sont pas le résultat d'un agencement conventionnel. On chercha cependant, à l'origine des études, à déterminer des valeurs par le rôle que certains éléments semblaient jouer dans la composition des signes. Ainsi M. Botta croyait voir dans le signe 𒍝 un élément du signe [signe cunéiforme] (*Mémoire*, p. 122), que nous étudierons plus tard, et nous verrons alors que ces deux signes n'ont aucun rapport de valeur. D'un autre côté il crut voir dans le signe 𒍝 un élément du signe [signe cunéiforme], qui figure dans le nom d'Ormuzd; il remarque que ce signe n'est que la sigle royale accompagnée du signe 𒍝, auquel les lectures médiques ont reconnu la valeur de la sifflante douce (*Mémoire*, p. 94). Or le signe [signe cunéiforme] semble réclamer la valeur d'un ז quiescent par la place qu'il occupe dans le nom d'Ormuzd;

il y avait donc, dans ce fait, une présomption qui permettait de supposer que les signes pouvaient résulter d'un agencement rationnel et systématique de leurs éléments. Mais ces rencontres fortuites ont toujours égaré les recherches, et n'ont jamais conduit à une découverte. Nous signalerons toutefois ces essais à mesure qu'ils se rencontreront, pour qu'il soit bien établi que cette méthode ne pourrait conduire à aucun résultat sérieux, si l'on était tenté de l'appliquer à la détermination de la valeur des signes dont le rôle reste encore à découvrir; mais poursuivons.

Le docteur Hincks note ce caractère comme répondant à l'articulation de *za* (ז), et il y ajoute celle de *sa* (ס); mais cette dernière valeur n'a pas été justifiée. Sir Henry Rawlinson ne lui donne que la valeur de *ṣa*, et M. de Saulcy, dans son examen de l'inscription de Bisitoun, range encore la valeur de ce caractère parmi les valeurs douteuses.

La réserve de M. de Saulcy a son explication maintenant : il eût été facile de soutenir, avec la comparaison de la forme médique, que ce signe renfermait un ז; mais les recherches ultérieures ont établi que ce signe était du petit nombre des articulations simples à la consonne initiale qui ont une double valeur; nous verrons, en effet, qu'il répond aux articulations du ז et du צ avec la voyelle *a*.

Ce signe figure dans la transcription de trois noms propres des inscriptions trilingues; il correspond au 𐏀 perse dans les noms

(57) *Za-ra-an-ga-'* (81) *Za-za-an-nu*

et cette valeur est confirmée par les transcriptions scythiques des mêmes noms.

Il est vrai qu'il correspond au 𐎭 arien dans le nom de *Dâduhya*, que nous lisons en assyrien *Za-'-tu* (43); mais son articulation ressort plus particulièrement de la lecture scythique du nom *Zu-is-za* (82), et elle est confirmée par les noms suivants :

(135) *Var-ka-za-na* (136) *Bar-ru-za-̄na-na-am* (136) *Vi-is-ba-za-na*

La lecture des noms bibliques qui nous sont fournis par les textes

de Ninive et de Babylone nous montre que ce signe correspond aux articulations du ז phénicien. Nous lisons ainsi, en effet, les noms de « Ezéchias » et de « Hazaël : »

(155) *Ḫa-za-ḳi-a-u* (157) *Ḫa-za-'-ilu*

Nous lisons avec la même articulation les noms de fleuve :

(146) *Za-bat-ti* (149) *Ar-za-ni-a*

La lecture des noms que nous trouvons dans les inscriptions de Van :

(253) *Ur-za-na* (254) *Mu-za-ṣir*

nous apprend que ce signe avait encore la même valeur dans les textes arméniaques.

Et enfin le nom[1]

(260) *An-za-an*

nous montre qu'il en était également ainsi dans les textes susiens.

N° 18. *zi.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. D. — B. 21. — H. 14. — O. 24.)

Ce signe ne se rencontre que dans un petit nombre de noms propres qui ont été tardivement étudiés. Le docteur Hincks donne au signe la valeur de *zi* (*On the Assyrio-Bab.* p. 331). C'est la forme ninivite correspondant au babylonien . Sir H. Rawlinson lui donne également la valeur de *zi*, et cette valeur a été acceptée par M. Oppert.

Elle est établie par la lecture des noms propres suivants :

(8) *Kam-bu-zi-ya* (9) *Bar-zi-ya*

(34) *Ar-ta-var-zi-ya*

M. Oppert remarque (*Exp. en Mésop.* t. II, p. 26) que ce signe rend deux fois le perse *di* et une fois le *ži* (ou *j* français); mais il ne se prononce ni *di* ni *ji*, et la véritable articulation assyrienne de ce signe n'a pu être définitivement constatée que lorsqu'il a été rencontré dans les noms qui renfermaient le ז sémitique. Nous lisons en effet :

(154) *Ya-u-ḫa-zi* (229) *Ḫa-zi-ti* (314) *Ak-zi-bi*

Nous rencontrerons également ce signe avec la même valeur dans les textes arméniaques, où nous lisons (255) en assyrien *Al-zi*, et en arméniaque *Al-zi-ni-ni*.

Il serait quelquefois possible de confondre des signes dont les formes sont plus ou moins rapprochées: ainsi les signes et dans leurs formes modernes ont une certaine similitude; mais en remontant aux formes archaïques de ces deux signes, on voit immédiatement qu'ils procèdent d'une origine différente; nous avons en effet pour la forme archaïque du *zi*, et pour celle du *gi*.

N° 19. — *zu*. Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. s. — R. 164. — H. 34. — O. 100.)

Le signe ne se rencontre en assyrien que dans un seul nom propre des inscriptions trilingues, et malheureusement le nom perse correspondant est effacé, mais il existe dans la version médo-scythique; et en comparant ces deux noms on voit que le signe qui nous occupe permute avec le signe , dont nous avons déjà déterminé la valeur. Nous lisons en effet (82) en médo-scythique *Zu-iz-za*, et en assyrien *Zu-u-zu*. La voyelle motrice est évidemment un *u*, ainsi qu'on le voit par la voyelle médiale que l'assyrien a exprimée; aussi nous lirons avec cette articulation le nom de « Bélésis »

(161) *Ba-la-zu*

La valeur de ce signe, malgré la pauvreté des ressources qui servent à en établir le déchiffrement, n'en est pas moins assurée par la lecture des textes.

Il a été facile de constater sa forme archaïque dans les textes de Babylone, mais il se rencontre plus rarement dans ceux de Ninive; sa forme hiératique nous est donnée sur des cylindres, où il se trouve dans des noms divins d'une identification facile.

ח — *Ḥ*.

N° 20. *ḥa*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Bab. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. — R. 17. — II. 39. — O. 11.)

Dès que Grotefend eut dégagé les noms propres du texte assyrien qui correspondaient aux noms propres du texte arien, la valeur consonnante de ce signe se trouva facilement déterminée. Il se rencontre en effet dans les noms de « Achéménès » et de « Achéménide, » et il correspond constamment à l'articulation aspirée, quelles que soient les différentes manières d'écrire ces noms.

M. Löwenstern (*Exposé*, p. 32) lui donna la valeur du ח hébraïque, qu'il transcrivit par le *ch* allemand. La comparaison des copies de Rich, de Westergaard, de Schultz et de Flandin, fournit trois variantes de cette lettre dans des inscriptions différentes, , et ; mais ces variantes furent reconnues dès l'origine comme le résultat de trois variantes purement graphiques. Löwenstern assigna également la valeur de ח au signe . L'hypothèse des homophones se poursuivait et semblait de plus en plus probable, car nous verrons bientôt que ce signe renferme la même consonne avec une voyelle différente.

M. Botta, dans ses tables de variantes (*Mémoire*, n°s 94 et 95), a confondu le signe avec le signe que nous venons d'analyser, et

ne fournit rien de précis pour hâter la détermination de la valeur qu'il renferme.

M. de Saulcy, dans son premier mémoire, donna au signe la valeur du כ hébraïque et le transcrivit par *k*. Cette valeur fut adoptée sans discussion par M. Luzzatto, qui, indépendamment des noms de « Achéménès » et de « Achéménide, » le rencontra dans un groupe (Inscript. des portes de Persépolis); il traduisit le groupe entier par « pleines » (*Études*, p. 80); mais le signe était précédé et suivi de signes encore inconnus, et ce ne fut qu'en leur attribuant des valeurs arbitraires qu'il essaya de justifier sa traduction (*Études*, p. 82).

Sir H. Rawlinson constate les trois variantes indiquées par Löwenstern, et il donne à ces signes la valeur de *kha*. C'est aussi avec cette valeur que nous le retrouvons dans l'analyse de l'inscription de Bisitoun publiée par M. de Saulcy. Le docteur Hincks lui donne également la valeur de *kha*, mais il le considère comme pouvant représenter les lettres ה et ע aussi bien que ח. Toutefois c'est cette dernière valeur seule qui est acceptée par M. Oppert et qui lui est définitivement acquise.

Ce signe ne répond pas à une articulation constante du texte arien; aussi nous ne pouvons que constater sa présence pour rendre deux articulations différentes dans les textes des Achéménides. On ne le trouve, du reste, que dans trois noms des inscriptions trilingues : dans deux, il correspond au persé (*kh*),

(4) *A-ḥa-man-nis* (15) *Ḥa-sa-at-ri-it-ti*

mais il rend le (*v*) perse dans le nom de « Arachosie, »

(59) *A-ra-ḥa-at-ti*

Dans les inscriptions scythiques, ce signe a la forme de ; il lui correspond graphiquement, mais son articulation ne répond pas à celle que comporte l'idiome assyrien. La langue touranienne de la seconde colonne ne connaissait pas sans doute les articulations du ח

sémitique; aussi, dans la plupart des transcriptions scythiques où nous le rencontrons, il correspond au des Perses et quelquefois à l'articulation du (*ha*).

Nous n'avons aucun renseignement sur son rôle dans les idiomes susien et arméniaque; mais sa valeur se trouve parfaitement fixée par les transcriptions des noms que nous rencontrons dans les textes unilingues. Nous lisons en effet :

(151) *A-ḥa-ab-bu*	(160) *Ḥa-nu-nu*	(250) *Ḥa-bur*
(154) *Ya-u-ḥa-zi*	(188) *Ḥa-at-ti*	(229) *Ḥa-zi-ti*
(155) *Ḥa-za-ḳi-a-u*	(189) *Ḥa-am-ra-nu*	
(157) *Ḥa-za-ilu*	(196) *Kal-ḥa*	

Dans le nom de « Gaza » il correspond à l'articulation de l'ע. Nous lui conserverons cependant la même articulation assyrienne; nous lirons également ainsi le nom (244) *Ḥa-ma-a-nuv*, où il correspond à un א, et celui-ci, (193) *Ḥa-ga-ru-na*, où il correspond à un ה. Les noms (194) *Mi-luḥ-ḥa* et (238) *Am-ti-ḥa-da-as-ti* ne peuvent nous donner de renseignement à cet égard. Mais nous avons une preuve directe de la valeur de ce signe dans les transcriptions bilingues qui nous sont fournies par les Assyriens eux-mêmes, où nous lisons ainsi un nom de femme :

(266) *Ḥa-am-bu-su*

dans ce nom, le signe qui nous occupe répond à l'articulation du ח araméen. La lecture de ce caractère est donc parfaitement assurée.

Le signe est un de ceux dont l'origine hiéroglyphique a été le plus facilement suivie. M. Oppert (*Exp. en Mésopotamie*, II, p. 63) reconnaît qu'il a la valeur idéographique de *nun;* elle résulte du dépouillement des tablettes de Sardapanale et de la comparaison des passages parallèles des inscriptions de Khorsabad. Cette valeur idéographique nous montre que ce signe, qui a la signification de « poisson, » devait avoir originairement la forme de l'objet qu'il représentait; or la forme archaïque de Ninive la rappelle peut-être plus exactement que la forme archaïque babylonienne. Il est facile de suivre sur

ces deux types les différentes formes plus récentes sous lesquelles il se présente dans les textes ninivites et babyloniens de même que la forme plus altérée qu'on trouve dans les textes médo-scythiques.

N° 21. *ḫi.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ח. — R. 18. — H. 40. — O. 12.)

Ce signe est très-fréquent en assyrien, soit isolé, soit en composition avec d'autres signes; mais nous avons déjà dit, et nous le répétons, que la valeur des caractères ne pouvait être déterminée par un agencement intentionnel des clous. Il ne faut donc pas chercher à déduire de la valeur d'un signe isolé la valeur des groupes dont il fait partie; il faut seulement en conclure que, dans les différents styles, les altérations d'un signe isolé suivent la même loi dans les composés où ce signe paraît entrer comme élément.

M. Löwenstern, dans son premier travail sur l'écriture assyrienne (*Essai*, p. 33), cherche à deviner la valeur de ce signe, en se fondant sur l'analogie que sa forme graphique pouvait présenter avec la forme de certains caractères dans des écritures qui servent à traduire des idiomes plus ou moins rapprochés de l'idiome que l'on présumait devoir rencontrer dans ces textes. Aussi il le rapproche du ש hébraïque, en lui faisant subir toutes les transformations que l'on peut concevoir depuis le égyptien jusqu'au ϣ copte.

Ces transformations n'aboutirent à aucun résultat sérieux. C'est ainsi que Münter était parvenu à déterminer accidentellement l'*a* et le *b* dans l'alphabet perse; mais ce qu'il y avait d'heureux dans cette analogie fortuite n'a pu jamais être élevé en principe et n'a ouvert aucune voie à la science. Ce qui pouvait surtout égarer les recherches sur ce signe, c'est qu'il se présentait comme élément de caractère

dans des signes qui paraissaient jouer le même rôle que le signe simple.

Le nom de Xerxès était déterminé par les recherches de Grotefend : on le voyait dans le groupe, correspondant au perse *Khsayârsâ* dans toutes les inscriptions trilingues. Le signe se trouve au commencement du nom; mais le signe, qui paraît un de ses composés, se trouve deux fois dans ce même nom. L'assimilation littérale des signes ne permettait pas d'assimiler le caractère à une autre lettre qu'au ח des Hébreux, ni de donner à son composé une autre valeur que celle de *ya*. Cette dernière valeur était erronée, ainsi que nous le verrons plus tard; mais il nous suffit de remarquer ici qu'en abandonnant la méthode des assimilations de formes, Löwenstern (*Mémoire*, p. 33) entra dans une meilleure voie, sans parvenir toutefois à donner à ce signe sa valeur véritable. Il en fait un homophone du signe, parce que ces signes remplacent tous deux le *ch* perse. Il nous est facile de comprendre déjà la portée de cette confusion; l'écriture perse étant littérale, le même caractère se trouvait en effet dans l'articulation *cha*, représentée par, et l'articulation *chi*, représentée par, ainsi que nous allons nous en assurer.

M. Botta (*Mémoire*, 143, n° 98) remarque que le signe est très-souvent remplacé par le signe. C'est la forme archaïque babylonienne, qui se rencontre également en ninivite. Pour être convaincu, du reste, de l'identité de ces deux formes, on peut les suivre dans leurs composés graphiques qui sont employés dans les différents styles à l'exclusion les uns des autres. Ainsi le signe se substitue à, de même que se substitue à dans les textes archaïques.

Le signe était donc déjà regardé comme devant contenir un *k* ou un *kh*, mais la rareté des noms propres dans lesquels il se trouvait en rendait la détermination douteuse. M. de Saulcy n'hésite pas toutefois à lui donner la valeur de *kh*. M. Luzzatto lui attribue celle du simple *k*.

Sir H. Rawlinson, après avoir assigné à ce caractère la valeur de *khi*, et le docteur Hincks celle de *ke* ou *ko*, finissent par lui reconnaître celle de *ḫi*, la seule des articulations syllabiques du ח qui manquait alors dans le tableau de ce dernier. C'est également avec cette valeur que M. Oppert l'a inscrit dans ses listes.

Il se rencontre en assyrien dans un seul nom des inscriptions trilingues, c'est celui de « Xerxès, » que les Perses écrivaient par un 𐎧 (*kh*), et que les juifs transcrivaient par un ח. Nous lisons ainsi ce nom :

(12) *Ḫi-si-'-ar-su*

Ce signe devait se trouver aussi dans le nom de « l'Inde, » dont il nous reste la transcription scythique entière, où son correspondant est conservé. Aussi nous lirons ce nom en assyrien avec une restauration certaine :

(63) *Ḫi-in-du-u*

Enfin les textes unilingues nous le montrent dans les noms bibliques, où il correspond au ח, tels que :

(153) *Mi-ni-ḫi-im-mi* (196) *Kal-ḫi*

Nous lirons encore, avec cette articulation, les noms suivants :

(194) *Mi-laḫ-ḫi* (231) *Ra-pi-ḫi* (248) *Ba-li-ḫi*

N° 22. *ḫu*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. *hou*. — R. 19. — H. 41. — O. 16.)

Ce signe a été observé, pour la première fois, dans une des transcriptions du nom d'Ormuzd, que M. Löwenstern lisait ainsi (*Exposé*, p. 26) :

a h u r m z d a

Le signe [cuneiform] se trouvait avoir ainsi la valeur d'un *u*, mais il nous est déjà facile de rectifier cette erreur. Le signe [cuneiform] renferme évidemment un *r;* le premier signe est l'indicatif *aphone* d'un nom de divinité; nous savons que le suivant représente la voyelle *u;* il nous suffirait donc de réunir l'aspiration à la voyelle pour avoir la véritable articulation du signe [cuneiform], qui renferme le ח hébraïque avec la voyelle *u;* mais la science n'a pas marché si vite. Écoutons maintenant M. Botta :

« Le signe [cuneiform], dit-il, n'a qu'une variante, [cuneiform], mais elle est « certaine (*Mémoire*, p. 53, n° 33). C'est un signe assez commun, « ajoute-t-il, surtout en composition, et il est pour nous intéressant « parce qu'il fait partie du nom d'Ormuzd dans les inscriptions tri- « lingues; il s'y présente, en effet, à une place où l'on doit s'attendre « à trouver la voyelle *ou* si on lit la première partie de ce nom *aour* « ou *hour*. Voilà donc déjà un motif assez plausible de donner cette « valeur à notre signe [cuneiform]. Mais il faut remarquer en outre, continue « M. Botta (et c'est ici qu'il s'égare), que dans le système cunéiforme « persan, une des formes de la lettre *m* ([cuneiform]) est très-voisine de « celle du caractère dont nous parlons; or il y a une affinité certaine « entre les lettres *m*, *b*, *v*, *w*, *ou*, et elle était telle, dans l'écriture cu- « néiforme médique, que le nom de la Médie était écrit *wada* au lieu « de *mada*. . . . Il y a donc là une nouvelle probabilité en faveur de l'at- « tribution du son *ou* à notre caractère [cuneiform]. » Ce procédé conduit bien près de la vérité. Il révèle tous les efforts de l'intelligence pour arriver à soulever un coin du voile qui nous dérobait l'inconnu; mais son insuccès nous prouve qu'on ne pouvait alors déduire aucune valeur des rapports qui paraissaient exister entre l'écriture de la première et celle de la troisième colonne des inscriptions trilingues.

M. de Saulcy (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 7 et 8) a été plus heureux dans ses comparaisons; il pense que le signe [cuneiform] doit être très-probablement une voyelle composée (*hou*) munie de l'aspiration : car, dans l'écriture médique, [cuneiform], bien voisin, on en conviendra, de notre signe assyrien, se lit certainement *hou*.

Nous pouvons voir ici que les assimilations de caractères n'étaient

pas à rejeter sans examen, car cette voie qui n'avait conduit Münter à aucune découverte en comparant les caractères cunéiformes aux caractères des autres écritures, a eu pour résultat de conduire ici à l'identification complète du système graphique des Assyriens et des Médo-Scythes. Poursuivons les observations de M. de Saulcy sur ce signe : « D'ailleurs, ajoute-t-il, le nom du Khouarizm, en persan ancien *Uwa-* « *rasmis* et *Uwarazmiya*, en persan moderne خوارزم, et en grec Χω- « *ρασμία*, est écrit à la fin de la ligne 12 de l'inscription de Nakch-i- « Roustam :

« Or si on admettait, pour l'écriture assyrienne, ce qui a certaine- « ment lieu pour l'écriture médique, que le même signe qui représente « la syllabe *ma* peut représenter la syllabe *wa*, nous aurions, lettre « pour lettre, le mot *Houwarazmah* ou *Houvarizmah*, presque identique « avec les noms persans ancien et moderne. Quelle que soit la lecture « définitive de ce nom géographique, nous n'en déduisons pas moins la « valeur aspirée *hou* pour le signe [signe cunéiforme] » (*Rech.* 15 sept. 1849, p. 8).

Voilà une des observations les plus fécondes de M. de Saulcy; les recherches ultérieures en ont confirmé la précision. Ainsi : — la valeur du signe n'a plus varié; — l'articulation syllabique est devenue un principe, dont M. de Saulcy signalait déjà les applications éparses, et ces applications devaient bientôt servir de point d'appui pour le formuler; — la double valeur du signe [signe cunéiforme], qui rend les articulations assyriennes du *ma* et du *va*, a été confirmée; — enfin on a reconnu la concordance qui existe entre les signes assyriens et les signes médo-scythiques, ainsi que l'identité du système graphique de deux peuples, qui parlaient cependant deux langues différentes.

M. Luzzatto, qui avait en main les mémoires de M. de Saulcy, n'a pas su faire fructifier ces indices précieux, et ses tâtonnements le font encore hésiter entre la valeur de *h* et de *u* (*Études*, p. 3).

Sir H. Rawlinson, le docteur Hincks et M. Oppert ont accepté au contraire le signe [signe cunéiforme] avec la valeur de *ḥu*, que lui avait assignée

M. de Saulcy. Cette valeur, du reste, est confirmée par la lecture d'un grand nombre de noms propres. Voici ceux qui nous sont fournis par les inscriptions trilingues :

(1) *A-ḥu-ra-ma-az-da, A-ḥu-ru-mu-uz-du* (29) *A-ra-ḥu* (41) *U-va-aḥ-ḥu*
(45) *Pi-si-ḥu-va-du* (46) *Pi-id-di-is-ḥu-ri-is* (56) *Ḥu-va-ri-iz-mu*

Le texte scythique nous fournit encore le nom

(91) *Vi-is-sa-da-a-ḥu-is*

Les inscriptions unilingues ne nous montrent ce signe que dans le nom du fleuve « Khauser »

(245) *Ḥu-śu-ur*

Mais nous le retrouvons dans les inscriptions susiennes de même que dans les inscriptions assyriennes, dans les noms :

(259) *Naḥ-ḥu-un-di*
(256) *Su-tur-Na-ḥu-un-di* (257) *Ku-tir-Na-ḥu-un-di* (258) *Is-tar-Na-ḥu-un-di*

N° 23. *aḥ*, *iḥ*, *uḥ*. — Hiér.... Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. ח. — R. 16. — H. 154. — O. 14.)

Les articulations du ח sémitique avec les voyelles initiales sont, en général, rendues en assyrien par un seul signe, . Je dis en général, car nous verrons que si les inscriptions trilingues ne nous font pas connaître d'autre représentant de ces valeurs, et si elles sont suivies dans les lectures des textes ninivites et babyloniens, il existe cependant des signes spéciaux pour chacune de ces articulations, et l'observation a permis de les constater. Voici du reste ce qui résulte du dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues. Nous lisons pour répondre à l'articulation *aḥ* :

(3) *A-na-aḥ-i-tu* (26) *Si-in-sa-aḥ-ri-is* (41) *U-va-aḥ-ḥu* (53) *Ba-aḥ-tar*

Nous ne trouvons pas d'exemple de l'emploi de ce signe pour représenter l'articulation *iḫ* dans les noms propres, mais nous avons pour répondre à l'articulation *uḫ*

(38) *Su-uḫ-ra*

Ces différentes articulations répondent à celles du 𐎧 ou 𐏃 perse, et il est évident que l'aspirée termine la syllabe dans les transcriptions assyriennes. M. Oppert fait observer que la prononciation des Arabes de Bagdad, qui semblent confondre de nos jours les nuances de l'articulation du ح dans les mêmes circonstances, pourrait peut-être nous renseigner sur ce qui a pu se passer dans l'antiquité; aussi nous croyons que c'est dans ces articulations que les nuances de la vocalisation devaient disparaître les premières lorsque l'écriture assyrienne a cessé d'être syllabique.

Nous n'avons pas trouvé de noms propres d'origine sémitique dans lesquels nous aurions rencontré ce signe. Mais la valeur n'en est pas moins confirmée par la lecture des textes où nous le retrouvons, dans les dérivés des racines verbales qui comportent cette articulation.

N° 23 (*bis*). — Hiér. . . . . . Bab. arch. [signe] Bab. m. [signe]

Nin. arch. [signe] Nin. m. [signe]

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. א. — R. 9. — H. 42. — O. 6.)

Il existe un signe d'une forme analogue au précédent, [signe], et avec lequel on pourrait facilement le confondre, bien qu'il n'ait pas la même valeur. Nous nous en occuperons ici, car il ne trouverait peut-être pas sa place ailleurs dans notre analyse. Ce signe ne correspond à aucune articulation bien déterminée dans la représentation assyrienne des articulations sémitiques.

M. Löwenstern le rencontre d'abord dans le nom d'Ormuzd et de Xerxès, il lui donne la valeur de *ia*, et cette valeur n'est pas repoussée par les autres noms qu'il avait à sa disposition (*Exposé*, p. 32).

M. de Saulcy le rencontre, pour la première fois, dans le nom d'Ormuzd (*Rech.* 14 sept. 1849, p. 3), et il lui donne la valeur de l'ה hébraïque, qui lui paraît confirmée par toutes les positions que ce signe occupe dans les noms propres des inscriptions qu'il étudiait.

M. Botta signale seulement les permutations de signes , , et , mais il n'en relève aucun indice pour la détermination de leurs valeurs respectives.

M. Luzzatto donne à ces signes la valeur de *a*, et cette valeur s'accordait parfaitement avec les terminaisons indo-germaniques qu'il voulait trouver dans ses lectures; mais elle n'en était pas plus exacte.

Sir H. Rawlinson donne aux deux signes et , les seuls qu'il considère, la valeur d'une aspiration indécise, qu'il ne représente ni par une consonne, ni par une voyelle, mais qu'il transcrit par une apostrophe ('); il en fait ainsi une aspiration douce qui répond admirablement à toutes les positions que ce signe peut occuper dans le corps des mots.

Quant aux formes , et , elles répondent également à une aspiration terminale plus forte que la précédente, ainsi que nous l'avons établi, et elles se prêtent, du reste, à toutes les inflexions des voyelles. Aussi Sir H. Rawlinson traduit ce caractère par — *kh*, le trait horizontal remplaçant toutes les voyelles avec lesquelles il peut s'articuler.

Le docteur Hincks donne au signe la valeur de *ha* dans la terminaison des noms propres; quant au caractère , il reconnaît qu'il en est distinct; mais il lui paraît difficile de préciser la différence qui existe entre ces deux caractères.

M. Oppert accepte les différences que ses prédécesseurs ont établies, et il finit par reconnaître que le caractère ne paraît pas devoir représenter une syllabe ou une lettre déterminée dans l'écriture anarienne. Il paraît résulter de ses recherches que ce caractère indécis viendrait au secours de la difficulté que les Assyriens éprouvaient à ployer le syllabaire anarien à l'expression de leur langue. Il intervient toutes les fois que deux syllabes unies phonétiquement

pourraient amener un hiatus. On le rencontre vingt-sept fois dans vingt-cinq noms propres, qu'il est inutile de rappeler ici, et dont nous donnerons la transcription à propos de l'analyse des autres caractères. M. Oppert remarque qu'il implique souvent dans les noms ordinaires la présence de l'ע, qui n'a pas de représentant direct en assyrien. Du reste on peut également remarquer que ce signe représente au même titre les articulations de l'א ou de l'ח. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les transcriptions des noms propres des inscriptions unilingues que nous avons citées et de les comparer aux transcriptions des noms des inscriptions trilingues qui le renferment.

Nous conservons à ce caractère la valeur indécise que lui attribue Sir H. Rawlinson, et nous le représenterons dans nos transcriptions par une apostrophe (-'-).

N° 24. *iḥ.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m. (?)

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — R. ... — H. 46. — O. 15.)

Les noms propres des inscriptions trilingues ne nous ont pas fait connaître ce caractère assez rare dans l'écriture assyrienne. Sans se substituer précisément au signe que nous connaissons déjà, , et qui représente sûrement toutes les articulations du ח à la voyelle initiale, il ne se rencontre que dans des mots qui semblent réclamer cette articulation. Le docteur Hincks lui avait déjà reconnu cette valeur, en le signalant dans les inscriptions de Khorsabad (*On the Assyrio-Bab.* p. 323, n° 46). Cependant le nom propre qui le renferme ne suffit pas pour affirmer très-sûrement la voyelle qu'il comporte, car elle paraît être un *u*, et dès lors la vocalisation devrait rester aussi indécise que celle du caractère précédent. Quoi qu'il en soit, nous l'inscrivons ici avec la vocalisation de *i*, parce que le caractère suivant nous paraît plus spécialement affecté à la syllabe *uḥ*.

N° 25. *uḥ*. — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]

Nin. arch. . . . . . . Nin. m. [cuneiform]

Méd.-Scyth. . . . .

(S. ... — R. ... — H. ... — O. 16.)

Sir H. Rawlinson a vu, pendant longtemps, deux signes distincts dans le signe qui représente cette articulation, aussi bien dans sa forme moderne que dans sa forme archaïque de Babylone, très-reconnaissable cependant dans la grande inscription de Nabuchodonosor (*W. A. I.* pl. 53 et 59, col. II, l. 7).

C'est M. Oppert qui le premier, en réunissant les deux éléments de ce caractère, lui a assigné la valeur de *uḥ*, qu'il tirait d'après un syllabaire alors inédit. Bien que cette valeur ne résulte pas du dépouillement des noms propres, elle n'en est pas moins parfaitement déterminée; il y a plus, la vocalisation de ce caractère paraît plus fixe que celle des caractères précédents, car la lecture des textes le montre toujours en conjonction avec des syllabes simples terminées par la voyelle *u*.

ט — *T*.

N° 26. *ṭa*. — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]

Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]

Méd.-Scyth. [cuneiform]

(S. 7. — R. 88. — H. 22. — O. 32.)

Les articulations du ט sémitique sont difficilement rendues par l'écriture anarienne. Nous avons déjà remarqué que l'articulation du *ṭa* devait être rendue en assyrien par le signe [cuneiform], qui exprime déjà

le *da:* nous n'en aurions pas la preuve suffisante par le dépouillement des noms des inscriptions trilingues

(67) *U-ra-as-ṭa* (76) *Pu-u-ṭa*

mais le nom de l'Arménie est écrit dans les textes unilingues sous la forme

(67) *U-ra-ar-ṭa* et *U-ra-ar-ṭa-ai.*

aussi nous lirons avec cette valeur le nom

(171) *Pi-ṭa-a-gu-ra*

Il est donc certain que le signe anarien rendait une dentale pour les peuples de la haute Asie, et que cette dentale correspond, en assyrien, au ד et au ט sémitique s'articulant avec la première voyelle.

La confusion qui résulte du double emploi de cette lettre a sa cause, d'après M. Oppert, dans l'origine non sémitique de l'écriture anarienne (*E. M.* II, p. 28). Si nous suivions, en effet, les valeurs que ce signe a reçues d'après le dépouillement des noms propres, nous verrions qu'il répond assez indifféremment à ces deux articulations distinctes, mais cependant très-rapprochées dans l'échelle phonétique.

N° 27. *ṭi.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — R. 29. — H. 23. — O. 38.)

L'articulation du ט avec la voyelle *i* est encore rendue par un signe que nous connaissons déjà : c'est le signe qui exprime l'articulation du *di.* Il n'existe pas d'autres caractères, dans l'écriture anarienne, pour rendre cette articulation simple.

Sa valeur nous est aussi indiquée par le nom de l'Arménie, que nous trouvons sous la forme

(67) *Ur-ar-ṭi*

Les explications que nous avons données à propos de la valeur du signe qui exprime le *da* et le *ṭa* s'appliquent à celui qui exprime le *di* et le *ṭi*; nous n'y reviendrons pas ici. Cette valeur nous paraît suffisamment établie, d'autant plus qu'elle a été confirmée par toutes les lectures assyriennes.

N° 28. *ṭu*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . . Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . .

(S. . . . — R. 121. — H. 47. — O. 37.)

Nous avons vu que les articulations *da*, *di* étaient rendues par des signes qui exprimaient également l'articulation de *ṭa* et de *ṭi*. Nous n'avons pu que signaler l'absence d'un caractère spécial pour ces deux articulations; cependant la série des articulations du ט ne manquait pas dans l'idiome assyrien, car il existe un caractère spécial pour les articulations du ט avec la voyelle *u* (*ṭu*).

Ce signe a été peu étudié dès l'origine; Sir H. Rawlinson le lisait *sad* dans le nom de l'Arménie (*Bisit.* l. 53); mais le docteur Hincks en a donné la valeur avec certitude avant que le déchiffrement ait été terminé (*On the Assyrio-Bab.* p. 324, n° 47). Il ne se rencontre dans les inscriptions trilingues que dans le nom de l'Arménie, que nous lisons

(67) *U-ra-as-ṭu*

C'est le seul mot dans lequel nous pouvons saisir la présence d'un signe spécial pour représenter le ט sémitique. Mais cette preuve unique est suffisante, car elle a été confirmée par toutes les lectures ultérieures, où nous voyons apparaître ce signe concurremment avec les signes du *da* et du *di*, pour représenter *ṭa*, *ṭi*, *ṭu*, dans les dérivés des racines qui renferment cette articulation avec des vocalisations différentes.

י — *I*.

N° 29. *i*. — Hiér. . . . . Bab. arch. , Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. י. — R. 3. — H. 3. — O. 2.)

Nous assignons comme représentants de la voyelle *i* les signes et , dont nous allons examiner les différentes valeurs. Voyons d'abord les travaux dont le signe a été l'objet.

M. Löwenstern ne rencontre le signe qu'en composition avec le signe dans le nom de « Darius, » et il lui donne la valeur de *i* ou *y*, qui pouvait déjà être suffisamment justifiée.

M. Botta a signalé d'abord l'identité graphique des formes et , ainsi que l'identité de leurs composés et ; il n'y a, en effet, entre ces deux formes que des variantes faciles à saisir. Mais M. Botta propose dans ses variantes les signes , , et comme équivalents. Il est sans doute bien apparent que les deux signes et offrent encore deux variétés graphiques, mais il ne paraît pas y avoir le même rapport entre les signes et , il faut dès lors en justifier la valeur.

« J'ignore, dit M. Botta, pour quelle raison on a proposé pour le « signe la valeur de R, car je n'ai jamais vu ce signe ni sa va- « riété remplacer aucune forme de l'R. Pour moi, je suis conduit à « lui donner une valeur toute différente : , en effet, remplace « et , signes qui doivent être des voyelles ou des aspirations « semblables. . . On peut même, par suite d'inductions très-plausibles, « arriver à leur donner la valeur de *i* ou *y*. . . . . Je viens de « dire, continue-t-il, que le signe se substitue fréquemment à « ; il y en a des exemples nombreux dans les inscriptions trilin- « gues. Or, dans l'inscription d'une des fenêtres à Persépolis, le der-

« nier signe est ajouté à celui qui ordinairement se trouve seul pour « représenter l'idée du nom de Darius. On voit en effet [cuneiform] « [cuneiform] au lieu de [cuneiform] (*ri-i-ya* au lieu de *ri-ya*). Il est diffi- « cile de ne pas croire que, dans ce cas, [cuneiform] représente l'*i* bref, et « [cuneiform] l'*i* long. En conséquence [cuneiform] doit aussi avoir la valeur d'un « *i*, puisqu'il remplace si fréquemment à Persépolis le signe [cuneiform]. Je « dois faire remarquer que, selon moi, les caractères ninivites [cuneiform] et « [cuneiform] ont les mêmes valeurs que les caractères persépolitains [cuneiform] « et [cuneiform]; il n'y a qu'une légère différence de forme, et comme de « part et d'autre ils équivalent au même signe, je ne crois pas qu'on « puisse contester leur équivalence mutuelle. »

Tout ceci est parfaitement déduit, et les observations de M. Botta ont été confirmées depuis. Cependant nous devons remarquer que M. Botta s'est trompé en identifiant le signe [cuneiform] au signe [cuneiform] : cette identification paraissait résulter de la comparaison des deux mots [cuneiform] et [cuneiform]; mais il est aujourd'hui démontré que ces deux groupes forment deux particules distinctes.

Le dépouillement des noms propres donne le résultat suivant. Nous trouvons le signe [cuneiform] dans les mots :

(3) *A-na-i-tu* (65) *Ba-bi-i-lu*

Nous lui conserverons cette valeur dans les noms des inscriptions unilingues, où nous lisons :

(158) *Lu-li-i* (163) *An-ti-'-i-ku-su* (239) *Ku-ri-i*

Nous le retrouvons dans les inscriptions arméniaques, où nous lisons avec la même valeur :

(255) *Al-zi-i-ni-ni*

Et enfin dans un nom dont la transcription araméenne ne saurait cependant nous éclairer, et que nous lisons :

(263) *Man-nu-ki-i-Arba-ilu*

Si la valeur de ce signe ne se trouvait pas suffisamment justifiée par les exemples que nous avons donnés, on sait que ce signe se rencontre en composition avec un autre signe pour former une diphthongue que nous examinerons et qui achèvera d'en démontrer la valeur.

N° 30. *i, e.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. *i.* — R. 2. — H. 2. — O. 4.)

La première fois que M. de Saulcy rencontre le signe, c'est avec sa valeur idéographique (*Recherches*, 3e mémoire, p. 17); il paraissait répondre alors dans la traduction du texte perse au mot *terre* exprimé par le texte arien. Mais on a reconnu depuis que l'idée exprimée par le groupe ne veut cependant pas dire *terre*. C'est une erreur qui tenait à la différence de rédaction et qu'il nous suffit d'indiquer ici. Au surplus, phonétiquement, M. de Saulcy donne à ce signe la valeur de *i*, ainsi qu'au signe sur lequel il est également fixé.

Cependant M. Luzzatto lisait encore ces deux signes *a* bien que leur valeur ne fût plus indécise malgré l'apparente distinction que le docteur Hincks voulait établir. En effet, il admettait l'existence de quatre voyelles assyriennes. Les signes et étaient compris comme deux voyelles distinctes, dont l'une, , avait la valeur de *e* ou de *o*, et l'autre la valeur de *i;* mais il ajoutait que ces valeurs de *e* et de *o* ne figuraient dans ses listes que pour indiquer l'incertitude qui régnait encore dans son esprit sur la détermination de ces valeurs.

Sir Henry Rawlinson, qui n'admettait le syllabisme de l'écriture assyrienne que comme une exception, ne croyait pas que le signe pût avoir une existence propre, parce qu'il *complétait* toujours des syllabes terminées en *i*. C'est précisément la raison qui lui fait

attribuer cette valeur ainsi qu'au signe . Le dépouillement des noms propres en a donné la confirmation.

Le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues nous montre, en effet, que le perse est rendu par le anarien dans les noms suivants :

(15) *Ḫa-sa-at-ri-í-ti* (16) *Im-ma-ni-í-su* (50) *I-lam-ti* (52) *A-ri-í-va*

Nous lirons encore ainsi :

(147) *Bi-í-lu* (166) *Śab-'-í* (286) *I-di-'-al* (237) *Ki-it-ti-í*

Il résulte donc du dépouillement des noms propres que la valeur de *i* serait représentée par deux caractères. Toutefois ces deux signes ont un rôle différent, que des considérations grammaticales ont rendu sensible. Ainsi, dans certains cas, ils établissent une différence entre la première et la troisième personne de certaines formes verbales. D'un autre côté, ce dernier signe paraît surtout indiquer la présence de l'ע dans les dérivés des racines qui renferment cette consonne avec la voyelle *i*; mais la preuve de ces nuances nous entraînerait dans des considérations dans lesquelles nous ne croyons pas devoir entrer, puisque nous n'avons d'autre but ici que de constater la valeur absolue des signes.

N° 31. *ya*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. יא. — R. 4. — H. 3. — O. 10.)

L'écriture anarienne comportait l'expression de la diphthongue *ya*. Elle est rendue par la réunion des deux caractères qui expriment les voyelles *i* et *a*. L'écriture arienne pouvait exprimer cette diphthongue par le signe , qui emporte avec lui la valeur de l'*a* bref, inhérent à la semi-voyelle; mais nous la trouverons plus caractérisée par l'adjonction de l'*a* long des Perses lorsqu'elle est exprimée ainsi : .

La lecture des noms propres qui renferment ces signes va du reste, en établissant cette manière de rendre la diphthongue dans l'écriture anarienne, nous confirmer la valeur du signe , pour lequel nous avons cité peu d'exemples de son emploi isolé.

Nous lisons donc ainsi les noms suivants :

(6) *Ar-ya-ra-am-na* (8) *Kam-bu-zi-ya* (9) *Bar-zi-ya* (11) *Da-ri-ya-a-vu-us*
(25) *Mar-ti-ya* (34) *Ar-ta-var-zi-ya* (71) *Ya-a-va-nu*

Cette combinaison des deux signes anariens pour exprimer la diphthongue est également reproduite dans les textes scythiques, qui nous fournissent, en dehors des noms que le texte assyrien a conservés, les suivants :

(99) *Mar-du-nu-ya* (104) *Vi-ka-na-ya* (109) *Ua-u-li-ya-is*
(124) *Ḥa-is-si-ya-ti-ya-is* (127) *Vi-ya-kan-na-is* (128) *Si-ya-li-is*
(132) *Nu-ya-ak-ka* (133) *Ab-ba-nu-ya-aḳ-ḳa* (134) *Da-a-ya-u-is*
(140) *A-ya-a-e bu-mi-ya* (141) *Bat-ti-ya-h-ya-a*

Nous lirons avec la même valeur les noms sémitiques que nous trouvons dans les textes unilingues :

(152) *Ya-u-a* (225) *Ya-ap-pu-u*

Les inscriptions trilingues nous donnent une variante pour exprimer la diphthongue *ya*, c'est le signe que nous trouvons dans quelques-uns des noms que nous avons cités, mais qui n'est pas d'un fréquent emploi

כ — *K*.

N° 32. *ka*. — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . .

(S. כ. — R. 13. — H. 51. — O. 17.)

Les articulations du *k* sont communes aux langues sémitiques et

aux langues ariennes; leur représentant se dégagera donc facilement par la comparaison des noms qui le renferment. Quoi qu'il en soit, Löwenstern confondait le signe [cuneiform], en supprimant les barres qui le caractérisent entre les clous perpendiculaires, avec un signe [cuneiform], assez voisin de forme, mais qui n'a aucun rapport de valeur avec lui. Il ne lui en attribue pas moins le rôle d'une gutturale; seulement il se trompe sur son représentant hébraïque, qu'il lit ק au lieu de כ, erreur bien légère à cette époque, il est vrai, mais que nous devons relever ici pour faire comprendre que ces deux lettres avaient des représentants parfaitement distincts.

M. Botta a reconnu que la forme ninivite de ce signe correspondant au [cuneiform] babylonien était [cuneiform], et cependant la valeur de ces deux caractères n'était pas encore déterminée. Sir H. Rawlinson ne donna que plus tard à ces deux signes la valeur de *ka*, qui lui est commandée par la présence de l'un d'eux dans le nom de la « Cappadoce ». C'est l'examen de ce signe qui a fait entrevoir au savant général la possibilité du syllabisme de l'écriture assyrienne, et qui en même temps l'a empêché sans doute d'en formuler le principe d'une manière absolue. Son observation repose sur la première articulation de ce nom. Dans l'articulation *kat*, qui commence le nom de la *Cappadoce* (*Ka-at-pa-tu-ka*), et qui est composée de deux caractères, [cuneiform] (*ka*) et [cuneiform] (*at*), on peut, dit-il, se demander si l'un ou l'autre de ces signes doit représenter une *simple lettre* ou une *syllabe*, et, comme cette particularité lui paraît de nature à envahir tout l'alphabet assyrien, il se croit justifié d'avoir annoncé le *premier* que les signes phonétiques représentaient quelquefois des syllabes, quelquefois des lettres. Pour rétablir les faits dans leur ordre chronologique, nous devons nous rappeler que M. de Saulcy avait déjà signalé des *faits particuliers* de syllabisme, même avant d'avoir connaissance des documents sur lesquels Sir H. Rawlinson pouvait s'appuyer. Cependant ce n'est que beaucoup plus tard que le syllabisme a été érigé en principe par les recherches du docteur Hincks, et alors c'est avec la valeur de *ka* que le savant irlandais a inscrit ce signe dans ses listes, et cette valeur n'a pas été

contestée depuis. Nous le lisons en effet avec cette valeur dans les mots suivants, où il correspond au (*k*) arien :

(38) *Ka-am-ba-du* (78) *Kar-ka* (88) *A-ra-ka-ad-ri-'*
(68) *Ka-at-pa-tuk-ka.* (85) *Ku-gu-na-ak-ka*

Je dois dire, toutefois, qu'il rend le (*g*) arien dans le nom de la « Sagartie » :

(58) *Is-ka-ar-ta-ai*

Les noms propres des textes unilingues que nous avons cités ne nous donnent pas ce signe; il ne se trouve que dans des articulations complexes, mais les décompositions ultérieures n'ont laissé aucun doute sur sa valeur, ainsi que nous pouvons le voir par les noms

(172) *Ka-as-ku* (175) *Mu-us-ka-a-ya*

L'articulation du *ka* arien est rendue dans les textes scythiques par le signe, qui correspond pour la forme au assyrien. Nous verrons que ce dernier signe représente une autre gutturale (ק) et que, dès lors, il y a là une nuance que l'idiome touranien peut justifier, mais qui ne peut nous arrêter.

Nous ferons ici une remarque qui trouvera encore son application plus tard. Bien que l'idiome de Ninive fût identique à l'idiome de Babylone, il y avait cependant, dans la prononciation, une nuance que nous avons déjà remarquée, entre les provinces du Nord et les provinces du Sud. M. Oppert fait observer (*E. M.* t. II, p. 175) que le signe babylonien s'échange quelquefois avec le ninivite, et laisse ainsi une certaine latitude dans la prononciation des gutturales, non-seulement suivant les différents dialectes qui étaient exprimés par la même écriture, mais encore suivant les nuances du même dialecte.

N° 33. *ki.* — Hiér. Bab. arch. Bab. mod.

Nin. arch. Nin. mod.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 14. — H. 52. — O. 18.)

M. Löwenstern ne rencontre pas le signe dans les noms propres qu'il avait à sa disposition, et M. Botta ne le trouve pas dans les inscriptions de Khorsabad. C'est en effet une forme propre aux inscriptions de Persépolis, qui ne se retrouve que dans le style de Babylone. M. Botta n'en détermine pas moins son identité avec le signe , en se laissant guider par le rôle que ces deux signes jouent à la fin des noms de pays.

M. de Longpérier avait déjà remarqué que le groupe de Khorsabad devait correspondre au groupe des inscriptions trilingues, et que ces groupes renfermaient le nom de l'Assyrie.

Je ne saurais me rendre compte de la raison pour laquelle M. Luzzatto voit un *R* dans le signe qui nous occupe (*Études*, p. 194), et je ne relèverais pas ce fait si ce n'est qu'il nous montre de plus en plus combien il est dangereux de se fier à la forme des signes pour en déterminer la valeur. M. Luzzatto me paraît, en effet, préoccupé de l'idée que les signes peuvent être le résultat d'un arrangement conventionnel des éléments : il prétend que quelques signes reçoivent un encadrement (ou) sans changer de valeur, et il en conclut par exemple que le signe , qui représente selon lui un *R*, devient le signe et lui est équivalent (p. 188). Ces observations ne sont pas heureuses; elles ont conduit M. Luzzatto, à l'aide de changements, d'additions ou de suppressions de clous, à des caractères qui n'ont plus ni similitude dans l'emploi, ni analogie dans la forme (p. 118, 126); du reste, dans le cas particulier, la valeur qu'il

attribue au signe 𒆠 était erronée et ne devait le conduire à aucun résultat sérieux.

Le docteur Hincks (p. 334) a fixé la véritable valeur de ce signe, qu'il a lu *ki*, et cette valeur a été acceptée par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert sans avoir varié depuis. Il ne se trouve, dans les noms propres des inscriptions trilingues, que dans le nom suivant, où il correspond à l'articulation du 𐎧 (*kh*) arien :

(14) *U-va-ki-is-tar*

Nous lisons avec la même valeur les noms dont la transcription nous est assurée par les Grecs :

(170) *E-ki-is-tu* (237) *Ki-it-ti-e*

Les noms bibliques, peu nombreux, dont la transcription nous est conservée, nous donnent la certitude que ce signe représente bien les articulations du כ phénicien; nous lisons ainsi :

(220) *La-ki-Śu* (175) *Mu-us-ki*

Nous devons remarquer, à propos de ce dernier nom, que ce signe joue bien, dans ce cas, un rôle phonétique, car nous trouvons son dérivé *Mus-ka-a-ya*, qui ne laisse aucun doute à ce sujet.

Le rôle idéographique de ce signe avait causé, en effet, de grands embarras à l'origine des recherches. Mais aujourd'hui son emploi est bien déterminé; c'est ce que M. Oppert a appelé un *post-positif aphone*. il se trouve à la fin d'un grand nombre de noms propres de villes de la vallée du Tigre et de l'Euphrate, et particulièrement dans les noms suivants que nous avons recueillis :

(50) *Elam* (65) *Babilu* (64) *Assur* (202) *Barzip*

N° 34. *ku.* — Hiér. . . . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 2. — R. 15. — H. 53. — O. 19.)

La valeur du signe est une de celles qui ont subi le moins de variations. Grotefend, en désignant le groupe assyrien qui devait renfermer le nom de Cyrus, appliquait à ce signe la valeur d'un כ.

Ce signe se représentait dans le pronom personnel qui termine la courte inscription des piliers de Mourgab; aussi, M. Löwenstern n'hésita pas à lui donner la valeur de la consonne כ; elle fut reconnue également par MM. Botta et de Sauley. La place du pronom personnel était indiquée si clairement dans les inscriptions que le groupe qui le renfermait fut un des premiers soumis à l'analyse des savants, et c'est un des premiers mots dans lesquels le sémitisme de la langue assyrienne s'est fait jour. On lisait en effet ce groupe *ANK* ou *ANKU*, et l'on ne faisait pas des efforts bien considérables pour l'assimiler à l'hébreu אנכי. M. Luzzatto seul résistait à cette lecture et se livrait à des hypothèses impossibles pour rattacher ce pronom au sanscrit; cependant les procédés du déchiffrement étaient déjà tellement puissants qu'il était obligé de conserver au signe la valeur de *k*, qui lui était impérieusement commandée par le nom de Cyrus. Sir H. Rawlinson articula ce signe avec la voyelle *u* et lui donna la valeur de *ku*.

Le docteur Hincks a constaté que ce signe avait en effet la valeur de *ku* et que cette articulation correspondait au כ hébraïque : c'est pour cette valeur qu'il a été accepté dans les listes de M. Oppert. Cette valeur est assurée par le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues : il correspond au arien qui représente le *k* devant un *u* dans les noms que nous lisons ainsi :

(7) *Ku-ras* (69) *Is-ku-du-ru* (75) *Ku-u-su*
(84) *Ku-un-du-ur* (85) *Ku-gu-na-ak-ka*

Nous lirons de la même manière les noms suivants, que nous trouvons dans les inscriptions unilingues :

(162) *Śi-lu-ku* (178) *Ḫi-lak-ku*
(163) *An-ti-'-i-ku-śu* (215) *Ak-ku-u*
(167) *Ni-ku-u* (239) *Ku-ri-i*
(172) *Kas-ku*

Dans les inscriptions scythiques, ce signe a la forme [cuneiform sign] et se présente constamment avec la même valeur qui nous est fournie par les inscriptions assyriennes. Le représentant de cette articulation est donc parfaitement déterminé.

N° 35. *ak.* — Hiér. [cuneiform sign] Bab. arch. [cuneiform sign] Bab. m. [cuneiform sign]
Nin. arch. [cuneiform sign] Nin. m. [cuneiform sign]
Méd.-Scyth. [cuneiform sign]
(S. 2. — R. 10. — H. 18. — O, 26.)

Nous avons vu que les Assyriens ne distinguaient pas les douces des fortes et des aspirées à la fin des syllabes; la série des signes qui répondent à ces gutturales se trouvera ainsi représentée nécessairement par un seul signe.

Le signe babylonien [cuneiform sign] qui représente ces valeurs n'a pas été reconnu par Löwenstern dans la forme achéménide qui nous est révélée dans le beau fragment de l'inscription d'Artaxerxès moulé par M. Lottin de Laval; et M. Botta, dans ses tables, a confondu les différentes formes de ce signe avec les nombreuses variantes des autres caractères qui impliquent un *k*.

M. de Saulcy, le premier, lui a assigné son véritable rôle, précisément dans le nom d'Artaxerxès du fragment de M. Lottin de Laval, et il fut dès lors bien établi que le signe [cuneiform sign] n'était qu'une variété graphique du signe [cuneiform sign] (*Recherches*, etc. *Inscriptions des Achéménides*, p. 58).

Le docteur Hincks, par suite du syllabisme qu'il venait d'ériger en principe, donna à ce signe la valeur de *ak* ou *ag*, qui lui a été bientôt confirmée.

Sir H. Rawlinson reconnaît à ce signe les trois formes qui ont été constatées depuis pour être : la forme babylonienne, la forme ninivite et la forme babylonienne archaïque. Il attribue à ces trois formes la valeur syllabique de *ak*. Du reste on a pu constater toutes les formes du signe dont nous nous occupons. La forme hiératique , que nous trouvons notamment dans l'inscription du vase de Naramsin, semble provenir, suivant M. Oppert, de l'image d'une « herse ». Elle se traduit dans la forme archaïque par le signe dont il est facile de retrouver la trace dans les formes modernes.

Dans les inscriptions trilingues, les articulations de (*kh*) et de (*k*) sont rendues par le signe qui nous occupe. C'est ainsi que nous lisons :

(11) *Ar-ta-ak-sat-ŝu* (85) *Ku-gu-na-ak-ka*

Nous le trouvons dans les inscriptions unilingues avec la même valeur correspondant au כ hébraïque :

(214) *Ak-zi-bi* (215) *Ak-ku-u*

Nous lisons également, pour correspondre à l'articulation du (*kh*), les transcriptions scythiques suivantes qui nous donnent son représentant graphique dans ces textes :

(14) *Va-ak-iṣ-tar* (125) *Ha-naṃ-ma-ak-kas*
(26) *Is-sa-in-sa-ak-ri-is* (131) *Sa-ak-sa-bu-va-na*
(53) *Ba-uk-si-is*

Nous sommes portés à lui attribuer la valeur de *aḳ* dans les transcriptions scythiques des noms suivants :

(4) *Ha-aḳ-ḳa-ma-nu-si-ya* (132) *Nu-ya-uḳ-ḳu*
(72) *Sa-aḳ-ḳa* (132) *Ab-bu-nu-ya-aḳ-ḳa*
(103) *Ma-aḳ-ḳa*

Enfin nous retrouvons ce signe dans les inscriptions susiennes, où nous lui conservons la même valeur :

(261) *Su-si-na-ak*

La valeur de *ag*, *ak*, *aḳ* se confirme dans les textes assyriens par la comparaison des dérivés des racines qui contiennent l'une ou l'autre de ces consonnes suivant les flexions verbales où elles apparaissent pour former, tantôt des syllabes à voyelle initiale, tantôt des syllabes à voyelle terminale.

N° 36. *ik*. — Hiér. . . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]
(S. ... — B. 11. — H. 19. — O. 27.)

Les différentes formes des signes qui représentent l'articulation *ik*, *ig* ou *iḳ*, n'ont été que très-tardivement identifiées; le docteur Hincks donne à quelques-unes d'elles, dans ses listes, la véritable valeur de *ik* ou *ig*, *yek* ou *yeg*, sans justifier autrement sa transcription. Sir H. Rawlinson leur donne également les valeurs de *ik*, *yak*. Le signe babylonien ne se rencontre que dans un seul nom propre des inscriptions trilingues, transcrit en assyrien, c'est celui du « Tigre » que nous trouvons écrit

(90) *Di-ig-lat*

Il correspond à l'articulation du [cuneiform] (*g*) arien, et nous le rencontrons avec cette même valeur dans la transcription scythique du même nom et, de plus, dans celles-ci :

(98) *Ba-ḳa-pi-ig-na* (114) *Ti-ig-ra*
(110) *Ba-ti-ig-ra-ba-na* (138) *Ti-ig-ra-ka-u-du*

Il correspond au [cuneiform] (*kh*) arien dans les noms suivants :

(12) *Ik-si-ir-sa* (53) *Ba-ik-tar-ri-is*

Enfin il correspond au *k* ( ) arien dans le mot

(139) *Ḥa-ri-iḳ-ḳa*

Il est donc évident que le même signe correspond à trois articulations distinctes dans les textes scythiques; ces nuances se retrouvent également dans les textes assyriens, sans qu'il puisse y avoir cependant une assimilation possible entre les articulations touraniennes et les articulations de Ninive ou de Babylone. Les dérivés des racines assyriennes qui contiennent un ג, un כ ou un ק, n'ont laissé aucun doute à ce sujet.

N° 37. *uh*. — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. *ak*. — R. 10. — H. 20. — O. 28.)

La valeur du signe aurait été assez facilement déterminée si tous les noms propres des inscriptions trilingues avaient été conservés dans la traduction assyrienne; il devait en effet figurer dans six noms propres du texte arien, mais un seul de ces noms nous est parvenu dans sa forme assyrienne. C'est le nom de la « Sogdiane », que nous trouvons écrit dans l'inscription de Bisitoun. Le médo-scythique reproduit également ce nom et confirme la valeur de ce caractère qui n'a, du reste, été l'objet d'aucune remarque particulière de la part de MM. Hincks, Rawlinson et Oppert; aussi ils l'ont admis dans leurs listes avec les valeurs de *ug*, *uk* et *uḳ*.

Nous le trouvons dans les inscriptions scythiques avec les différentes nuances que la comparaison du texte arien peut nous fournir.

Il correspond au (*g*) arien, en scythique et en assyrien dans le nom

(55) *Su-ug-du*

Il correspond au [cuneiform sign] (*g*) arien dans le nom

(85) *Ku-ug-kan-na-ku*

Il correspond au [cuneiform sign] (*kh*) arien dans ceux-ci :

(38) *Du-uk-kur-ra* (97) *Ba-ḳa-bu-uk-sa*

Nous devons mentionner que dans le nom que nous avons lu

(100) *Uk-ba-tar-ra-an-ma*

ce signe, qui répond à une simple voyelle arienne, nous paraît être une altération du signe [cuneiform sign], qui représente la syllabe *ub*, *up*, et dès lors le nom ainsi rectifié serait à lire *Ub-ba-tar-ra-an-ma*.

Enfin les transcriptions susiennes nous montrent qu'il permute avec le *ku* assyrien dans le nom

(256) *Su-ut-ru-uk-Naḫ-ḫu-un-ti*

La valeur de ce signe est donc bien établie par le dépouillement des noms propres avec les différences que la lecture des textes a permis de contrôler.

ל — *L*.

N° 38. *la*. — Hiér. [cuneiform sign] Bab. arch. [cuneiform sign] Bab. m. [cuneiform sign]
Nin. arch. [cuneiform sign] Nin. m. [cuneiform sign]
Méd.-Scyth. [cuneiform sign]

(S. ל. — R. 118. — H. 54. — O. 74.)

La détermination de la valeur des signes qui représentent les articulations qui dépendent de la liquide *l*, avec les voyelles initiales ou terminales, présente une difficulté sérieuse, car cette lettre n'existe pas dans les textes ariens; et, dès lors, la transcription des noms perses des inscriptions trilingues ne pouvait donner, en assyrien, de valeur

correspondante. Cette lettre devait, sans doute, se rencontrer dans les noms assyriens que le texte arien nous avait fait connaître à son tour; mais ces noms devaient être défigurés dans l'idiome des Perses, et, de plus, la manière de rendre idéographiquement ou syllabiquement les mêmes noms assyriens dans leur idiome originel devait jeter les savants dans la plus inextricable confusion, jusqu'à ce que le véritable rôle des caractères de l'écriture assyrienne eût été reconnu.

Ce n'est donc pas d'abord dans les noms propres qu'on a dû chercher la détermination de la valeur de ce caractère.

M. de Saulcy remarqua, le premier, le rôle que le signe 𒆷 jouait dans la phrase, et il n'hésita pas à y voir la représentation de la particule qui doit exprimer une négation. Si la langue assyrienne est sémitique, disait-il, cette particule doit correspondre au ל hébraïque et se placer, comme dans toutes les langues sémitiques, devant un nom ou un infinitif; c'est ce qui a été reconnu depuis.

M. Luzzatto, qui cherchait une langue indo-germanique sous cette écriture, ne pouvait rien tirer de cette indication; mais le docteur Hincks, qui suivait les errements déjà établis et constatait le sémitisme qui s'articulait de plus en plus dans la langue assyrienne, a reconnu que ce signe avait effectivement la valeur de *la*, et elle lui a été maintenue par les recherches de Sir H. Rawlinson et de M. Oppert.

A défaut des inscriptions trilingues, les noms propres des inscriptions assyro-chaldéennes suffisent pour confirmer la valeur des signes qui représentaient cette articulation. La vocalisation qui les caractérise est déterminée par la présence des signes à la voyelle initiale qui le suivent pour en faire une syllabe complexe.

On lit, en effet, dans les inscriptions unilingues les noms sémitiques :

(185) *Pa-la-as-tav* (187) *Ṣir-'-la-ai* (210) *Gu-ub-la-ai*
(220) *La-ki-śu* (243) *La-ab-na-nuv*

ce qui nous permet de lire avec la même valeur les noms

(161) *Ba-la-zu* (177) *Ba-la-da-ai*

N° 39. *li.* — Hiér.... Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]

(S. *l*, *r*. — R. 119. — H. 55. — O. 75.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 14, n° 13) a déterminé avec beaucoup de soin la forme du signe qui représente cette articulation et qu'on aurait pu confondre avec le signe [cuneiform], qui se rapproche beaucoup des nombreuses variétés graphiques du signe qui nous occupe.

Nous devons dire que M. Luzzatto (*Études*, p. 146 et 193) a *deviné* la valeur de ce signe, car il lui donne la valeur d'un *l;* mais ses appréciations les plus heureuses sont tellement stériles qu'il frappe cette découverte d'un signe de doute (?). C'était pourtant une liquide que contenait ce caractère, et Sir H. Rawlinson donna la valeur de *l* à toutes les nuances graphiques qu'il comportait.

M. de Saulcy, dans son analyse de l'inscription de Bisitoun, est indécis sur la véritable articulation de ce caractère; il hésite entre *l* et *r* et le confond ainsi avec les autres caractères qui pouvaient contenir l'une ou l'autre de ces liquides.

Le docteur Hincks l'articula d'abord *li* ou *lo*, mais il ne faisait aucun doute sur sa valeur consonnante. M. Oppert donne aux deux formes ninivites et babyloniennes de ce caractère la valeur *li* qui lui est définitivement acquise. Cette valeur, en effet, lui est assurée par la lecture des noms suivants :

(158) *Lu-li-i*	(210) *Gu-ub-li*	(248) *Ba-li-ḳu*
(173) *Il-li-pi*	(217) *Ur-sa-li-im-mu*	
(174) *Tu-ba-li*	(241) *Li-mi-ni*	

Enfin il ne peut y avoir aucun doute sur la valeur de la consonne que renferme ce caractère, car la confirmation nous est fournie par le nom des inscriptions bilingues

(265) *Asu-Dur-Ḳa-a-li*

N° 40. *lu.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. 5. — R. 120. — H. 56. — O. 76.)

On pouvait espérer que la présence du nom de Babylone dans les textes ariens amènerait, dans le groupe assyrien correspondant, la présence et la détermination d'une des articulations de la liquide proscrite par les Perses. Il n'en fut rien; le nom de Babylone était représenté dans ces textes par un groupe idéographique dans lequel on devait chercher en vain les syllabes de ce nom.

M. Botta (*Mémoire*, p. 138) signale les deux variantes du signe qui fut plus tard reconnu comme devant contenir l'articulation *lu :* ce sont les signes et ; l'un est la forme babylonienne, l'autre est la forme ninivite. Il y a entre ces deux signes la différence graphique de tous les signes qui empruntent un de leurs éléments à la forme , que les Ninivites représentent ainsi : le clou supérieur est remplacé par un crochet.

M. Botta pense que le signe renferme un *r* (p. 138); seulement il propose cette conjecture avec beaucoup de doute; et il constate en même temps que tous les signes qui procèdent du , quoique de forme à peu près semblables, ne se substituent pas les uns aux autres.

M. de Saulcy était conduit d'abord à voir un *ḳ* (ק) dans ce signe, difficile à déterminer du reste. M. Luzzatto ne le rencontre qu'en composition avec le signe , ce qui lui donne une forme toute spéciale , et une signification toute différente (c'est la copule ו), ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Sir H. Rawlinson, auquel l'inscription de Bisitoun donnait de nombreux renseignements, reconnait à ce signe la valeur de *lu*, et M. de

Saulcy, dans son examen du travail du savant anglais, en suivant la rigueur de sa méthode, à une époque où le syllabisme était à peine entrevu, lui reconnaît la valeur de *l* ou *r*.

Le docteur Hincks (*On the polyphony*, p. 325) et M. Oppert (*E. M.* II, p. 38) lui attribuèrent, avec la voyelle qui lui est propre, la valeur de *lu*, et cette valeur lui a été définitivement reconnue par le dépouillement des noms propres des inscriptions unilingues.

Les permutations des valeurs idéographiques et syllabiques ont amené d'abord à reconnaître ce signe dans la transcription phonétique du nom de Babylone

(65) *Ba-bi-lu*

et nous lisons ainsi, avec les noms des villes phéniciennes qui renferment cette articulation, les autres noms que nous avons réunis :

(147) *Bi-lu–Bi-i-lu* (159) *Tu-ba-lu* (179) *Lu-ud-di*
(158) *Lu-li-e* (162) *Śi-lu-ku* (228) *Iś-ḳa-lu-na*
(234) *Śi-il-lu*

N° 41. *al.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . . . .

(S. . . . — R. 115. — H. 58. — O. 77.)

La détermination de la série des syllabes à la liquide *l* terminale a soulevé les mêmes difficultés que la série précédente, et c'est toujours de l'ensemble des textes et particulièrement des textes unilingues que les renseignements nous sont venus.

M. Botta (*Mémoire*, p. 99) constate les variantes du signe , qu'il a cru reconnaître; mais il n'essaye pas d'en déterminer la valeur

M. de Saulcy, dans son second Mémoire, lui attribue celle de *akh;* puis, dans une note de la Revue archéologique du 15 mars 1850, il revient sur son opinion et lui donne la valeur de *r*.

M. Luzzatto, dans l'examen de la planche XXIV de Schultz, l. 4, reconnaît que ce signe renferme une liquide; il avoue que c'est la seule fois qu'il se soit livré à la divination (p. 170), et il semble demander grâce pour cet heureux succès : ce signe renferme, en effet, une liquide. MM. Hincks, Rawlinson et Oppert lui reconnaissent la valeur de *al*, qui lui est assurée par le dépouillement des noms propres suivants.

Nous lisons en effet :

(147) *Ba-'-al* (228) *Is-ḳa-al-lu-na* (236) *I-di-'-al*

Ce signe se retrouve avec la même valeur dans les inscriptions arméniaques, où nous lisons le nom

(255) *Al-zi*

N° 42. *il.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — R. 123. — H. 59. — O. 78.)

L'articulation de *il* est rendue par deux caractères que nous examinerons successivement. Le caractère est le seul de ceux qui représentent des combinaisons de *l* qui se trouvait dans les noms propres des inscriptions trilingues : c'était dans le nom de « Arbèle » qu'on rencontrait pour la première fois dans l'inscription de Bisitoun, où il correspondait au perse *Arbaira*. Nous savons déjà, par les autres signes qui renferment un *l*, que le texte arien avait dû le remplacer par un *r*; aussi, Sir Henry Rawlinson n'hésita pas à reconnaître, dans ce signe alors inconnu, la syllabe *il* (*Liste*, n° 123).

M. de Saulcy ne crut pas devoir adopter cette valeur sans contrôle, et il fallut, en effet, que toutes les combinaisons de *l* fussent connues pour avoir la certitude que la voyelle motrice de cette consonne était

véritablement un *i*. Les travaux du docteur Hincks et de M. Oppert ont rendu cette valeur définitive: aujourd'hui elle n'est plus contestée: aussi, on lit sans difficulté le nom de la ville rendue fameuse par la victoire d'Alexandre :

(87) *Ar-ba-'-il*

en perse *Arbaira*, et en médo-scythique *Arbira*.

Nous lisons avec cette valeur :

(206) *Ịli-il-bu-nuv* (234) *Śi-il-lu* (235) *Śi-il-ḫi-im-mi*

N° 43. *il*. — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]

Nin. arch. . . . . . Nin. m. [cuneiform]

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — B. ... — H. ... — O. 79.)

La valeur de ce caractère est assurée par les permutations nombreuses où on le trouve dans les mêmes mots remplacé par le signe que nous venons d'analyser; nous lisons ainsi :

(173) *Il-li-pi* *Il-li-pa-ai.*

Ce signe, du reste, avait échappé aux premières recherches et à l'analyse de MM. Hincks et Rawlinson. Nous lui attribuons, avec M. Oppert, la valeur de *il*, pour laquelle il figure dans la liste que ce savant a publiée dans le second volume de son Expédition en Mésopotamie (p. 110, n° 79), en frappant d'un accent la voyelle avec laquelle la liquide s'articule, pour distinguer cette valeur de celle qui est propre au caractère précédent.

N° 44. *ul.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 117. — H. 61. — O. 80.)

Ce signe ne se rencontre pas dans les noms propres; la détermination de la valeur qu'il représente est le résultat d'observations philologiques qui ne permettent pas de croire que cette valeur soit erronée. Le docteur Hincks lui donna celles de *ul* ou *wel*, qui sont adoptées par Sir Henry Rawlinson. M. Oppert lui reconnaît celle de *ul*, identique à celle qui a été assignée par les Anglais; il ajoute (*E. M.* II, p. 14) : « Ce signe traduit la particule négative, comme le signe , il cor-« respond au לא des Hébreux, seulement il ne paraît pas que la distinc-« tion entre ces deux particules ait été observée aussi strictement qu'en « hébreu. se voit surtout devant des infinitifs et des adjectifs, « mais ne se rencontre que devant les verbes, bien que, surtout « dans les anciens écrits, *la* se lise quelquefois à l'exclusion de *ul.* »

Le signe médo-scythique qui lui correspond graphiquement répond, comme d'autres signes qui représentent des syllabes aux consonnes terminales, aux articulations de cette consonne avec les trois voyelles assyriennes.

מ — *M.*

N° 45. *ma.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. מ. — R. 71. — H. 62. — O. 51.)

M. Löwenstern rencontre le signe dans le nom d'Ormuzd

(*Exposé*, p. 27), où la détermination de sa valeur est des plus faciles; il y est en effet constamment le même, malgré les variantes de cinq formes différentes du même nom. Aussi il lui attribue la valeur de l'*m* sans hésitation. M. Löwenstern remarque, en même temps, que ce caractère a une tendance à exprimer soit l'*m*, soit le *v* des Perses.

M. Botta donne plusieurs variantes qui ne représentent pas toutes cette articulation; mais il en est deux qui sont certaines, quoique très-dissemblables de forme. « Le signe [signe cunéiforme], dit-il, remplace très-« fréquemment le signe [signe cunéiforme] à la fin des lignes, et il lui semble que ce « caractère ait été substitué au premier lorsqu'un mot n'était pas assez « long pour la remplir entièrement. On dirait que le graveur, forcé « d'allonger les caractères pour atteindre la fin de la ligne, ait trouvé la « figure [signe cunéiforme] plus propre à subir cet allongement. » Cependant on rencontre cette forme ailleurs qu'à la fin des lignes, et alors cette substitution s'explique par des raisons plus sérieuses, puisque ces deux formes représentent, en effet, la même lettre, mais dans des styles différents.

M. Botta signale un second équivalent : c'est le signe [signe cunéiforme]; mais il lui paraît douteux parce que le clou horizontal a pu facilement être ajouté ou oublié. Enfin il en signale un troisième [signe cunéiforme], qui ne peut être le résultat d'une erreur de gravure. « Cette substitution, dit-il (*Mé-« moire*, p. 102), doit inspirer des doutes sur la valeur communément « attribuée aux deux coins. » Ce signe en effet, dans le nom d'Achéménès, remplace deux ou trois signes parmi lesquels doit se trouver la lettre *n*, on en a conclu que les coins doivent représenter la syllabe *ni*. Mais nous les voyons paraître cinq fois à la place du signe dont la position dans les noms d'Ormuzd et d'Achéménès est telle qu'il est impossible de ne pas le regarder comme un *m;* il y a donc erreur, soit dans cette dernière détermination, soit dans celle du signe [signe cunéiforme]. « Pour « moi, continue M. Botta, je suis convaincu que les deux coins ne re-« présentent pas uniquement la syllabe *ni*, mais peuvent avoir également « des valeurs très-différentes, et par conséquent j'admets la valeur de

« *m* pour [signe]; en même temps, cependant, je crois que, dans beau-
« coup de cas, il peut représenter la voyelle *ou*, sans cela je ne m'ex-
« pliquerais pas l'adjonction si fréquente des trois clous horizontaux à
« beaucoup de signes dans la composition desquels ils n'entrent pas
« ordinairement, tels que [signe] et [signe]; peut-être même peut-on
« voir quelque analogie entre le signe de la voyelle *ou* [signe] tel que
« je l'ai déterminé et la variante [signe] de notre [signe]. »

Nous avons reproduit cette dissertation dans son entier pour donner une idée des difficultés qui entouraient les premières recherches, et pour qu'on puisse apprécier combien il a fallu de combinaisons heureuses pour les vaincre. Nous savons aujourd'hui pourquoi les deux crochets [signe], à cause de leur valeur polyphone *man* et *nis*, jetaient de l'incertitude dans les recherches.

M. de Saulcy donne au signe [signe] le son de *m* dans le nom d'Ormuzd, avec la motion *a*. Cette valeur est confirmée par le nom de la Médie et par le nom d'Achéménès; l'inscription de Schultz, dans laquelle il étudie ce nom, ne lui donne pas du reste l'embarras de la présence du double crochet.

M. Luzzatto (p. 4) accepte, comme une certitude, la valeur de *m* attribuée à ce caractère, et elle lui est confirmée par les noms propres dont il contrôle le dépouillement. Quant au double crochet [signe], il lui donne la valeur de *n*, qu'il justifie par le rôle idéographique de ce signe qui veut dire « roi » et qu'il lit à tort *naru*.

Quant au signe [signe], il était bien évident qu'il renfermait un *m*, et Sir Henry Rawlinson lui confirma cette valeur avec l'articulation de *ma*: c'est cette valeur qui lui a été également reconnue par les recherches du docteur Hincks et de M. Oppert.

La double valeur de l'*m* et du *v* affecte non-seulement ce signe et ceux qui représentent comme lui des syllabes simples dépendant de cette consonne, mais encore tous ceux qui renferment cette labiale; nous en aurons la preuve par le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues.

Il se rencontre dans dix-neuf noms, il correspond aux articulations

de l'*m* dans douze et aux articulations du *v* dans les sept autres. Nous avons donc, avec les articulations de l'*m*, les noms suivants dans lesquels il répond au 𐎶 (*m*) des Perses :

(1) *U-ru-ma-az-da* (19) *Gu-ma-a-tav*
(4) *A-ḫa-ma-an-nis-si* (20) *Ma-gu-su*
(16) *Im-ma-ni-i-su* (47) *Ma-da*
(79) *A-ga-ma-ta-na*

La forme scythique de ce signe est parfaitement constatée, et la lecture de noms transcrits dans le texte scythique nous confirme la valeur assyrienne. Nous lisons de plus ceux qui manquent dans le texte assyrien :

(94) *Ur-sa-am-ma* (115) *U-i-ya-ma*
(100) *Uk-ba-tav-ua-an-ma* (123) *Kar-ma-bad-das*
(103) *Ma-ak-ḳa* (125) *Ha-na-ma-ak-kas*
(130) *Pa-ra-ma-da-ra-am*

Les transcriptions unilingues nous montrent que les articulations du מ hébraïque avec la première voyelle sont rendues par ce caractère :

(180) *A-ma-at-ti* (207) *Di-ma-as-ḳi*
(191) *U-du-um-ma-ai* (244) *Ḥa-ma-a-nuv*

Nous ne citerons pas le nom de « Moab » (n° 190) dans lequel le signe est restitué.

Nous avons maintenant, pour répondre à l'articulation du 𐎺 arien (le *v*), les noms suivants :

(33) *U-vi-va-na* (56) *Hu-va-ri-iz-mu*
(41) *Hu-va-aḫ-ku* (86) *Sik-tu-va-at-ti*

La double valeur de ce signe est donc parfaitement constatée; elle est confirmée encore par les transcriptions des mêmes noms et par celles des noms qui nous sont seulement conservés dans ces textes :

(107) *Kan-du-va* (131) *Sa-ak-sa-ba-va-na*

Nous devons remarquer que, dans le nom de « Ionie » (7), la transcription assyrienne se trouve conforme à la transcription hébraïque,

(72) *Ya-va-nu*

de même que dans le nom de « Arvad » :

(209) *Ar-va-da*

N° 46. *mi.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. מ — R. 72. — H. 28. — O. 52.)

Les articulations de *mi* sont rendues par deux signes; nous étudierons d'abord celui qui se présente ainsi : .

M. Botta ne fait qu'une remarque sur ce signe , auquel il donne pour variante le signe . « C'est, dit-il (p. 128), que ce « signe prouve que le nombre de clous est à peu près arbitraire. » La variante est bonne, ce sont bien en effet les deux formes d'un même signe; mais la conclusion est mauvaise, car le nombre des clous n'a rien d'arbitraire, et l'on ne pourrait pas remplacer indifféremment ces deux signes l'un par l'autre sans commettre un anachronisme, puisqu'ils appartiennent à des styles d'époques différentes.

M. de Saulcy n'hésite pas à reconnaître la présence d'un *m* (מ) dans ce caractère, et M. Luzzatto lui conserve cette valeur.

L'inscription de Bisitoun a fourni de nombreux exemples de l'emploi de cette lettre; Sir Henry Rawlinson a constaté qu'elle répondait aux deux articulations de l'*m* et du *v* avec la voyelle *i*.

Le docteur Hincks a reconnu la double valeur de *m* et de *v* pour le signe qui nous occupe, et il lui a donné l'articulation de *mi* parce qu'il se trouve toujours devant la voyelle *i* ou devant des syllabes commençant par un *i*.

La forme de ce caractère en médo-scythique est facile à reconnaître, et nous lui trouvons la même valeur que dans les textes assyriens.

Nous lirons donc, avec la valeur de *mi*, pour répondre aux articulations du ou du arien :

(1) *U-ri-mi-iz-da*	(32) *U-mi-iś-śi*
(2) *Mi-it-ri*	(56) *Va-ras-mi-ya*

Dans les noms des textes scythiques nous lisons :

(67) *Har-mi-nu-ya*	(140) *A-ya-ae-bu-mi-ya*

Nous ne le rencontrons qu'une fois dans un nom des textes unilingues que nous avons relevé d'après une correction de M. Oppert :

(241) *Li-mi-ni*

Pour répondre aux articulations du ou du arien, nous lisons :

(28) *U-vi-iz-da-a-ti*	(35) *U-vi-da-ar-na*
(33) *U-vi-va-na*	(42) *U-vi-is-pa-ru*

Nous ne citerons pas le nom de la

(37) *U-vi-it-ta-na*

parce qu'il ne correspond pas à une articulation précise du texte perse.

Dans les noms du texte scythique nous pouvons suivre encore la même articulation, par exemple dans les suivants :

(91) *Vi-is-sa-da-a-hu-is*	(112) *Vi-is-ba-u-za-ti-is*
(96) *Vi-in-da-bar-na*	(127) *Vi-ya-kan-na-is*
(104) *Vi-ir-ka-nu-ya*	(136) *Vi-is-ba-za-na*

N° 47. *me*, *mi*. — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . .

(S. *m*, *b*, *w*. — R. 85. — H. 64. — O. 53.)

Nous avons à parler ici d'un signe qui représente l'articulation que

nous venons de reconnaître au signe précédent, et qui la représente avec la même certitude. Aussi sa valeur se confirme par les changements que ces deux signes éprouvent dans les mêmes mots, et qui, cependant, ne peuvent être arbitraires.

Les éléments de ce signe, à cause de leur grande simplicité, se retrouvaient nécessairement dans un grand nombre de caractères; il fut assez difficile d'arriver à constater qu'il avait une valeur propre et qu'il n'entrait point avec cette valeur dans la composition des caractères où il figurait comme élément graphique.

M. Löwenstern le remarque comme élément du dernier signe du nom de Darius, [cuneiform]. D'après une copie de M. Flandin, M. Löwenstern croit devoir donner à ce caractère la forme de [cuneiform], et cette copie erronée lui fournit la décomposition également erronée de trois éléments, [cuneiform] *w*, [cuneiform] *u* et [cuneiform] *sch*, avec lesquels il forme la terminaison *wusch*.

M. Löwenstern trouve encore ce caractère dans le mot qui traduit le perse *martiya*, « homme »; mais la comparaison des différentes manières dont ce terme est rendu, tantôt idéographiquement, tantôt phonétiquement, ne peut le conduire à la découverte d'aucune vérité.

M. Botta se contente de signaler ce caractère [cuneiform] comme une variante certaine du signe [cuneiform], qui contient une labiale ainsi que nous l'avons vu précédemment.

M. de Saulcy l'avait admis pour la valeur de *r* dans son premier mémoire, en se laissant guider par l'analogie d'un signe médo-scythique qui a cette valeur; mais, dans son second mémoire (p. 8), il revient sur cette première opinion et reconnaît à ce caractère la valeur de *m*, *w* ou *b* dans le mot [cuneiform], qui traduit le perse *martiya*, « homme ».

M. Luzzatto combat la décomposition du dernier signe du nom de Darius telle que M. Löwenstern l'avait proposée, et il prouve très-judicieusement que ce caractère ne peut être scindé; mais, quant à sa valeur, elle reste tout à fait incertaine. Si les premières lettres du nom de Darius sont bien déterminées dès cette époque, et qu'on puisse

les lire *Darius,* il n'en est pas ainsi du dernier signe auquel M. Löwenstern, avec les plus mauvaises raisons possibles, était arrivé à donner la valeur de *vusch*, qui lui sera réellement attribuée plus tard. Cependant, si les raisons que M. Löwenstern donnait pour établir une bonne valeur étaient mauvaises, les bons raisonnements de M. Luzzatto le conduisirent à une valeur erronée, en cherchant à rattacher la terminaison assyrienne du nom de Darius à quelque terminaison indo-germanique que rien n'a justifiée. Le signe restait donc un signe à part dont il fallait déterminer la valeur.

La forme de ce signe une fois bien établie, on ne tarda pas à se convaincre que sa valeur phonétique comportait une labiale, ainsi que M. de Saulcy l'avait déjà pensé. Le docteur Hincks, qui remarque que ce signe se confond souvent avec le précédent, lui donne la valeur de *mi* et le sépare de ses variantes par ses valeurs idéographiques, qui ne sont pas les mêmes pour ces deux caractères. Le signe a, en effet, la valeur numérique de « cent », et c'est peut-être grâce à cette valeur qu'il a l'articulation de *mi*, pour laquelle il figure dans les textes de Ninive et de Babylone.

Sir Henry Rawlinson et M. Oppert ont adopté cette valeur qui n'a plus été contestée et qui sert à lire, dans les textes unilingues, une foule de mots où ce signe remplace le signe , qui a la valeur syllabique ordinaire de *mi*.

Nous lisons du reste avec cette valeur des noms dont la transcription ne saurait nous donner aucun doute :

(153) *Mí-ni-ḫi-im-mi* (198) *A-mí-di*
(156) *Mí-na-si-e* (216) *Śa-mí-ri-na*
(194) *Mí-luḫ-ḫu* (232) *Mí-im-pi*
(235) *Si-il-ḫi-im-mí*

N° 48. *mu*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. ... — R. 72. — H. 63. — O. 64.)

M. Botta, sans chercher à déterminer la valeur de ce caractère, en donne plusieurs variantes qui ne présentent entre elles que des variétés graphiques. M. de Saulcy lui attribue la valeur de *u*, qui ne convient qu'à la voyelle avec laquelle il s'articule. C'est Sir Henry Rawlinson qui, le premier, lui assigna la valeur de *mu* ou de *vu*, qui lui a été définitivement reconnue. Nous n'avons pas besoin de répéter ici ce que nous avons dit pour la double valeur des signes qui renferment les labiales *m* et *v*.

Les noms suivants nous le montrent avec la valeur de *mu* correspondant au ou arien :

(1) *A-ḫu-ru-mu-uz-du* (56) *U-va-ri-iz-mu*
(27) *Si-tir-an-taḫ-mu* (73) *U-mu-ur-ga-'*

Nous le trouvons avec la même valeur dans les inscriptions unilingues de Babylone et de Ninive :

(50) *E-la-mu* (74) *Mu-ṣu-ri*

et même dans les inscriptions arméniaques, où nous lisons, comme à Khorsabad :

(175) *Mu-us-ki* (253) *Mu-za-ṣir*

mais nous lisons, avec les articulations du *v*, pour répondre au arien :

(11) *Da-ri-ya-vu-us* (52) *A-ri-e-vu*

N° 49. *am.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. ב. — R. 68. — Ḫ. 29. — O. 55.)

La forme moderne de ce signe se prêtait à une décomposition trop naturelle pour ne pas égarer les recherches à cause du fréquent emploi de l'un des éléments; aussi M. Botta ne le saisit pas dans son ensemble, et ses observations ne portent que sur deux signes réellement distincts, mais dont celui-ci n'exprime pas la réunion. M. de Saulcy lui donne la valeur de *m*, *w* ou *b*, et M. Hincks a reconnu la voyelle motrice qui précède la labiale avec laquelle il doit s'articuler, *am* ou *av*. C'est la valeur qui lui a été également reconnue par Sir Henry Rawlinson et ensuite par M. Oppert.

Les inscriptions trilingues ne fournissent toutefois que deux noms pour assurer cette lecture :

(6) *Ar-ya-ra-am-na* (48) *Ka-am-ba-du*

mais nous en trouvons l'emploi dans les noms conservés dans les textes scythiques qui renferment ce caractère :

(129) *Da-ta-am* (130) *Par-ra-ma-da-ra-am* (145) *Da-ḳa-a-ra-am*

Enfin les inscriptions unilingues nous donnent les noms suivants, où nous pouvons encore constater la même valeur :

(189) *Ḫa-am-ra-a-nu* (224) *Am-gar-ru-na*
(232) *Ta-am-na-a* (226) *Ya-am-na-na*

N° 50. *im.* — Hiér. [cuneiform] Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]
(S. ... — R. 69. — H. 30. — O. 56.)

La détermination de la valeur de ce caractère ne se trouve indiquée dans les inscriptions trilingues que par le déchiffrement du nom propre susien

(16) *Im-ma-ni-su*

dans lequel il correspond à l'articulation du [cuneiform] arien.

Le docteur Hincks lui donne la valeur de *im*, *iv*, *yam*, *yev*, et ces valeurs sont suivies par Sir H. Rawlinson. M. Oppert ne lui reconnaît que les valeurs de *im*, *iv*, et c'est pour cette valeur que nous l'acceptons ici, d'autant plus qu'elle est confirmée par la lecture des noms propres des inscriptions unilingues :

(153) *Mi-ni-ḫi-im-mi* (217) *Ur-śa-li-im-mi* (232) *Mi-im-pi*

N° 51. *um.* — Hiér. [cuneiform] Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]
(S. ... — R. 70. — H. 31. — O. 57.)

La valeur de ce caractère ne résulte pas du dépouillement des noms propres contenus dans les inscriptions trilingues. On la déduisait de la lecture de différents substantifs dont la signification paraissait certaine et dont la transcription ressortait des nécessités philologiques qui pesaient sur les lectures assyriennes; c'est ainsi que le groupe qui correspond au perse *nâma*, « nom », était écrit, suivant son rôle dans la phrase,

[cuneiform], [cuneiform], [cuneiform] et [cuneiform].

Or le dernier signe contenait également encore un *m* avec une modification vocale; mais les trois articulations à la voyelle terminale étaient déjà connues, ce signe devait donc représenter une syllabe à la voyelle initiale, et la nature du premier signe indiquait que cette voyelle ne pouvait être qu'un *u*. Les noms des inscriptions unilingues nous ont donné la confirmation de cette valeur :

(150) *Ḥu-um-ri* (191) *U-du-um-ma-ai*

Nous lisons encore ce signe dans le nom du Dieu Nebu,

(147) *Na-bi-uv,*

et dans ses composés :

(17) *Na-bi-uv-cu-dur-ri-u-ṣur* (18) *Na-bi-uv-na-'-id*

נ — *N.*

N° 52. *na.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. נ. — R. 96. — H. 66. — O. 58.)

C'est dans le pronom personnel que nous avons déjà eu occasion de citer que la valeur du signe a été observée pour la première fois. M. Löwenstern le désignait dans le groupe qu'il lisait *hanoukh*, en donnant au signe la valeur de *n;* il comparait le mot qui en résulte à l'hébreu et au copte qui expriment le même pronom avec des articulations analogues (*Exposé*, p. 39).

M. Botta (*Mém.* p. 37) donne, comme variante, les trois signes , , ; nous croyons devoir nous étendre sur la dissertation à laquelle il se livre à leur propos. « Le signe , dit-il, renferme « évidemment un *n* indiqué par le nom de Achéménès. » Quant au signe qui nous occupe, il en détermine la valeur par une double équiva-

lence qui donne d'une part = et de l'autre = .
« Dans l'écriture babylonienne, dit-il (p. 42), on ne trouve pas le signe
« ; quant au signe , je crois l'avoir vu souvent, mais modifié
« ainsi : , forme qui a une analogie évidente avec ma variante .
« Je doute d'autant moins de la justesse de ce rapprochement que,
« dans l'inscription de la Compagnie des Indes, on voit à chaque ins-
« tant ce signe associé aux caractères et comme cela a lieu
« dans mes inscriptions. Je retrouve donc encore dans cette inscription
« ce que je regarde comme le pronom de la troisième personne, car
« les groupes babyloniens et me semblent tout à
« fait correspondre aux groupes ninivites et . »

C'est ce qui a lieu en effet; et, quand on se livre au dépouillement des textes, on reconnaît bientôt que tous ces signes renferment une nasale et ne diffèrent que par les exigences du style, ou par l'inhérence d'une voyelle différente. Mais ces confirmations devaient se faire attendre quelque temps encore : il fallait que le texte de Bisitoun fût à la portée de tous les savants, et alors Sir H. Rawlinson l'exploitait à son profit exclusif.

M. de Saulcy trouvait, à tous les signes dont M. Botta donnait des variantes, la valeur de *n*, sans distinguer la voyelle qui convenait à chacun, et ces valeurs étaient acceptées sans contrôle par M. Luzzatto.

Le docteur Hincks et enfin Sir H. Rawlinson ont reconnu que la voyelle qui convenait au caractère et à ses variétés graphiques était la voyelle *a*, et lorsque la loi du syllabisme fut établie, on eut la preuve de l'exactitude de cette valeur par la lecture des noms propres que nous rappellerons ici. C'est du reste un des caractères qui y sont d'un emploi le plus fréquent.

Dans les inscriptions trilingues l'articulation de *na*, qui correspond au arien, est rendue en assyrien par , et en scythique par dans les noms qui suivent :

(3) *A-na-'-i-tu*	(18) *Na-bi-uv-na-'-id*	(35) *U-vi-da-ar-na-'*
(6) *Ar-ya-ra-am-na-'*	(21) *A-si-na*	(37) *U-vi-it-ta-na-'*
(17) *Na-bi-uv-ku-du-ur-ri-u-ṣu-ur*	(33) *U-vi-va-na-'*	(39) *Aś-pa-si-na*

ce qui nous permet de lire ainsi le nom suivant :

(62) *Pa-ar-u-pa-ra-ni-í-śa-an-na*

Nous retrouvons ce signe en médo-scythique correspondant à diverses articulations du arien :

(23) *Ḥa-a-na-a-ra*	(110) *Bat-ti-ig-ra-ba-na*	(135) *Ba-ru-za-na-am*
(71) *Ya-a-na*	(122) *Ḥa-du-kan-na-is*	(136) *Vi-is-ba-zu-na*
(79) *Ak-ma-da-na*	(125) *Ḥa-na-ma-ak-kas*	(142) *Ya-na-a*
(92) *Ḥa-ba-da-na*	(126) *Var-ḳa-za-na-is*	(143) *Ar-da-is-da-na*
(96) *Vi-in-da-bar-na*	(127) *Vi-ya-kan-na-is*	(144) *Is-da-na*

Dans les inscriptions unilingues nous avons pareillement :

(156) *Mi-na-śi-e*	(211) *Ṣi-du-un-na-ai*	(224) *Am-gar-ru-na*
(176) *Van-na-ai*	(216) *Śa-mi-ri-na*	(226) *Ya-am-na-na*
(183) *Na-ba-tu*	(219) *Ḥu-bi-ru-na*	(228) *Iś-ḳa-al-lu-na*
(195) *Ni-na-a*	(222) *Ta-am-na-a*	(243) *Lab-na-na*
(204) *Na-ṣi-bi-in*	(223) *Ba-na-ai-bar-ḳa-a*	

Enfin dans les inscriptions arméniaques nous lisons :

(253) *Ur-za-na*

et dans les inscriptions susiennes :

(257) *Su-tur-Nu-ḫu-un-dì* (261) *Su-si-na-uk*

Ce caractère a présenté toutes les variétés graphiques que les différentes localités et les différentes époques pouvaient fournir. La forme hiératique est très-fréquente sur les cylindres, et les recherches de M. Botta ont bien établi les deux formes archaïques de Ninive et de Babylone qu'il comporte et que nous avons citées.

N° 53. *ni*. — Hiér. [cuneiform] Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]
(S 3. — R. 97. — H. 67. — O. 59.)

Malgré les différentes formes que M. Löwenstern rencontre dans le nom d'Achéménès (*Exposé*, p. 32), il est convaincu que ce signe doit renfermer une nasale. Mais ce qui devait obscurcir singulièrement ses recherches, c'est l'étrange phénomène dont le nom d'Achéménès offrait le plus saisissant exemple et qui livrait pour base d'études, à l'origine des recherches, la transcription d'un nom qui ne pouvait être compris que lorsque le travail de déchiffrement serait pour ainsi dire achevé. La permutation du signe [cuneiform] avec le double crochet [cuneiform] offrait en effet une des plus grandes difficultés que le déchiffrement ait eu à résoudre; aussi nous laisserons de côté ce signe embarrassant ([cuneiform]) et, sans nous arrêter aux différentes valeurs qu'il peut avoir, nous suivrons les recherches relatives au signe qui nous occupe, et dans lequel, dès l'origine, on a reconnu une nasale.

Les permutations de signes et les décompositions auxquelles se livre M. Botta pour découvrir une voyelle dans ce signe, ainsi que dans les autres qui contiennent la même nasale, l'avaient évidemment conduit à une conséquence erronée; nous ne reviendrons pas sur ce fait.

M. Luzzatto ne reconnaît à ce signe que la valeur d'un *n* (*Études*, p. 200), et il fait à ce propos une remarque qui mérite d'être relevée : « Il paraît, dit-il, que le nombre de clous ou coins doit toujours rester « le même, et que leur position peut changer sans que le son du « caractère en soit modifié. Par exemple, en élevant un peu le clou « horizontal inférieur et en changeant le coin [cuneiform] en clou [cuneiform], mais en « conservant le même nombre de clous (4), le signe [cuneiform] devient « [cuneiform], autre forme de l'*n*. Ce dernier, en plaçant verticalement le clou « horizontal du milieu et en lui faisant traverser, avec l'autre clou ver-

« tical, le clou horizontal inférieur, devient ou , autre forme « de l'*n* qui conserve le même nombre de clous. »

On peut comprendre maintenant ce qu'il y a de vérité et d'erreur dans ce mode de déterminer les caractères. Toutes les fois qu'il n'existera entre deux inscriptions que des différences graphiques, on pourra se guider sur le nombre de clous pour l'identification des caractères; il est certain que les signes et sont bien les mêmes, mais il n'en est pas ainsi quand les inscriptions appartiennent à des styles différents. Le nombre de clous est, en général, plus considérable dans le style archaïque que dans le style moderne; il n'en est pas ainsi non plus pour les caractères d'une même inscription, les signes et appartiennent au même style, à la même localité, ils sont composés du même nombre de clous, et pourtant ce sont deux caractères différents.

C'est par la connaissance de l'inscription de Bisitoun que le caractère a reçu la voyelle qui convenait à son articulation. On le lut alors *ni*, et le nom d'Achéménès n'offrit plus qu'une anomalie inhérente au système général de l'écriture assyrienne; la permutation qu'il éprouvait démontra précisément le phénomène le plus étrange que la lecture des textes ait présenté, celui de la polyphonie. Il nous suffit de remarquer ici que la polyphonie ne porte pas sur le caractère qui nous occupe, mais qu'elle atteint au contraire le signe qui renferme une syllabe complexe.

Voici les noms propres des inscriptions trilingues qui ont assuré la lecture du caractère qui nous occupe, il correspond aux articulations du arien avec la voyelle *i* :

(4) *A-ḥa-ma-ni-is-'* (23) *A-ni-ri-'*
(16) *Im-ma-ni-i-su* (40) *Ar-di-ma-ni-is*
(22) *Ni-din-tav-bel* (49) *Ni-iś-śa-ai*

Nous devons remarquer que, partout où le texte assyrien présente le signe , le texte scythique présente le signe , dont nous aurons bientôt à nous occuper; il y a là sans doute une différence

dans la vocalisation, cependant on rencontre, en médo-scythique, le signe [cuneiform] avec la valeur de *ni* dans le nom

(18) *Nab-bu-ni-da*

Les inscriptions trilingues nous présentent ce caractère correspondant aux articulations du נ sémitique dans les noms suivants :

(153) *Mi-ni-ḫi-im-mu* (211) *Ṣi-du-ni*
(167) *Ni-ku-u* (241) *Li-mi-ni*
(195) *Ni-nu-a* (244) *Ḫa-ma-a-ni*

Enfin nous lisons encore ainsi ce signe avec sa forme arméniaque très-voisine de la forme médo-scythique dans les noms suivants des inscriptions de Van :

(251) *Ḫal-di-ni-ni* (255) *Il-zi-ni-ni*

où il exprime évidemment une désinence très-caractéristique (le datif).

N° 54. *ní.* — Hiér. [cuneiform] Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — R. 32. — H. 10. — O. 65.)

On trouve souvent, à la place du signe [cuneiform], un caractère beaucoup plus compliqué, [cuneiform], qui a certainement la même valeur; il ne figure pas dans les noms des inscriptions trilingues, mais nous trouvons à Babylone et à Ninive des groupes dans lesquels ces deux signes s'échangent; ainsi nous avons :

[cuneiform]
Ni — *mu* — *ki*

et

[cuneiform]
Ni — *i* — *mu* — *ki* « mystérieux. »

Ti - ni - si - i - ti

et

Ti - ni - i - si - i - ti « humanité. »

On remarque seulement que, quand le signe est seul, il remplace toujours les deux signes et ; il paraît donc y avoir entre ces deux signes une différence caractéristique dans l'articulation de la voyelle qui est rendue par le même caractère; faut-il admettre avec M. Oppert que ce signe représente une syllabe composée formée d'une syllabe simple et d'une aspiration? Peut-être. Cependant des permutations constantes ne nous permettent pas de l'affirmer; aussi je crois que ce signe possède une valeur qui lui est propre, et qui se confond avec celle du caractère qui représente ordinairement cette articulation : l'une dérive du pouvoir originel du signe, l'autre dérive de quelque pouvoir idéographique qui n'a pas encore été constaté.

N° 55. *nu*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. נ. — R. 98. — H. 68. — O. 60.)

Voici maintenant la troisième forme dans laquelle on avait signalé, dès l'origine, la présence d'un *n*.

M. Löwenstern remarque ce caractère dans deux verbes qui ont une signification bien déterminée dans les inscriptions trilingues; le premier, , correspond au perse *adá*, « il a fait, » et il le rapproche de la racine hébraïque בנה, « *construxit*, » en le lisant *benou*. La première lettre n'était encore que l'objet de suppositions vagues, mais les deux autres pouvaient déjà donner lieu à de sérieuses conjectures.

Le second verbe, , correspond au même mot perse.

M. Löwenstern (*Exposé*, p. 40) lui attribue une lecture erronée à cause du premier caractère qu'il coupe en deux, et à cause du second, qui présente des difficultés d'une autre nature qu'on ne pouvait soupçonner alors. Mais le dernier caractère renferme bien un *n*, et c'est ce que M. Löwenstern établit du reste par la comparaison des deux formes du même verbe

et

Le signe ne se trouve pas à Khorsabad, mais M. Botta a compris qu'il était remplacé par le signe qui ne se rencontre pas à Babylone; les permutations de ces deux caractères conduisent, ainsi que nous l'avons établi, à considérer que les deux signes que nous connaissons déjà, et , jouent le même rôle, c'est-à-dire qu'ils renferment la même consonne. Nous ne reviendrons pas sur les hypothèses que M. Botta a posées à propos des trois signes qui expriment les différentes articulations de cette consonne; la persistance de l'*n* nous paraît déjà suffisamment démontrée.

M. de Saulcy attribue en effet à ce caractère la valeur de l'*n*, et cette valeur est acceptée par M. Luzzatto pour toutes les formes graphiques qui en découlent; le signe lui paraît identique au signe , qui n'en diffère que par le coin substitué au clou, et cette nuance a été confirmée.

Le docteur Hincks, en attribuant à ces caractères la valeur de *nu*, a confirmé les recherches antérieures, et a déterminé la voyelle avec laquelle ce signe devait s'articuler.

Sir H. Rawlinson a accepté pour ce caractère la valeur de *nu*, et nous a fait connaître les noms propres de l'inscription de Bisitoun qui pouvaient l'assurer. C'est aussi pour la valeur de *nu* que M. Oppert a classé ce signe dans son catalogue en faisant connaître les deux formes et qui caractérisent le style de Babylone et de Ninive.

Voici du reste les noms propres qui nous sont fournis par les inscriptions trilingues :

(71) *Ya-va-nu* (79) *A-ga-ma-ta-nu* (81) *Za-za-an-nu*

Nous avons dit que partout où les inscriptions assyriennes nous présentaient le signe , les médo-scythiques nous offrent le signe . Nous ne reviendrons pas sur les noms propres que nous avons cités, mais nous ajouterons les suivants dont la transcription assyrienne n'a pas été conservée :

(99) *Mar-du-nu-ya* (104) *Vi-ir-ḳa-nu-ya*
(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ḳa-nu-is* (132) *Nu-ya-aḳ-ḳa*
(133) *Ab-ba-nu-ya-aḳ-ḳa*

Enfin les inscriptions unilingues nous donnent les noms suivants :

(160) *Ḥa-nu-nu* (195) *Ni-nu-a* (211) *Ṣi-du-un-nu*

dans lesquels ce caractère correspond évidemment aux articulations du נ sémitique.

Le caractère ou plutôt la série des caractères qui contiennent un *n* initial est peut-être une des séries les plus scrupuleusement étudiées et dont la valeur a été, dès l'origine, le plus solidement établie; cependant M. Renan (*Journal des Savants*, avril 1860) s'étonne que M. Oppert donne la valeur de *nu* au signe « parce que, dit-« il, on possède déjà un signe pour *nu* (voyez p. 32); et que, selon « M. Oppert, il n'y a pas d'homophones dans l'écriture assyrienne ».

Je ne relèverais pas cette remarque si elle ne mettait pas en jeu un principe de lecture dont on ne peut méconnaître la solidité. M. Oppert n'est pour rien dans la détermination de la valeur de ce signe, car elle était fixée longtemps avant les travaux qu'il a entrepris. Seulement M. Oppert a classé les différents caractères qui représentent l'articulation de *nu* suivant leurs différences graphiques; aussi, si, page 32 de son ouvrage, il ne donne qu'une forme du signe *nu* , page 109, il range sous le n° 60 de son catalogue les deux formes de ce caractère, le ninivite et le babylonien , de même que nous pouvons donner, d'après l'inscription de Londres, la forme archaïque babylonienne et, d'après les textes de la seconde colonne, la forme médo-scythique du même caractère, sans qu'on puisse

en conclure que tous les signes que nous avons réunis avec la même valeur soient des homophones. Si donc on doit reconnaître un jour des caractères homophones dans l'écriture assyrienne, ce ne sera point par les raisons qui avaient fait croire d'abord à leur existence, ni par celles qui ont été invoquées pour combattre le principe contraire. Ces distinctions sont, du reste, maintenant élémentaires, et l'objection de M. Renan ne saurait se reproduire aujourd'hui.

N° 56. *an.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. א. — R. 93. — B. 70. — O. 61.)

Le signe est un de ceux qui ont le plus exercé l'attention des orientalistes, des antiquaires et des assyriologues. La forme archaïque a été remarquée pour la première fois, en 1616, par le voyageur Pietro de la Valle, en traversant le désert de la Mésopotamie; il l'a signalée sur une des innombrables briques qui surgissent du sol de la Babylonie. Depuis cette époque elle ne cessa d'occuper plus ou moins l'attention. La plupart des fragments qui arrivaient de ces ruines portaient la répétition fréquente de ce signe; il figurait sur la plus grande partie des inscriptions gravées sur les cylindres en pierre dure; sa position souvent initiale, quelquefois isolée, sa répétition fréquente dans des légendes qui accompagnaient des sujets religieux, tout faisait supposer qu'il remplissait un rôle important dans les inscriptions : on pressentait qu'il devait avoir une signification sacrée. Je ne parlerai pas des tentatives de ceux qui voulaient assimiler l'écriture assyrienne à celle des Chinois, si ce n'est qu'ils trouvèrent dans ce signe une analogie fortuite avec un des caractères chinois dont la signification a quelque rapport avec celle qui a été découverte plus tard au signe assyrien : il suffit de dire qu'il y a là une ressemblance purement accidentelle qui n'a conduit à la découverte d'aucune vérité.

M. Félix Lajard, dans ses recherches sur le culte de Mithra, crut trouver l'explication de ce signe dans le hiéroglyphe égyptien communément connu sous le nom de *croix ansée*. Si heureuses que soient en apparence les analogies qui guidaient ce savant, la signification de ce signe ne pouvait en sortir. Son rôle véritable n'a été constaté que par les travaux récents des assyriologues, lorsque les noms propres correspondant aux noms perses des inscriptions trilingues ont été soumis à une analyse sérieuse.

M. Löwenstern le remarque pour la première fois dans le nom d'Ormuzd (*Exposé*, p. 27). C'est le signe initial du groupe qui répond au perse *Auramazdâ*. Cette lettre ne subit aucune altération dans les différentes copies où il lui est possible d'observer ce nom (p. 32). L'assimilation des lettres du nom perse à la transcription assyrienne donne rigoureusement, pour la valeur de ce caractère, la lettre *a*, et cette valeur erronée paraissait alors d'autant plus séduisante qu'elle ne troublait en rien l'articulation du nom de « Achéménès », où M. Löwenstern pouvait encore en étudier le rôle.

M. Botta ne donne qu'une variante à ce signe: c'est la forme archaïque qu'il avait constatée dans les textes babyloniens et qu'il croyait étrangère à Ninive (*Mémoire*, p. 60). Mais en terminant ses recherches il a découvert, dans les inscriptions des revers de plaque, l'existence de ce signe à Khorsabad; quant à la valeur de ce caractère, il partage l'opinion de M. Löwenstern, et il croit, comme lui, qu'il peut avoir la valeur de la lettre *a*.

Nous savons aujourd'hui que ce caractère doit exprimer une articulation qui commence par la voyelle *a;* toutefois ce n'est point par les raisons qui ont guidé MM. Botta et Löwenstern qu'on est arrivé à cette détermination. Le nom d'Ormuzd était alors le seul nom de divinité que l'on pût étudier, et il ne suffisait pas pour faire connaître le rôle indicatif que ce signe joue devant les noms de cette nature. Cependant l'ensemble des inscriptions que M. de Saulcy soumit à son examen, mit sur la voie de cette difficulté sans la résoudre encore. La première fois que M. de Saulcy rencontre ce caractère, c'est comme

représentant unique du perse *Baga* qui veut dire « Dieu », dans la phrase *Baga vazarka Auramazdâ.* C'est à la fois le représentant idéographique ou, comme on le croyait alors, l'abrégé du mot *Dieu* en assyrien, et la première lettre du nom d'Ormuzd; aussi M. de Saulcy n'hésite pas à lire ce signe dans les deux cas avec la valeur de *a,* ou plutôt de l'א sémitique. Ce qui détermine M. de Saulcy c'est que, dans le nom d'Achéménès, le signe se trouve placé immédiatement après l'*m* et, comme ce nom s'écrit en perse *Hakhâmanis,* et en médo-scythique *Hakkamannuis*, il en conclut que notre signe doit être nécessairement une voyelle et il y voit un représentant de l'א hébraïque.

Examinons maintenant ce que M. de Saulcy peut tirer du rôle idéographique de ce signe. « Cette lettre isolée, dit-il (p. 5), représente « *l'idée de Dieu.* Comment cela peut-il avoir lieu? — J'ai pensé longtemps que ce monosyllabe n'était autre chose que le mot arménien « *է*, *e*, lequel comporte à la fois l'idée de « Être » et l'idée de « Dieu » « par extension comme le *Ὤν* des Grecs. Aujourd'hui j'abandonne « complétement cette hypothèse qui m'avait d'abord paru si séduisante, et je n'hésite plus à voir dans le caractère ►►┼ l'initiale « du mot chaldéen אלה, de l'arabe الله, et de l'hébreu אליה. Cette initiale « consacrée était je crois une véritable *sigle*, tellement connue de tous, « que le mot qu'elle représentait par abréviation n'avait aucunement « besoin d'être écrit en entier. En un mot l'initiale ►►┤ jouait dans « l'écriture assyrienne le rôle que jouent, dans l'écriture démotique « des Égyptiens, les initiales des noms divins qui se substituent partout sans exception et comme des sigles véritables à ces noms eux-« mêmes. Dès lors, partout où nous trouvons le caractère isolé ►►┤ « suivi ou non suivi du caractère indice de la pluralité, nous serons « en droit de conclure qu'il s'agit des Dieux ou d'un Dieu en particulier comme ici. »

Les recherches ultérieures ont démontré que notre signe avait en effet quelquefois la valeur d'un monogramme; mais, en attendant, la valeur phonétique de *a* lui paraissait acquise. M. Luzzatto l'accepta ainsi sans en modifier la valeur idéographique ou phonétique.

C'est encore l'inscription de Bisitoun qui permit de déterminer la véritable valeur de ce caractère; aussi, Sir H. Rawlinson n'hésita pas à lui reconnaître la valeur de *an* et la valeur idéographique de « Dieu », et il donne la valeur de *il* comme le résultat de l'influence de la valeur idéographique de ce caractère. On comprit alors que ce signe ne pouvait pas faire partie intégrante du nom d'Ormuzd, et qu'il remplissait, devant le nom des divinités, le rôle du clou perpendiculaire devant les noms d'hommes. Les recherches du docteur Hincks (*On the Assyrio-Bab.* p. 328) ont confirmé la valeur phonétique de *an*. Quant à la prononciation de ce monogramme, il se dit en assyrien *ilu*.

C'est aussi avec ces valeurs que M. Oppert a inscrit ce caractère dans son appendice. Voici au surplus les noms propres qui en justifient la valeur syllabique :

(3) *A-ḫa-ma-an-nis-si-'*	(62) *Pa-ar-u-pa-ra-ni-i-śa-an-na*
(27) *Si-it-ra-an-taḫ-ma*	(81) *Za-za-an-nu*
(57) *Za-ra-an-ga-'*	(92) *Ap-pa-da-an*

Nous la retrouvons également dans les noms scythiques correspondants; et, de plus, dans les noms des inscriptions unilingues:

(176) *Va-an-na-ai* (247) *A-ra-an-tu* (261) *Su-sa-an*

Cette valeur ne résulte pas directement de la comparaison de tous les noms propres du texte arien, car, dans quelques-uns, la nasale n'est pas exprimée; mais ici le texte assyrien réagit sur le texte perse, et il confirme l'existence de l'anusvâra dans l'écriture arienne.

On a facilement constaté la forme hiératique de ce signe qui ne diffère du signe archaïque que par l'absence de l'apex —⋇—. M. Oppert reconnaît à ce signe la valeur idéographique de *étoile*. Le caractère hiératique rappelle en effet la forme d'une étoile; mais, en l'absence d'un hiéroglyphe aussi caractérisé que le hiéroglyphe égyptien, les conjectures sont permises; aussi j'y verrais plutôt une défiguration de l'image de la Divinité représentée par le buste humain entouré des appendices ornithomorphes et déjà défiguré dans le disque ailé qu'on

rencontre communément sur les monuments de la Babylonie, de l'Assyrie et de la Perse, pour aboutir à la série des signes qui vont de plus en plus en se simplifiant depuis le hiéroglyphe primitif jusqu'à la forme linéaire la plus simple, que les inscriptions assyriennes de Persépolis nous ont transmise.

Ce signe, comme idéogramme, précède tous les noms de divinités assyriennes que les textes ont fait connaître, mais alors il est *aphone;* les inscriptions trilingues d'Artaxerxès, en faisant connaître les noms de Mithra et d'Anaïtis, ont confirmé ce principe qu'on a étendu aux noms des divinités assyro-babyloniennes.

Ce signe présente une particularité graphique que nous devons noter ici; c'est un des rares caractères que nous ayons observés en *contraction écrite* avec d'autres caractères. Ainsi le nom du dieu « Nebo » s'écrit idéographiquement , ou en un seul groupe (voir le nom de « Nabuchodonosor », n° 17). Le nom du dieu « Bel » s'écrit également idéographiquement de deux manières, ou (voir le nom de « Nidintabel », n° 22). C'est toujours le nom de la même divinité, seulement les caractères sont graphiquement liés comme on peut le voir également dans l'écriture archaïque où la même expression se reproduit sous les deux formes et . (Comparez *W. A. I.* pl. 55, col. IV, lig. 66 et 67.)

Dans chaque groupe les caractères conservent leur forme respective et ne changent pas de valeur, ce qui n'aurait pas lieu si la contraction était phonétique, car alors les signes qui résulteraient de cette contraction ne représenteraient plus la même image.

En médo-scythique, le caractère a la valeur syllabique de *an* et la valeur idéographique de Dieu, seulement nous ferons remarquer que le mot Dieu se dit en médo-scythique *Annap.*

Le rôle et les différentes valeurs de ce signe sont donc parfaitement connus et déterminés. C'est un de ceux sur lesquels il ne peut plus y avoir d'incertitude et dont la détermination ne laisse rien à désirer.

N° 57. *in.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. *in*, *an.* — R. 84. — H. 71. — O. 62.)

M. Botta donne comme équivalents les signes , et (*Mémoire*, p. 20, n° 19); il fait remarquer que ces deux derniers s'échangent quelquefois avec les signes et . Nous connaissons déjà le signe ; quant au signe , il représente encore une des articulations de l'*n* (*un*); nous l'examinerons bientôt. Occupons-nous ici de ceux qui répondent à l'articulation *in*.

M. Botta (*Mémoire*, p. 69, n° 41) croit pouvoir assimiler le signe au signe , qui représente l'idéogramme royal, et il essaye d'en déduire la valeur phonétique; mais ses conclusions n'ont pas été justifiées.

Les noms propres de l'inscription de Bisitoun ont suffi pour établir la valeur du signe , et la comparaison des textes a permis d'en distinguer les différentes formes, suivant les époques et les localités.

Sir H. Rawlinson reconnaît à ce signe la valeur de *in* ou *yan*. Le docteur Hincks lui attribue celle de *in* ou *yen;* mais c'est pour la valeur de *in* seule qu'il figure dans les listes de M. Oppert, et cette valeur est celle qui lui est propre et qui lui est attribuée par le dépouillement des noms propres.

Il ne figure cependant que dans deux noms des inscriptions trilingues :

(26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is* (63) *Ḫi-in-du-u*

Il figure également, en dehors des deux noms que nous venons de citer, dans les transcriptions scythiques des noms suivants:

(27) *Si-is-sa-in-taḫ-ma* (96) *Vi-in-da-bar-na*
(57) *Zir-ra-in-kas* (102) *Is-ku-in-ka*

Cependant ces différentes transcriptions ne suffiraient pas pour assurer la valeur rigoureuse de ce signe, si ce n'est que nous sommes déjà prévenus des effets de l'anusvâra dans l'écriture arienne. Aussi la lecture des textes a confirmé cette valeur, qui est aujourd'hui acceptée sans soulever la moindre difficulté.

N° 58. *in*, *en*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . .
(S. ... — B. 86. — H. 126. — O. 64.)

Lorsque la valeur de l'articulation qui précède a été déterminée, la comparaison de certains mots dans lesquels ce signe se rencontrait démontra que la valeur de *in* n'appartenait pas exclusivement au caractère que nous venons d'analyser, et qu'un autre signe, avec lequel il était impossible de le confondre, répondait à la même articulation: on trouvait en effet un mot, dont nous n'avons pas à rechercher la signification, écrit ainsi :

ti - mi - in, ou *ti - mi - in*,

ou *ti - mi - ni - in*.

On trouvait encore le mot suivant :

e - li - in, ou *e - li - nu*.

ou *e - li - na*.

Il était impossible de ne pas reconnaître que le signe remplaçait

bien évidemment des signes qui exprimaient l'articulation de l'*n*, qu'il devait avoir une voyelle initiale, et que cette voyelle était un *i*.

Cependant cette valeur est restée longtemps incomprise : ce signe se présentait plutôt avec la valeur idéographique qui lui est propre pour exprimer le dieu « Bel » dans son nom et dans les composés qui en dérivent; aussi il ne figure dans les listes de Sir H. Rawlinson et du docteur Hincks qu'avec cette valeur idéographique; ce n'est que dans la liste de M. Oppert que nous le voyons figurer avec la valeur phonétique qui lui convient réellement, et qui est établie à propos de la lecture du mot suivant :

mu - ud - ni - in

Ce signe ne se trouve pas dans les noms dont le dépouillement pourrait nous servir à en établir la valeur; quoi qu'il en soit, nous le laisserons, avec le représentant ordinaire de la syllabe *in*, figurer avec cette valeur dont la lecture des textes achèvera de nous démontrer la sincérité.

N° 59. *un*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. א. — R. 85. — H. 72. — O. 63.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 70) signale ce caractère comme une des variétés graphiques ou un homophone des signes qui devaient renfermer un *n*; mais alors on était loin de pouvoir en déterminer la valeur par ces simples données. Son rôle idéographique, remarqué dès l'origine, en rendait la démonstration difficile; aussi, ce n'est que par la connaissance du texte de Bisitoun et lorsque les autres articulations de la consonne *n* ont été connues, que sa valeur véritable a pu être déterminée. Il ne se trouve cependant que dans un seul nom propre des inscrip-

tions trilingues, et ce nom nous donne plutôt la certitude d'une nouvelle application de l'anusvâra dans le texte arien que la certitude d'une articulation véritable du caractère qui nous occupe. Nous lisons en effet dans le texte de Bisitoun :

(84) *Ku-un-du-ru*

Mais dans les inscriptions unilingues nous voyons que sa valeur est justifiée par les différentes formes du nom de « Sidon » que nous trouvons ainsi :

(211) *Ṣi-du-un-nu*

Aussi nous le lisons avec la même valeur dans les inscriptions susiennes et ninivites, où nous trouvons fréquemment le nom suivant et ses composés :

(256) *Na-ḫu-un-ti*

ס — S.

N° 60. *śa*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. ס. — R. 154. — H. 73. — O. 92.)

La valeur du caractère eût été des plus faciles à déterminer si sa forme, mal constatée au début des recherches, ne l'eût pas fait ranger parmi des signes qui n'avaient aucun rapport avec lui.

M. Botta (*Mémoire*, p. 154) le confondait avec les signes et , et trouvait, dès lors, des variantes qui ne permettaient plus de lui assigner une valeur rigoureuse.

Dès que sa forme fut nettement déterminée, le docteur Hincks le lut *śa*, et les nombreux noms propres que les inscriptions de Bisitoun et

de Nakch-i-Roustam présentèrent aux études permirent bientôt d'établir cette valeur. Il correspond à deux articulations du texte arien.

Aux articulations du [cuneiform sign] (*ça*) dans les mots :

(44) *Par-śa*	(70) *Śa-par-du*
(49) *Ni-iś-śa-ai*	(91) *U-'-iś-śa-da-'-ai*

et à l'articulation du [cuneiform sign] (*th*) dans le mot :

(60) *Śa-at-ta-gu-u*

Le mot suivant ne peut nous donner aucun indice, puisqu'il ne figure pas sous la même forme dans le texte arien; nous le lisons cependant :

(62) *Pa-ar-u-pa-ru-ni-śa-an-na*

Enfin dans les textes unilingues nous lisons ce signe dans les mots suivants qui en confirment la valeur :

(192) *Śa-ba-ai*	(217) *Ur-śa-li-im-mu*
(216) *Śa-mi-ri-na*	(233) *Śa-ai*

N° 61. *śi*. — Hiér. [sign] Bab. arch. [sign] Bab. m. [sign]

Nin. arch. [sign] Nin. m. [sign]

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . . — R. 155. — H. 74. — O. 93.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 129, n° 87) donne, comme variante, les deux signes [sign] et [sign]. C'est la forme ninivite des caractères babyloniens [sign] et [sign], qui ne présentent entre eux que des variétés graphiques. M. Botta ne tire aucune valeur de ce rapprochement, mais il fait observer que des signes de forme analogue suivent le même ordre de permutation. Ainsi, de même que le signe [sign] s'échange avec le signe [sign], nous verrons que le signe [sign] peut s'échanger avec le signe [sign]. Ces derniers signes figurent dans la composition d'un signe plus compliqué qui présente les mêmes variantes. Nous avons en effet les

deux signes [cuneiform] et [cuneiform], qui s'échangent réciproquement. M. Botta n'a point déduit de cette observation la valeur de ces signes, mais il fait remarquer que ces permutations font disparaître la différence qu'on pouvait établir entre l'écriture de Khorsabad et celle de Vân, où le signe [cuneiform] est constamment remplacé par le signe [cuneiform].

Au surplus, toutes les formes de ce signe ont été constatées; sa forme hiératique est fréquente sur les cylindres et facile à reconnaître; quant à la valeur phonétique, elle a été assez longtemps indécise, il ne se trouvait pas, en effet, dans les premiers noms propres qui ont été soumis à l'analyse, et, lorsque tous les textes ont été connus, il ne s'est rencontré que dans un seul où il correspond au [cuneiform] arien :

(32) *I-mi-iś-śi*

Dans les textes unilingues nous le lisons, avec la valeur qui lui est propre en assyrien, dans les noms suivants :

(75) *Ku-u-śi* (162) *Śi-lu-ku* (234) *Śi-il-lu*
(156) *Mi-na-śi-e* (235) *Śi-il-ḫi-im-mi* (268) *U-śi-'*

C'est avec cette valeur qu'il figure dans les listes du docteur Hincks, malgré la différence de notation. Nous avons suivi celle qui est adoptée par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert.

N° 62. *śi.* — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . . — R. 155. — H. 74. — O. 75.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 11, n° 5) donne comme équivalents les signes qui nous reproduisent les différences graphiques que les différents styles ont fournies pour ce caractère : il nous donne en effet [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform], mais il n'en déduit pas la valeur.

Ces signes ne se trouvaient pas dans les noms propres soumis à

l'examen des savants; le Dr Hincks fait remarquer qu'ils s'échangent avec le caractère [cunéiforme], qui a la valeur de *śi*, et, dès lors, qu'il doit représenter cette valeur, surtout quand la composition sémitique du mot appelle un ש dans la transcription. Sir H. Rawlinson admet également cette valeur et, de plus, celle de *dan* ou *adan*, qui paraît se rattacher à ses valeurs idéographiques. M. Oppert, en analysant les permutations de ce signe avec le précédent, remarque qu'il ne remplace ce dernier qu'en absorbant la voyelle [cunéiforme], et qu'il exprime la contraction de l'articulation *śi* avec la voyelle de prolongation. C'est ainsi qu'il lit le mot qu'on trouve écrit sous ces deux formes :

[cunéiforme] et [cunéiforme]
ni - śi - i - ik - ti, *ni - śí - ik - ti*.
(E. A. Borsip. p. 183, 202.)

Nous nous sommes déjà expliqué sur la théorie de M. Oppert; nous aurons à y revenir dans notre examen de l'ensemble du syllabaire anarien. Pour le moment il nous suffit de reconnaître que ce signe représente l'articulation *śi;* mais, pour distinguer cette transcription de celle qui précède, nous écrirons *śí*, en frappant d'un accent la voyelle de l'articulation.

N° 63. *śu*. — Hiér. . . . . Bab. arch. [cunéiforme] Bab. m. [cunéiforme]
Nin. arch. [cunéiforme] Nin. m. [cunéiforme]
Méd.-Scyth. [cunéiforme]
(S. D. — R. 156. — H. 75. — O. 74.)

M. Löwenstern rencontre ce signe dans le nom de la « Perse » (n° 44) [cunéiforme], mais il confond ce groupe avec un autre qui lui paraît semblable (n° 51) [cunéiforme], et qui renferme le nom de la « Parthie », et dès lors cette confusion l'empêche de donner à ce signe sa véritable articulation.

M. Botta ne pouvait pas rencontrer la forme babylonienne de ce signe dans les inscriptions de Khorsabad; aussi il ne signale que la forme assyrienne avec laquelle on l'a identifié plus tard. Les variantes que M. Botta donne de ce signe ne lui fournissent, au surplus, qu'une observation qui s'applique à la transcription des caractères qui ont des formes analogues, telles que ou , ainsi que nous l'avons remarqué pour ces deux signes; mais cette observation ne peut donner aucun indice sur la valeur des caractères.

M. de Saulcy attribue au signe la valeur d'un *s* avec un signe de doute (?) (*Rech.* 14 sept. 1849). M. Luzzatto a suivi cette indication.

Quand la publication de l'inscription de Bisitoun permit d'étendre les recherches sur un plus grand nombre de noms propres, on ne tarda pas à fixer la valeur de ce caractère. Toutefois, bien qu'il fût constant que cette lettre renfermait une sifflante, il fallait cependant déterminer quel était son représentant sémitique. Sir H. Rawlinson lui avait déjà assigné la valeur de צ, mais c'était une erreur qu'il devait rectifier un jour.

Le docteur Hincks s'appuie, pour déterminer la valeur de ce caractère, sur des considérations grammaticales qui renfermaient cependant une erreur. Il fait remarquer (*On the Assyr.-Bab.* p. 330) que ce caractère sert souvent à exprimer le suffixe masculin de la troisième personne dont il avait reconnu la présence, par la manière identique de l'exprimer en assyrien et en hébreu, avec cette différence que l'assyrien employait les articulations du ס au lieu du ש. La présence de ce signe dans un dérivé d'une racine verbale נסח, dont on avait déterminé le rôle et la signification, assurait en effet à notre signe la valeur du ס. Le docteur Hincks rapprochait les deux formes dont tous les signes nous sont justifiés :

na - śi - iḥ et *aś - śu - ḫa*

et il en concluait que le signe renfermait évidemment le ס organique.

Cette conclusion était rigoureuse; cependant on a découvert depuis que l'emploi du signe , pour exprimer les suffixes de la troisième personne, tient à la présence des dentales devant les sifflantes, et l'ensemble du système phonétique assyrien a confirmé ce fait; il nous suffit de mettre en relief les différentes formes du nom d'Artaxerxès qui nous conduisent à la lecture

(13) *Ar-tak-sat-śu*

Les autres noms propres nous confirment du reste la lecture de ce signe; nous avons en effet :

(32) *U-mi-iś-śu* (44) *Par-śu*
(38) *Śu-uḫ-ra-'* (55) *Śu-ug-du*

Les inscriptions unilingues nous donnent :

(164) *Di-mit-ri-śu* (255) *Ḫu-śu-ur*
(220) *La-ki-śu* (266) *Ḫa-am-bu-śu*

N° 64. *aś.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. . — R. 145. — H. 35. — O. 101.)

Nous avons dit que les articulations à la voyelle initiale, formées avec les lettres *z*, *ś*, *ṣ*, sont exprimées par les mêmes caractères: nous n'aurons donc ici qu'un signe pour répondre aux syllabes *iz*, *iś* et *iṣ*.

M. Löwenstern détermine la valeur de ce signe par sa présence dans le nom d'Ormuzd (*Exposé*, p. 27), et il lui attribue la valeur de *z;* il estime qu'on peut le considérer comme formé de deux éléments, et , et cette décomposition lui fait supposer que les caractères assyriens sont le résultat d'une combinaison telle que l'un des éléments pourrait représenter une voyelle et le second une consonne: le signe représenterait alors une valeur syllabique formée

graphiquement par la réunion des deux éléments qui représentent les lettres *a* et *z*, bien que le signe tout entier puisse avoir l'une ou l'autre de ces valeurs. M. Löwenstern n'approfondit pas du reste cette hypothèse, qui a été reprise depuis et enfin abandonnée. Il est inutile de nous y appesantir plus longtemps.

M. Botta assimile d'abord la forme persépolitaine à la forme ninivite , et il donne comme variante le signe , qui n'est autre que la forme archaïque dans le style de Ninive; du reste il ne fait pas de doute sur la valeur du signe persépolitain auquel il reconnaît la valeur de *as* ou *az*, et il en conclut qu'il doit en être de même pour le signe ninivite (*Mémoire*, p. 94).

M. de Saulcy, en s'appuyant sur les mêmes mots que Löwenstern, pense que ce signe doit se transcrire par un *z* quiescent (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 8).

M. Luzzatto reconnaît, par la présence de ce signe dans les deux noms que nous avons indiqués, qu'il renferme une sifflante; mais il ne détermine pas avec exactitude la sifflante qu'il doit représenter. Nous relevons cette observation avec d'autant plus de plaisir que les découvertes de M. Luzzatto sont toutes négatives et que son embarras dans cette circonstance était aussi une découverte : en effet, lorsqu'il a été bien établi que ce signe renfermait une sifflante terminale qui s'articulait avec la voyelle *a*, on s'aperçut qu'il répondait aux articulations des trois consonnes ז, ס et צ, et c'est pour ces différentes valeurs qu'il a été admis, dans les listes du docteur Hincks pour la valeur de *as* et *az*, et dans celles de Sir H. Rawlinson pour celle de *aṣ* seulement; M. Oppert lui a reconnu celles de *aś*, *aṣ* et *az*. La lecture des noms propres ne nous permet de justifier que deux de ces valeurs; mais l'absence de tout signe pour représenter la troisième, et la lecture des textes, ont achevé de démontrer la triple valeur que les signes de cette série pouvaient représenter.

Nous lisons, en effet, comme représentant le arien :

(1) *A-ḥu ur-ma-az-da*

et comme représentant le (ç) arien :

(10) *Us-ta-aś-pa* (39) *Aś-pa-si-na*

Ce signe figure dans le nom d'Artaxerxès par suite de l'assimilation possible de la dentale devant une sifflante; aussi nous lisons les deux formes :

(13) *Ar-tak-sat-śu* et *Ar-tak-sa-aś-śu*

Dans les inscriptions unilingues nous trouvons :

(172) *Ka-aś-ku* (227) *Aś-du-di*
(185) *Pa-la-aś-tav* (238) *Am-ti-ha-da-aś-ti*

N° 65. *iś.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. p. — R. 146. — H. 37. — O. 102.)

Ce signe ne présente pas de variétés graphiques; toutefois sa ressemblance avec des signes entièrement différents en retarda quelque temps le déchiffrement. M. Botta (*Mémoire*, p. 72), ne considérant sa forme véritable que comme le résultat d'une erreur graphique, le confond avec le signe et lui suppose la valeur de *p* que ce signe devait avoir; mais il substitue ce signe, soit comme signe isolé, soit comme élément de caractères, à d'autres signes dont il dénature ainsi la forme.

M. de Saulcy (*Recherches*, p. 61) le confond avec un autre caractère qui lui implique la valeur de *t*, et M. Luzzatto avec un troisième qui lui donne la valeur de *b* ou *p*. Ce n'est que par la connaissance des nombreux noms propres que les inscriptions de Bisitoun et de Nakch-i-Roustam ont fournis, que sa véritable valeur a été déterminée. On sut alors que c'était une sifflante à la consonne initiale, et qui pouvait ainsi représenter les différentes consonnes de cette classe qui s'articulent avec la voyelle *i*, de même que le caractère précédent qui s'articule avec la voyelle *a*.

Nous lisons ainsi les mots suivants :

(1) *U-ri-mi-iz-da-`* (32) *U-mi-iś-śu* (56) *U-va-ri-iz-mu*
(28) *U-vi-iz-da-a-ti* (42) *U-vi-iś-pa-ru* (91) *U-`-iś-śa-da-a-i*
(228) *Iś-ḳa-lu-na*

M. Oppert a fixé la lecture du signe médo-scythique [cuneiform sign] que ses devanciers avaient confondu avec le signe [cuneiform sign], dont nous verrons plus tard la valeur; le signe [cuneiform sign] ne se trouve, du reste, que dans les noms du texte médo-scythique que nous lisons :

(74) *Mu-iṣ-ṣa-ri-ya* (108) *Iṣ-ṣi-tu*

Dans les autres noms l'articulation assyrienne est rendue en médo-scythique par un signe doué d'une autre valeur et que nous analyserons bientôt.

N° 66. *uś.* — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform sign] Bab. m. [cuneiform sign]
Nin. arch. [cuneiform sign] Nin. m. [cuneiform sign]
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. s. — R. 147. — H. 38. — O. 103.)

M. Botta donne au signe [cuneiform sign], pour variante, la dernière partie du nom de Darius [cuneiform sign]; mais cette variante lui paraît douteuse, parce qu'elle peut provenir de l'oubli du dernier clou perpendiculaire : aujourd'hui il est certain que ces deux signes n'ont aucun rapport.

La première lettre du nom d'Hystaspe [cuneiform sign] paraît au contraire cinq fois comme variante, et ces deux signes étant essentiellement différents graphiquement, M. Botta en conclut, à tort, que leurs valeurs sont égales, ou au moins très-rapprochées.

Le docteur Hincks donne à ce signe les valeurs de *uz*, *us*, *uś*, en reconnaissant que son composé vocal était un *u* qui s'articule avec une des trois sifflantes que nous avons indiquées à propos des deux signes précédents.

Sir H. Rawlinson lui reconnaît également cette valeur, et M. Oppert a pu la lui appliquer sûrement. Il ne se trouve que dans un seul nom propre des inscriptions trilingues, c'est dans une des formes du nom de « Ormuzd » à Suse, où on lit :

(1) *A-ḫu-ur-mu-uz-du*

ע — ...

N° 67. ... — Hiér. ..... Bab. arch. ..... Bab. m. .....

Nin. arch. ..... Nin. m. .....

Méd.-Scyth. .....

(S.... — R.... — H.... — O....)

Les Assyriens, qui avaient reçu d'un peuple étranger les moyens graphiques inventés pour un idiome qui ne procédait point de la même origine que le leur, s'en servirent assez difficilement pour exprimer leur pensée. La langue des inventeurs ne comportait point les articulations sémitiques produites par l'ע; ils ne purent donc transmettre à leurs disciples un caractère ou une série de caractères pour les représenter. D'un autre côté, l'ע a toujours été peu accentué sur les bords du Tigre et de l'Euphrate; aussi les Assyriens, en usant des caractères qui leur étaient transmis, n'en inventèrent pas pour exprimer l'ע; mais, pour arriver à en faire sentir la présence, ils se servirent de différents moyens dont il a été possible quelquefois de se rendre compte.

L'ע peut être considéré sous un double rapport, soit qu'on ait voulu le rendre comme consonne, soit qu'on n'ait voulu exprimer que la voyelle avec laquelle il était articulé.

Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque la consonne domine, l'ע a quelquefois été représenté par les articulations du ח (*ḥ*); c'est du moins ce qui résulte de la transcription des mots suivants :

(229) *Ḥa-zi-ti* (150) *Ḥu-um-ri*

Toutefois on ne peut élever une règle générale sur ces deux exemples, qui tiennent peut-être à des causes toutes particulières.

Dans le second cas, si l'ע ne laisse entendre que la voyelle de son articulation, alors on l'exprime par l'une des voyelles propres à l'écriture anarienne. Parmi les noms propres que nous avons recueillis, ceux que nous citons ici donneraient à penser que l'ע serait souvent représenté par la voyelle . Nous lisons en effet :

(50) *E-lam-ti* (147) *Bi-e-lu*

La lecture des textes nous a sans doute appris qu'il pouvait y avoir là une préférence, mais il ne nous est pas encore permis d'en induire un principe général de transcription.

Il en est de même de la présence, dans le corps des mots, de ce caractère indécis que nous avons signalé (*supra* n° 23 *bis*) et qui représente bien l'ע dans les noms :

(87) *Ar-ba-'-il* (165) *Pi-ir-'-u*

mais ce signe exprime, au même titre, dans d'autres circonstances la présence de l'א et de l'ה.

Enfin nous ne devons pas oublier, puisque cette induction nous est fournie par un des noms propres que nous avons recueillis, que la présence de l'ע est quelquefois indiquée par un redoublement de la consonne. C'est ainsi que nous lisons :

(215) *Ak-ku-u*

De toutes ces observations nous ne pouvons conclure qu'une seule chose : c'est qu'il est bien évident que l'écriture anarienne n'avait pas de caractère spécial pour exprimer l'ע. Cette lettre, essentiellement consonne, a sans doute produit dans la conjugaison des verbes des faits dont la grammaire doit tenir compte; mais nous ne pouvons pas nous en préoccuper dans cette analyse, consacrée seulement à la recherche élémentaire de la valeur des signes.

פּ — *P*.

N° 68. *pa*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. פּ. — R. 62. — H. 77. — O. 40.)

La valeur de ce signe a été assez promptement et assez facilement déterminée. Il se présente avec la même forme dans toutes les inscriptions, et la forme hiératique a subi peu d'altérations. M. Löwenstern le rencontre dans le nom de « Hystaspe » et lui donne la valeur de *p* que le dépouillement de ce nom lui indiquait.

M. de Saulcy a adopté, comme M. Löwenstern, la valeur de *p*, qui lui était imposée par le nom de « Hystaspe », et les lectures subséquentes n'ont fait que la confirmer jusqu'à ce que la loi du syllabisme ait démontré la nature de la voyelle avec laquelle il était possible de l'articuler.

La valeur de ce caractère a été confirmée par la lecture des noms propres suivants :

(10) *Us-ta-aś-pa* (42) *U-vi-iś-pa-ru* (51) *Pa-ar-tu-u*
(39) *Aś-pa-si-na* (44) *Pa-ar-śu* (68) *Ka-at-pa-tuk-ka*
(92) *Ap-pa-da-an*

Dans tous ces noms, le signe correspond aux articulations du (*p*) arien. Dans deux, nous le trouvons pour exprimer les articulations de l'aspirée arienne (*f*) qui n'a pas de représentant dans l'écriture de Ninive et de Babylone :

(24) *Pa-ar-u-var-ti-is* (30) *Pa-ra-da*

Enfin nous le trouvons avec l'articulation du פ sémitique dans le nom de la « Palestine » :

(185) *Pa-la-as-tav*

aussi nous lui conservons cette valeur dans le nom d'une des villes de l'île de Chypre que nous lisons :

(240) *Pa-ap-pa*

M. Oppert a identifié le signe médo-scythique [signe cunéiforme] au signe assyrien qui nous occupe, et dont il a également la valeur.

N° 69. *pi.* — Hiér. [signe] Bab. arch. [signe] Bab. m. [signe]
Nin. arch. [signe] Nin. m. [signe]
Méd.-Scyth. [signe]
(S. 2. — R. 63. — H. 79. — O. 41.)

Ce signe s'est rencontré, dès l'origine, comme une variante certaine du dernier caractère du nom de « Hystaspe », et sa valeur s'est trouvée ainsi associée de bonne heure à celle du signe que l'on considérait comme son homophone, et auquel on attribuait la valeur de *p*.

Le docteur Hincks lui donne la valeur indécise de *pe* ou *po;* mais bientôt un examen sérieux des noms propres n'a pas laissé de doute sur la nature de la voyelle avec laquelle il devait s'articuler, et cette valeur a été acceptée par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert.

C'est ainsi que nous lisons les noms suivants :

(5) *Si-is-pi-is* (45) *Pi-si-'-ḫu-va-du*
(10) *Us-ta-aś-pi* (46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is*

Dans les inscriptions médo-scythiques nous pouvons lire ce signe avec la même valeur :

(93) *Dip-pi* (98) *Ba-ḳa-pi-ig-na* (117) *Ka-ap-pi-is-ḳa-nu-is*

Les inscriptions unilingues nous donnent les mots suivants :

(165) *Pi-ir-'-ru* (173) *Il-li-pi* (231) *Ra-pi-ḫu*
(171) *Pi-ṭa-a-gu-ra* (201) *Pi-it-ru* (232) *Mi-im-pi*

La valeur de ce signe est donc parfaitement assurée, et, au besoin,

corroborée par la permutation des articulations du *b*, que nous avons déjà signalées.

N° 70. *pu*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . . .
(S. . . . — R. . . . — H. 64. — O. 42.)

Le signe ne se trouve ni dans les noms propres des inscriptions trilingues, ni dans nos noms propres des inscriptions de Ninive et de Babylone; sa détermination résulte de déductions philologiques que les lectures ont confirmées. Ce signe du reste est assez rare à Ninive, où il est souvent remplacé par l'articulation *bu*, . Dès que les premiers travaux de déchiffrement furent sanctionnés, il fut facile de déterminer des mots dans lesquels il existait un *p* organique et que les inflexions grammaticales forçaient à s'articuler avec la voyelle *u* : ces procédés ne laissèrent aucun doute sur sa valeur. En effet les inscriptions trilingues nous ont fait connaître une forme verbale que nous lisons :

e - pi - is,

et qui nous donne un dérivé qui ne peut être lu autrement que

e - pu - us,

ou, comme nous le trouvons à Ninive,

e - bu - us.

Cette variante fournit une certitude complète sur le rôle phoné-

tique du groupe, et sur la nature de la voyelle et de la consonne qui doivent figurer dans le signe que nous étudions.

C'est par ces considérations que la valeur du signe qui nous occupe se trouva déterminée.

Le docteur Hincks n'a pas reconnu la valeur de ce caractère, mais Sir Henry Rawlinson l'a admis dans ses listes pour la valeur de *pu*, qui a été acceptée par M. Oppert et qui n'est plus contestée aujourd'hui.

N° 71. *ap.* — Hiér. [cuneiform sign] Bab. arch. [cuneiform sign] Bab. m. [cuneiform sign]
Nin. arch. [cuneiform sign] Nin. m. [cuneiform sign]
Méd.-Scyth. [cuneiform sign]

(S. ... — R. 59. — H. 9. — O. 46.)

Les noms propres des inscriptions trilingues ont encore fait défaut pour déterminer la valeur de ce caractère. Cependant Sir H. Rawlinson l'avait admis pour la valeur de *ap* et le docteur Hincks pour celle de *ab* et *ap*, et c'est pour cette double valeur qu'il figure dans les listes de M. Oppert.

Nous le trouvons dans un mot perse dont le texte anarien nous donne la transcription; nous lisons en effet :

(92) *Ap-pa-da-an*

Ce mot suffirait pour en assurer la valeur; mais il y a plus, elle est corroborée par la lecture des noms propres des inscriptions unilingues :

(151) *A-ḫa-ab-bu* (240) *Pa-ap-pa*
(225) *Ya-ap-pu-u* (243) *La-ab-na-nuv*

Dans les textes médo-scythiques nous trouvons ce signe dans un seul nom, sur lequel M. Norris en appuie la valeur :

(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ka-na-is*

Nous pouvons ajouter que cette lecture est corroborée par la trans-

cription du mot arien *apanyaka*, qui ne figure pas dans les textes assyriens et que nous lisons :

(113) *Ab-ba-nu-ya-ak-ka*

La valeur de ce signe est donc parfaitement justifiée.

N° 72. *ip*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. ... — R. 60. — H. 11. — O. 47.)

Ce signe ne se rencontre pas dans les noms propres des inscriptions trilingues. M. de Saulcy le trouve pour la première fois dans le verbe qui traduit le perse *akunaus*, « il a fait », et il constate la différence graphique qui le sépare d'un signe, très-voisin de forme il est vrai, , mais qui représente une articulation différente.

Le même verbe s'est représenté sous différentes formes qu'on lisait sûrement *abna*, *tabna*. Or M. Oppert a reconnu que ces inflexions provenaient d'une racine *bana*, qui déterminait la consonne dont on devait chercher l'articulation dans la forme verbale analysée, pour la première fois, par M. de Saulcy. Quand il fut établi que cette consonne était bien un *b* ou un *p*, et que les exigences orthographiques des groupes indiquaient que cette articulation devait commencer par une voyelle, cette voyelle fut, à son tour, déterminée par la voyelle terminale de la syllabe précédente, avec laquelle ce signe pouvait entrer en composition. On vit ainsi que cette voyelle devait être un *i* et que l'articulation syllabique de ce signe était à lire *ib* ou *ip;* la forme verbale en question fut donc articulée :

ib - nu - u

et c'est avec cette valeur que ce caractère se retrouve dans un seul

des noms que nous avons recueillis dans les textes unilingues, mais qui suffit pour en confirmer la lecture; nous lisons en effet :

(212) *Ṣa-ri-ip-tav*

M. Oppert a identifié la forme scythique de ce caractère dont la valeur est très-importante pour la grammaire.

N° 73. *up.* — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform] (?)
(S. . . . — R. 61. — H. 12. — O. 48.)

Le signe qui représente cette articulation est un de ceux qui ne figuraient pas dans les noms propres des inscriptions trilingues; sa valeur n'en est pas moins assurée : en effet, lorsque la série des valeurs qui comportaient un *b* ou un *p* a été déterminée, il s'est trouvé que ce caractère se rencontrait constamment là où les besoins de l'articulation amenaient l'une ou l'autre de ces consonnes avec un *u* initial; aussi on l'a lu longtemps avec cette valeur sans en avoir une preuve directe; mais, aujourd'hui, toute indécision doit cesser, car nous le trouvons dans les différentes formes du nom de « Byblos » que nous lisons :

(210) *Gu-ub-li* et *Gu-ub-la-ai*

צ — Ṣ.

N° 74. *ṣa.* — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]
(S. 1. — R. 148. — H. 32. — O. 96.)

Les articulations de la consonne sémitique צ ne se trouvent pas

dans les langues ariennes et, par conséquent, la transcription des noms perses en assyrien ne pouvait nous offrir de caractère correspondant à cette articulation. Leur valeur est sortie de l'examen des textes, et a été confirmée par la lecture des noms propres des inscriptions unilingues. Il importe, dans la transcription, de bien déterminer la nature de la sifflante; nous avons vu que le ס était représenté dans notre convention par le *ś*, nous représenterons le צ par le *ṣ* souspointé conformément à l'usage généralement adopté, et nous éviterons ainsi les équivoques de transcription qui pourraient résulter de l'emploi de deux lettres, *tz* ou *ts*, pour représenter ces articulations. Il est bien entendu toutefois que nous ne voulons rien préjuger sur leur prononciation assyrienne, parce qu'il y a là une question que nous ne pouvons pas résoudre, quant à présent du moins.

Le signe qui rend l'articulation du צ avec la voyelle *a* nous est déjà connu : c'est le signe qui répond à l'articulation de *za*. On a la certitude de cette double valeur : 1° par l'absence de tout caractère spécial propre à rendre la même articulation; 2° par le développement des racines qui contiennent les autres articulations de la même lettre; 3° enfin par la présence de ce signe dans la transcription des noms bibliques qui renferment cette valeur; c'est ainsi que nous lisons, par exemple, le nom de « Sarepta » :

(212) *Ṣa-ri-ip-tav*

Ce signe se retrouve encore avec la même valeur dans les inscriptions de la deuxième colonne, où nous lisons ainsi le nom de l'Égypte :

(74) *Mu-iṣ-ṣa-ri-ya*

Les autres considérations sur lesquelles nous pouvons appuyer la double valeur du signe qui nous occupe appartiennent à la lecture des textes et non pas au déchiffrement; nous ne nous en occuperons donc pas ici.

N° 75. *ṣi*. — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]
(S. Ṣ. — R. 149. — H. 82. — O. 97.)

Le docteur Hincks a déterminé d'abord la voyelle qui devait s'articuler avec ce caractère en constatant sa présence devant la voyelle [cuneiform] ou devant toute syllabe commençant par la voyelle *i;* puis l'articulation consonnante lui a été indiquée par les transcriptions des noms sémitiques qui renferment cette articulation. Ceux que nous avons recueillis sont assez nombreux pour que nous n'ayons aucun doute sur la valeur de ce caractère. Nous lisons en effet :

(204) *Na-ṣi-bi-in* (208) *Ṣi-mir-ra* (211) *Ṣi-du-un-nu*

Nous devons remarquer ici que le signe [cuneiform] a, en assyrien, la valeur idéographique de « voir », et cette idée est exprimée en médo-scythique par le mot *ṣiya* qui s'écrit avec le même caractère : nous avons donc la certitude que cette articulation syllabique appartient bien réellement au syllabaire anarien.

Il rend le signe [cuneiform] (*ć*) dans la transcription scythique des noms :

(5) *Ṣi-is-pi-is* (27) *Ṣi-is-sa-in-tak-ma* (121) *Śa-a-kur-ri-ṣi-is*

Il rend le [cuneiform] (*z* devant *i*) dans le nom

(8) *Kam-bu-ṣi-ya*

Dans les textes unilingues nous lisons avec cette valeur :

(242) *Ta-mi-ṣi*

N° 76. *ṣu.* — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]

Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]

Méd.-Scyth. [cuneiform].

(S. 37. — R. 150. — H. 83. — O. 98.)

La valeur de l'articulation de ce caractère a été déterminée par les mêmes procédés que celle des deux caractères précédents. M. Botta donnait pour variante du signe [cuneiform] le signe [cuneiform]; cette variante provenait de la double transcription du nom de l'Égypte, qui subissait quelquefois une modification dans la vocalisation : ainsi nous lisons à Bisitoun *Mi-ṣir*, et dans les inscriptions de Ninive

(74) *Mu-ṣu-ri*

Toutefois, cette preuve, si elle eût été isolée, n'aurait pas suffi pour donner la certitude de cette articulation; mais nous retrouvons le même signe avec la même valeur dans les variantes du nom de « Nabuchodonosor » que nous lisons, dans les textes de Babylone :

(17) *Na-bi-uv-ku-du-ur-ri-u-ṣu-ur*

Il est facile de comprendre aujourd'hui que le seul nom des inscriptions trilingues dans lequel cette articulation pouvait se trouver n'ait pu suffire pour la déterminer, puisqu'il était écrit idéographiquement. Mais nous la lisons maintenant dans le nom d'une peuplade de l'Afrique qui figure à Nakch-i-Roustam :

(77) *Maṣ-ṣu-u*

Le caractère médo-scythique qui lui correspond pour la forme, et dont l'identité a été constatée par M. Oppert, rend les articulations du [cuneiform] (*th*) arien dans les noms suivants :

(51) *Par-ṣu-va* (120) *Ṣu-ir-va-ir*

ק — *K*.

N° 77. *ḳa*. — Hiér. [signe] Bab. arch. [signe] Bab. m. [signe]

Nin. arch. [signe] Nin. m. [signe]

Méd.-Scyth. [signe]

(S. .. — R. 214. — H. 84. — O. 20.)

La détermination de la valeur des signes qui représentent les différentes articulations du ק a souffert les mêmes difficultés que toutes celles des lettres sémitiques étrangères à l'alphabet arien. Il a fallu sortir des inscriptions trilingues et avoir recours à des déductions philologiques d'une autre nature que celles qui donnaient directement, par la transcription des noms ariens, les valeurs correspondantes dans le syllabaire assyrien. D'autres considérations devaient également entraver la lecture de ces caractères : le ק des Hébreux est rendu par les Babyloniens tantôt par un *g*, tantôt par un *k*; tandis que les Ninivites, au contraire, semblent avoir conservé plus scrupuleusement les traditions hébraïques.

Les tables de M. Botta fournissent peu de ressources pour la détermination de ces caractères, et il est aisé de voir, par les nuances des deux dialectes, la confusion qui pouvait résulter dans leur emploi. M. Botta ne donne, comme variante certaine, que les deux formes [signe] et [signe], qui n'offrent entre elles, en effet, qu'une différence purement graphique.

Le Dr Hincks (*On the Khorsabad*, p. 334) transcrivait ce caractère par *qa*; mais l'usage du *ḳ* (*k* pointé) a prévalu. La valeur que le docteur Hincks attribuait au caractère [signe] n'en est pas moins certaine; elle nous est assurée par les noms suivants :

(199) *Kar-ḳa-ru*	(223) *Ba-na-i-bar-ḳa-a*
(207) *Di-mas-ḳa*	(228) *Is-ḳa-lu-na*

et surtout par ceux dont les transcriptions araméennes nous ont garanti le contrôle :

(264) *Pa-ḳa-(ana)-Arba-ilu* (265) *Assa-Dur-Ḳa-a-li*

Nous avons vu que le arien était rendu, en scythique, par le anarien : la constance de cette transcription n'est pas douteuse : aussi nous devons citer ici les noms que le texte assyrien ne nous a pas conservés et dans lesquels nous lisons le même signe :

(102) *Is-ku-in-ḳa*	(111) *Sak-ḳa-an*	(133) *Ab-ba-na-ya-ak-ḳa*
(103) *Ma-ak-ḳa*	(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ḳa-na-is*	(137) *Da-ḳa-bar-ra*
(104) *Vi-ir-ḳa-nu-ya*	(132) *Nu-ya-ak-ḳa*	(139) *Ḥa-ri-ik-ḳa*

N° 78. *ḳi.* — Hiér.	Bab. arch.	Bab. m.
	Nin. arch.	Nin. m.
	Méd.-Scyth.	

(S. ... — R. 37. — H. 86. — O. 21.)

La détermination de la valeur de ce caractère résulte de deux considérations qui ne peuvent laisser place au doute : d'abord il figure comme dernier caractère du nom de « Damas » à la place de celui que nous venons d'étudier; il emporte donc, comme lui, la valeur consonnante du ק; ensuite, on le rencontre toujours devant un *i* ou devant des syllabes commençant par un *i;* il ne saurait donc y avoir de doute sur sa véritable articulation. Nous lisons en effet :

(207) *Di-ma-as-ḳi* (255) *Ḥa-za-ḳi-a-u*

Nous ne reviendrons pas sur les observations que nous avons signalées à propos de l'articulation précédente, si ce n'est pour faire remarquer que le ק ninivite devient, en général, à Babylone, un ג devant la voyelle *a*, et un כ devant la voyelle *i*.

N° 79. *ku*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . .

(S. ... — R. 23. — H. 67. — O. 22.)

Le nom de « Damas », que nous avons déjà cité, s'est présenté sous une troisième forme qui nous a donné la valeur de ce caractère; nous avons en effet :

(207) *Di-mas-ku*

mais ce nom n'est pas isolé, car nous avons pu recueillir encore les suivants :

(181) *Bu-ku-du* (221) *Al-ta-ku*

Toutes les articulations de la consonne ק initiale avec les trois voyelles assyriennes nous sont donc connues; la série est complète, car les articulations à la consonne terminale n'ont d'autres représentants que les gutturales que nous connaissons déjà, et dont on détermine la valeur dans la lecture des textes par les dérivés qui font connaître la consonne organique de la racine.

ר — *R*.

N° 80. *ra*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ר. — R. 105. — H. 88. — O. 66.)

La série des caractères qui renferment la lettre *r* initiale ou terminale a été sûrement déterminée dès l'origine des recherches.

La présence du signe dans le nom de « Cyrus » fit immédia-

tement comprendre à M. Löwenstern que ce caractère devait représenter un *r;* aussi il l'accepta avec empressement, et la seule remarque qu'il fit à son sujet fut qu'il avait déjà trouvé deux représentants différents pour exprimer la même lettre : c'étaient les signes [cuneiform sign] et [cuneiform sign]. M. Löwenstern profita de cette découverte pour étayer sa théorie des homophones dont il avait posé le principe; mais les recherches ultérieures ont établi que ces trois signes étaient bien distincts les uns des autres, qu'ils renfermaient tous trois la lettre *r*, seulement qu'elle s'articulait avec des voyelles différentes. C'est, du reste, ce que nous avons pu constater à propos de toute la liste des caractères que nous analysons.

M. Botta, acceptant la théorie des homophones de M. Löwenstern, a réuni, dans un même paragraphe, tous les caractères qui devaient représenter la lettre *r;* son tableau est si exact qu'il en retranche dans la discussion le signe [cuneiform sign], dont il ignorait la valeur et qui s'y était glissé par erreur. En effet, ce signe auquel nous avons reconnu la valeur de *ya* pouvait parfaitement être confondu avec une des formes du caractère [cuneiform sign], à cause de la ressemblance graphique de ces deux signes.

M. de Saulcy donne la valeur de *r* à tous les signes que M. Botta avait rangés comme variantes définitives du signe qui nous occupe. Seulement, M. Botta était arrivé à ce résultat sur des textes incompris alors. M. de Saulcy parvint au même but sur les textes trilingues qu'il traduisait déjà. La puissance des procédés de déchiffrement était, du reste, si peu subordonnée à la langue que les caractères assyriens devaient exprimer, que M. Luzzatto ne put leur assigner une autre valeur.

Toutefois ce n'est que lorsque le D[r] Hincks eut posé le principe du syllabisme qu'ils reçurent chacun la voyelle qui leur convenait, et que l'articulation de *ra* fut acquise à celui-ci. Les recherches ultérieures de Sir H. Rawlinson et de M. Oppert ne purent que la confirmer; elle est constatée par la lecture de quatorze noms propres des inscriptions trilingues que nous allons rappeler ici.

Le signe arien 𐎼 est rendu en assyrien par le signe 𒊏 dans les noms :

(1) *U-ra-ma-az-du* (29) *A-ra-ḫu* (57) *Za-ra-an-ga-'*
(6) *Ar-ya-ra-am-na* (30) *Pa-ra-du* (62) *Pa-ar-u-pa-ra-ni-í-śa-an-na*
(7) *Ku-ra-as* (36) *Ku-bar-ra* (66) *A-ri-bi*
(27) *Si-it-ra-an-taḫ-ma* (38) *Śu-uḫ-ra* (67) *U-ra-as-ṭu*
(80) *Ra-ga-'* (88) *A-ra-ka-ad-ri-'*

Les inscriptions unilingues nous donnent les noms suivants, dans lesquels le signe 𒊏 correspond à un ר sémitique :

(182) *A-ra-mu* (205) *Ḫar-ra-ni* (231) *Ra-pi-ḫi*
(193) *Ḫa-ga-ra-nu* (208) *Ṣi-mir-ra* (247) *A-ra-an-ta*

Nous ajouterons naturellement le nom de « Pythagoras », bien qu'il ne soit que la conséquence du déchiffrement et non pas la base; nous le lisons :

(171) *Pi-ṭa-a-gu-ra*

Nous connaissons ce signe sous toutes ses formes, depuis la forme hiératique qui nous est donnée dans la légende de Naramsin, jusqu'à la forme des inscriptions médo-scythiques 𒊏, qui n'est que l'altération de la forme assyrienne facile à reconnaître; nous la trouvons dans les transcriptions des noms assyriens que nous avons cités et, de plus, dans ceux que nous devons rappeler ici :

(14) *Va-ak-is-tar* (64) *As-su-ra* (118) *Par-ra-ra*
(23) *Ḫa-a-na-a-ra* (89) *U-up-ra-da* (130) *Par-ra-ma-da-ra-um*
(56) *Va-ra-is-mi-is* (90) *Ti-ig-ra* (137) *Da-ka-bar-ra*
(59) *Ḫar-ru-va-ti-is* (100) *U-pau-tar-ra-an-ma* (138) *Ti-ig-ra-ka-u-da*
(61) *Gan-da-ru* (115) *Tur-ra-u-va* (145) *Da-ka-a-ra-am*

N° 81. *ri.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. 7. — R. 106 — H. 89. — O. 67.)

La détermination de la valeur de ce caractère se lie à celle du précédent et du suivant. M. Botta en a reconnu la forme archaïque dans les variantes des textes de Khorsabad, nous l'avons trouvée également dans les inscriptions de Babylone; il ne peut y avoir de doute sur sa forme ni sur son rôle. Sa présence dans le nom de Darius indiquait clairement qu'il contenait un *r*, et cette valeur a été reconnue et acceptée par les premiers explorateurs; elle n'a été modifiée que pour recevoir la voyelle qui devait la caractériser. Il nous suffit de rappeler ici les nombreux noms propres qui en ont assuré la lecture.

Nous trouvons d'abord, dans les inscriptions trilingues, le signe pour répondre à l'articulation du arien avec la voyelle *i* :

(1) *U-ri-mi-iz-da*
(2) *Mi-it-ri*
(11) *Da-ri-ya-vus*
(15) *Ḫa-sa-at-ri-it-ti*
(17) *Nabu-ku-dur-ri-u-ṣur*
(26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is*
(46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is*
(52) *A-ri-e-vu*
(56) *Ḫu-va-ri-iz-mu*
(64) *A-su-ri*
(66) *A-ri-bi*
(74) *Mu-ṣu-ri*
(88) *A-ra-ka-ad-ri-'*

Dans les inscriptions de Babylone et de Ninive nous trouvons le même signe avec la même valeur dans les noms suivants :

(148) *Is-ta-ri*
(150) *Ḫu-um-ri*
(164) *Di-mit-ri-śu*
(197) *Tul-as-su-ri*
(199) *Kar-ḳa-ri*
(212) *Ṣa-ri-ip-tav*
(213) *Ṣur-ri*
(216) *Sa-mi-ri-na*
(239) *Ku-ri-i*
(254) *Mu-za-ṣi-ra*

Ce signe, facile à reconnaître dans les inscriptions médo-scythiques, y conserve la même valeur; c'est, du reste, comme toutes les articulations de l'*r*, une de celles qui ont été le plus faciles à déterminer.

N° 82. *ru.* — Hiér. . . . . Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]
(S. 7. — R. 107. — H. 91. — O. 68.)

Voici le troisième caractère de la série des signes qui expriment des syllabes à la vocale désinente et qui renferment une des articulations de l'*r;* et, par un singulier hasard, il s'est trouvé, dans le nom d'Ormuzd, comme un homophone des deux signes dont nous venons de parler.

La présence de ces trois signes dans le même mot, à la place où la lecture exigeait un *r*, rendait bien séduisante l'hypothèse de M. Löwenstern acceptée par M. Botta; aussi ce signe fut compris dans les variantes de l'*r*. Nous avons déjà vu que deux de ces variantes nous avaient donné le *ra* et le *ri*. Dès que le D[r] Hincks eut reconnu le syllabisme de l'écriture assyrienne, il prononça celui-ci *ru* et il donna les deux formes [cuneiform] et [cuneiform] qui sont les deux variantes du style ninivite et du style babylonien. Cette valeur a été acceptée par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert comme une des plus solidement établies; elle se trouve dans les noms :

(1) *A-ḫu-ru-ma-az-da-'* (59) *A-ru-ḫa-at-ti*
(42) *U-vi-iś-pa-ru-'* (69) *Is-ku-da-ru*
(83) *Ma-ru-'*

Les noms propres des inscriptions assyro-chaldéennes nous donnent

(199) *Kar-ḳa-ru* (209) *A-ru-ad-da*
(201) *Pi-it-ru* (224) *Am-gar-ru-na*

Dans les inscriptions médo-scythiques nous trouvons pareillement les noms :

(17) *Nab-ku-tur-ru-ṣir* (59) *Ḫar-ru-u-va-ti-is* (105) *Ḫa-u-ti-yu-ru-is*
(24) *Par-ru-var-ti-is* (84) *Ku-un-tar-ru-is* (135) *Par-ru-za-na-na-am*

enfin à Suse nous lisons :

(256) *Su-ut-ru-uk-Nah-hu-un-ti*

Le nom d'Ormuzd, que nous avons rencontré avec les trois caractères que nous venons d'analyser et sur lequel les premières recherches appuyaient la théorie de l'homophonie, nous donne, pour la seconde fois (nous l'avons vu en effet pour les caractères qui renferment les différentes articulations de l'*m*), l'explication de cette méprise, séduisante au premier coup d'œil, mais qui devait faire soupçonner un arbitraire dans l'orthographe assyrienne et une incohérence dans les signes, dont on a l'explication aujourd'hui. Les trois articulations de l'*r* coïncident avec les trois articulations de l'*m* que nous avons analysées, et servent à nous expliquer les trois formes sous lesquelles le nom d'Ormuzd s'est perpétué jusqu'à nos jours. Il n'y a donc pas, dans le syllabisme de l'écriture assyrienne, un de ces faits étranges qui renversent toutes les analogies et toutes les inductions, comme M. Renan l'avait pensé (*Journal des Savants*, mars 1859, p. 170) : c'est, du reste, un reproche qu'on ne saurait lui adresser aujourd'hui.

N° 83. *ru*. — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . . . Bab. m.

Nin. arch. (?) Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R. 239. — H. . . . — O. 260.)

La lecture des textes a révélé l'existence d'un caractère qui partage, avec le précédent, la valeur de *ru*; nous nous contenterons de le signaler ici. Il remplace le signe dans le mot *sarrutiya*. Cet exemple, peut-être unique, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, semble militer en faveur de l'hypothèse des homophones; mais, dans tous les cas, si les faits de cette nature pouvaient être généralisés, nous serions loin de leur donner la signification et la portée qu'ils avaient

dans l'esprit des premiers explorateurs des textes assyriens; nous reviendrons du reste ultérieurement sur ce sujet.

N° 84. *ar.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ar. — R. 102. — R. 92. — O. 69.)

M. Löwenstern a rencontré la forme babylonienne de ce signe dans le nom de Xerxès, et il n'a pas hésité à voir qu'il renfermait l'articulation de la consonne *r*. Mais cette articulation se présentait, ainsi que nous l'avons vu, avec d'autres formes dans d'autres mots dont l'articulation contenait un *r* aussi évidemment, et fortifiait non-seulement l'hypothèse des homophones, mais encore présentait une difficulté de plus parce qu'il était possible de le diviser en deux parties qui semblaient en faire deux signes différents, et . Chacune de ces parties a, en effet, une valeur distincte, et, par une coïncidence bizarre qui pouvait induire en erreur sur la formation des signes assyriens, l'une de ces parties, , se rencontrait isolément dans des circonstances où l'on avait déjà reconnu à ce fragment la valeur d'un *r*, comme nous venons de l'établir dans un précédent paragraphe.

La première partie du signe paraissait avoir la valeur d'une sifflante, de sorte que M. Löwenstern n'hésita pas à reconnaître au signe , qui se prêtait à cette décomposition dans le nom de Xerxès, la valeur de *resh*. M. de Saulcy, en se fondant sur le même nom, lui donne également la valeur de שׁר. M. Luzzatto soupçonna peut-être le premier que ce caractère n'était pas composé des deux parties que l'on avait déjà analysées; et, après avoir examiné ces opinions, il se trouve d'accord avec ses devanciers sur la valeur de la partie qui à elle seule renferme un *r*, , mais il ne donne pas la valeur de *sh* à la première moitié. « Le signe , dit-il (p. 38 et 39), qui commence le « caractère , n'est peut-être pas le même que le signe , qui

« a la valeur de *ch,* et il pourrait bien être un signe analogue de son, « mais dissemblable de valeur, qui pourrait recevoir celle de la voyelle « *a* (le caractère qui devait exprimer cette voyelle était alors inconnu) « et entrait ainsi en composition avec le signe [cuneiform] déjà reconnu pour « former un *r* et donnait les variantes [cuneiform] [cuneiform] et [cuneiform] pour le « signe du nom de Xerxès; il est certain que la pointe du premier clou « horizontal ne s'arrête qu'en venant se noyer dans la tête du second « et témoigne ainsi de l'unité du signe. » M. Luzzatto arrive par là à donner au signe [cuneiform] la valeur de *ar.* C'est celle qui lui a été reconnue par la suite. Mais les raisons qui y avaient conduit M. Luzzatto n'en sont pas moins mauvaises; la seule chose sérieuse qui découle de son raisonnement, c'est la preuve de l'unité des éléments de ce caractère.

Quoi qu'il en soit, à cette époque et en s'appuyant précisément sur le nom d'Artaxerxès dans l'inscription que nous venons de citer, le Dr Hincks donna à ce caractère, pris comme signe unique, la valeur de la syllabe *ar* que M. Luzzatto ne lui avait reconnue que comme caractère composé.

Sir H. Rawlinson, en publiant le texte de l'inscription de Bisitoun, fit connaître de nombreux noms propres où l'on pouvait étudier ce caractère, et, dès lors, sa valeur fut fixée. M. de Saulcy l'adopta dans son examen de la publication du savant anglais, et elle n'a plus été l'objet d'aucune équivoque.

Voici du reste les noms propres qui en donnent la certitude :

(6) *Ar-ya-ra-am-na-'*
(12) *Hi-si-'-ar-su*
(13) *Ar-tak-sat-śu*
(24) *Pa-ar-u-var-ti-is*
(31) *Da-da-ar-su*
(34) *Ar-ta-var-zi-ya*
(35) *U-vi-da-ar-na-'*
(40) *Ar-di-ma-ni-is*
(88) *Ar-ba-'-il*
(44) *Pa-ar-śu*
(51) *Pa-ar-tu-u*
(58) *Is-ka-ar-ta-ai*
(67) *A-ra-ar-ṭi*

Nous lisons avec cette valeur dans les textes unilingues :

(200) *Ar-rap-ḫa*
(202) *Ba-ar-zi-pav*
(209) *Ar-va-da*
(230) *Ar-pad-da*

Enfin, dans les inscriptions arméniaques, comme dans celles de Khorsabad, nous lisons également :

(232) *Ar-gis-ti*

Ce signe ne se trouve pas dans les inscriptions scythiques[1]. Partout l'articulation *ar* est exprimée par un autre signe [cuneiform sign] qui correspond au signe assyrien [cuneiform sign], et qui a l'articulation assyrienne de *ḫar;* il y a là, évidemment, une question d'idiotisme, car, partout où nous trouvons la voyelle longue assyrienne *a* exprimée par *ḫa*, nous trouvons de même l'articulation *ar* exprimée par *ḫar* comme si la prolongation de la voyelle avait amené une aspiration forte dans la langue de la deuxième colonne.

N° 85. *ar.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. [sign] Bab. m. [sign]

Nin. arch. [sign] Nin. m. [sign]

Méd.-Scyth. [sign] (?)

(S. ... — R. ... — H 12. — O. 48.)

Le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues n'a pu servir pendant longtemps à constater la valeur de *ar* inhérente au signe que nous avons déjà reconnu pour représenter la valeur de *up*, et cependant ce signe a bien, concurremment avec celui que nous venons d'analyser, la valeur de *ar*.

Le Dr Hincks l'a reconnue le premier, et elle lui a été confirmée par M. Oppert. Nous lisons, en effet, dans un fragment d'inscription découvert par M. Loftus à Suse, le nom d'Artaxerxès écrit avec ce caractère :

(13) *Ar-tak-sat-šu*

Ces deux signes s'échangent fréquemment dans les inscriptions de Ninive, et la comparaison de nombreuses permutations en avait déjà

[1] C'est par erreur qu'il figure dans notre tableau, p. 191, dans la colonne des formes scythiques, au lieu de figurer dans la colonne des formes susiennes archaïques.

indiqué la valeur avant que le nom que nous venons de citer en eût donné la confirmation.

N° 86. *ir*. — Hiér. [cuneiform] Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]

(S. ר — R. 103. — H. 93. — O. 70.)

M. Botta présente d'abord le signe [cuneiform] comme une des variantes du signe [cuneiform], puis il se hâte d'ajouter qu'il n'a rencontré qu'un cas de la substitution de [cuneiform] à [cuneiform] et, par conséquent, qu'elle peut être accidentelle.

Cette variante n'a pas été justifiée, ainsi que nous l'avons vu précédemment; mais M. Botta ne fait pas de doute sur l'équivalence des deux signes [cuneiform] et [cuneiform] : « J'ai vu, dit-il (*Mémoire*, p. 71), quelque-« fois ce caractère supprimé entre deux *r*. » On lit en effet :

[cuneiform] pour [cuneiform]
ri - ri *ri - ir - ri*.

Ce fait s'observe dans un mot que nous ferons bientôt connaître, car ce caractère est assez rare dans les noms propres, et, bien que le Dr Hincks, Sir H. Rawlinson et M. Oppert lui eussent reconnu la valeur de *ir*, il était difficile de trouver des exemples concluants pour appuyer cette lecture. Ce sont les observations de M. Oppert qui en ont assuré la valeur. « Les noms propres perses, dit-il, ne nous four-« nissent pas de lettre représentant *ir*, mais nous trouvons souvent un « signe [cuneiform] où les substitutions indiquent clairement qu'un *r* est « contenu, et il se trouve toujours après des syllabes se terminant en « *i*. Ces trois raisons lui impliquent donc la valeur de *ir*. » Nous lisons en effet :

[cuneiform] ou [cuneiform]
nam - ri - ri *nam - ri - ir - ri*

C'est précisément le mot qui avait frappé M. Botta et qui assure la valeur de *ir* au signe que nous étudions.

Le caractère médo-scythique vient du reste corroborer ces données; il est assez facile de le reconnaître dans la forme peu déguisée , qui a la même valeur. Nous lisons, en effet, dans les textes scythiques, les noms suivants :

(94) *Ir-sa-am-ma* (104) *Vi-ir-ḳa-na-ya* (120) *Ṣu-ir-va-ir*

Enfin nous retrouvons ce signe avec la valeur qui nous est indiquée dans un nom des inscriptions unilingues que nous lisons :

(165) *Pi-ir-'-u*

N° 87. *ir.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ir. — R. 186. — H. 94. — O. 73.)

Parmi les signes qui impliquent la valeur de l'*r*, M. Botta signale les variantes de , , . « La substitution de ces signes, « dit-il, serait très-remarquable si l'on pouvait s'y fier, car les deux « premiers signes sont employés indifféremment à la place du signe « ; comme celui-ci, ils précèdent les noms de villes et de pays, et « si ces signes étaient des *r*, on pourrait y voir une abréviation du mot « sémitique עִר « ville ». Cette indication a été une des plus heureuses; en effet, les signes et , qui n'ont entre eux qu'une différence graphique, sont bien les représentants du mot hébreu עִר « ville ». A cause de cette signification sans doute, ils emportent la valeur de *ir* et ils entrent souvent, avec cette valeur, dans la composition des mots. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils soient les homophones du signe que nous venons d'analyser; le D[r] Hincks croyait que le signe n'était employé syllabiquement que dans le style archaïque de Babylone, tandis qu'à Ninive il n'aurait été employé que comme in-

dicatif des noms de ville. Dans les plus anciennes inscriptions de Babylone on voit, en effet, dans le style archaïque de cette localité :

Su - mi - ir - im

(Inscription de Hammourabi.)

mais dans les inscriptions plus récentes le même mot est écrit plus régulièrement :

su - mi - ri - im

Cependant la valeur syllabique de ce signe est incontestable dans les inscriptions des différentes époques; mais il nous suffit de la fixer ici, nous aurons occasion d'y revenir dans le chapitre suivant.

N° 88. *ur*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. 7. — R. 104. — H. 96. — O. 72.)

Le nom d'Ormuzd, sur lequel nous sommes obligés de revenir, présentait une dernière variante dans le signe qui nous reste maintenant à étudier. La présence du signe , dans un mot aussi caractéristique, lui a valu, en effet, la valeur de *r*, et M. Löwenstern l'indique encore dans ses homophones. M. Botta le signale dans ses variantes de la lettre *r*, et il fut ainsi accepté par M. de Saulcy et par M. Luzzatto jusqu'à ce que le syllabisme fût venu déterminer la voyelle avec laquelle il devait s'articuler; c'est alors qu'on lui donna la valeur de *ur*, qui a été enregistrée sans soulever la plus légère objection. Nous lisons, en effet, les noms suivants :

(1) *A-ḫu-ur-ma-az-da-'*	(67) *Ur-ar-ṭa-ai*	(84) *Ku-un-du-ur*
(17) *Na-bu-ku-du-ur-ri-u-ṣur*	(73) *U-mu-ur-ga-'*	(217) *Ur-śa-li-im-mu*

Ce signe se retrouve avec la même valeur dans les inscriptions arméniaques :

(253) *Ur-za-na*

mais il ne figure pas dans les textes médo-scythiques. L'articulation *ur* y est rendue par le caractère suivant.

N° 89. *úr.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. . . . — R. 108. — H. 95. — O. 91.)

Le signe est particulièrement employé dans les inscriptions babyloniennes; aussi M. Botta ne le mentionne pas dans les variantes qui lui sont fournies par les inscriptions ninivites. Sa valeur n'en est pas moins certaine; il figure dans un nom dont la lecture syllabique ne pouvait faire de doute: c'est celui de « Nabuchodonosor, » dans lequel il permute souvent avec le signe que nous venons d'analyser. La valeur de ce signe est donc *úr;* aussi cette valeur lui a été reconnue par le Dr Hincks, et elle a été acceptée par tous ceux qui s'occupent de la lecture de ces textes.

Nous lirons ainsi, sur un cylindre de Babylone dont nous n'avons pas relevé les variantes :

(17) *Na--bi-uv-ku-du-úr-ri-u-ṣu-ur*

(Comparez *W. A. I.* I, pl. 88, col. 1, l. 1.)

Voilà encore deux caractères qui ont la valeur de *ur.* Il est assez difficile de savoir celui des deux qui a la valeur syllabique originaire propre au syllabaire anarien. Si on consulte, en effet, le texte médo-scythique, la forme qui paraît représenter la syllabe *ur*, , se rapproche beaucoup plus de ce caractère que de celui que nous avons analysé précédemment. Il est certain que ces deux caractères

procèdent d'une origine hiéroglyphique distincte; ils ont la même valeur et cependant un seul devait l'avoir originairement.

Si le style de Babylone a mieux conservé l'un des caractères que le style de Ninive, cela tient à des causes que nous ne pouvons encore apprécier, mais qui ne sauraient ébranler la certitude de la transcription de ce caractère.

ש — S.

N° 90. *sa*. — Hiér. . . . . . Bab. arch. 𒊓 Bab. m. 𒊓

Nin. arch. 𒊓 Nin. m. 𒊓

Méd.-Scyth. 𒊓

(S. ש. — R. 136. — H. 98. — O. 81.)

On a reconnu, dès l'origine, que le caractère 𒊓 des inscriptions assyriennes de Persépolis devait renfermer une sifflante. M. Löwenstern (*Exposé*, p. 32, 68) le regarde comme un homophone du signe 𒍝. M. Botta (*Mémoire*, p. 139) donne, comme équivalent à ce signe, la forme 𒊓 qu'il rencontre dans les inscriptions de Khorsabad et qui ne se trouve pas dans celles de Persépolis; il lui donne également la forme 𒊓 qu'il considère comme une variante certaine des deux formes 𒊓 et 𒊓. La première est propre aux inscriptions de Persépolis, la seconde, aux inscriptions de Khorsabad; M. Botta nous présente, à propos de ce caractère, des considérations que nous devons noter ici : « Il m'a semblé, dit-il (*Mémoire*, p. 141), que dans les « inscriptions trilingues le 𒊓 qui représente, selon moi, le ninivite « 𒊓, s'employait comme adjectif conjonctif et comme marque du « génitif; ce fait a été également remarqué par d'autres personnes, et « c'est là certainement une preuve très-forte en faveur de l'origine sé- « mitique de la langue assyrienne. »

M. de Saulcy (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 9) constate que le signe 𒊓, dans les inscriptions trilingues, correspond d'une manière

certaine et indépendamment de toute analyse grammaticale au pronom relatif *hya* « qui ». M. de Saulcy ajoute : « Ce caractère assy-« rien se trouve dans l'écriture médique, et là il comporte le son syl-« labique de *sha*. Nous avons donc *a priori* une grande présomption « en faveur de l'attribution de cette même valeur, ou du moins de la « valeur *ch*, au caractère qui nous occupe. »

M. Luzzatto accepte la valeur syllabique de ce signe comme une des plus solidement établies (*Études*, p. 10), et il accepte même le rôle de ce caractère comme représentant le pronom relatif et comme indice du génitif (*Études*, p. 81); seulement il rattache cette articulation au sanscrit et au persan *sa*, *sya*. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette assimilation, que nous devons noter ici, n'a jamais été justifiée.

Voici les noms propres qui ont assuré la valeur de ce caractère.

Dans le texte assyrien des inscriptions trilingues il correspond au 𐎿 du texte arien dans les noms suivants :

(12) *Ḫi-si-ar-sa'* (13) *Ar-tak-sa-at-śu* (15) *Ḫa-sa-at-ri-it-tu*

Nous ne pouvons citer, comme une base suffisante, le nom susien de *Tchintchikhris*, qui nous est transmis d'après la transcription perse, et que nous lisons cependant :

(26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is*

Dans les textes scythiques les noms sont plus nombreux, mais ce signe ne rend pas toujours la même articulation perse. Il répond aux articulations du 𐎿 (*s*) dans les noms suivants :

(12) *Ḫi-si-ir-sa* (15) *Sa-at-ta-ri-da* (97) *Ba-ḳa-bu-uk-sa*
(13) *Ar-tak-sa-as-sa* (94) *Ir-sa-am-ma* (116) *Ir-sa-da*
(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ḳa-nu-is*

mais il répond au 𐏂 (*ç*) arien dans ceux-ci :

(32) *Va-u-mi-is-sa* (48) *Na-is-sa-ya* (72) *Sa-aḳ-ḳa*
(44) *Ba-ir-sa* (58 *As-sa-kar-ti-ya* (91) *Vi-is-sa-da-a-ḫu-is*

Enfin ce signe exprime encore le 𐎰 (*thr*) arien :

(27) *Ṣi-is-sa-in-tak-ma* (131) *Sa-ak-sa-ba-va-na*

Les textes unilingues nous montrent que ce signe répond au שׁ des Hébreux, mais toute la suite des articulations de cette consonne nous prouve que cette valeur doit se ployer aux exigences de la langue assyrienne qui conserve, dans les racines, les sifflantes hébraïques, et ne les altère pas comme le font les idiomes araméens. Toutefois, pour éviter tout parti pris *a priori* sur la prononciation, nous avons rendu dans nos transcriptions en caractères sémitiques la consonne de ces articulations par le simple ש, en supprimant le point qui correspond à la double valeur de cette lettre.

N° 91. *sá*. — Hiér. [signe] Bab. arch. [signe] Bab. m. [signe]

Nin. arch. [signe] Nin. m. [signe]

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. שׁ. — R. 335. — H. 97. — O. 82.)

La détermination de la valeur de ce signe se lie intimement à celle du précédent. Ce caractère ne peut être considéré comme une variété graphique, ni comme un homophone, dans le sens absolu du mot; M. Botta l'avait noté comme un équivalent du signe 𒌑 (*Mémoire*, p. 139); il est certain aujourd'hui qu'il remplace, dans toutes les circonstances, le signe que nous venons d'analyser, particulièrement comme indice du génitif, dans l'écriture archaïque de Babylone. C'est peut-être à ce rôle qu'il doit l'articulation de *sa*, qu'il transporte dans le corps des mots. Au surplus il n'a été l'objet d'aucune remarque particulière de la part des savants qui se sont occupés de ces recherches. Toutefois, pour le distinguer dans nos transcriptions du précédent, nous frappons d'un accent la voyelle motrice de ce dernier.

N° 92. *si.* — Hiér. [cuneiform] Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform], [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]

(S. ש. — R. 137. — H. 101. — O. 88.)

La présence de ce signe dans le nom de Xerxès, qui fut un des premiers soumis à l'analyse, a permis assez promptement de fixer sa valeur. Il fut aussitôt reconnu qu'il devait renfermer une sifflante; cependant nous avons vu dans quelle confusion sa valeur, bien certaine déjà, nous a jetés en analysant le signe [cuneiform] qui se trouvait dans le même nom propre, et dont on voulait scinder les éléments.

MM. Löwenstern et de Saulcy lui reconnurent la valeur de *s;* cette valeur fut adoptée par M. Luzzatto, et dès que le syllabisme fut établi comme la loi de l'écriture assyrienne, on lui donna la voyelle avec laquelle il devait nécessairement s'articuler.

C'est un des signes qui ont le moins varié suivant les temps ou suivant les localités; sa valeur est assurée par sa présence dans de nombreux noms propres des inscriptions trilingues; nous les rappellerons ici.

Il correspond au [cuneiform] (*s*) arien dans les noms :

(4) *A-ḫa-ma-an-ni-si* (12) *Ḫi-si-'-ar-sa* (45) *Pi-si-'-ḫu-va-du*

Il correspond au [cuneiform] (*tch*) arien dans ceux-ci :

(5) *Si-is-pi-is* (27) *Si-it-ra-an-taḫ-ma*
(26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is* (39) *Aś-pa-si-na*

Dans les textes scythiques, les transcriptions n'ont pas plus de fixité; le caractère est bien identiquement le même pour la forme, mais on n'a pas toujours suivi le même principe de transcription. Il figure dans les noms suivants :

(4) *Ḫa-ḳa-man-ni-si-ya* (75) *Ku-si-ya*
(31) *Da-tur-si-is* (128) *Si-ya-ti-is*

De même que le 𒉡 rend en scythique le 𒁺 (*thr*) arien, nous trouvons le 𒁹 pour rendre la même articulation, avec une voyelle différente, par exemple dans les mots :

(21) *Ḥa-si-na* (124) *Ḥa-is-si-ya-ti-ya-is*

Les noms propres des inscriptions unilingues que nous avons recueillis ne nous présentent pas d'exemple de l'emploi de ce caractère; mais nous le retrouvons dans les inscriptions susiennes, où nous lisons, avec cette valeur, le nom de Suse, qui doit être au génitif susien :

(361) *Su-si-na-ak*

N° 93. *si.* — Hiér. . . . . . Bab. arch. 𒋛 Bab. m. 𒋛
Nin. arch. 𒋛 Nin. m. 𒋛
Méd.-Scyth. . . . .
(S. .. — R. 159. — H. ... — O. 84.)

M. Botta fait remarquer que les formes 𒋛, 𒋛, 𒋛, 𒋛 sont des équivalents (*Mémoire*, p. 11), et il le prouve en comparant ces signes avec d'autres plus compliqués dans lesquels ils entrent comme éléments de signes nouveaux. M. Botta n'en déduit aucune valeur particulière, mais cette décomposition lui sert pour caractériser les différents styles de l'écriture assyrienne.

Sir H. Rawlinson donnait à ce caractère le son de -*z*, c'est-à-dire qu'il indiquait par là que ce signe terminait une syllabe et devait être précédé d'une voyelle; plus tard il le transcrivit -*tz* sans compléter la syllabe, et il le considérait ainsi comme représentant du ṣ.

Il était évident que ce signe renfermait une sifflante. Le Dr Hincks (*On the Assyrio-Bab.* p. 317) reconnut bientôt que cette sifflante était initiale. Il étudie, pour arriver à ce résultat, deux formes verbales sur lesquelles il ne peut y avoir d'incertitude : la comparaison des textes lui donne en effet le groupe :

𒌋 𒋛 𒁉 𒅖
u - si - bi - is

comme le shaphel du verbe dont la première personne du singulier à l'aoriste du kal est :

i - bu - us

Ce signe renferme donc la consonne servile et la voyelle. La première forme veut dire « je fis faire », et la seconde, « je fis ».

Cette preuve philologique est complétée par l'observation directe des textes où cette lettre permute avec le signe lorsqu'il est suivi d'un ou d'une syllabe commençant par une voyelle avec laquelle il est susceptible de se contracter.

N° 94. *su.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. , Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 128. — H. 102. — O. 87.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 30) donne, comme équivalent du signe , le caractère dont le signe ne serait qu'une variété résultant de la disposition du coin inférieur. M. Botta fait remarquer encore que ce signe implique, par ses équivalents, la présence d'une sifflante et, de plus, qu'il a une position souvent terminale dans les groupes où on peut l'observer; il en concluait que ce signe pourrait bien représenter le pronom suffixe de la troisième personne si la langue assyrienne était vraiment sémitique : c'est précisément ce qui a été confirmé par toutes les recherches ultérieures.

M. de Saulcy lisait *s* ce caractère sans la voyelle qui lui a été reconnue depuis par le D[r] Hincks et par Sir H. Rawlinson. Voici, du reste, les noms propres qui en assurent la valeur.

Il correspond aux articulations du (*s*) perse dans les transcriptions assyriennes des noms suivants :

(60) *Sa-at-ta-gu-su* (75) *Ku-u-su*

Il en est de même des transcriptions scythiques :

(55) *Su-ug-da* (64) *As-su-ra*

Le nom de l'Assyrie nous établit le lien qui nous permet d'en suivre la valeur dans les textes ninivites, où nous lisons :

(64) *A-su-ri* (197) *Tul-as-su-ri*

Enfin ce signe se retrouve également dans les textes susiens avec la même valeur :

(256) *Su-tur-Na-ḫu-un-di* (261) *Su-sa-an*, *Su-si-na-ak*

N° 95. *śu*. — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R. 139. — H. 103. — O. 86.)

Nous avons vu que M. Botta avait établi l'équivalence des deux caractères et , et que ce dernier devait avoir, comme le précédent, la valeur de *su;* il le remplace, en effet, dans les mêmes circonstances et souvent dans les mêmes mots. Le signe correspond, dans les noms propres, à la même articulation du texte arien. Nous avons par exemple :

(12) *Ḫi-si-'-ar-su* (20) *Ma-gu-su*
(16) *Im-ma-ni-i-su* (32) *Da-da-ar-su*

Ce signe ne se rencontre pas dans les textes médo-scythiques, mais nous le retrouvons dans les inscriptions arméniaques et susiennes.

Ce n'est pas, comme l'avait supposé M. Botta, une contraction graphique du précédent; il n'est pas possible de remonter à l'origine hiératique de ces deux caractères; mais, à défaut de ce point de comparaison, leur valeur idéographique suffit pour en établir la différence.

Le signe [cuneiform] veut dire « main », tandis que le signe [cuneiform] veut dire « légion » : il y a donc entre eux une différence originelle qui ne permet pas de les confondre; aussi nous en différencierons la transcription en frappant la voyelle de l'un d'eux d'un accent particulier.

N° 96. *as*. — Hiér. [cuneiform] Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]

(S. ש. — R. 133. — H. 104. — O. 87.)

Ce caractère se trouve dans la courte légende du pilier de Mourghab et précisément dans le groupe qui traduit le nom de « Cyrus »; aussi, dès que ce groupe fut reconnu, on n'éprouva aucun doute sur la nature de la lettre que ce signe devait renfermer; il correspondait à l'articulation du [old Persian sign] (*s*) arien.

M. Löwenstern (*Exposé*, p. 34) n'hésita pas à lui donner la valeur du ש hébraïque; il ne resta plus qu'à déterminer la vocale qui l'accompagnait.

Bien que le nom de « Cyrus » fût alors le seul qui permît d'asseoir cette valeur, la lecture des textes ne tarda pas à convaincre que la voyelle devait être initiale et que cette voyelle devait être un *a;* aussi c'est pour la valeur de *as* qu'il figure dans les listes de MM. Hincks, Rawlinson et Oppert. Nous lirons donc ainsi le nom de « Cyrus » :

(7) *Ku-ra-as*

Nous lirons avec la même valeur le nom de « l'Arménie », bien qu'il ne soit pas la transcription du mot perse :

(67) *U-ra-as-tu*

Dans les inscriptions ninivites nous lisons toujours avec la même valeur :

(197) *Tal-as-su-ri* (207) *Di-ma-as-ki*

Ce signe a la forme 𒀸 dans les textes médo-scythiques, où il figure avec la même valeur, par exemple dans les noms suivants :

(10) *Vi-is-da-as-ba* (13) *Ar-tak-sa-as-su* (64) *Ar-su-ra*

La forme hiératique nous est donnée sur les cylindres, où elle est facile à reconnaître.

N° 97. *as.* — Hiér. —— Bab. arch. ►— Bab. m. ►—

Nin. arch. ►— Nin. m. ►—

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. 2. — R. 153. — H. 3. — O. 88.)

La simplicité de ce caractère en a fait pendant longtemps méconnaître le véritable rôle. Quelquefois on a voulu tronquer un signe dans lequel il figurait comme élément inséparable, et alors on arrivait à une valeur impossible; quelquefois on le réunissait à un groupe dont il devait être séparé, et alors on tombait dans une confusion d'un autre genre. C'est le Dr Hincks qui lui a attribué le premier la valeur de *az*, ou *as*. Sir H. Rawlinson lui reconnait aussi celle de *as*, et c'est pour cette valeur que M. Oppert l'a admis. Il figure ainsi dans le nom de l'Assyrie :

(64) *As-sur*

et ses nombreuses permutations, dans les textes, avec le signe que nous venons d'analyser, nous prouvent qu'il y conserve la même valeur; toutefois, pour distinguer ces deux signes dans la transcription, nous frappons d'un accent la voyelle de l'articulation de ce dernier.

N° 98. *is.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ש. — R. 134. — H. 105. — O. 89.)

M. Löwenstern remarque d'abord ce caractère dans le nom d'Achéménès (*Exposé*, p. 34); mais, à cause des variantes que ce nom comporte (*Exposé*, p. 70), il ne peut lui donner que la valeur d'une voyelle *i* ou *u* dont, en effet, il paraît tenir la place.

M. Botta (*Mémoire*, p. 73 et 97), en se fondant sur le même mot, en avait induit plus justement la valeur de *ch;* mais, comme les inscriptions ninivites paraissaient donner pour variante, au signe , le signe qu'il croyait alors une altération du , il s'ensuivit que la première observation ne parut plus qu'une hypothèse que ses recherches ultérieures lui firent abandonner.

M. de Saulcy, dans son premier mémoire (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 10), après avoir sérieusement examiné toutes les formes du nom d'Achéménès, donne à ce signe la valeur de *ch*, et il croit d'autant plus à la réalité de cette valeur que précisément le même signe se retrouve en médo-scythique avec la valeur d'une chuintante.

M. Luzzatto accepte cette valeur, sans l'appuyer toutefois sur aucun autre indice que celui qu'on pouvait tirer du nom d'Achéménès.

La véritable valeur de ce signe n'a pu cependant être fixée que lorsque le Dr Hincks eut posé la loi du syllabisme, et que Sir H. Rawlinson eut publié le texte de l'inscription de Bisitoun. Les nombreux noms propres dans lesquels il figure ne laissent plus aucun doute : voici au surplus les noms dans lesquels il se rencontre, et dans lesquels il correspond à l'articulation du 𐎿 (*s*) arien :

(4) *A-ḫa-ma-an-ni-is-si-* (24) *Pa-ar-u-var-ti-is* (40) *Ar-di-ma-ni-is*

(5) *Si-is-pi-is* (26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is* (46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is*

Dans les inscriptions unilingues nous ne trouvons ce signe que dans le nom « d'Istar » :

(148) *Is-tar*

Il conserve la même valeur dans les inscriptions arméniaques, ainsi que nous en avons la preuve par le nom de « Argiste » :

(252) *Ar-gi-is-ti*

Ces exemples suffiraient pour en confirmer la valeur; mais ce signe, que nous trouvons fréquemment dans les inscriptions médo-scythiques, mérite ici une observation particulière.

Il figure dans les noms suivants pour exprimer, comme en assyrien, l'articulation du 𐎿 (*s*) arien :

(5) *Si-is-pi-is*
(16) *Im-man-nu-is*
(20) *Ma-ku-is*
(24) *Par-ru-var-ti-is*
(26) *Is-sa-in-ṣa-ak-ri-is*
(31) *Da-tur-si-is*
(46) *Ba-ti-is-var-ri-is*
(53) *Ba-ik-tur-ri-is*
(63) *Ḫi-in-tu-is*
(84) *Ku-un-tar-ru-is*
(86) *Si-ik-tu-uk-va-ti-is*
(88) *Ḫa-rak-ka-tur-ri-is*
(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ḳa-nu-is*
(119) *Ba-gi-ya-ti-is*
(121) *Śa-a-kur-ri-ṣi-is*
(128) *Si-ya-ti-is*
(134) *Da-a-ya-u-is*

mais il correspond aux articulations du 𐏁 (*ç*) dans ceux-ci :

(91) *Vi-is sa-da-ḫu-is*
(102) *Is-ku-in-ḳa*
(112) *Vi-is-ba-u-za-ti-is*
(143) *Ar-da-is-da-na*
(144) *Is-da-na*

Il correspond aux articulations de 𐏂 ou 𐎰 𐎿 dans ceux-ci :

(27) *Ṣi-is-sa-in-tak-ma*
(32) *Va-u-mi-is-sa*
(124) *Ḫa-is-si-ya-ti-ya-is*

Enfin, pour citer tous les noms au milieu desquels il figure dans les textes scythiques, nous devons mentionner les suivants que nous lisons ainsi :

(56) *Va-ra-is-mi-is*
(109) *Ya-u-ti-ya-is*
(122) *Ḫa-du-kan-na-is*
(126) *Var-ka-za-na-is*
(127) *Vi-ya-kan-na-is*

Nous ne nous occuperons pas de la différence qui pourrait résulter de la transcription des signes [illegible] et [illegible] par notre caractère, car elle n'a aucune influence sur la valeur assyrienne que nous lui conservons; mais il est facile de voir, par ces nombreux noms propres, que les Médo-Scythes ne se ployaient pas comme les Assyriens à la loi que le D[r] Hincks a constatée pour la formation des syllabes complexes. Nous voyons, en effet, que ce signe, à la voyelle initiale, se trouve devant des syllabes à la voyelle terminale différente, et que *ya-is*, *na-is*, *nu-is*, *ku-is*, *tu-is*, *ru-is*, *hu-is* peuvent former des syllabes complexes, *yis*, *nis*, *kis*, *tis*, *ris*, *his*, comme *ti-is*, *ri-is* forment *tis* et *ris*. Faut-il en conclure que le syllabisme n'était pas aussi rigoureux dans ces textes, ou plutôt que les signes syllabiques avaient une tendance à se dépouiller de leurs voyelles? S'il en était ainsi, nous aurions constaté un pas de plus pour arriver à la formation de l'alphabet littéral; mais nous ne pouvons que poser la question, qui demanderait, pour être agitée sans être résolue peut-être, des développements dans lesquels nous ne devons pas entrer ici.

N° 99. *is.* — Hiér. . . . . Bab. arch. 𒌍 Bab. m. 𒌍

Nin. arch. 𒌍 Nin. m. 𒌍

Méd.-Scyth. 𒌍

(S. ... — R. 152. — H. 123. — O. 90.

Le rôle phonétique de ce signe est déterminé par sa permutation avec le précédent; il a donc la valeur syllabique de *is* comme lui. Seulement, M. Oppert remarque qu'il ne prend cette valeur qu'en absorbant avec lui la voyelle [illegible]; quand il en est autrement, l'échange n'a pas lieu. Il ne représente donc pas exactement la même valeur; aussi, pour la distinguer, nous marquerons d'un accent la voyelle motrice.

Ce signe ne figure pas dans les transcriptions assyriennes des noms

que nous avons cités, mais nous le trouvons dans un nom médo-scythique que nous lisons :

(44) *Bar-sin*

C'est, en effet, avec la valeur de *sin* que nous le rencontrerons dans les syllabes complexes lorsque nous en aurons établi la valeur; mais nous n'avons pas à nous en préoccuper pour le moment.

N° 100. *us*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 135. — H. 106. — O. 91.)

M. Löwenstern rencontre ce signe dans le nom d'Hystaspe et, comme il correspond à la première lettre de ce nom, il lui suppose (*Exposé*, p. 28) la valeur d'une sifflante ou de la chuintante *sch*, comprenant en même temps une voyelle aspirée, mais sous-entendue comme en hébreu.

M. Botta remarque que le signe figure dans le verbe , et les différentes formes de ce verbe lui représentaient le signe comme se substituant tantôt au signe , tantôt aux signes et ; mais il ne résulta de ces observations aucun indice pour en déterminer la valeur.

C'est encore dans le nom de « Hystaspe » que M. de Saulcy observa ce caractère à son tour, et il lui reconnut, comme M. Löwenstern, la valeur d'une chuintante; mais, à cause de l'incertitude qui régnait sur quelques signes de cette classe, il leur attribua, ainsi que nous l'avons signalé déjà, la faculté de *passer* aux dentales ר ou ת.

Le Dr Hincks (*On the Assyro-Bab.* p. 338) donna à ce signe la valeur de *us;* c'est également celle qui lui est reconnue par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert.

Il ne figure que dans deux noms propres des inscriptions trilingues :

(10) *Us-ta-aś-pa* (11) *Da-ri-ya-vu-us*

Dans le premier, il correspond à la syllabe (*vis*) du nom d'Hystaspe; dans le second, il correspond à la syllabe *us* dont il est la transcription exacte.

Parmi les noms que nous avons recueillis dans les textes unilingues, nous ne rencontrons ce caractère que dans un seul :

(125) *Mu-us-ki*

ת — T.

N° 101. *ta*. — Hiér. Bab. arch. [1] Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ת. — R. 35. — H. 108. — O. 29.)

Le signe qui représente cette articulation offre une certaine ressemblance avec celui que nous venons d'analyser; d'un autre côté, la forme babylonienne diffère essentiellement de la forme ninivite, de telle sorte que la détermination de cette valeur a souffert quelques difficultés; cependant ce caractère se trouvait dans les rares noms propres soumis à l'examen des premiers interprètes.

M. Löwenstern trouve ce signe dans le nom d'Hystaspe, et il en déduit la valeur de *t* (*Exposé*, p. 28). M. de Saulcy, dans son premier mémoire, lui donne également la valeur de *t* qui ressort du même nom (*Mémoire*, p. 13), et bientôt, lorsque le syllabisme permit de lui donner sa véritable valeur, il fut accepté pour représenter la syllabe *ta* dans toutes les listes.

[1] Lisez ainsi la forme archaïque p. 192, c. 5, l. 101, au lieu de celle qui y figure par erreur.

Voici les noms propres qui en assurent la valeur et dans lesquels il correspond constamment aux articulations du 𐎫 (*t*) arien :

(10) *Us-ta-as-pa*	(34) *Ar-ta-var-zi-ya*	(58) *Iś-ka-ar-ta-ai*
(13) *Ar-ta-ak-(sat-śu)*	(37) *U-vi-it-ta-na-'*	(60) *Śa-at-ta-gu-u*
	(79) *A-ga-ma-ta-nu*	

Nous avons déjà remarqué que les articulations du 𐎫 arien sont rendues par le signe du *da* assyrien dans les transcriptions médo-scythiques; nous n'y reviendrons pas.

Dans les noms propres des textes unilingues que nous avons recueillis, le signe assyrien rend constamment les articulations du ת :

(148) *Is-ta-ri*	(180) *A-ma-ta-ai*	(221) *Al-ta-ḳu-u*
(174) *Ta-bal*	(188) *Ḥat-ta-ai*	(222) *Ta-am-na-a*

Enfin nous lisons avec cette valeur le nom d'une ville de Chypre :

(242) *Ta-mi-ṣi*

N° 102. *ti*. — Hiér. . . . . Bab. arch. 𒋾 Bab. m. 𒋾
Nin. arch. 𒋾 Nin. m. 𒋾
Méd.-Scyth. 𒋾

(S. ת. — R. 36. — H. 110. — O. 30.)

M. Botta donne, comme variantes du signe 𒋾, plusieurs signes qui renferment l'articulation du *t* et qui représentent, pour ainsi dire, toute la série des articulations de cette lettre avec les voyelles assyriennes. Nous connaissons déjà le signe 𒋫, *ta;* nous avons maintenant à examiner comment la valeur du signe qui donne l'articulation *ti* a été déterminée.

M. de Saulcy ne pouvait lui reconnaître que la valeur de la consonne *t* (*Recherches*, 14 sept. 1847, p. 53), et M. Luzzatto l'accepta sans observation; lorsque le syllabisme eut permis de reconnaître la voyelle avec laquelle cette consonne s'articulait, le Dr Hincks lui a donné sa valeur de *ti*, et elle a été adoptée par MM. Rawlinson et Oppert. Voici,

du reste, les noms propres qui en ont assuré la lecture dans les inscriptions trilingues; ce signe correspond au 𐎫 arien dans les transcriptions suivantes :

(15) *Ḫa-sa-at-ri-it-ti* (25) *Mar-ti-ya*
(24) *Pa-ar-ru-var-ti-is* (28) *U-vi-is-da-a-ti*

Le caractère scythique ⊢𒁴 répond à la même articulation arienne dans ces noms, et de plus dans les suivants :

(76) *Pu-ti-ya* (109) *Ya-u-ti-ya-is* (114) *Ti-ig-ra*
(105) *Ḫa-u-ti-ya-ru-is* (110) *Bat-ti-ig-ra-ba-na* (119) *Si-ya-ti-is*
(138) *Ti-ig-ra-ka-u-da* (141) *Bat-ti-ya-van-ya-a*

Dans trois noms seulement il correspond au *d* :

(101) *Ḫal* (?)-*ti-da* (119) *Ba-gi-ya-ti-is* (124) *Ḫa-is-si-ya-ti-ya-is*

L'articulation du *t* avec la voyelle *i* est rendue, en scythique, d'une manière plus constante que la même articulation avec la voyelle *a*.

Dans les inscriptions unilingues nous conservons au signe 𒋾 la valeur de *ti*, ce qui nous permet de lire les noms suivants:

(163) *An-ti-'-i-ku-šu* (229) *Ḫa-zi-ti* (238) *Am-ti-ha-da-aš-ti*
(188) *Ḫat-ti* (237) *Ki-it-ti-e* (246) *Za-bat-ti*
(252) *Ar-gis-ti*

Ce dernier nom nous montre que ce signe a également la même valeur dans les inscriptions arméniaques.

N° 103. *ti*. — Hiér. ◁▷◁ Bab. arch. 𒋾 Bab. m. 𒋾
Nin. arch. 𒋾 Nin. m. 𒋾

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ת. — R. 44. — H. 109. — O. 39.)

M. Botta fait remarquer d'abord que les formes 𒋾 et 𒋾 sont des équivalents, soit comme signes isolés, soit comme éléments de signes

dans la composition d'autres caractères, et il en conclut que les deux signes [cuneiform] et [cuneiform] sont identiques.

M. de Saulcy, dans son premier mémoire (p. 9), rencontre ce signe dans le mot [cuneiform], qui traduit le perse *framatara*, « empereurs ». La forme des deux premiers signes de ce groupe lui paraît d'abord indécise, et il ne peut arriver à une lecture satisfaisante; mais, dans son second mémoire, la comparaison réitérée de plusieurs copies qui reproduisent le même signe ne lui laisse aucun doute sur la forme et le rôle de ce caractère; aussi il considère que le signe [cuneiform] est un homophone du signe [cuneiform], qui est une dentale, c'est-à-dire un *t* ou un *d*, et il lit le groupe מתאיאי en donnant au signe [cuneiform] la valeur de ת.

M. Luzzatto s'appuie sur les équivalences de M. Botta pour donner à ce signe la valeur d'une dentale, malgré les difficultés qu'il éprouve pour ramener les groupes qui renferment ce caractère à des formes indo-germaniques.

Sir H. Rawlinson, dans les nombreux passages de l'inscription de Bisitoun où il rencontre ce signe, lui donne la valeur de *ti*, et il le considère comme une variante certaine de la lettre [cuneiform].

Le docteur Hincks, de son côté, ne fait aucun doute sur la nature de la dentale qui est exprimée par ce caractère et, de plus, il considère que la consonne doit s'articuler avec une voyelle indéterminée (*e* ou *o*), mais essentiellement distincte des signes qui expriment *ta* ou *tu*; aussi, tout en lui donnant la valeur de *ti*, il ne croit pas (p. 340) pour cela qu'il soit un homophone du signe [cuneiform], ainsi que les valeurs reconnues par Sir H. Rawlinson auraient pu le faire supposer. Il remarque, à l'appui de cette opinion, que le signe [cuneiform] se trouve toujours devant la voyelle [cuneiform], tandis que le caractère [cuneiform] précède toujours un [cuneiform].

Comme on le voit, la théorie des homophones n'était pas complétement abandonnée, et M. Oppert, tout en prenant pour base de ses déchiffrements l'absence de toute homophonie, ne pouvait cependant méconnaître la grande ressemblance qui existait entre la valeur des

deux signes et ; aussi il considère, suivant la théorie que nous avons déjà eu occasion d'exposer, le signe comme représentant la fusion du signe avec une aspiration, et il le traduit par *tí* en accentuant la voyelle de l'articulation pour distinguer la transcription des deux signes.

N° 104. *tu.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ת. — R. 87. — H. 111. — O. 31.)

M. Botta remarque d'abord que le signe de Khorsabad est le même que le signe des inscriptions trilingues. Ces signes alternent les uns et les autres avec deux variantes qui impliquent l'articulation de *t;* ainsi on trouve, dans les inscriptions de Khorsabad, = , de même que = dans les inscriptions trilingues.

M. Botta (*Mémoire*, p. 17) paraît tenté de décomposer ces deux signes en les partageant en deux parties dont l'une ( ) répondrait à une voyelle, tandis que la seconde ( ) serait un *m*. Mais nous avons vu que si M. Botta a quelquefois tenté ce moyen d'investigation, il l'a aussitôt proscrit; aussi il soupçonne que la lumière doit venir sur ce signe d'un autre côté. « Je pourrais, disait-il (*ibid.* « p. 18), donner avec certitude la valeur du signe si je possé- « dais l'inscription de Bisitoun; je sais en effet qu'on y trouve l'équi- « valent . M. Rawlinson m'a envoyé trois courtes lignes, et dans « ces trois lignes se trouve un nom propre indiqué, comme à Perse- « polis, par le clou perpendiculaire. Depuis la publication du mémoire « de M. Rawlinson j'ai cherché, parmi les noms propres, celui qui « pouvait se rapporter à cette inscription; je ne puis faire que des « conjectures, mais il m'a semblé que ces trois lignes devaient être la

« traduction assyrienne de la légende du mage Gaumatès; en voici la « première ligne :

« Les trois premiers signes sont, comme à Persépolis, le pronom « démonstratif; le premier, après le clou, serait un *G*, si cette valeur « s'accorde bien avec la lecture probable de deux noms de pays à « Nakch-i-Roustam; le *m* est tel qu'il nous est donné par le nom d'Or- « muzd, il en résulte la valeur de *t* ou *th* pour le signe, et par « conséquent pour son équivalent. M. Rawlinson seul peut nous « dire si cette lecture est juste, puisque seul il connaît la place de ces « trois lignes dans l'original. »

M. Botta ne s'était pas trompé; il est évident que, s'il n'a pas donné la véritable articulation de ces deux signes, au moins il a déterminé, avec une grande perspicacité, le rôle qu'ils jouent dans la composition du mot. Ces deux signes contiennent, en effet, la dentale *t* et ne diffèrent que par les désinences qu'ils caractérisent. M. de Saulcy donne à ce caractère la valeur de *t* en s'appuyant sur les mêmes raisons que celles qui ont été mises en avant par M. Botta.

Les découvertes ultérieures ont démontré que le *t* de ce caractère s'articulait avec la voyelle *u*, et MM. Hincks, Rawlinson et Oppert lui ont donné l'articulation de *ta*, qui lui est acquise par la lecture des noms propres suivants :

Il correspond au arien dans le nom

(3) *A-na-'-i-tu*

Mais il correspond au arien dans les suivants :

(51) *Par-tu-u* (86) *Sik-tu-va-at-ti*

Dans les textes unilingues nous avons :

(159) *Tu-ba-'-al* (183) *Na-ba-tu* (247) *A-ra-an-tu*

Quant au signe, M. Norris, dans sa récente publication assy-

rienne, persiste encore à lui donner la valeur de *ta* qu'il ne saurait avoir, au lieu de celle de *tav* que nous expliquerons lorsque nous nous occuperons des valeurs syllabiques complexes.

N° 105. *at*, *ad*, *uṭ*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ת. — R. 33. — H. 26. — O. 36.)

M. Löwenstern (*Exposé*, p. 38) lit le signe dans le mot qui correspond au pronom possessif; mais comme le même signe se trouve également comme le correspondant du mot qui signifie « père », il lui est impossible d'en tirer une valeur sérieuse.

M. Botta (*Mémoire*, p. 92) donne, parmi les équivalents, la forme archaïque de Ninive, qui lui paraît un équivalent certain. La lecture de quelques noms de Nakch-i-Roustam l'a conduit à reconnaître à ce caractère la valeur de *t*, mais avec cette valeur il est impossible de trouver, dans les langues sémitiques, un mot ayant le sens de « père » qui convienne à la forme que présente ce mot dans les inscriptions.

M. de Saulcy, dans son deuxième mémoire (*Recherches*, 27 nov. 1849, p. 17), arrive au même groupe (ligne 14 de l'inscription de Westergaard) qui, dans le texte répété quatre fois sur les murs de Persépolis, présente un sens certain, puisqu'il traduit toujours l'idée de « père ». « Il faut bien, ajoute notre savant commentateur, y voir « la représentation sémitique de l'hébreu אב; mais alors comment se « fera l'assimilation? » Ce n'est, en effet, que lorsque le rôle idéographique de ce signe a été bien fixé qu'on a eu l'explication de cette anomalie.

M. Luzzatto (*Étude*, p. 48 et 146) trouve la valeur de ce signe suffisamment confirmée par le nom de la « *Sattagédie* », dans lequel il figure, pour s'en servir à lire le mot qui veut dire père, *tata*. M. Luz-

zatto expliquait ainsi, sans s'en douter, du *médo-scythique*, car c'est précisément cette valeur qui convient au mot « père » écrit avec le même caractère dans cette langue. Mais ce signe a une autre valeur en assyrien; aussi il a fallu renoncer à voir, dans les idéogrammes, l'abrégé des mots qu'ils devaient exprimer, et on a dû en chercher la transcription dans la comparaison des passages parallèles où la même idée est exprimée phonétiquement.

La lecture de ce caractère est assurée par le dépouillement des noms propres que nous rappellerons ici :

(15) *Ḥa-sa-at-ri-í-ti* (60) *Śa-at-ta-gu-u* (86(*Sik-tu-va-at-ti-'*
(59) *A-ru-ḥa-at-ti* (68) *Ka-at-pa-tuk-ka* (88) *A-ra-ka-ad-ri*

N° 106. *it.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . .
(S. ... — R. 34. — H. 27. — O. 37.)

M. de Saulcy est le premier qui ait essayé d'analyser ce signe. Après avoir d'abord cherché à scinder le caractère en deux parties, il s'aperçut bientôt que ce signe ne pouvait se prêter à cette analyse et que c'était un caractère complet; mais il ne parvint pas à lui donner une valeur satisfaisante.

M. Luzzatto éprouva la même difficulté que M. de Saulcy pour la détermination de ce caractère, et n'a pas été plus heureux.

Le Dr Hincks, le premier, a donné au signe la valeur de *it*, *id*, *yet*, *yed*, et elle a été adoptée par Sir H. Rawlinson. C'est pour les valeurs de *it*, *id*, *it* qu'il a été accepté par M. Oppert et par tous ceux qui s'occupent de la lecture des textes assyriens. Voici du reste la liste des noms propres qui en ont assuré la valeur :

(2) *Mi-it-ri* (37) *U-vi-it-ta-na* (201) *Pi-it-ru*
(18) *Na-bu-na-id* (46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is*

N° 107. *ut.* — Hiér. ◇ Bab. arch. [cuneiform] Bab. m. [cuneiform]
Nin. arch. [cuneiform] Nin. m. [cuneiform]
Méd.-Scyth. [cuneiform]

(S. ת. — R. 41. — H. 112. — O. 38.)

Ce caractère est un de ceux, parmi les caractères simples, dont la détermination a souffert le plus de difficulté, parce que ce signe exprime, outre sa valeur syllabique simple, plusieurs valeurs syllabiques complexes et même des valeurs idéographiques; or le hasard a voulu que ce soit précisément dans un groupe qui comportait l'une de ces dernières valeurs qu'il s'est présenté d'abord aux recherches.

M. Löwenstern le rencontre pour la première fois dans le nom de la « Perse » et de la « Parthie ».

La position de ces groupes était parfaitement déterminée, il n'y avait pas à hésiter; et, en suivant l'analogie indiquée par le déchiffrement des autres noms propres, la valeur de ce signe était réellement *par.* C'est ainsi que le syllabisme, inaperçu dans les valeurs syllabiques simples, se caractérisait dès l'origine, à l'insu des savants eux-mêmes qui se livraient à ces recherches, par le dégagement de quelques valeurs complexes qui résultaient forcément de l'étude des noms propres: mais on ne pouvait pas les reconnaître dans un premier examen.

M. Botta donne, comme variante à ce caractère, le signe [cuneiform] (*tu*), et cette variante lui paraît tellement fréquente qu'il ne craint pas d'affirmer qu'il a été indifférent de se servir de l'un ou de l'autre de ces caractères; il n'en est rien cependant, et la suite des recherches démontrera la différence qui existe entre ces deux caractères.

M. Löwenstern n'a pu arriver à aucun résultat sur ce signe parce qu'il avait cru reconnaître le nom de la « Perse » dans le groupe qui renferme le nom de la « Parthie »; c'était une erreur d'assimilation.

M. de Saulcy attribue à ce signe la valeur de *t* à la fin d'un mot qui exprime évidemment un féminin pluriel.

M. Luzzatto lui donne la valeur erronée de *b* ou *p* dans le dépouillement des noms de la « Parthie » et de la « Perse ».

Le Dr Hincks lit ce signe *tu* parce qu'il s'échange avec le signe , ainsi que M. Botta l'a constaté; mais il lui reconnaît aussi la valeur de *par* dans les noms de la « Parthie » et de la « Perse »; enfin, il y ajoute la valeur idéographique de *jour* dont nous n'avons pas à nous occuper. Le Dr Hincks n'abandonne pas toutefois ce signe sans lui avoir donné sa véritable valeur, car il lui attribue également celles de *ut* et *ud* comme résultant d'un grand nombre de lectures.

Sir H. Rawlinson lui donne d'abord la valeur de *tu* en se guidant sur le nom de *Nadintabaira* (Nidintabel), qui s'écrit à Bisitoun avec le signe . Le même échange se remarque du reste dans le nom de « Gaumatès ».

M. Oppert a, le premier, précisé la valeur de ce signe en expliquant toutes les difficultés qui en avaient jusqu'alors entravé le déchiffrement. L'une des valeurs syllabiques de ce signe est certainement *ut*, *ud*, elle paraît même être sa valeur originelle dans l'écriture anarienne. Cette valeur ne s'explique pas par la présence de ce signe dans le nom du Mage, car alors il a une valeur complexe, *tam* ou *tav*, qui reproduit un des cas de l'ancienne déclinaison assyrienne, et explique ainsi la permutation de ce signe avec celui dont nous avons parlé, , qui a la valeur de *tam* ou *tuv*, et qui satisfait pleinement aux exigences du déchiffrement.

Telle est la dernière des valeurs syllabiques simples qui résultent du dépouillement des noms propres; nous allons maintenant étudier l'application de ces valeurs à la lecture des textes.

CHAPITRE IV.

APPLICATION DES VALEURS SYLLABIQUES SIMPLES. LOIS PHONÉTIQUES DE L'ASSYRIEN.

Les noms propres que nous avons relevés et la discussion des signes qui les transcrivent nous ont permis de constater déjà la valeur d'un certain nombre de caractères : ces caractères expriment les syllabes simples du syllabaire assyrien.

Arrivés à ce point, le problème du déchiffrement est résolu, puisque la connaissance de ces valeurs doit nous conduire à déterminer celles qui nous restent encore à étudier. Toutefois, avant d'aborder les nouvelles difficultés que l'écriture anarienne comporte, il convient de contrôler les valeurs qui résultent du dépouillement des noms propres par leur application dans les textes, et d'en déduire les lois phonétiques que cette application nous permettra de saisir.

Le syllabisme de l'écriture anarienne nous présente, par sa complication même, les moyens de contrôle les plus nombreux et les plus satisfaisants.

Nous savons d'abord qu'il est facile de distinguer les groupes idéographiques des groupes phonétiques.

En effet, si les groupes sont idéographiques, ils restent immobiles et invariables, quel que soit dans la phrase le rôle des mots qu'ils expriment. Comment toucher à des groupes dont toute la valeur repose sur la *forme* même des signes qui les composent?

Si les groupes sont phonétiques, les mots qu'ils expriment varient suivant les flexions de l'idiome, et dès lors les signes syllabiques va-

rient, même lorsque les articulations consonnantes restent les mêmes. Lorsque l'idiome assyrien était encore indéterminé, ces nuances suffisaient déjà pour indiquer le rôle phonétique des signes dans les groupes; mais ces valeurs sont devenues de plus en plus évidentes à mesure que l'idiome s'est caractérisé lui-même, et que les flexions ont été plus rigoureusement établies.

Aujourd'hui l'idiome assyrien est bien déterminé: c'est une langue sémitique dont la nature avait été indiquée par les premiers explorateurs. Le vocabulaire et la grammaire se sont formulés longtemps avant que la lecture des signes fût achevée. Un petit nombre de mots bien lus et de phrases bien comprises a suffi pour établir les lois générales qui régissent l'idiome : maintenant le caractère de l'idiome pèse à son tour sur les lectures, et offre ainsi des moyens d'investigation que nous ne pouvons plus négliger.

On sait que les langues sémitiques présentent, derrière chacune des expressions de l'idiome, des racines qui se formulent d'une manière abstraite, dans l'écriture phénicienne, par un groupe généralement trilitère. Si l'écriture anarienne ne permet pas de saisir cette particularité dans le groupe assyrien, comme elle doit exister dans la langue, nous la retrouvons dès que nous transcrivons les articulations assyriennes avec le même système graphique.

Les racines des verbes entiers se dégagent facilement des groupes, et il est aisé de reconnaître promptement la présence des consonnes qui les caractérisent; aussi nous pouvons poser en principe quelques indications générales qui pourront nous guider dans nos recherches.

« Toutes les fois que des groupes différents nous présenteront des « signes qui renferment les mêmes consonnes, avec des voyelles diffé- « rentes, nous pourrons les rattacher à des racines d'une même expres- « sion.

« Toutes les fois que des groupes différents nous présenteront des « signes qui renferment les mêmes voyelles avec des consonnes diffé- « rentes, nous pourrons les rattacher aux mêmes formes de racines « différentes.

« Toutes les fois qu'une articulation constante se trouvera dans des « groupes qu'on pourra rattacher à des racines différentes, cette articu- « lation exprimera le jeu d'une servile dont on pourra souvent déter- « miner la nature et la fonction. »

Nous allons essayer maintenant de lire, dans les textes, des groupes composés des signes que nous connaissons déjà, pour en déduire les lois phonétiques propres à l'assyrien. Ces lois sont très-simples : M. Oppert les a formulées dans des termes que nous croyons devoir rappeler ici, parce que nous ne pourrions les présenter d'une manière plus concise.

« L'assyrien, dit-il, a les articulations de la langue hébraïque et sy- « riaque; il se rapproche, pour les lois phonétiques, de l'hébreu et de « l'arabe, et s'écarte des langues araméennes. » (*Gramm. assyr.* 2e édit. p. 3, § 6.)

Nous allons maintenant étudier successivement les signes dont nous avons constaté les valeurs, en examinant leur rôle dans les groupes qui expriment les différentes parties du discours.

VOYELLES.

L'écriture assyrienne présente un certain nombre de caractères pour exprimer les voyelles. Nous avons dit que ces caractères n'ont aucun représentant dans l'alphabet hébraïque, où toutes les lettres sont consonnes; aussi c'est conventionnellement que nous les avons rangés sous quelques-unes des lettres phéniciennes, qui restent sans représentant spécial dans l'écriture anarienne.

Ces trois voyelles, qui répondent aux trois voyelles ariennes [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme], sont exprimées en assyrien par les signes suivants :

a [cunéiforme]. *i* [cunéiforme], [cunéiforme]. *u* [cunéiforme], [cunéiforme], [cunéiforme].

Nous allons maintenant en examiner successivement l'emploi.

Le signe se rencontre avec la valeur de la vocale que nous lui avons reconnue, par exemple dans les mots :

, *a-bu* « père » (Sargon, *les Fastes*, l. 167), subst. masc. sing. héb. אָב. L'idéogramme traduit le perse *pitâ*.

, *a-ḥu* « frère » (Syll. de Sard. *W. A. I.* t. II, pl. 2, l. 276), subst. masc. sing. héb. אָח. L'idéogramme traduit le perse *brâtâ*.

Pour nous convaincre que le signe ne traduit que la voyelle de l'א, il nous suffit de citer quelques exemples dans lesquels cette voyelle est jointe à une lettre différente, tels que :

, *a-lik* « marche » (Darius, *Bisit.* l. 86), R. הלך, héb. הָלַךְ et יָלַךְ. L'impératif traduit le perse *paraidiy*.

, *a-si-ib* « habitant » (Sargon, *Taur.* g. l. 146), R. אשב, héb. יָשַׁב, part. kal. La même forme traduit le perse *adaraya* (Darius, *Bisit.* l. 41).

, *a-ra-aḥ* « mois » (Sargon, *Taur.* g. l. 66), héb. יָרֵחַ. L'idéogramme traduit le perse *mâha* (Darius, *Bisit.* l. 15 et *passim*).

Ce signe caractérise, dans les formes verbales, la première personne de l'aoriste kal d'un grand nombre de verbes, tels que :

, *a-duk* « j'ai tué » (Darius, *Bisit.* l. 9, 29), R. דוך, héb. דוּךְ « broyer ». Cette forme traduit le perse *avâžanam* (*loc. cit.*).

, *a-ku-uṣ* « j'ai écorché » (Sargon, *les Fastes*, l. 35), R. כוץ, héb. גז « tondre ».

, *a-na-bu* « j'ai annoncé » (Sardanapale III, *W. A. I.* t. I, pl. 18, l. 40). R. נבא, héb. נָבָא « proclamer ».

, *a-ra-mu* « j'ai exalté » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 53, col. 1, l. 28). R. רום, héb. רום « être haut ».

Dans le corps des mots, après des signes terminés en voyelle, et devant des signes commençant par une consonne, le signe apparait

pour exprimer l'allongement de la voyelle telle que nous pouvons le constater dans quelques formes féminines, par ex.

da-am-ga-a-ti « glorieux » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 1; *Ibid.* pl. 56, c. VII, l. 3). R. דמק.

Quand ce signe se trouve entre deux syllabes devant une syllabe commençant par une voyelle, il a alors une valeur propre et nous le prononçons *ia* ou *aï*. C'est du reste avec cette valeur qu'il remplace quelquefois le suffixe de la première personne.

La combinaison, à laquelle nous donnons la valeur de *ai*, dont nous avons vu le rôle dans les dérivés des noms de pays pour exprimer la personne native, se rencontre dans les mots suivants :

ai « jusqu'à ce que » (Sargon, *les Fastes*, l. 190), héb. אַי.

ai-bu « ennemi » (Sargon, *Taur.* g. l. 42; Botta, pl. 41), heb. אֵיב « haïr ».

ka-ai-nav « prêtre » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 53, c. I, l. 17), héb. כֹּהֵן.

da-ai-nav « juge » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 55, c. IV, l. 29), héb. דין « juger ».

La voyelle *i* est exprimée par deux signes qui ont des valeurs analogues, mais des rôles tellement tranchés, dans certaines circonstances, qu'il est impossible de les confondre.

Le exprime évidemment la voyelle *i* et caractérise, avec cette valeur, toutes les troisièmes personnes de l'aoriste lorsqu'elles forment avec cette voyelle une syllabe distincte :

i-mu-ru « il vit » (Darius, N. R. l. 20), 3ᵉ pers. kal. Cette forme traduit le perse *didiy*, R. אמר.

i-na-as-su-nu « ils portaient » (Darius, N. R.

l. 10), 3ᵉ pers. plur. paël. Cette forme traduit le perse *abarantâ*, R. נשא, héb. נָשָׂא « élever ».

, *i-si-im-ma-'* « ils obéissent » (Darius, *Bisit.* l. 37), 3ᵉ pers. plur. aoriste shaphel. Cette forme traduit le perse *patiyâisa*. R. שמע, héb. שָׁמַע « entendre ».

Le paraît s'employer au lieu de l' à la première personne des verbes qui commencent par un ע pour répondre alors à la combinaison אע :

, *e-nu* « je dis » (Sardanapale III, *W. A. I.* pl. 18, l. 40), R. ענה, héb. עָנָה « prendre la parole ».

, *e-mi-du* « j'imposai » (Sargon, *Pavé*, g. l. 54), R. עמד, héb. עָמַד « établir ».

Cependant la présence du signe n'emporte pas nécessairement un ע à la racine. Nous lisons en effet :

, *e-is-si-is* « j'ai fait fonder » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 19). 1ʳᵉ pers. aor. paël, R. אשש,

, *e-ri-ni* « pin » (Salman. *Obél.* Layard, pl. 88, l. 30), héb. אֹרֶן.

Dans tous les cas ces deux caractères s'emploient pour exprimer l'allongement de la voyelle dans des circonstances analogues à celles que nous avons indiquées à propos de la voyelle *a* :

, *li-i-ti* « la force » (Assar. *W. A. I.* I, pl. 46, col. IV, l. 40).

, *ma-di-i-tav* « nombreux » (Darius, Pers. *passim*).

Dans certains cas la voyelle est supprimée, et alors, quand elle est représentée par le signe , le signe de l'articulation précédente est souvent remplacé par un autre caractère dont l'emploi ne paraît pas arbitraire. La plupart des syllabes simples à la voyelle *i* désinente

ont ainsi des doubles représentants sur lesquels nous reviendrons en temps et lieu, et ces signes nous indiquent suffisamment une certaine nuance dans ces deux vocales, qu'il serait cependant téméraire de préciser.

Le signe se prête devant le signe à la combinaison *ya*, particulièrement pour exprimer le suffixe de la première personne; jamais le signe ne se prête à cette combinaison : il y a donc, entre ces deux signes, une différence que nous devons maintenir rigoureusement dans nos transcriptions.

La voyelle *u* est exprimée par trois signes qui doivent également avoir des rôles différents.

Le signe paraît être le signe qui a les applications les plus étendues : au commencement des mots, il forme une syllabe distincte; au milieu et à la fin, il ne sert qu'à indiquer la prolongation de la voyelle.

, *u-ru-uḫ* « route » (Sargon, *les Fastes*, l. 114, 118), R. ארח, héb. אָרַח « voyager ».

, *u-zu-un* « oreille » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 41, l. 52), subst. fém. sing. R. אזן, héb. אֹזֶן.

Il figure à la première personne de l'aoriste des verbes qui forment avec cette vocale une syllabe distincte, et correspond alors à א :

, *u-ki-in* « j'ai posé » (Sargon, *Plaques de Khorsabad*), 1re pers. sing. aoriste kal. R. כון, héb. כון « être debout ».

, *u-ul-la-a* « j'ai fait élever » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 58, c. IX, l. 28). R. עלה, héb. עָלָה, ar. علي « monter, s'élever ».

, *u-ḳa-li* « j'ai réuni » (Sargon, *les Fastes*, l. 144). R. קלה, héb. קָלָה « se rassembler ».

Cependant dans les textes antiques nous trouvons quelquefois à la place de :

, *u-ti-ir* « j'ai rétabli » (Hammourabi, M. pl. I, c. 1, l. 24), 1re pers. aoriste shaphel. R. תור, héb. תור « explorer ».

Mais dans les textes récents nous trouvons :

, *u-tí-ra* « j'ai restitué » (Sargon, *Annales*, 7° camp. l. 9).

Si ces deux signes sont dans une relation telle que puisse se substituer à , la réciproque n'est peut-être pas vraie ; le signe ne paraît pas se trouver à la troisième personne des verbes qui comportent cette vocalisation ; c'est toujours le signe qui se prononce alors *yu* et correspond à la transcription י :

, *yu-na-as-si-ḳu* « ils embrassèrent » Sargon, *les Fastes*, l. 149). R. נשק, héb. נָשַׁק « embrasser ».

Le signe apparaît devant la voyelle pour exprimer la combinaison *uya :*

, *abu-u-ya at-tu-u-ya* « mon père » (Xerxès, *Inscr.* C, l. 23).

Le signe exprime souvent la conjonction copulative, et alors il n'est jamais remplacé par le signe mais bien par le signe , qui remplit plus spécialement cette fonction ; c'est du reste la seule circonstance dans laquelle ce signe ait sûrement la valeur de *u*. Les exemples de substitution sur lesquels nous avions cru pouvoir nous appuyer pour annoncer que ce signe peut remplacer le signe dans le corps et à la fin des mots ne nous paraissent pas concluants, et dès lors nous devons retirer notre assertion (Conf. *supra* p. 283).

ARTICULATIONS CONSONNANTES.

Les articulations des gutturales, des dentales et des labiales correspondent aux articulations des mêmes lettres dans les autres langues sémitiques, et n'offrent en général que peu d'exceptions.

L'alphabet arien ne nous fournit que deux gutturales pour correspondre aux trois gutturales assyriennes.

Nous avons pour correspondre aux articulations du signe qui

exprime le *g* devant *a* et *i*, et du signe qui exprime le *g* devant *u*, les articulations du ג communes à toutes les langues sémitiques.

Les articulations simples à la consonne initiale qui en dépendent sont rendues, en assyrien, par les signes

ga, *gi*, *gu*.

Nous lisons avec ces signes :

ga-ri-ya « mes ennemis » (Sargon, *les Fastes*, l. 16), subst. masc. plur. avec le suffixe de la 1re pers. masc. sing. R. גרה, héb. גָּרָה, chald. גְּרָה, syr. ܓܪܐ « provoquer, frapper ».

gi-is-li-su « sa prétention » (Sargon, *les Fastes*, l. 118). R. גשל.

gu-su-ri « poutres » (Sargon. *Taur.* g. Botta, pl. XLVI, l. 65; pl. LX, l. 73), subst. masc. plur. R. גשר, chald. גְּשַׁר « pont », ar. جسر.

gu-ru-ni « aire à blé » (Samas II. *W. A. I.* t. I, pl. 31, c. IV, l. 30), subst. masc. plur. R. גרן, héb. גֹּרֶן, chald. גּוֹרֶן « aire à blé ».

Nous avons, pour correspondre aux articulations du כ, le signe qui exprime le *k* devant *a*, *i*, et le signe qui exprime le *k* devant *u*.

Les articulations qui en dépendent sont rendues en assyrien par les signes

ka, *ki*, *ku*.

ka-aś-pa « argent » (Nabuchod. *W. A. I.* t. I, pl. 54, c. VIII, l. 58). R. כסף, héb. כֶּסֶף, chald. כסף, syr. ܟܣܦܐ « argent ».

ka-ri-e « fossé » (Hammour. M. pl. 1, c. 1, l. 25; Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VIII, l. 49). R. כרה, héb. כָּרָה, chald. כְּרָא « percer ».

ki-na *ki-ni* « nid » (Sardanapale III, *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. 1, l. 49, 51), héb. קֵן.

ki-ni-is « fortement » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 36). R. כון, héb. כּוּן « se tenir droit ».

, *ku-un* « la force » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 2; Sargon, *les Fastes*, l. 12).

, *ku-up-ri* « bitume » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 56, c. VI, l. 61). R. כפר, héb. כֹּפֶר.

Les articulations du ק (*ḳ*) sont propres aux langues sémitiques et n'existent pas dans la langue perse; nous n'en avons pas moins constaté les différents représentants dans l'écriture assyrienne à l'aide des noms propres des inscriptions unilingues, et nous avons trouvé :

, *ḳa*, , *ḳi*, , *ḳu*.

Nous lisons ces différentes articulations dans les mots suivants :

, *u-bat-ti-ḳa* « j'ai traversé » (Sargon, *les Fastes*, l. 128), 1re pers. sing. aor. paël. R. בתק, héb. בָּתַק « percer ».

, *u-daḳ-ḳi-ḳu* « j'ai broyé » (Sargon, *Revers de Plaques*, l. 13), 1re pers. sing. aor. paël. R. דקק, héb. דָּקַק « frapper ».

, *ḳu-ra-di-ya* « mes soldats » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 6), subst. masc. plur. avec le suffixe de la 1re pers. du sing. R. קרד.

Ces exemples, que nous pourrions multiplier, suffiraient déjà pour donner la preuve de la solidité des valeurs qui ont été constatées; mais il y a plus, nous pouvons quelquefois saisir les nuances de la vocalisation dans des groupes qui se rattachent à la même racine; ainsi les dérivés de la racine דוך « tuer », hébreu et chaldéen דוך « frapper », arabe دَاكَ, dont quelques-uns, dans les textes trilingues, traduisent le perse *avâzanam* « je tuai », ou *zadiy* « frappe », nous donnent :

, *du-ka-'* « tue » (Darius, *Bisit.* l. 69, 79).

, *di-i-ki* « morts » (Darius, *Bisit.* l. 63).

, *du-ku* « mort » (Sardanapale III, *W. A. I.* t. I, pl. 18, l. 52).

Les dérivés de la racine פשק, que nous traduisons par ces mots « sinueux, tortueux, difficile à traverser », en les rattachant à l'hébreu פָּשַׂק « contourner », donnent :

pa-as-ḳi (Tigl. Pil. I, *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 73).

pa-as-ḳa-ā-ti (Sargon, *les Fastes*, l. 15).

pa-as-ḳu-ti (Sardanapale III, *W. A. I.* t. I, pl. 18, c. I, l. 43).

Nous ne pourrons pas sans doute trouver, pour toutes les articulations assyriennes, des racines qui offrent autant de dérivés; mais le principe est posé, et la lecture des textes en donne à chaque instant l'application.

Les articulations des gutturales avec la consonne initiale fournissent neuf signes pour les représenter, mais les articulations des trois mêmes consonnes, avec les trois voyelles initiales, sont exprimées par trois caractères seulement, de sorte que nous avons :

= *ag*, *ak*, *aḳ*. = *ig*, *ik*, *iḳ*. = *ug*, *uk*, *uḳ*.

Nous lisons ainsi, avec le même signe, les dérivés des racines qui renferment l'une ou l'autre de ces trois consonnes :

ag-gur « j'ai ruiné » (Sargon, *les Fastes*, l. 34). R. נגר, chald. נְגַר « renverser », d'où « tas de pierres ».

ak-ṣu-ra « j'ai disposé » (Sargon, *les Fastes*, l. 98, 124). R. נצר.

aḳ-ri-e « j'ai invoqué » (Sargon, *les Fastes*, l. 167). R. קרא, héb. קָרָא « invoquer ».

De même que nous lisons avec la seconde voyelle :

ig-gur « il ruina » (Samas II, *W. A. I.* pl. 30, c. II, l. 30).

ik-ṣu-ra « il disposa (Sargon, *les Fastes*, l. 34, 123, 129).

iḳ-ra-a « il invoqua » (Sargon, *les Fastes*, l. 55).

Enfin avec la troisième voyelle nous lisons :

du-ru-ug « précipice » (Sargon, *les Fastes*, l. 14). R. דרג. (Les dérivés donnent *du-ur-gi*, Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 12, c. IV, l. 56.)

a-du-uk « j'ai tué » 1re pers. aor. kal (Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 13, col. V, l. 51). R. דוך.

ru-uḳ-ḳu-ti « éloigné » (Xerxès, *Inscr.* D, l. 8).

Si nous ajoutons à ces exemples qu'aucun fait ne nous a révélé, jusqu'ici du moins, l'existence d'un signe spécial pour exprimer autrement ces syllabes simples à la voyelle initiale, il nous semble qu'il est inutile d'insister plus longtemps pour être convaincu de la solidité de la triple valeur de chaque signe.

Nous devons remarquer ici que la prononciation a pu et a dû varier dans les langues sémitiques, soit d'une langue à une autre, soit dans les mêmes dialectes; il est même établi que le ק organique s'est altéré en כ à Ninive et en נ à Babylone. Ainsi nous trouvons un monogramme dont la signification n'est pas douteuse : il traduit le perse *daçta* « main », et se transcrit dans une phrase fréquente dans les inscriptions, où il signifie « ma main »;

A Babylone :

ga-tu-ya (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 15);

A Ninive :

ḳa-ti-ya (Sargon, *Tab. vot.* l. 20; Oppert, *E. M.* t. II, p. 345),

ce qui implique une racine essentiellement assyrienne, נתא à Babylone et קתא à Ninive, avec le sens que la traduction perse lui impose.

Nous trouvons également :

A Ninive :

kaḳ-ḳa-ri.

A Babylone :

ga-ga-ri (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VIII, l. 45),

pour correspondre à la racine ככר « terre, univers », dont une forme traduit le perse *bumi* dans les inscriptions trilingues.

Cette incertitude sur la transcription de quelques signes laisse, dans certains cas, de l'indécision sur la lecture des dérivés qu'on pourrait rattacher à deux racines différentes. Ainsi nous avons :

mi-gi-ir (Nabuch. *W. A. I.* pl. 53, c. I, l. 4),

qu'on peut rattacher soit à la racine ברך, héb. « bénir », soit à la racine יקר, syr. ܡܝܩܪ « honorer ».

Malgré cela M. Oppert affirme que l'équivalence des gutturales assyriennes avec les mêmes articulations hébraïques, syriaques et arabes, doit être maintenue comme la règle que ces exceptions ne font que confirmer (*Gramm. assyr.* 2[e] édit. § 10).

La règle peut être prouvée par un exemple bien frappant : l'assyrien, comme l'hébreu et le chaldéen, connaît les deux racines נשך et נשק; or les inscriptions nous donnent, pour la racine נשך qui veut dire « mordre », dans le nom d'un chien de Sardanapale, le dérivé

mu-na-si-ku « celui qui mord » (Inscr. inéd. M. B.),

et pour la racine נשק, qui veut dire « embrasser », nous trouvons dans cette formule fréquente qui suit la soumission des vaincus, réduits à embrasser les pieds du vainqueur :

yu-na-as-si-ku « ils embrassèrent » (Sargon, *les Fastes*, l. 149).

Il suit de là que le sens seul de la phrase peut nous guider pour savoir à laquelle des deux racines il faut rapporter cette forme, que nous trouvons dans le Prisme d'Assarhaddon :

u-na-as-si-ik *W. A. I.* pl. 46, col. IV, l. 1.

parce qu'elle est écrite avec un caractère qui se prête aux deux articulations.

L'exception se confirme par les dérivés de la racine פכר ou פקד, héb. פָּקַד « inspecter ». Nous avons en effet :

, *pa-ki-id* « celui qui administre » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 13).

, *pa-ki-da-at* « celle qui administre » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 47, c. IV, l. 26).

Les articulations du ח que nous avons constatées par la comparaison des articulations du signe arien se rattachent aux gutturales. Dans l'idiome arien ce signe répond tantôt au *k* zend et tantôt au *kh* sanscrit; dans les dialectes iraniens modernes il paraît répondre au ح et au ه. Les exemples sont, du reste, peu nombreux; il a disparu comme caractère initial dans les langues modernes.

Les signes anariens qui en expriment les articulations assyriennes sont :

, *ḫa*, , *ḫi*, , *ḫu*.

La lecture des textes nous donne les exemples suivants :

, *ḫa-am-ma-mi* « éléments » (Sargon, *les Fastes*, l. 14). R. חמם, héb. חָמַם « échauffer ».

, *ḫa-ra-ṭu* « sceptre » (Sardanapale VI, *Syll.* le plus souvent exprimé idéographiquement dans les textes). R. חרט, héb. חֶרֶט « verge ».

, *ḫi-iṭ-ṭi*, , *ḫi-ṭa-ṭi* « péché » (Sargon, *les Fastes*, l. 35-51). R. חטא, héb. חָטָא, chald. חֲטָא, syr. ܚܛܐ « pécher ».

, *ḫi-ri-it* « épouse » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 56, col. VI, l. 60). R. חרה.

, *ḫu-ra-ṣu* « or » (Sardan. VI, *Syll.* le plus souvent exprimé idéographiquement dans les textes, *passim*). R. חרץ, héb. חָרוּץ.

, *ḫu-ur-śa-ni-is* « sur des plaques sculptées (?) » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 58, c. VIII, l. 64).

L'assyrien n'a qu'un signe pour exprimer les trois articulations du ח à la consonne finale :

aḫ, iḫ, uḫ.

Nous ne parlerons pas des deux signes qui semblent exprimer plus particulièrement *iḫ, uḫ,* car ils n'apparaissent que comme des exceptions que la rareté des faits ne permet pas de généraliser; mais nous avons la certitude des différentes valeurs de ce signe par la vocalisation de la syllabe précédente, par exemple dans les mots :

, *ta-aḫ-lu-ub-ti* « le faîte » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 1, c. II, l. 9). R. חלב « revêtir ».

, *pa-li-iḫ* « adorateur » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 3). R. פלח, chald. פְּלַח « adorer ».

, *bu-lu-uḫ-ti* « adoration » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 70 et 38).

L'assyrien redouble le ח au paël et à l'iphtaal des verbes qui comportent cette lettre à la seconde radicale :

, *u-pa-aḫ-ḫi-ir* « j'ai distribué » (Hammour. M. pl. I, c. II, l. 4). R. פחר.

M. Oppert remarque (*Gramm. assyr.* 2[e] édit. § 11) que le ח est souvent radouci, en assyrien, comme dans les langues formées de l'araméen.

Ainsi l'assyrien רהק correspond à l'hébreu רחק :

, *ru-u-ḳu* « loin » (Darius, N. R. l. 28. — Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 45, c. II, l. 7).

Nous trouvons du reste les dérivés d'une même racine qui nous le montre conservé ou adouci; on lit par exemple :

, *yu-ma-'-ir* « il imposa » (Salm. Lay. *Obél.* l. 160; Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 12);

, *yu-ma-ḫa-ru* « ils imposèrent » (Caillou de Michaux, *W. A. I.* t. I, pl. 70, c. II, l. 23),

qui dérivent d'une racine que nous transcrirons מהר ou מחר, avec le sens de « imposer ».

Les dentales assyriennes ont été déterminées par une assimilation, pour ainsi dire constante, des articulations de l'alphabet arien.

Le *d* est rendu, dans l'écriture des Achéménides, par trois caractères : devant *a*, devant *i*, devant *u*, dont les articulations répondent aux caractères syllabiques

, *da*, , *di*, , *du*.

Nous en trouvons l'emploi dans les mots suivants :

, *da-na-an* « puissance » (Sargon, *les Fastes*, l. 145). R. דנן « dominer ».

, *da-ru-ti* « éternels » (Hammourabi, *M.* pl. 1, l. 16). R. דר, héb. דור « âge, génération ».

, *di-i-ku* « tué » (Darius, *Bisit.* l. 13). R. דוך « tuer » (*diku* traduit le perse *avazata*).

, *du-ka-'* « tue » (Darius, *Bisit.* l. 69).

Le *t* arien est rendu par deux signes : devant *a* et *i*, devant *u*. Les articulations syllabiques qui répondent à ces deux caractères sont, en assyrien :

, *ta*, , *ti*, , *tu*.

Le *t* est radical ou servile. Nous lisons, avec l'articulation *ta*, le *t* radical :

u-rat-ta-a « j'ai disposé » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 42, l. 78). R. רתא.

Le *t* servile se rencontre avec cette vocalisation dans un grand nombre de cas, par exemple à la seconde personne de l'aoriste des verbes qui comportent cette vocalisation :

ta-ba-na-an-ni « tu m'as créé » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 63). R. בנה, héb. בָּנָה « construire ».

ta-na-am-bu « tu proclames » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 57). R. נבא, héb. נָבָא « annoncer ».

Le *t* servile prosthétique forme des dérivés de la nature de ceux-ci :

ta-lid-ti « la naissance » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 42, l. 100). R. הלד « engendrer », héb. תולדת.

ta-al-la-ak-ti « la conduite » (Nabuch. *Inscript. du canal*, *W. A. I.* t. I, pl. 52, n° 4, c. II, l. 12). R. הלך.

Le trouve son application dans les mots suivants :

ti-la-ni-is « comme des collines » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 14). R. תל, héb. תֵּל « colline ».

ti-ya-am-ti « la mer » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 2, l. 15). R. תהם.

ti-ik-li-ya « ma dépendance » (Sargon, Botta, pl. 159, salle XIV, n° 3, l. 2). R. תכל, chald. תקל « peser ».

Le s'emploie dans les dérivés des mêmes racines, avec une vocalisation différente, par exemple :

tu-ku-ul-ti-su « sa dépendance » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 2, l. 12).

Il caractérise la seconde personne de l'aoriste de certaines voix qui comportent cette vocalisation :

> , *tu-us-ṭi-ib-bi-ru* « tu as soumis » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 67), 2ᵉ pers. sing. iphtaal. R. שבר, héb. שָׁבַר « rompre ».

Le ט est une lettre étrangère à l'alphabet arien et les noms propres perses n'ont pu, par conséquent, nous servir pour déterminer directement les signes assyriens qui représentent les articulations de cette consonne. On a cependant constaté, pour les exprimer, les signes :

, *ṭa*, , *ṭi*, , *ṭu*.

Ces signes nous ont offert une anomalie qui avait pu faire croire à l'absence de caractères spéciaux pour cette série d'articulations; nous avons vu, en effet, que les articulations *ṭa* et *ṭi* sont rendues par les signes qui représentent *da* et *di*. Mais la présence d'un caractère spécial pour représenter la syllabe formée avec la troisième voyelle nous a prouvé que ces deux signes répondaient bien à ces deux articulations. Nous en avons la confirmation par les dérivés des racines qui renferment un ט, et qui s'articulent avec des voyelles différentes.

Ainsi la racine טוב, qui se rencontre dans toutes les langues sémitiques, héb. טוֹב, chald. טְאֵב, syr. ܛܒ, ar. طوب, nous donne :

> , *ṭa-a-bu* « bon » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 72; Sargon, *les Fastes*, l. 157).
>
> , *mu-ṭi-ib*. Part. aphel (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 58, c. IX, l. 62).
>
> , *ṭu-ub* « bon » (Sargon, Botta, p. 9, l. 147, *les Fastes*, l. 193).

Les dérivés de la racine חטא « pécher » nous donnent :

> , *ḥi-ṭa-ti* (Sargon, *les Fastes*, l. 51).
>
> , *ḥi-iṭ-ṭi* (Sargon, *les Fastes*, l. 35).

, *ḫi-iṭ-ṭu* (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 45, col. 2, l. 19).

Les dérivés de la racine שטר « écrire », dont quelques-uns traduisent, dans les inscriptions trilingues, le perse *nipistanaiy* ou *nipistam akunaus*, nous donnent pareillement :

, *sa-ṭa-ri* (Darius, *Bisit.* l. 98; Xerxès, *Inscr. de Van*, l. 23).

, *si-ṭi-ir* « écriture » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 1, c. II, l. 12).

, *is-ṭu-ur* (Xerxès, *Inscript. de Van*, l. 22).

Nous voici donc en présence de deux caractères qui expriment des articulations syllabiques simples, et qui ont deux articulations différentes *da*, *ṭa*, *di*, *ṭi*. Sans chercher d'où vient l'absence d'un signe spécial pour répondre à l'une et à l'autre de ces articulations dans un système où les signes se présentent avec une si grande abondance, nous pouvons affirmer qu'il y avait dans la langue une différence profonde entre ces deux articulations, car la présence d'un signe pour représenter la troisième articulation ne nous permet pas de dire que les Assyriens les confondaient. Ce n'est pas là cependant ce que l'on doit entendre par la *polyphonie*, il faut réserver ce mot pour l'appliquer aux signes qui expriment véritablement deux valeurs tellement différentes qu'il ne peut y avoir aucune équivoque sur le rôle des caractères (Conf. Hincks, *On Assyrio-Babyl. polyphon.* p. 9).

Les signes qui expriment les articulations des dentales à la consonne finale nous présentent, comme les gutturales, un signe unique pour les articulations des consonnes de chaque ordre, ce qui nous donne :

, *ad*, *aṭ*, *at*. , *id*, *iṭ*, *it*. , *ud*, *uṭ*, *ut*.

Ces valeurs sont également justifiées par les dérivés des racines verbales; ainsi nous avons pour le signe :

, *ad-di-in* « j'ai donné » (Sargon, Botta, pl. 81, n° 17, l. 8). R. נדן, héb. נָתַן « donner ».

, *ba-la-aṭ* « vivant » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 2, c. II, l. 8). R. בלט. (La variante donne *ba-la-ṭu.*)

, *at-tur* « je devins » (Darius, *Bisit.* l. 5), 1re pers. aor. R. תור. Perse *âham.*

Pour le signe nous trouvons :

, *id-di-na* « il a donné » (Xerxès, *Inscr. de Van*, l. 4).

, *ṭi-iṭ-ṭi* « argile » (Sennach. Layard, pl. XLI. l. 29), héb. טִיט « argile ».

, *it-tur* « il devint ».

Enfin pour le signe nous trouvons pareillement :

, *ak-su-ud* « j'ai pris » (Tigl. Pil. I, *W. A. I.* t. I, pl. 11, c. III, l. 101). R. כשר.

, *uṭ-ṭis* « j'ai laissé » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 46, c. III, l. 9). R. נטש, héb. נָטַשׁ « abandonner ».

, *su-ut-bi* « fait suivre » (Sargon, *Inscript. du harem. O. E. M.* t. II, p. 354), impér. saph. R. תבע, ar. تبيعة « sujet ».

Les exemples dans lesquels le signe a la valeur de *ut* à la fin des mots sont assez nombreux; cependant il ne faut pas oublier que les mots terminés par ce caractère peuvent souvent se prononcer *ut* ou *tav*, à cause de la double valeur qu'il comporte.

Lorsque le ת radical ou servile précède immédiatement une articulation qui commence par un ש, le ת influe sur cette sifflante et elle se change en ס; mais alors le ת s'assimile quelquefois à la sifflante. Ainsi on trouve :

, *ḳa-aś-śu* pour , *ḳa-at-śu* « sa main » (Comp. Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 41, l. 44, et les passages identiques).

, *ḥi-ri-iś-śu* pour , *ḥi-ri-it-śu* « son fossé » (Comp. Nabuch. *W. A. I.* pl. 56, c. VI, l. 30, et *ibid.* l. 60).

, *li-ib-na-aś-śu* « ses briques » pour , *li-ib-na-at-śu* (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 2, c. II, l. 7, et les passages identiques).

Le ת servile s'assimile au צ et au ז qui le précèdent dans les formations verbales. Ainsi on trouve :

, *aṣ-ṣa-bat* pour , *at-ṣa-bat* (Darius, *Bisit.* l. 39).

, *iṣ-ṣa-bat* pour , *it-ṣa-bat* (Darius, *Bisit.* l. 17).

, *uṣ-ṣab-bi-tu* pour , *ut-ṣab-bi-tu* (Darius, *Bisit.* l. 51).

Le ת servile s'assimile également devant le ד et le ט; mais comme les signes qui expriment alors ces articulations sont les mêmes que ceux qui expriment les articulations du ת, cette assimilation n'est sensible que par la transcription.

Enfin le ת radical ou servile peut devenir un ד ou un ט par euphonie. Ainsi on trouve :

et , *am-ṭa-ḫi-is* et *am-ta-ḫi-is*, ipht. de מחא « combattre » (Comp. Sennach. *W. A. I.* pl. 38, c. II, l. 79).

Les labiales assyriennes correspondent exactement aux labiales perses. L'assyrien ne connaît pas les articulations de l' (*f*); il ne nous reste donc qu'à voir ce que l'application des articulations du *b* ou du *p*, que nous avons dégagées des noms propres, nous donnera pour la lecture des textes.

Le signe exprime le *b* devant les trois voyelles; il correspond au ب des Persans et au ב des Sémites. Les articulations syllabiques qui dépendent des trois voyelles finales sont représentées, en assyrien, par les signes :

, *ba*, , *bi*, , *bu*.

Nous lisons avec ces caractères :

, *ba-a-bu* « porte » (Sard. IV, *Syll. W. A. I.* t. II, pl. 2, l. 365). Le monogramme traduit le perse *duvarti* (Xerxès, *Inscr. D*, l. 10); chald. בָּב « porte, tribunal ».

, *ba-an* « fils » (Sargon, *Revers de plaques*, l. 10), héb. בֵּן « fils ».

, *ba-tu-la-ti* « filles » (Sard. III, *W. A. I.* t. I, pl. 22, c. II, l. 110), héb. בְּתוּלָה, chald. בְּתוּלָא « vierge ».

, *bi-it* « maison » (Darius, *Inscr. L*). Le monogramme traduit le perse *tacaram* dans le sens de « demeure », et l'expression phonétique le perse *vithiya* dans le sens de « famille », héb. בַּיִת, chald. בֵּיתָא « maison, famille ».

, *bi in-ti* « fille » (Sargon, *les Fastes*, l. 30).

, *bi-nu-ut* « créature » (Samas H, *W. A. I.* t. I, pl. 29, c. I, l. 16). R. בנה, héb. בָּנָה « créer ».

, *bu-uṣ-rat* « lieux inaccessibles » (Sargon, *les Fastes*, l. 41). R. בצר.

, *bu-tu-ak-ti* « perforation » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 56, c. VI, l. 47). R. בתק.

, *bu-uṭ-ni*, nom d'arbre « le pistachier » (Sargon, *les Fastes*, l. 159), héb. בָּטְנִים « pistaches ».

Le signe , qui exprime le *p* devant les trois voyelles, correspond également au *p* persan et zend, ainsi qu'au פ des Sémites, pour les articulations duquel l'assyrien présente les trois caractères syllabiques

, *pa*, , *pi*, , *pu*.

Nous lisons avec ces caractères :

, *pa-li-ḫu* « adorant » (Assarh. *W. A. I.* pl. 45, c. II, l. 45). R. פלח, héb. פָּלַח « adorer ».

, *pa-ri-e* « âne » (Sargon, Botta, pl. 72, l. 6), héb. פְּרָא.

, *pi-ḫa-at* « gouvernement » (Sargon, Botta, pl. 74, l. 2), chald. פֶּחָה « gouverneur ».

, *pi-i* « bouche » (Assarh. *W. A. I.* pl. 45, c. II, l. 24), héb. פה « bouche ».

On sait la tendance que les articulations qui dépendent du *b* ou du *p* ont à se transformer en *v* dans les langues ariennes. Le se transforme facilement au commencement des mots en و, et le se transforme également au milieu des mots en ب et bientôt en و. Ces transformations sont inconnues en assyrien : les articulations du *v* dépendent d'un autre caractère que nous aurons à examiner plus tard. Mais les deux séries d'articulations du *b* et du *p* se confondent souvent, même au commencement des mots, et se substituent quelquefois dans les mêmes racines. Aussi on trouve à chaque instant, en assyrien, la permutation du ב et du פ comme en chaldaïque; nous lisons par exemple :

, *ib-bar-si-du* (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 9, c. I, l. 86).

, *ip-par-si-du* (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 46, c. III, l. 41).

Le signe se décompose ainsi , et le signe égale . R. פרשד « se soustraire. »

, *u-rab-bi-su* « favorise » (Bélochus, Lay. pl. 70, l. 19).

, *mu-rap-pi-sat* « celle qui fait prospérer » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 43, l. 100).

, *e-bu-su* « je fis » (Sargon, *les Fastes*, l. 92 et *passim*).

, *e-pu-su* « je fis » (Sennach. *passim*).

La série des signes qui expriment les articulations à la voyelle initiale est la même pour les deux consonnes; nous avons donc :

ab, ap; *ib, ip;* *ub, up;*

et nous lisons ainsi :

, *ai-ab* « ennemi » (Assarh. *W. A. I.* pl. 45, c. II, l. 43), héb. אֹיֵב.

, *ap-ti-iḳ* « j'ai ouvert » (Sargon, *Revers de plaques*, B. pl. 172, l. 22). R. פתך.

, *ib-nu-u* « il a créé » (Xerxès, *Inscr. de Van*, l. 2). R. בנה.

, *ip-tu-ḳa* « il a ouvert » (Sargon, *les Fastes*, l. 128). R. פתק.

, *up-ti-ki-id* « j'ai fait ordonner ». (Darius, *Bisit.* l. 27). R. פכד.

, *su-zu-ub* « sauver » (Sargon, *les Fastes*, l. 74). R. שזב.

La détermination des nasales n'a souffert, en assyrien, aucune difficulté, et les nombreux noms propres dans lesquels elles se rencontrent ont permis d'en fixer toutes les articulations. La consonne *m* est rendue, dans le texte perse, par les signes devant *a*, devant *i*, et devant *u*. Ces signes correspondent au מ des langues sémitiques, à l'*m* de toutes les langues; les articulations syllabiques assyriennes qui en dépendent sont rendues, dans l'écriture anarienne, par les signes :

, *ma*, , *mi*, , *mu*;

et nous lisons ainsi :

, *ma-li-ki* « les rois » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 40, l. 20), héb. מָלַךְ « régner », d'où מֶלֶךְ « roi ».

, *ma-du-tu* « nombreux » (Xerxès, *Inscript. de Van*, l. 7). héb. מְאֹד « très, fort, excessivement ».

, *mi-na* « nombre » (Sargon, *les Fastes*, l. 51), chald. héb. מְנָה, syr. ܡܢܐ « compter ».

, *mi-tu*, , *mi-i-ti* « morts » (Darius, *Bisit.* l. 17). R. מות, héb. מות, syr. ܡܘܬ, éth. ሞቀተ, ar. مَاتَ « être mort ».

mu-u-ti « mort » (Sargon, *les Fastes*, l. 131).

ma-sa-ab « le siége » (Nabuch. *Briques de 8 lignes;* Oppert, *E. M.* p. 277). R. אשב, héb. מוֹשָׁב « demeure ».

Les syllabes à la voyelle initiale sont exprimées par les signes :

am, *im*, *um*;

et nous lisons ainsi :

am-ḫa-aṣ « j'ai conquis » (Sargon, *les Fastes*, l. 26). R. מחץ, héb. מָחַץ « fendre, briser ».

am-ḫur « j'ai imposé » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 53). R. מחר.

im-gu-ru « il a favorisé » (Sargon, *les Fastes*, l. 71). R. מגר.

im-ḫur « il a imposé » (Sam. H. *W. A. I.* t. I, pl. 30, c. II, l. 34).

um-mu « mère » (Hammour. M. pl. 3, c. II, l. 26), héb. אם « mère ».

um-ma-an « armée » (Sargon, *les Fastes*, l. 73).

Nous avons vu que les Assyriens n'avaient qu'un signe pour exprimer les articulations de l'*m* et du *v*. Il en résulte une difficulté sérieuse pour la transcription des formes assyriennes en caractères hébraïques, car alors nous ne sommes guidés que par les analogies qui nous viennent des autres langues sémitiques. Il est certain que nous ne pouvons affirmer que la voyelle médiale s'articule avec un ו et non pas avec un מ que lorsque nous avons des formes dérivées dans lesquelles la voyelle *u* seule apparaît. Dans toute autre circonstance nous n'avons pas de preuve rigoureuse qui nous force à admettre un ו plutôt qu'un מ à la racine. Ainsi nous lirons :

a-vi « iniquité » (Sargon, *les Fastes*, l. 51 et 32), comparez héb. אַוָּה « désir, fougue ».

a-vi-la-tav « humanité » (Xerxès, *Inscr. D*, l. 3), comp. héb. אול « être fort ».

ak-vu « j'ai brûlé » (Sargon, *les Fastes*, l. 25), comp. héb. כָּוָה « être brûlé ».

On voit que ce sont les articulations de l'*m*, en assyrien, qui correspondent aux articulations du *v* hébraïque, et non pas les articulations de la voyelle assyrienne qui, dans certains cas, correspond au ו; aussi nous devons lire *uś, uz, uṣ*, ainsi que toutes les articulations semblables formées par la voyelle *u*, par exemple dans les formes verbales telles que *uṣṣabit, uṣṣabitu;* et dès lors nous considérons comme des barbarismes les transcriptions *vaṣṣabit, vaṣṣabitu*, etc. en usage chez nos collaborateurs d'outre-Manche.

La consonne *n* est exprimée, dans l'écriture arienne, par deux signes : le devant *a* et *i* et le devant *u;* ils répondent en zend et en persan à la lettre *n*, le ن arabe et le נ phénicien. Les articulations syllabiques assyriennes qui en dépendent nous donnent pour les trois premières syllabes :

, *na*, , *ni*, , *nu;*

et nous lisons ainsi :

na-a-du « majestueux » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 49, c. I, l. 5). R. נהד, ar. نهد « être beau ».

na-ki-ri « rebelles » (Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 8, c. II, l. 2; Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 55, c. IV, l. 50). R. נכר « se révolter ».

ni-ik-ru-tu « révoltés » (Darius, *Bisit.* l. 46).

ni-si « les hommes » (Hammour. M. I, 18; — Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 9), héb. אֱנוֹשׁ, chald. אֱנָשׁ. L'idéogramme traduit le perse *martiya*.

nu-u-ni « poissons » (Sargon, Botta, *Pav.* g. l. 35, *Taur.* g. l. 49), chald. נוּנָא, syr. ܢܘܢܐ, ar. نون « poisson ».

[cuneiform], *nu-ur* « lumière » (Samas II. *W. A. I.* t. I, pl. 29, c. 1, l. 11), héb. נור « lumière », chald. נור « feu », syr. ܢܘܪ, ar. نار « luire ».

Les articulations à la consonne finale sont représentées par les signes :

[cuneiform], *an*, [cuneiform], *in*, [cuneiform], *un* :

et nous lisons ainsi :

[cuneiform], *an-na-ṭir* « je me suis mis en garde » (Sargon, *les Fastes*, l. 40). R. נטר, héb. נָטַר « veiller ».

[cuneiform], *al-ta-ka-an* « j'ai institué » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 9, c. 1, l. 57). R. שכן. Perse *akunaus*.

[cuneiform], *in-na-bi-du* « il s'enfuit » (Botta, Salle 11, pl. 76, l. 3). R. נבד.

[cuneiform], *in-na-mir* « il fut visible » (Sargon, *les Fastes*, l. 26). R. נמר.

[cuneiform], *u-zu-un* « oreille » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 40, l. 52), héb. אֹזֶן « oreille ».

Les articulations de l'*m* peuvent éprouver, en assyrien, une certaine altération devant les dentales et les gutturales, et elles participent alors de l'*n*. Ainsi on trouve :

[cuneiform], *mu-un-taḥ-ṣi* pour *mu-um-taḥ-ṣi*.

[cuneiform], *su-un-di-li* pour *su-um-di-li*.

[cuneiform], *du-un-ḳu* pour *du-um-ḳu*.

D'un autre côté, les articulations de l'*n* paraissent s'altérer à leur tour devant les labiales, car nous trouvons :

[cuneiform], *zu-um-bi* « la queue », pour *zu-un-bi*, héb. זָנָב « queue ».

Le *n* radical ou servile s'assimile à la dentale suivante quand il la précède immédiatement, même au milieu et à la fin des mots; ainsi nous lisons :

, *ma-da-at-tu* pour *man-dan-tu* « tribut » (Sargon, *les Fastes*, l. 32).

, *li-bi-it-tu* pour *li-bi-in-tu* « brique » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 1, c. II, l. 2).

Dans les verbes פ״נ l'assimilation de la nasale est constante :

, *ib-bu-lu* « il a détruit » (Darius, *Bisit.* l. 25). R. נבל. Cette forme traduit le perse *viyaka*.

, *id-di-na* « il a donné » (Xerxès, *Inscr. de Van*, l. 4; Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 10). R. נדן, héb. נָתַן « donner ». Cette forme traduit le perse *ada*.

, *it-te-ki-ir* « il se révolta » (Darius, *Bisit.* l. 32). R. נכר « méconnaître ». Cette forme traduit le perse *hamitria abava*.

La série des articulations qui dépendent de la liquide *l* a été déterminée, indépendamment des noms propres des inscriptions trilingues; elle n'a souffert, du reste, aucune difficulté; les articulations à la consonne initiale sont représentées par les signes :

, *la*, , *li*, , *lu*;

et nous lisons ainsi :

, *la-ba-ar* « âge » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 52, n° 4, c. II, l. 19). R. לבר.

, *li-sa-an* « langue » (Sargon, *les Fastes*, l. 161), chald. לִשָּׁן, héb. לָשׁוֹן, ar. لسان « langue ».

, *li-ib-bi* « cœur » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 58, c. IX, l. 64), héb. לֵבָב « cœur ».

et un grand nombre de précatifs avec cette vocalisation :

li-ra-mu « qu'il fasse grandir » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 16, c. VIII, l. 25). R. ראם, héb. רום « être élevé ».

li-ir-ḫi-iṣ « qu'il inonde » (*Caillou de Mich. W. A. I.* t. I, pl. 70, c. IV, l. 9, 10, 11). R. רחץ, héb. רָחַץ « se laver ».

as-lu-la « j'ai dépouillé » (Sardan. III, *W. A. I.* t. I, pl. 18, c. I, l. 48). R. שלל, héb. שָׁלַל « spolier ».

et les précatifs :

lu-na-ki-ir « qu'il se révolte » (Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 9, c. I, l. 82). R. נכר.

lu-li-ip-pi-is « qu'il fasse » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. II, l. 1). R. עפש.

Les syllabes à la consonne finale représentées par les signes

al, *il*, *ul*.

nous donnent :

al-ka « marche » (Darius, *Bisit.* l. 39). R. הלך, héb. ילך. Cette forme traduit le perse *paraita*.

al-mi ou *al-vi* « je me suis approché » (Sargon, *les Fastes*, l. 23, 61). R. למה, héb. לָוָה « s'attacher ».

il-li-ku-u « ils vinrent » (Assarh. *W. A. I.* pl. 46, c. III, l. 34). R. הלך.

il-ḳu-u « ils connurent » (Sargon, *les Fastes*, l. 55). R. לקה, héb. לָקַח « apprendre ».

ul-lu-u « j'ai élevé » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 41). R. עלה, héb. עָלָה « monter ».

pu-ul-ḫi « terreur » (Samas II. *W. A. I.* t. I, pl. 34, c. IV, l. 5). R. פלח, héb. פָּלַח « adorer, craindre ».

La liquide *r* est représentée dans les textes ariens par le signe devant *a* et *i*, et devant *u*; ces deux signes répondent à l'*r* de toutes les langues. La valeur des signes assyriens qui expriment les articulations qui en dépendent a été constatée avec la plus grande facilité, et on en trouve une constante application dans les textes.

Les articulations à la consonne initiale sont représentées en assyrien par les signes :

, *ra*, , *ri*, , *ru*.

Ainsi nous lisons :

, *ra-bu-u* « grand » (*Passim*), chald. רַב « grand ».

, *ra-ap-sa-a-ti* « étendue » (Darius, *Inscript. H de Persép.* l. 15). R. רפשׁ.

, *ri-'-u-ti* « royauté » (Nabuch. *Prisme de Senkereh. W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 10). R. רעה, héb. רָעָה « faire paître ».

, *ri-mi-nu-u* « sublime » (Essarh. *W. A. I.* t. I, pl. 49, c. 1, l. 14). R. רום, héb. רום « être élevé ».

, *ru-ba-a-ti* « grande, puissante » (Nabuch. *Inscript. de Mylitta*, l. 9; Oppert, *E. M.* t. II, p. 295), ar. رب.

, *ru-ga-a-ti* « amples, étendues » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. II, l. 13). R. רחק, héb. רָחֵק « lointain ».

La série des articulations à la voyelle initiale est représentée par les signes :

, *ar*, , *ir*, , *ur*,

que nous lisons dans les mots :

, *ar-ba-'* « quatre » (Sargon, *Revers de plaques*, l. 14), héb. אַרְבַּע « quatre ».

, *ar-du-ti* « soumission » (Sargon, *les Fastes*, l. 133). R. ארד, héb. יָרַד « déchoir ».

, *ir-mu-u* « ils grandirent » (Sargon, *les Fastes*, l. 157). R. רום.

, *ir-ṣi-it* « terre » (Nabuch. *Inscript. de Borsippa*, *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 1, c. II, l. 24), héb. אֶרֶץ « terre ».

, *a-gu-ur-ri* « brique cuite » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 55, c. IV, l. 12). R. אגר, ar. اجر « brique ».

, *as-ṭu-ur* « j'écrivis » (Sardanapale III, *W. A. I.* pl. 19, l. 98). R. שטר « écrire ».

Cette série d'articulations ne présente aucune difficulté : l'assyrien conserve dans ses racines le ר de toutes les langues sémitiques, sans autre modification que de faire subir à celles qui le renferment à l'ע le redoublement que certaines formes verbales comportent; il se distingue, sous ce rapport, de l'hébreu. C'est ainsi que nous lisons :

, *u-par-ra-ṣu* « il a menti avec audace » (Darius, *Bisit.* l. 97). R. פרץ. Cette forme traduit le perse *drauzana*.

, *u-par-ri-ir* « il a complétement détruit » (Sargon, Botta, pl. 71, l. 12). R. פרר, héb. פָּרַר « briser ».

Les sifflantes présentent, en assyrien, les mêmes articulations que dans la langue hébraïque, et les altérations qu'elles éprouvent dans certaines circonstances n'ont eu aucune influence sur le déchiffrement des caractères qui les représentent.

Le signe arien qui exprime le *z*, le ز persan, le ז des langues sémitiques, est rendu en assyrien par les trois signes qui expriment ces articulations à la consonne initiale :

, *za*, , *zi*, , *zu*.

Nous lisons ainsi :

et , *za-ki-pi* et *za-ḳi-pi* « croix » (Darius, *Bisit.* l. 60 ; — Tigl. Pil. IV, Layard, pl. 17, l. 9), chald. זְקַף « bois dressé ». Perse *uzmâ*.

, *za-ku-tu* « lois » (*Inscript. de Zaaleh, W. A. I.* t. I, pl. 66, l. 1). R. זכה, héb. זָכָה « être pur », chald. זְכָה, syr. ܙܟܐ « être juste ».

, *zi-ri-im* « race » (Nabuch. *Inscript. de Mylitta*, l. 27 ; Oppert, *E. M.* t. II, p. 206).

, *zi-ku-ra-at* « mémoire » (Nabuch. *Inscr. de Bors. W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 23). R. זכר.

, *zu-un-nu* « pluie » (Sardan. VI, M. B. *Tablette météorol.*). R. זנן.

, *zu-lu-li* « colonne » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VIII, l. 3). R. זלל.

, *i-zu-zu* « ils revendiquèrent » (Sargon, *les Fastes*, l. 118). R. זוז, héb. זוז « s'agiter ».

Les articulations qui dépendent de la consonne ס correspondent au du texte arien, et sont représentées par les signes :

, *śa*, , *śi*, , *śu*,

que nous trouvons dans les mots :

, *śa-pi-in* « foudroyant » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 41, l. 35). R. ספן, héb. שָׁפַן « serrer ».

, *śi-ma-a-ti* « trésor » (Sargon, *les Fastes*, l. 166). R. סים, syr. ܣܝܡܐ.

, *śu-u-śu* « cheval » (Salmanassar, *Obél.* Layard, pl. 98, n° III), héb. סוס « cheval ».

Les articulations qui dépendent du צ n'ont pas été déterminées par le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues, puisque cette lettre est étrangère à l'alphabet arien; mais la valeur des signes anariens qui les représentent est établie par le dépouillement des noms sémitiques des inscriptions ninivites. Nous avons constaté que les articulations *ṣa* et *za* sont rendues par le même caractère : la lecture des textes nous a confirmé cette double valeur; nous avons donc, pour les signes anariens qui représentent ces articulations à la consonne initiale :

ṣa, *ṣi*, *ṣu*,

et nous lisons, avec ces caractères, les mots suivants :

ṣa-ab « homme » (Sargon, *les Fastes*, l. 33). R. צבא, صبى. L'idéogramme traduit le perse *martiya*.

ṣi-e-ni « troupeau » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 45, c. I, l. 25), héb. צֹאן, chald. צַאן, ar. اصان « troupeau de brebis ».

ṣu-um-me « soif » (Sennach. *W. A. I.* t. I, pl. 39, c. III, l. 80). R. צמא, héb. צָמֵא « avoir soif ».

Les articulations à la voyelle initiale, dépendant des sifflantes que nous venons d'étudier, sont exprimées par trois caractères, de sorte que nous avons pour les représenter les signes suivants :

az, *aś*, *aṣ*; *iz*, *iś*, *iṣ*; *uz*, *uś*, *uṣ*.

Les dérivés des racines verbales qui renferment ces consonnes nous donnent la certitude de cette triple valeur, et nous démontrent également la double valeur du signe qui représente les deux articulations de *za* et de *ṣa*. Nous lisons ainsi :

az-ku-ra « j'ai fait garder le souvenir » (Sargon, *les Fastes*, l. 156). R. זכר, héb. זָכַר « se souvenir ».

, *aṣ-ṣa-bat* « j'ai enlevé » (Darius, *Bisit.* I. 39). R. צבת, héb. צָבַת « prendre ». Cette forme traduit le perse *agarbâyam.*

, *iz-ku-ru* « il se souvint » (Sargon, *Pavé* g. Botta, pl. 16 *ter*, *l.* 97).

, *iṣ-ṣu-ri* « oiseau » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 44, c. 1, l. 45). R. עצר.

, *uz-na-a-su* « ses oreilles » (Samsi H. *W. A. I.* t. I, pl. 29, c. 1, l. 33), héb. אֹזֶן « oreille ».

, *uṣ-ṣi-ba* « j'ai exposé » (Sargon, *les Fastes*, l. 171). R. אצב, héb. יָצַב « exposer ».

Les articulations assyriennes qui dépendent du ש forment une série d'articulations distinctes des autres sifflantes, puisqu'elles ont des caractères spéciaux pour les représenter lorsque la voyelle est initiale. Toutefois, pour ne rien préjuger sur la double prononciation de la lettre sémitique, nous supprimons le point qui les distingue en hébreu. Ces articulations répondent, du reste, aux articulations du arien et nous donnent, pour la première série, les signes :

, *sa*, , *si*, , *su*,

que nous lisons ainsi :

, *sa-ṭa-ri* « écrire » (Darius, *Bisit.* I. 98). R. שטר « écrire ».

, *sa-al-ṭa* « domination » (Darius, *Inscript. de N. R.* l. 9). R. שלט, héb. שלט « dominer »

, *si-is* « six » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VIII, l. 40), héb. שש « six ».

, *su-ba-at* « demeure » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VII, l. 19), héb. שֶׁבֶת « siége ».

su-um-su « son nom » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. II, l. 32), héb. שֵׁם, chald. שֵׁם « nom ».

Les articulations à la voyelle initiale nous donnent :

as, *is*, *us*,

que nous lisons ainsi :

as-ku-un « j'ai fait » (Darius, *Bisit.* l. 63). R. שכן. Cette forme traduit le perse *akunavaus.*

as-ru-up « j'ai brûlé » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 1). R. שרף, héb. שָׂרַף « brûler ».

is-ku-nu « il fit » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 41, l. 39).

is-mu « il entendit » (Sargon, *les Fastes*, l. 50). R. שמע, héb. שָׁמַע « écouter ».

us-ma-ni « armée » (Sargon, *les Fastes*, l. 124, 129).

us-si-su « ses fondations » (Tigl. Pil. *W. A. I*, t. I, pl. 16, c. VIII, l. 5). R. אשש.

Les sifflantes assyriennes s'altèrent quelquefois devant une dentale, le ש devient un ל, de sorte que l'on trouve concurremment dans les textes :

al-ta-kan et *as-ta-kan* « j'ai fait » (Darius, *Bisit.* l. 6). Perse *akunavam.*

al-ta-par et *as-ta-par* « il envoya » (Darius, *Bisit.* l. 44, 82). Perse *fraisayam.*

ul-ta-kan et *us-ta-kan* « je fis » (Darius, *Bisit.* l. 25, 26).

ul-te-sib et *us-te-sib* « j'établis » (Darius, *N. R.*). Perse *niyasadayam.*

ul-tu et *is-tu* (*Passim*) « à partir de ».

Il résulte de ces formes que la voix de l'*istaphal* devient quelquefois un *iltaphal* par l'altération régulière de la sifflante.

Le ש assyrien s'altère également après une dentale et devient alors un ס, de sorte que nous avons :

bi-lu-ut-śu au lieu de *bi-lu-ut-su* « son pouvoir » au masc.

bi-lu-ut-śa au lieu de *bi-lu-ut-sa* « son pouvoir » au fém.
(*W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 39; pl. 55, c. IV, l. 40).

Cette altération est constante; mais il faut que la dentale suive immédiatement la sifflante, sans quoi l'altération n'aurait pas lieu. En effet nous lisons *passim :*

be-lu-ti-su. *be-lu-ti-sa.*

Aussi, quand nous rencontrons dans les textes des expressions de la nature de celle-ci :

nous devons lire *bili-sa* avec la flexion du pluriel, car nous aurions un si le mot était au singulier (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 55, c. IV, l. 46).

REMARQUE

SUR CERTAINS SIGNES QUI EXPRIMENT DES SYLLABES SIMPLES.

Il nous reste à nous expliquer sur la présence de certains caractères auxquels nous avons reconnu des valeurs syllabiques simples, bien que ces valeurs aient déjà des représentants.

Il est facile de voir, en embrassant du même coup d'œil ces différentes valeurs, qu'on ne saurait les rattacher à un principe général du syllabaire assyrien. Le système graphique anarien n'est pas arrivé au temps des Achéménides sans avoir subi bien des influences. Il est certain que ce système s'est ployé difficilement à l'expression d'une langue qui réclamait un autre instrument. Aussi il n'est pas téméraire de dire

que le syllabaire dont les rois du premier empire de Chaldée se sont servis n'était pas le syllabaire de leurs derniers successeurs, bien qu'il soit encore impossible de saisir toutes les nuances qui les distinguent; nous nous contenterons donc de signaler ici les faits les plus saillants qui résultent de l'observation des textes.

Le caractère [cuneiform] ne peut être considéré comme un équivalent de [cuneiform], car il ne paraît avoir la valeur de *bi* que dans le mot [cuneiform], *bi-lu* et ses dérivés qui se rattachent à la racine בעל. Il semble indiquer d'une manière très-précise la présence de l'ע dans cette racine; partout ailleurs il peut s'expliquer par une des valeurs complexes qu'il possède, *mit* ou *bat*, et dès lors l'équivalence ne saurait être rigoureusement admise.

Le caractère [cuneiform] (*il*) ne paraît remplacer le signe ordinaire [cuneiform] (*il*) que dans les mots qui comportent une des consonnes sémitiques que l'écriture anarienne n'a pas rendues, et particulièrement un ע; ainsi on trouve :

[cuneiform] et non pas [cuneiform] (Sargon, Botta, pl. 15, l. 8).

[cuneiform] et non pas [cuneiform] (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 55, c. IV, l. 52).

Le signe [cuneiform] remplace le signe [cuneiform] à peu près indifféremment dans le corps des mots. Ainsi on trouve :

[cuneiform] et [cuneiform], *u-mi-ṣi* et *u-me-ṣi* (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 14).

A la fin des mots l'échange peut provenir d'une nuance grammaticale qui ne nous renseigne pas sur le rôle absolu du caractère; ainsi on lit :

[cuneiform], *yu-mi* et [cuneiform], *yume* (*passim*).

Les changements que l'on peut constater par rapport aux signes [cuneiform], *ní*, et [cuneiform], *ìn*, qui remplacent souvent le *ni* et le *in* ordi-

naires, paraissent s'expliquer par la présence, dans les mots, d'une articulation qui n'est pas rendue par un caractère spécial, de sorte que l'on trouve pour , mais jamais pour dans les mots qui ne comportent que les articulations ordinaires du כ hébraïque; il en est de même du signe et .

Nous lisons ainsi :

, *ne-mi-ki* « mystérieux » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 7). R. עמק.

, *en-si* « faible » (Sargon, *Cyl. de K. W. A. I.* t. I, pl. 36, l. 40). R. ענש.

Le caractère semble remplacer le caractère lorsqu'il répond à la combinaison , et impliquer la présence des consonnes défectives dans les racines assyriennes. Lisez cependant :

, *śi-ir-di-e* « décret » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 53, c. II, l. 9).

, *śi-ma-at* (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 66, c. III, l. 14).

Le signe n'est employé pour que dans une seule circonstance où on lit :

, *sar-ru-ti-ya* (Nabuch. *Inscript. des briques de 8 lignes;* Oppert, *E. M.* t. II, p. 277),

au lieu des nombreuses formes sous lesquelles se présente cette expression. Il n'y a là qu'un fait isolé, quant à présent du moins, dont on ne peut rien conclure, sinon que, du temps de Nabuchodonosor, on employait quelquefois ce signe avec la valeur de *ru*.

La substitution des signes et paraît constante; on lit :

et , *ar-ti-di* (Sardanapale III, *W. A. I.* pl. 22, c. II, l. 104).

et , *ar-ḫu* (Comp. Sardanapale VI, *W. A. I.* t. II, pl. 1, l. 85, et la tablette des mois publiée par M. Norris, *Dict.* p. 50).

Le signe n'est employé avec la valeur de *ir* dans le corps des mots que dans les textes de Babylone. A Ninive on trouve toujours le signe ordinaire ; cependant nous lisons :

, *er-ni-'* « cèdres » (Sargon, *Pavés des portes*, Botta, pl. 8, c. II, l. 15), héb. אֶרֶן « cèdre ».

Il en est de même du signe , qui paraît particulièrement affecté aux textes de Babylone :

, *im-gu-ur* « favorise » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 52, n° 3, c. II, l. 3). R. מגר.

Les deux signes et sont employés avec la même valeur phonétique, à Ninive et à Babylone particulièrement, pour exprimer le pronom relatif sans qu'il soit bien facile de distinguer la nuance qui les sépare; il en est de même dans l'intérieur des mots; car on lit :

et , *is-sa-ak-nu* « il a institué » (Comp. les variantes de Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 13, c. v, l. 83).

Il y a entre et la même différence que celle que nous avons alléguée à propos des articulations qui comportent la voyelle *i*, et qui semblent indiquer à la racine la présence d'un ע ou de toute autre lettre défective; aussi, si quelquefois le peut remplacer le , jamais la substitution inverse n'a lieu. Lisez ainsi :

, *u-sí-pi-sa* « j'ai fait faire » (Sargon, *les Fastes*, l. 162). R. עפש.

, *u-sí-ṣu-u* « j'ai fait sortir » (Sargon, *les Fastes*, l. 5). R. אצא, héb. יָצָא.

mais surtout la forme

, *u-se-si-ib* « j'ai fait habiter » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 45, c. I, l. 33). R. אשב.

dans laquelle le signe paraît plus particulièrement représenter la servile et le signe la radicale.

Comme suffixe de la 3e personne, le signe remplace constamment le signe , mais il n'apparaît pas dans le corps des mots.

Le signe remplace constamment le signe , sans qu'il soit possible d'en saisir la différence; ainsi on trouve indifféremment :

et , *as-lu-la* « j'ai renversé » (Sardan. III, *W. A. I.* pl. 18, c. 1, l. 52, 61, 89, etc.). R. שלל.

et , *as-ra-ā-ti* « les sanctuaires » (Comp. Nabuch. *W. A. I.* pl. 52, n° 3, l. 4, et pl. 59, c. 1, l. 28), héb. אֲשֵׁרָה.

Le signe paraît employé de préférence au signe au commencement des mots quand le mot commence par une lettre radicale, tandis que le signe désigne plus particulièrement la servile :

, *is-ri-ti* « les sanctuaires » (Sam. H. *W. A. I.* c. 1, l. 28).

, *e-is-si-is* « j'ai fondé » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 1, c. 1, l. 19).

Le signe remplace souvent le signe à la fin des mots, et il est alors possible qu'il indique une nuance de la flexion : au milieu des mots, il pourrait indiquer la présence de l'ע ou des autres lettres défectives; mais si quelquefois il peut remplacer le , jamais celui-ci ne le remplace dans les mots qui comportent l'articulation simple du ת. Ainsi on lit :

, *e-ti-ri-is* « je prie » (Darius, *N. R.*). R. ארש. Cette forme traduit le perse *zadiyâmiy*.

, *lu-ti-ip-pi-is* « qu'il fasse » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. II, l. 1). R. עפש.

, *ni-ti-bi-ir* « nous franchîmes (Darius, *Bisit.* I. 35). R. עבר, perse *viatarâma*, héb. עָבַר « passer au delà ».

Tel est le résultat de notre examen des signes qui représentent les syllabes simples du système phonétique assyrien. Toutes les valeurs que ces signes essentiellement polyphones comportent ne sont peut-être pas encore déterminées; mais celles que nous avons indiquées n'en sont pas moins acquises à la science.

Nous croyons n'avoir négligé aucun des moyens d'investigation que les textes mettaient à notre disposition pour assurer le *déchiffrement* des caractères, et les *lectures* que nous avons données à l'appui nous ont suffisamment garanti la solidité de ces valeurs. Il est certain que de nouveaux moyens de contrôle sortiront des découvertes futures, mais nous ne craignons pas d'affirmer qu'elles ne feront que confirmer ces premières données. Nous pouvons du reste en apporter immédiatement la preuve.

Lorsque Sir H. Rawlinson a fait connaître les inscriptions en caractères araméens qui accompagnaient certains textes en caractères cunéiformes, on a compris immédiatement le puissant moyen de contrôle qui pouvait résulter de l'étude de ces textes. En voici un nouvel exemple. En effet on voit, dans quelques contrats d'intérêt privé, un signe qui représente un certain « poids » d'or ou d'argent. Un fragment inédit d'un syllabaire (K. 110) signalé par Sir H. Rawlinson (*Bilingual reading*, dans le *Journal of R. A. S.* 1864, vol. I, part. 1, p. 207, note 39), et se rapportant, suivant M. Oppert, à la première colonne de la planche II, ligne 30, du second volume des inscriptions assyriennes publiées par le Musée britannique, présente pour ce caractère la lecture suivante :

D'un autre côté le signe se trouve auprès d'une légende araméenne qui figure sur un lion de bronze du Musée britannique, et

dont M. Layard a ainsi publié le fac-simile (*Nin. and Bab.* p. 601, n° 9) :

Le signe assyrien avait été déclaré illisible, mais la légende araméenne avait été lue par M. Lévy (*Phönizisches Wörterbuch*, p. 34) :

סנב ארקא « *sanab* de la ville ».

Il était facile de voir que la légende araméenne סנב, qui correspond à l'assyrien שנב, expliquait le signe assyrien qui était resté illisible sur la planche de M. Layard. Or M. Lenormant (*Études sur un document mathématique chaldéen*, p. 95 et 177) a constaté sur le monument même que cette inscription assyrienne présentait les caractères suivants :

« *sanab* du roi ».

Dès lors on avait d'une part une équivalence araméenne, et d'autre part une transcription assyrienne positive pour l'idéogramme , et par conséquent le contrôle d'une transcription en caractères sémitiques pour les signes , , , , et qui expliquent cet idéogramme.

C'est ainsi que chaque découverte nouvelle vient confirmer la solidité des premiers travaux, et nous porte à suivre avec confiance la méthode que nous nous sommes imposée pour surmonter les nouvelles difficultés que l'étude des syllabes complexes va nous offrir.

TABLE DES MATIÈRES.



